

**Fin de mi-temps
pour le soldat
Billy Lynn**

Fountain, Ben

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ben
Fountain

Fin de mi-temps
pour le soldat
Billy Lynn

roman



■ Albin Michel

Ben
Fountain

Fin de mi-temps
pour le soldat
Billy Lynn

roman



■ Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2013
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-28438-9

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

À mes parents.

Le début

Les hommes de Bravo n'ont pas froid. C'est une journée de Thanksgiving fraîche et venteuse, et la météo annonce de la neige fondue et de la pluie glacée pour la fin de l'après-midi, mais les Bravo se sont bien réchauffés à coups de Jack Daniel's-Coca grâce à la lenteur légendaire de la circulation lors d'une journée de match et grâce au minibar de la limousine. Cinq verres en quarante minutes, c'est sans doute un peu beaucoup, mais Billy a besoin de se remettre les idées en place après le hall de l'hôtel où des bandes de citoyens reconnaissants shootés à la caféine ont fait du trampoline sur sa gueule de bois. Un homme surtout s'est attaché à lui, une espèce de minet pâle et spongieux engoncé dans un jean amidonné et des bottes de cow-boy tape-à-l'œil. « J'ai pas fait mon service, lui a confié le type, se balançant sur les talons et agitant un gobelet géant Starbucks, mais mon grand-père était à Pearl Harbor, et il m'a raconté toute l'histoire », après quoi, il s'est embarqué dans un discours décousu sur la guerre, Dieu et la nation, tandis que Billy laissait courir, laissait les mots tourbillonner et se télescoper dans son cerveau

terrRiste

liberté
mal
onzeseptembre
onzeseptembre
onzeseptembre

troupes
courrraje

soutien

sacrifice

Bush
valeurs
Dieu

Manque de pot, Billy va se payer le siège en bordure d'allée au

Texas Stadium, et donc se taper ce genre de rencontres pendant la majeure partie de l'après-midi. Il a la nuque raide. Il a mal dormi cette nuit. Chacun des cinq Jack-Coca l'a enfoncé plus profondément dans le trou, mais la vue de la longue limousine garée devant l'hôtel, le paquebot Hummer d'un blanc de neige muni de six portières de chaque côté et de vitres teintées, a éveillé en lui des désirs fiévreux. « Qu'est-ce que j'avais dit ! » a hurlé le sergent Dime en cognant sur le minibar, et tous de s'extasier devant le superbe aménagement intérieur, mais une fois l'espoir de guérison rapide envolé, Billy s'est abîmé dans une noire déprime.

« Billy, dit Dime. Tu décroches.

– Non, sergent, répond aussitôt Billy. Je pensais juste aux pom-pom girls des Dallas Cowboys.

– Brave garçon. » Puis, levant son verre, sans s'adresser à personne en particulier, le sergent reprend sur le ton de la conversation : « Le commandant Mac est gay. »

Holliday pousse un cri. « Merde, Dime, il est assis à côté de nous ! »

Et en effet, le commandant McLaurin, installé sur la banquette arrière, regarde Dime en manifestant toute l'émotion d'un flétan sur un lit de glace.

« Il entend pas un mot de ce que je raconte. » Dime rit. Il se tourne vers le commandant Mac et, avec le débit ralenti d'un débile, il dit : « COMMMANDAANT MACKLAUURIN ! LE SERGENT HOLLI-DAY DIT QUE VOUS ÊTES GAY !

– Putain, merde », gémit Holliday, mais une lueur pas plus grande qu'une tête d'épingle brille dans les yeux du commandant qui brandit le poing pour montrer son alliance. Et tous de hurler de rire.

Ils sont dix dans le somptueux espace passager de la limousine, les huit soldats restants de la compagnie Bravo, plus le commandant Mac, leur escorte du service des Affaires publiques, et le producteur de films Albert Ratner qui, en ce moment, est penché en position BlackBerry. Si l'on compte le pauvre Shroom¹ mort au combat et Lake grièvement blessé, il y a là deux Silver Stars et huit Bronze Stars, et les dix médailles constituent un défi à la moindre explication cohérente. « À quoi pensiez-vous pendant la bataille ? » a demandé la jolie journaliste télé à Tulsa, et Billy a essayé de répondre. Dieu sait qu'il a essayé, et il n'a jamais arrêté d'essayer, mais la réponse ne cessait de lui échapper, de partir en vrille, la nature de la chose, ce on ne sait quoi d'ineffable.

« Je sais pas vraiment, a-t-il répondu. En gros, c'était surtout comme le genre d'agressivité quand on est au volant. Tout explosait autour de nous, ils tiraient sur nos hommes et j'ai foncé, et en fait, je ne pensais pas du tout. »

Quand la fusillade a éclaté, il a surtout eu peur de merder. Sous cet

aspect-là, la vie militaire est une horreur. Tu merdes, on te gueule dessus, tu merdes encore, on te gueule encore dessus, mais sur les petits merdoyages ridicules, insignifiants et en général prévus, plane la menace omniprésente du merdoyage final, du merdoyage énorme, global, au point d'anéantir toute chance de rédemption. Deux jours après la bataille, tandis qu'il longeait le chemin gravillonné pour aller bouffer, il a soudain éprouvé ce sentiment de répit ou de libération, comme si on le soulageait d'un terrible fardeau, et tout cela sans plus d'efforts de sa part que l'exhalation d'une respiration normale. Ce sentiment de *ahhhh*, comme s'il y avait de l'espoir pour lui. Comme s'il était libre. Les images de Fox News avaient déjà contaminé les médias, tout, et la rumeur circulait que Bravo allait rentrer au pays, le style de discours porteur d'un espoir suicidaire auquel aucun soldat sain d'esprit n'accorderait crédit, et puis voilà qu'après avoir été prévenus deux heures à l'avance, on les expédiait aussitôt à Bagdad d'où ils s'embarquaient pour leur *Tournée de la Victoire*.

Un pays, deux semaines, huit héros américains, bien que techniquement il n'existe rien qui ressemble à la compagnie Bravo. Il y a un régiment Bravo, première compagnie, laquelle est composée des sections alpha et bravo, mais comme le journaliste Fox *embedded* les avait baptisés compagnie Bravo, c'est ainsi qu'ils ont été présentés aux yeux du monde entier. Là, à la fin de leur tournée, se sentant mou, blasé, indécis, crevé et sur-utilisé, Billy éprouve un sentiment de tristesse et de nostalgie en repensant au début. Encore en état de choc, ils ont été poussés au milieu de la nuit dans un C-130 qui a décollé en tire-bouchon de Bagdad. Shroom était avec eux, à l'arrière dans un cercueil recouvert d'un drapeau. Pendant toute la durée du vol jusqu'à la base de Ramstein, deux Bravo se sont relayés auprès de lui, mais c'est aux autres que Billy songe à présent, à la vingtaine de civils de couleurs et d'accents divers qui ont effectué le voyage avec eux. Non pas des revenants – ils étaient trop bien en chair pour ça, et leurs sourires trop ignorants des malheurs du monde. Dès que l'avion a pris de l'altitude, ils se sont mis à faire une sacrée fête. Excellent bourbon, une dizaine de ghettos-blasters à fond, une forêt de cigares cubains – fuselage bientôt rempli d'un brouet de fumée. C'étaient des grands chefs de cuisine. Pour qui ? Ils se sont contentés de sourire. « La coalition. » Ils étaient français, roumains, suédois, allemands, iraniens, grecs, espagnols, et Billy ne discernait aucune intention, aucune signification dans l'éventail des nationalités, mais tous étaient amicaux et plus que généreux, prêts à partager leurs bouteilles et leurs cigares avec les soldats. Il était clair qu'ils avaient amassé beaucoup d'argent en Irak. L'un des Suédois a ouvert son attaché-case en cuir pour montrer à Billy l'or qu'il rapportait de Bagdad, plusieurs kilos sous forme de chaînes, de colliers et de pièces, tous d'une telle pureté

qu'ils dégageaient un éclat plutôt orangé que doré. Et là, au milieu de la fumée des cigares et des rires bruyants, Billy a soulevé l'une des chaînes afin d'en éprouver le poids. Il avait dix-neuf ans et il ignorait que sa guerre comportait des choses pareilles, et quel dommage pour lui et le reste des Bravo qu'elle n'ait pas été gagnée au cours des deux semaines qui avaient suivi.

« Oui, dit Albert dans son portable acheté spécialement au Japon, le pays qui possède deux ans d'avance sur les autres dans la course à la supériorité des portables. Dis-lui ça, dis-lui que ce film va faire mal. Mais il va rapporter aussi. » Il garde un instant le silence. « Carl, que veux-tu que je te dise ? C'est un film de guerre – tout le monde n'en sort pas vivant. » Pendant ce temps-là, Crack, penché sur la page des sports du *Dallas Morning News*, lit à voix haute les cotes des matches de football pour que Holliday et A-bort puissent placer leurs paris. Il y a plus de deux cents manières différentes de parier sur un match, par exemple est-ce que la pièce utilisée pour le tirage au sort retombera sur pile ou sur face ou quelle sera la première chanson interprétée par Destiny's Child à la mi-temps ou encore pendant la diffusion de quel quart-temps il sera fait pour la première fois référence au président Bush.

Crack récite comme s'il s'agissait d'une recette de cuisine. « Première passe de Drew Henson, réceptionnée, moins deux cents dollars ; non réceptionnée, plus cent cinquante ; interceptée, plus mille.

– Non réceptionnée, dit Holliday, notant dans son carnet.

– Non réceptionnée, approuve A-bort, notant à son tour dans le sien.

– Et le quart-temps où je boufferai la chatte de Beyoncé ? dit Sykes.

– Tu peux toujours courir, réplique aussitôt Holliday.

– Putain, ça jamais », enchaîne A-bort, impassible.

Sykes dit qu'il prend le pari, tandis qu'Albert referme son portable dans un claquement.

« Bon, les gars, dit-il. Il semblerait qu'Hilary Swank soit intéressée. »

Hein, qui ? « Hilary Swank, une salope, crache Lodi. Pourquoi elle voudrait ?

– Parce que... », répond Albert. Sachant ce que ça allait provoquer chez les Bravo, il marque une pause. « Parce qu'elle veut jouer son personnage à lui. » Il désigne Billy. Les Bravo sifflent et poussent des hourras.

« Hé, une seconde ! » Billy rit avec les autres, mais il est troublé aussi, et il devine le potentiel d'humiliation à grande échelle que ça cache. « C'est une fille, et je vois pas comment...

– En réalité, dit Albert, elle envisage de jouer à la fois Billy et Dime. On les réunira en un seul personnage qui sera le rôle principal et

qu'elle interprétera. »

Nouveaux hourras, ce coup-ci à l'intention de Dime qui se borne à hocher la tête comme s'il était ravi.

« Je vois toujours pas comment..., murmure Billy.

– Ce n'est pas parce qu'elle est une femme qu'elle ne peut pas le faire, leur explique Albert. Meg Ryan avait le premier rôle dans ce film d'hélico, celui qu'elle a tourné il y a quelques années avec Denzel Washington. Soit, elle peut jouer le rôle comme un homme, merde, elle a eu un putain d'Oscar pour un rôle d'homme. Soit, elle joue une femme qui joue un homme, peu importe. Ce qui compte, c'est qu'elle n'est pas juste une jolie petite gueule de plus. »

D'autres avec qui Albert est en contact : Oliver Stone, Brian Grazer, Mark Wahlberg, George Clooney. C'est une histoire d'héroïsme, non dénuée de tragédie. Une histoire héroïque ennoblée de tragique. Les films sur l'Irak ont « contreperformé » au box-office et, selon Albert, c'est un problème, mais pas le problème des Bravo. La guerre baigne peut-être le cul dans l'ambiguïté morale, mais le triomphe des Bravo balaye tout ça. Leur histoire est une histoire de sauvetage avec toute la force psychologique liée à ce type d'action. Le public réagit intensément à ce genre de récits, leur a dit Albert. Tout le monde s'inquiète, tout le monde se sent tout le temps au moins un peu condamné, et même les plus riches, les plus célèbres, les plus solides d'entre nous vivent dans l'angoisse perpétuelle de ne pas s'en tirer. Le désespoir est inhérent à la nature humaine, aussi quand arrivent les secours sous quelque forme que ce soit, chevaliers en armures étincelantes, aigles digitalisés s'abattant sur les pentes en feu du Mordor ou cavalerie US qui charge, surgie de nulle part, cela produit un puissant déclic dans la psyché de l'homme. Approbation, rédemption, vie arrachée aux griffes de la mort, voilà des trucs puissants. Superpuissants. « Ce que vous faisiez là-bas, les gars, leur a dit Albert, c'est le plus heureux aboutissement possible de la condition humaine. Ça nous donne de l'espoir, et on a le droit de considérer notre existence avec espoir. Il n'y a pas une personne sur la planète qui ne paierait pas pour voir ce film. »

Approchant de la soixantaine, Albert est un homme massif doté d'une épaisse tignasse de cheveux presque entièrement gris et de pattes rêches aussi fournies que des petits buissons. Il porte des lunettes rondes cerclées de noir. Il mâche du chewing-gum. Il a les mains larges et noueuses, et une jungle de poils noirs qui lui sort des oreilles. Aujourd'hui, il est vêtu d'une chemise de soirée blanche au col ouvert, d'un blazer bleu marine muni d'une doublure violet vif, d'un manteau et d'une écharpe de cachemire noire, et il est chaussé de jolis petits mocassins qu'on dirait faits de barres de chocolat flexibles. Ce feu croisé, ce mélange de débraillé et d'élégance ne cesse de

fasciner Billy, et il y voit un univers capable de dévorer les Bravo tout cru au petit-déjeuner. C'est un homme qui possède le numéro personnel de gens comme Al Gore ou Tommy Lee Jones et dans les films de qui ont joué des stars comme Ben Affleck, Cameron Diaz, Bill Murray, Owen Wilson, deux des quatre frères Baldwin et ainsi de suite. Malheureusement, ils ont tous d'autres engagements, ou alors, un film sans véritable vedette ne les intéresse pas.

« On va faire ça à la *Platoon*, dit Albert qui a repris son téléphone. Un groupe plus une vedette, bien sûr que ça marchera. Hilary est partante. »

Les Bravo écoutent pendant une minute. Hollywood. Qui possède son propre dialecte tribal, riche en variations tonales, en humiliations, rabaissements, exigences et éreintements.

« Pas question. Je préférerais coucher avec mère Teresa plutôt que de faire un film avec ce type-là. »

Les Bravo ricanent.

« Tu parles. C'est comme avoir droit à un lavement quand t'as un cathéter enfoncé dans la bite. »

Ouvrant de grands yeux, les Bravo gloussent, le nez plein de morve.

« Une seule bataille ? Larry, arrête de déconner, *La Chute du faucon noir* aussi c'est une seule bataille. Je sais, c'est un film de guerre, mais j'ai besoin d'un metteur en scène capable de mettre un peu de compassion dans l'histoire. »

Pause.

« Les lavements, ça va. C'est le cathéter que je ne supporte pas. »

Nouveaux gloussements nasaux. S'il n'avait pas attaché sa ceinture, Lodis serait tombé de son siège.

« Écoute, Larry, il nous reste deux jours. Dans quarante-huit heures, mes gars s'embarquent, et après, les liaisons deviendront extrêmement problématiques. À moins que tes avocats aient envie de sauter en parachute dans les zones de combat.

– Bon, reprend Crack, agitant le journal. Drew Henson va réceptionner une passe – oui, moins cent vingt dollars, non, plus cent cinq.

– Oui, dit Holliday.

– Non, dit A-bort.

– Est-ce que Beyoncé me montrera ses seins pendant que je lui boufferai le cul ? propose Sykes qui se met à chanter d'une voix de fausset, d'une voix de Noire : *I need a soldjah, soldjah, need me a soldjah soldjah boy...*²

– Doucement, aboie Dime. Albert est au téléphone », ce que les autres Bravo prennent pour une invitation à hurler à Sykes : *Ta gueule, ducon, Albert est au téléphone ! Ferme-la, connard, Albert essaye de parler !* Entre-temps, un 4 × 4 est arrivé à leur hauteur, et des filles,

de vraies filles penchées aux portières crient en direction du Hummer, des étudiantes ou peut-être un peu plus âgées, de beaux spécimens de produits plantureux sortis de la pépinière de talents cent pour cent américains qui se déchaînent tous les soirs dans les émissions de télé-réalité.

« Hé ! crient-elles au milieu de la circulation qui se traîne. Baissez vos vitres ! Hé – parodiant une publicité –, vous avez de la moutarde Grey Poupon ? Allez les Cowboys ! Allez les Cowboys ! Allez, baissez vos vitres ! »

Seigneur ! Quelles beautés, défoncées à mort, qui s'égosillent, les cheveux flottant comme des bannières, des filles échappées des rêves les plus fous des Bravo. Sykes et A-bort se battent avec les vitres côté 4 × 4, se font insulter pour leur maladresse, puis ils s'aperçoivent qu'elles sont bloquées par la sécurité enfants et tous se mettent à hurler vers l'avant, jusqu'à ce que le chauffeur appuie sur un bouton, et quand les vitres s'ouvrent enfin, l'enthousiasme des filles retombe tout de suite. Ah, des soldats. *Des troufions*, doivent-elles penser, car pour elles, ils sont tous pareils. Et pas des rock stars, pas des athlètes professionnels grassement payés, ni des gens du cinéma ou du monde dont on parle dans les tabloïds, rien que des bidasses qu'on exhibe pour le compte d'un milliardaire, d'une minable opération Soutenez-Nos-Troupes. Bravo essaye, mais les filles sont devenues tout juste polies. *On est célèbres !* crie A-bort. *On va faire un film sur nous !* Les filles sourient, hochent la tête, explorent l'autoroute du regard comme en quête d'un meilleur parti. Sykes passe tout le haut de son corps par la portière et hurle : « Ouais, je suis bourré, et je suis marié, aussi ! Mais je vous baiserais quand même ! » Ça fait rigoler les filles, et l'espoir renaît un instant, mais Billy voit déjà la lueur s'éteindre dans leurs yeux.

Il se radosse et prend son portable ; de toute façon, elles n'étaient sans doute pas sérieuses. *Garde-à-vs*, dit le texto de sa sœur Kathryn,

mais garde-la o cho

Puis de Pete, le mari vulgaire de son autre sœur :

bez 1 pom-pom girl

Ensuite du pasteur Rick qui ne le lâche pas :

Celui qui m'honore, je l'honorerai

Et c'est tout, pas d'autres textos, pas d'appels, rien. Merde, il ne connaît personne, ou quoi ? Il est plus ou moins célèbre, ou en tout cas, c'est ce qu'on n'arrête pas de lui répéter. Les voitures avancent et ils ont perdu les filles déchaînées, mais le stade apparaît au loin, qui

se dresse au-dessus de l'étendue de prairie suburbaine comme une lune gibbeuse engorgée et criblée de verrues. Ils sont censés passer tout à l'heure sur une grande chaîne de télévision, mais il reste des détails à régler et personne ne connaît le programme. Ils auront peut-être un texte à dire. Ils seront peut-être interviewés. Il est question qu'ils participent au spectacle pendant la mi-temps, ce qui leur donne l'espoir de rencontrer Destiny's Child, mais il est également possible, si ce n'est plus plausible, qu'on les convainque, les pousse, les force à faire quelque chose d'incroyablement gênant et foireux. Les chaînes locales, ça a déjà été assez moche – à Omaha, il y a eu des images des Bravo au zoo, raides et figés, « interagissant » avec le nouvel habitat des singes, et à Phoenix, on les a amenés dans un skate parc où Mango a fait un numéro de casse-gueule pour le journal du soir. L'humiliation guette toujours l'homme du commun qui s'aventure sur le petit écran, et Billy est bien déterminé à ce que cela ne lui arrive pas, pas aujourd'hui, pas sur une chaîne nationale, no *sir*, je vous remercie, *sir*, je refuse respectueusement de jouer au con, *sir* !

À cette perspective, un gémissement naît en lui, venu du plus profond de ses entrailles, pareil à de l'air qui s'échappe d'un trou de la taille d'une tête d'épingle. Il veut et ne veut pas passer à la télé. Il le veut à condition qu'il ne foire pas et que ça l'aide à se faire une nana, mais en voyant par la vitre le stade grossir pour atteindre les dimensions de l'Étoile de la Mort, il se demande s'il va être à la hauteur. La confiance en soi a été dure à acquérir ces deux dernières semaines, alors qu'il avait le sentiment de se noyer. Il est trop jeune. Trop ignorant. En dehors des petites courses de dragsters que son père animait, il n'a jamais assisté à quelque compétition sportive professionnelle que ce soit. En fait, il a réussi à grandir à Stovall, à tout juste 130 kilomètres à l'ouest d'ici, sans même avoir posé les yeux sur le légendaire Texas Stadium, sauf à travers l'écran déformant de la télé, et ce premier aperçu, il le ressent, ou s'efforce de le ressentir, comme un événement historique. Billy l'étudie longuement, avec un grand soin, une grande attention, prenant la mesure de sa dimension et de son manque d'humour, de sa laideur nue et irrémédiable. Des années et des années de plans télé méticuleusement choisis ont conféré à ce lieu une aura de charme et de mystère ainsi qu'une bonne dose de fierté locale et nationale, un avant-goût d'éternité pharaonique comme en génèrent toujours les vastes bâtiments publics, de sorte que, dans l'esprit de Billy, le stade représente l'accès direct, la conduite ou le portail qui débouchent sur une espèce banale de transcendance de masse, si bien que la tristesse de la vie n'est qu'une infâme déchéance. Il faut rendre justice aux proportions, certes, mais la construction évoque une cabane branlante au fond du jardin. Le toit est un laid assemblage de tuiles disparates. Il y a un côté vieux et

avachi qui suggère des ventres mous et des prostates en bouillie, la masse écrasée de baleines échouées. Billy tâche d'imaginer à quoi il ressemblait quand il était neuf, quand il brillait, plein de promesses à l'époque – trente, quarante ans auparavant ? Pour lui, le passé est toujours une notion floue, mais il existe un lien caché entre la manière dont il se sent en ce moment pendant qu'il regarde le stade et ce qu'il éprouve quand il pense à sa famille. La même lourdeur, la même torpeur, la même mélancolie, une sorte d'emo funk douceâtre presque agréable en ce qu'il rappelle quelque chose de réel. Comme si le chagrin était la réalité ? Sans jamais y penser vraiment, il en est venu à croire que la perte constitue la trajectoire normale. Quelque chose de neuf apparaît dans le monde – un bébé, mettons, ou une voiture, une maison, ou encore une personne qui manifeste un talent particulier – et avec de la chance et d'énormes dépenses d'énergie mentale et physique, on peut le conserver un certain temps, mais en fin de compte, il s'effondre. C'est une vérité si éclatante, si brutale qu'il ne parvient pas à comprendre pourquoi elle n'est pas mieux perçue, d'où son mépris pour le choc et l'indignation habituels quand une situation vire à la catastrophe. La guerre se barre en couilles ? Ah bon ? Le onze septembre ? Fallait s'y attendre. Ils détestent nos libertés ? Ils ne peuvent pas nous blairer ! Billy soupçonne qu'au fond d'eux-mêmes, ses compatriotes ne sont pas dupes, mais quelque chose dans ce pays est resté fixé sur le drame de l'adolescence, le théâtre extravagant de l'innocence dévastée et les bains de boue apaisants de la pitié auto-justificative.

« Merde », murmure quelqu'un, un ralentisseur dans le silence – leur première manifestation d'enthousiasme à la vue du stade s'est muée en mutisme. C'est peut-être le temps qui les démoralise, le gris du début de l'hiver, à moins qu'il ne s'agisse du trac ou simplement de la lassitude, le fardeau de savoir qu'on va exiger beaucoup d'eux aujourd'hui. De toute façon, les Bravo n'aiment pas trop le silence. Leur style, c'est plutôt déconnages et compagnie, mais la brève période d'effroi introspectif s'achève devant l'apparition d'un grand panneau soigneusement écrit à la main, attaché au bord de la route à un poteau téléphonique. HALTE AU VIOL ANAL EN IRAK ! et en dessous, on a griffonné, *putain, quelle horreur*. Les Bravo hurlent de rire.

1- Abréviation de Magic Mushroom : Champignon magique. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2- Y m'faut un soldat, un soldat, y m'faut un soldat...

Un simple soldat dans l'infanterie

Ils arrivent deux heures avant le coup d'envoi, et personne n'a l'air de savoir quoi faire d'eux, si bien qu'en attendant, ils s'installent sur leurs sièges, à la hauteur de la ligne des quarante yards, côté de l'équipe qui reçoit, au septième rang. Sykes et Lodis se mettent à discuter de la valeur de revente de places aussi géniales, combien elles feraient sur eBay, 400, 600 dollars, et ils continuent à monter, leur analyse fondée sur du vent et des vœux pieux. C'est une conversation à la con et Billy essaye de ne pas écouter. Il occupe le siège au bord de l'allée, et avec Mango assis à sa gauche, il parle de la nuit dernière. Ils disent combien c'est super d'être ici plutôt que de cracher du sable par les oreilles à la base avancée FOB Viper. Hebert, connu sous le nom de A-bort (A-vortement) est assis à la gauche de Mango, puis viennent dans l'ordre Holliday, appelé Day, Lodis alias Cum Load (Foutre) ou juste Load, Sykes qui ne sera jamais que Sucks (Suce et Ça craint), Koch comme coke, ce qui donne Crack, puis le sergent Dime, le siège vide d'Albert et enfin cette énigme insondable qu'est le commandant Mac. Tout le monde est frigorifié, mais Billy ne sent pas le froid. La météo annonce du grésil et de la pluie glacée pour la fin de l'après-midi, et par le toit ouvert du stade ils voient le ciel devenir tout noir et les nuages se hérissier comme un tampon métallique géant. Des gradins à moitié vides – il est encore tôt – monte un murmure pareil à celui d'une cireuse ou d'un ventilateur oscillant.

« Load ! aboie le sergent Dime. Quelle est la longueur d'un terrain de football ? »

Load ricane ; trop facile. Il doit prouver au moins dix fois par jour que la certitude est la marque du parfait crétin.

« Cent yards, sergent.

– Faux, ducon. Billy, quelle est la longueur d'un terrain de football ?

– Cent vingt yards », répond Billy, tâchant de garder profil bas, mais Dime donne aux autres Bravo le signal des applaudissements.

Qu'ils ne lui ménagent pas. Billy se méfie de sa chance de bénéficier aussi ouvertement des faveurs et des louanges de Dime, comme si le sergent mettait les autres Bravo au défi de le lui reprocher. C'est comme une punition dont Billy ne comprendrait pas la raison, mais

l'agression en guise de formation est une spécialité de Dime. NON, gueule-t-il à Sykes qui lui réclame la permission d'aller placer quelques petits paris. Depuis qu'il a trop fait chauffer sa carte de crédit pour des trucs de cul, Dime surveille de près ses dépenses.

« Rien que cinquante dollars, sergent.

– Non.

– J'ai économisé...

– Non.

– J'enverrai tout à ma femme, jusqu'au dernier penny ...

– Et comment que tu lui enverras, mais pas de paris.

– S'il vous plaît, sergent...

– Sucks, t'as pas bu ton verre de ferme-ta-gueule ce matin ? » Sur ce, Dime enjambe le siège devant lui et s'avance jusqu'au bout de la rangée vide. « Messieurs, où en est-on ? demande-t-il.

– On gèle ici, c'est tout, répond Mango.

– Quand tu seras bien gelé, on t'enfilera sur un bâton pour te vendre en sucette à la mangue. Lodis, tu soutiens toujours que le terrain de football fait cent yards de long ?

– Oui ! crie celui-ci sans bouger de son siège. Depuis quand on compte la zone d'en-but, hein ?

– Sergent, pleurniche Sykes. S'il vous plaît, juste cette fois...

– Boucle-la ! » aboie Dime dont le cou pivote comme s'il voulait s'arracher la tête par la seule force de torsion et dont les yeux atterrissent sur Billy, et le voici, LE REGARD, le feu dans les yeux de Dime qui se fixent sur l'humble Billy. C'est arrivé souvent ces derniers temps, et ça le fait flipper, ce calme dans les yeux gris du sergent et tout ce sentiment d'énergie qui explose autour, comme si on se trouvait au cœur d'un ouragan.

« Billy.

– Sergent.

– Tu penses à l'affaire Hilary Swank.

– Je sais pas, sergent. Ça m'a l'air plutôt bizarre, une fille qui joue un homme.

– Enfin, Billy, t'es pas au courant : le bizarre, c'est le nouveau normal. » Dime vibre de la tension d'un jour de match, les bras qui se balancent, les hanches qui se tortillent comme pour échapper aux plaquages. « Mais peut-être qu'elle le jouera en tant que fille, t'as entendu Albert. On te transformera en gonzesse, qu'est-ce que t'en dis ? Pendant tout le reste de ta vie, les gens diront : "Tiens, voilà Billy Lynn. Il les a laissé faire de lui une gonzesse pour leur film."

– Elle veut interpréter aussi votre rôle, sergent. Vous allez accepter ? »

Dime émet une sorte de petit ricanement égrillard. « Tu veux que je te dise : pourquoi pas ? Si elle me prend pour petit ami pendant une

semaine ou deux, je me laisserai peut-être persuader. »

Cette fois, il rit pour de bon, avec l'innocence pernicieuse de celui qui s'ennuie beaucoup et facilement. Le sergent-chef David Dime, âgé de vingt-quatre ans, est un ex-étudiant natif de Caroline du Nord abonné au *Wall Street Journal*, au *New York Times*, à *Maxim*, à *Wired*, à *Harper's*, à *Fortune* et à *DicE Magazine* qu'il lit tous en plus de trois ou quatre livres par semaine, surtout des bouquins d'occasion sur l'histoire et la politique que lui envoie de Chapel Hill sa sœur terriblement bandante. On raconte qu'il est entré à l'université grâce à une bourse pour le golf, ce qu'il nie. Et qu'au lycée, il était un quarterback vedette, ce dont il prétend ne pas se souvenir, bien qu'un jour, instinctivement peut-être, un ballon ayant fait son apparition à FOB Viper, et la nostalgie réveillant un muscle, un souvenir depuis longtemps endormi, il l'ait envoyé voler par-dessus la tête de Day et retomber soixante mètres plus loin au milieu du parc de véhicules militaires de la base. Il a été décoré du Purple Heart et de la Bronze Star pour sa campagne en Afghanistan, et les autres sergents du régiment lui ont collé l'étiquette de « putain de gauchiste », mais ce qu'il y a d'extraordinaire chez les Bravo, le miracle dont Billy a pris progressivement conscience, c'est la présence au sein de la compagnie non pas d'un mais de deux combattants manifestement exceptionnels qui, ni l'un ni l'autre, ne se préoccupaient des orthodoxies dominantes. Quand le vice-président Cheney est venu à FOB Viper dans le cadre de sa tournée destinée à remonter le moral des troupes, Dime et Shroom l'ont acclamé avec un tel excès d'enthousiasme que le capitaine Tripp lui-même n'a pas manqué d'en noter toute l'ironie. Waoouuuuuuhhhh, Dick ! On va leur foutre sur la gueuuuuule ! Waoouuuuuuhhhh ! On va les écrabouiller tous ces enturbannés ! Et tous les hommes de ricaner et de glousser, se retenant pour ne pas pisser dans leurs frocs, jusqu'à ce que le capitaine finisse par faire passer un mot à Dime, lui enjoignant de « baisser tout de suite d'un ton », même si Cheney paraissait ravi de cet accueil. Debout sur l'estrade en pantalon kaki L.L. Bean, les mains dans les poches, son blouson NASA fermé jusqu'au col, il a complimenté Viper pour son esprit combatif et donné des nouvelles encourageantes de la guerre. *Il n'y a pas de doute*, a-t-il dit. *Nos dernières informations. Nos commandants sur le terrain*, a-t-il dit, tout cela de cette voix modulée qui fait paraître si foutrement raisonnable tout ce qu'il dit. Et qu'est-ce qu'il a dit ? Ah, oui. Que l'insurrection était à bout de souffle.

« Albert ! crie Dime. Billy trouve qu'Hilary Swank est bizarre.

– Non, non, attendez. » Billy se retourne. Albert descend les marches, aux lèvres un sourire perplexe, empreint de toute la décontraction style côte Ouest. « J'ai juste dit que je trouvais bizarre qu'elle veuille jouer un homme.

– Hilary est très bien, dit doucement Albert. En fait, c'est l'une des filles les plus gentilles d'Hollywood. Mais quand tu y réfléchis, Billy – le jeune soldat est toujours choqué d'entendre Albert l'appeler par son prénom ; vous savez, a-t-il envie de lui dire, c'est pas nécessaire, vous avez pas besoin de vous souvenir de mon nom –, c'est le défi suprême pour n'importe quel acteur, jouer un membre du sexe opposé. Je comprends pourquoi elle est intéressée.

– Il veut pas qu'une gonzesse interprète son personnage, dit Dime. Il craint que les gens le prennent pour une poule mouillée.

– Albert, écoutez pas ce qu'il raconte. »

Le producteur a un petit rire et, l'espace d'un instant, Billy songe au Père Noël, autre homme jovial au tour de taille imposant. « Relax, les gars. On a encore un long chemin à faire avant d'avoir à se soucier de ça. »

L'objectif d'Albert, c'est une avance de cent mille dollars pour la biographie de chacun des Bravo, plus toutes sortes de cachets, pourcentages, intéressements et autres trucs inintelligibles et ésotériques pour lesquels ils devront se fier à lui. Au cours des deux semaines précédentes, il n'a cessé de faire des apparitions à différentes étapes de leur *Tournée de la Victoire*, à Washington avant de repartir tout de suite en avion pour débarquer à nouveau à Denver, puis à Phoenix, et maintenant, à la fin de la tournée, ici, à Dallas. Il y a quinze jours, il affirmait qu'ils auraient leur contrat pour Thanksgiving, et alors que tout semble sur le point d'être réglé, Billy perçoit un vague manque d'éclat dans la flamme qu'Albert a l'air de peiner à entretenir. Aucun des autres Bravo n'a encore rien dit, aussi Billy se trompe-t-il peut-être. Sans doute. Mon Dieu, faites que je me trompe. S'il parvient à tirer quelque chose de cette histoire, il consacrera la totalité de la somme à une bonne cause. Quand il est arrivé à Fort Hood, Dime et Shroom ont été sur son dos sept jours sur sept, se moquant de lui, le traitant de voyou, de gangster, de délinquant, et ce d'une manière qui n'avait rien d'amicale. Pour une raison quelconque, ils lui en voulaient, et compte tenu de l'affectation qui les attendait, sans parler des trois ans et demi d'armée qui lui restaient, s'ils ne le lâchaient pas un peu, il risquait de salement en baver. Aussi, un jour qu'il soulevait de la fonte au gymnase et qu'ils lui étaient une fois de plus tombés dessus avec toutes ces conneries, Billy les a rejoints dans le hall et s'est adressé à eux de la façon la plus protocolaire. Sergent Dime, sergent Breem, je ne suis pas un voyou, je n'appartiens à aucun gang, alors je vous prie d'arrêter de me traiter comme ça. Je ne suis qu'un type qui se crève le cul autant qu'il peut pour faire honneur à son régiment et à sa compagnie.

Non, a répliqué Shroom. T'es qu'un putain de délinquant. Seul un voyou est capable de bousiller la baignoire de quelqu'un d'autre.

Merde, a pensé Billy. Comment ils peuvent savoir ?

Ça dépend à qui appartenait la bagnole, a-t-il répondu.

Alors, à qui ?

Au fiancé de ma sœur. Ex-fiancé.

Ça a éveillé leur intérêt. Quel genre de bagnole ? a demandé Dime.

Saab, a dit Billy. Décapotable, cinq vitesses, jantes graphite, achetée neuve trois mois plus tôt. Ils étaient disposés à l'écouter à présent, et Billy leur a parlé de Kathryn, la plus jeune de ses sœurs et la vedette de la famille, une fille très belle, très gentille et très intelligente qui avait obtenu une bourse partielle pour l'Université chrétienne du Texas. Jusque-là, tout allait pour le mieux. Études d'économie, membre d'une association d'étudiantes, classée chaque trimestre parmi les meilleures. Parfait. Fiancée à un type de trois ans son aîné qui préparait un doctorat de gestion, genre petit chéri à sa maman cul coincé et bien trop imbu de sa personne, mais dans l'ensemble, ça allait encore, même si, intérieurement, Billy détestait ce mec. Et puis, un matin pluvieux de mai à la fin de sa deuxième année d'études, elle se rend à son travail, tout va toujours bien – elle a un emploi de réceptionniste/broker-stagiaire à la Blinn Insurance Agency –, et sa voiture est pliée en deux sur Camp Bowie Boulevard par une Mercedes partie en aquaplaning à cause d'un pneu à plat, un énorme objet noir qui lui fonce dessus en tournoyant, et c'est le son qu'elle se rappelle surtout, le *wouf wouf wouf* de ce tourbillon, pareil aux battements d'ailes de l'ange de la mort. Et elle se retrouve allongée sur le dos, trois Mexicains grisonnants penchés au-dessus d'elle qui essaient de la protéger de la pluie à l'aide d'une feuille de carton. À chaque fois qu'elle en arrive là, Kathryn fond en larmes. Elle ne peut pas décrire sans craquer les trois hommes autour d'elle, effrayés, les yeux écarquillés, leurs vêtements trempés, leurs murmures en espagnol, leur façon délicate de tenir la feuille de carton comme une espèce d'offrande.

Je ne les ai jamais ne serait-ce que remerciés, dira Kathryn. Couchée là, incapable de parler, je les regardais. En fait, d'après les médecins, elle aurait dû mourir. Pelvis fracturé, jambe fracturée, rate éclatée, collapsus pulmonaire et hémorragie interne massive, plus le travail de dentelle sur son visage et son dos : 170 points de suture en dessous du cou, 63 au-dessus. On va arranger tout ça, lui dit le lendemain le spécialiste de chirurgie esthétique. Il faudra peut-être deux ou trois ans, mais on y parviendra. J'ai l'habitude. Mais le petit chéri ne le supporte pas. Trois semaines après l'accident, il vient à Stovall et rompt les fiançailles, sur quoi Kathryn lui balance sa bague de fiançailles à la figure, comme on balancerait une araignée ou une limace qu'on découvre en train de ramper sur sa main. Billy se sent obligé de se livrer à une action plus énergique. Sa sœur, la fierté de la

famille, la fine fleur de l'humanité, c'est tout cela et même davantage qui est en jeu. Il va à Forth Worth, repère la Saab du petit chéri devant l'immeuble du petit chéri puis entreprend de réduire en morceaux et en pièces détachées ladite Saab au moyen du pied-de-biche qu'il a acheté en route dans une quincaillerie. Envahi d'un calme sanctificateur, il grimpe sur le toit et se prépare à frapper le premier coup sur le parebrise. Il a un boulot à accomplir, voilà comment il se représente la chose, et après une adolescence difficile, marquée par de nombreux conflits avec l'autorité et des foirages divers dont il était le seul responsable, il est décidé à mener cette affaire à bien. Imperturbable, il balance le pied-de-biche, réfléchissant, choisissant ses cibles avec beaucoup de soin. Le travail est agréable. Même le hurlement de l'alarme de la voiture ne suffit pas à troubler sa concentration. Depuis longtemps grandissait en lui le sentiment qu'un événement majeur devait se produire, et le moment est arrivé.

Il lui restait deux semaines avant l'obtention de son diplôme de fin d'études. Après plusieurs réunions et conciliabules, le conseil d'établissement a décidé qu'il recevrait son diplôme, mais par la poste. Il n'aurait pas à « marcher », c'est-à-dire à s'avancer dans l'allée pour monter le recevoir sur l'estrade. « Tu ne marcheras pas », lui a annoncé le directeur sur le ton le plus sombre, le plus sinistre, comme s'il lui reprochait quelque grave péché, et Billy a cru que sa poitrine allait exploser à cause du rire qu'il étouffait. Comme s'il en avait quelque chose à foutre ! Bou-ouh, je vais pas marcher ! Bou-ouh, ma vie est fichue ! L'avocat qui a négocié avec le conseil d'établissement a dû se démenier pour lui éviter la prison. Bousiller la Saab, c'était une chose, mais poursuivre le petit chéri à travers le parking en brandissant le pied-de-biche en était une autre. « Je ne voulais pas le frapper, a avoué Billy à l'avocat. Je voulais juste le voir cavalier. » En réalité, il se marrait tellement qu'il arrivait à peine à tenir debout, et encore moins à courir.

Le procureur a accepté de ramener le chef d'accusation à destruction de la propriété d'autrui, sous condition que Billy s'engage dans l'armée, ce qui lui a paru être un endroit aussi bien qu'un autre pour se retrouver bouclé, préférable en tout cas à la prison et au fait de se faire violer tous les soirs par des mecs affligés de surnoms du style Prêcheur ou Gros Braque. Ainsi, il est devenu soldat à dix-huit ans, un simple soldat dans l'infanterie, le plus bas des grades les plus bas.

Et comment va ta sœur ? a demandé Shroom une fois le récit terminé.

Mieux, a répondu Billy. Ils disent que ça s'arrangera.

T'en es pas moins un putain de délinquant, a conclu Dime.

Mais par la suite, ils lui ont fichu un peu plus la paix.

C'est surtout dans ta tête mais ça se soigne

Billy espère que Josh va bientôt lui apporter de l'Advil. Les cinq Jack-Coca n'ont pas arrangé sa gueule de bois, et bien qu'il ait arrêté de boire, son mal de crâne a empiré. Dime et Albert sont debout dans l'allée, et le sergent, à propos des funérailles de Shroom qui ont eu lieu la veille, raconte que ce qui aurait dû être la plus solennelle des cérémonies, un hommage à la spiritualité du défunt avec lecture d'extraits du Tao, du « Wichita Vortex Sutra » d'Allen Ginsberg et prières d'un ancien de la tribu des Crows, a viré à la manifestation d'intégristes chrétiens, un petit groupe devant l'église qui brandissait des pancartes DIEU VOUS HAÏT, THESSALONICIENS II, 1:8 et LES SOLDATS US ISENT EN ENFER, et qui hurlait des chants sur l'avortement, les bébés morts et la malédiction de Dieu sur l'Amérique.

De la pure folie, dit Albert. Écœurant, scandaleux.

« Hé, Albert ! l'interpelle Crack. Surtout, oubliez pas de caser ça dans votre film.

– Personne n'y croirait », répond le producteur.

Secoué comme un clipper dans la tempête, le dirigeable Goodyear survole le stade. Sur l'écran géant du Jumbotron passe une vidéo en hommage au sprinter décédé « Bullet » Bob Hayes, et au-dessus de la tribune supérieure sont affichés les noms et les numéros des plus célèbres joueurs des Dallas Cowboys. Staubach. Meredith. Dorsett. Lilly. C'est indiscutablement le jour du plus important événement sportif du monde, et les Bravo baignent dans l'écume des vagues qu'il produit. Dans quarante-huit heures, ils vont s'embarquer pour l'Irak et leurs onze mois supplémentaires, mais en attendant, ils sont lovés dans le cocon du grand tout américain : football, Thanksgiving, télévision, environ huit catégories différentes de policiers et d'agents de sécurité, plus le soutien de trois cent millions de compatriotes. Ou, ainsi que l'a formulé un vieux bonhomme tremblotant : « Vous ÊTES l'Amérique. »

Billy ne manque jamais de remercier ceux qui expriment de tels sentiments, encore qu'il n'ait pas la moindre idée de ce qu'ils

signifient. En cet instant, il songe que s'il dégueulait, il se sentirait peut-être mieux. Il annonce à Mango qu'il va aller pisser, et Mango, après avoir jeté un coup d'œil pour voir si Dime regarde, murmure : « On se prend quelques bières ? »

Putain, oui.

Ils grimpent les marches deux par deux. Dans les gradins, quelques spectateurs les saluent. Billy agite la main mais ne lève pas la tête. Il monte comme si sa vie en dépendait. Il lutte contre la force d'attraction de l'immense espace vide du stade qui cherche à l'aspirer comme un courant sous-marin. Au cours des deux dernières semaines, il a été perturbé par le côté colossal – châteaux d'eau, gratte-ciel, ponts suspendus et autres. Rien qu'à passer devant le Washington Monument, il en a eu les jambes flageolantes, à voir ainsi l'obélisque qui semblait lancer une mélopée aiguë dans le ciel sans âme. Billy garde les yeux baissés et concentre son attention sur ses pieds, et dès qu'ils atteignent le hall, il se sent mieux. Ils trouvent les chiottes – il pisse, oublie l'idée de vomir –, puis ils achètent des bières chez Papa John. En principe, ils ne sont pas censés boire quand ils sont en uniforme, mais qu'est-ce que l'armée pourrait leur faire, les renvoyer en Irak ? Les Bravo demandent cependant qu'on leur serve les bières dans des gobelets de Coca. Avant de boire, Billy tend le sien à Mango le temps de faire cinquante pompes là, au milieu du hall. Il ne supporte pas d'être devenu flasque. Pendant quinze jours, ça n'a été qu'avions, voitures et chambres d'hôtel, et pas une seconde pour entretenir sa forme. Les Bravo sont devenus des femmelettes, et ils vont retourner à la guerre tout défraîchis et encroûtés.

Quand il se redresse, il a le crâne qui cogne, mais pour le reste, il a l'impression d'aller mieux.

« Les pompes, ça élimine la bière, dit Mango.

– Exact.

– Tu crois qu'ils mettent de l'eau dans la bière ?

– Prends une gorgée, tu verras.

– Ils disent que non, mais ils racontent des craques. Elle a pas le même goût. »

Mango acquiesce. « On la boit quand même.

– Ouais, on la boit quand même. »

Adossés au mur, ils sirotent leurs bières et se contentent de regarder passer la foule. Avec toutes les variétés d'êtres humains qui défilent, on dirait une scène de migration dans un documentaire sur la faune, toute une palette de formes, d'âges, de tailles, de couleurs, de classes sociales, bien que la population soit en majorité anglo et blanche. Servant sous le drapeau au nom de ces gens, Billy ne cesse de s'interroger à leur sujet. Qu'est-ce qu'ils pensent ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Savent-ils qu'ils sont vivants ? Comme si un flirt prolongé

avec la mort était nécessaire pour habiter pleinement sa vie.

« À quoi ils pensent, tu crois ? »

Mango hésite, puis sourit de son large sourire de coyote. « À des trucs lourds. Du genre Dieu, tu vois. La philosophie. Le sens de la vie. » Ils rient. « Nan, mec, regarde-les. Ils pensent au match, à leurs paris et au score par lequel les Cowboys vont gagner ou perdre. Ils se demandent si à l'endroit où ils sont assis, ils vont se faire saucer. Ce qu'ils vont bouffer, quand ils vont recevoir leur paye. Des conneries de ce genre. »

Billy approuve d'un signe de tête. C'est sans doute ça. Il ne leur reproche pas d'avoir des pensées aussi terre à terre, et pourtant, pourtant... la guerre l'a amené à espérer un peu plus que la mâchoire pendante et le regard vide de ruminants bien nourris. Oh mon peuple, mes compatriotes américains ! Contemplez le monde avec des yeux de prophète ! Presque tous portent un vêtement de la ligne Cowboys, parka et casquette frappées de l'étoile bleue, le logo de l'équipe, maillot trop grand, sweat à capuche, écharpe argent et bleue, boucles d'oreilles et autres colifichets achetés à la boutique du club, et certains se sont peint le casque des Cowboys sur la joue. Billy juge touchant le sérieux avec lequel ils expriment leur dévotion à leur équipe. Les jours de match, les femmes sont plus douées pour s'habiller que les hommes, lesquels marchent lourdement en maillots des Cowboys qui dépassent de leurs blousons et en pantalons en accordéon autour des talons de leurs bottes, un tassement néfaste de l'axe vertical qui les fait ressembler à une bande de gros malabars de douze ans.

Oh, mon peuple ! Les soldats finissent leurs bières avec la satisfaction du travail accompli et pendant qu'ils regagnent leurs sièges, Billy a le regard rivé sur les marches de l'allée pour ne pas voir toute cette nullité qui lui griffe le visage. Ça le fait flipper ce vide monstrueux qui plane là, ce volume qui crée une espèce de vide tandis que la pesanteur, par un effet inverse, semble s'échapper par l'évent béant tout en haut. Billy est en sueur quand il s'assoit. Certains des Bravo envoient des textos, d'autres contemplent le terrain, et d'autres encore mâchent du chewing-gum ou crachent dans leurs gobelets. Mango, devenu négligent, lâche un rot monumental qui proclame **Bière !** si bien que Dime pivote sur son siège comme un requin attiré par l'odeur du sang.

« Où est le commandant Mac ? », s'empresse de demander Billy. Tentative grossière de diversion, mais elle réussit. Dime fronce les sourcils, regarde autour de lui.

« Où est le commandant Mac ? » aboie-t-il.

Les Bravo secouent collectivement la tête, puis éclatent de rire. Ha ! ha ! ha ! Le commandant Mac a disparu !

« Billy ! Mango ! Allez le chercher. »

Ils grimpent de nouveau dans l'allée. Billy arrondit le dos pour se protéger contre cet horrible espace. Le stade est immense. Il est déformé. C'est une déformation de l'esprit humain. Ils se dirigent droit vers chez Papa John et achètent deux autres bières. Cette fois, pendant que Billy fait ses pompes, une petite foule se rassemble ; ils comptent et l'applaudissent quand il a terminé. « Recommence ! » crie quelqu'un, mais Billy lève son gobelet en guise de salut, puis boit. Mango et lui repartent.

« Ça devrait être facile.

– Ouais. Y a quoi, juste dans les quatre-vingt mille personnes ?

– Si t'étais le commandant Mac, où t'irais et quand est-ce que t'irais ?

– Peut-être qu'il est de retour au ravitailleur. »

Ils rient. Le commandant Mac parle peu, ne mange ni ne boit presque pas, et on ne l'a jamais vu se soulager, de sorte que l'hypothèse a couru parmi les Bravo que leur escorte du service des Affaires publiques appartenait peut-être à une nouvelle espèce d'homme qui se nourrit et élimine par les pores de la peau. Grâce à de mystérieux canaux souterrains, le sergent Dime a appris que dès son premier jour au front le commandant avait été pris non pas dans une mais dans deux explosions, ce qui avait entraîné une profonde perte d'audition dont il fallait encore déterminer la nature exacte. En attendant de savoir quoi faire de lui, on l'avait affecté aux Affaires publiques. Visage buriné, menton fendu, raide comme un piquet, le commandant incarne le militaire idéal, ce qui explique pourquoi il a tenu si longtemps car, pour dire la vérité, le type est sourd comme un pot, sans parler du fait qu'il souffre de graves troubles dissociatifs. Genre ailleurs. Absent. Dans les vapes. On rappelle les chiens et on rentre bredouille. Plus personne. Dime appelle ça le regard Prozac du commandant Mac.

Partir à sa recherche est l'une parmi les millions de tâches inutiles qui font de l'armée ce qu'elle est, mais Billy préfère encore ça à rester assis sur son cul, d'autant qu'il se sent bien avec Mango, pas seulement parce qu'avoir un pote latino lui donne une excellente image, mais aussi parce que son ami, calme et sympathique, dégage de bonnes ondes. Mango est solide comme un roc dans la guerre comme dans la paix. Un vrai dur qui ne se plaint jamais, capable de porter de lourds fardeaux sur sa robuste charpente d'un mètre soixante-dix et doté d'une mémoire photographique qui lui permet d'emmagasiner statistiques et chronologies, de sorte qu'il peut, par exemple, débiter les noms aussi bien de tous les présidents américains que de tous les vice-présidents, ce qui met vite un terme aux discours sur les immigrants clandestins. Le seul jour où Billy a vu son copain craquer, ce n'est pas lors d'un échange de coups de feu, ni l'une des

nombreuses fois où ils ont subi des attaques aux mortiers, aux roquettes ou celles de snipers, ni quand des bombes ont explosé sur leur passage, ni même quand, éjecté de la tourelle du Humvee, il a demandé : « J'ai quelque chose de planté dans le crâne ? » Solide comme un roc, hormis le jour où une voiture piégée a fait sauter le checkpoint de la Troisième compagnie et où les Bravo ont été chargés de sécuriser ensuite le périmètre. Un mauvais jour à tout point de vue, mais c'est seulement quand ils se sont déployés pour récupérer la totalité des membres arrachés que Mango s'est effondré à genoux, chialant comme un veau.

Là, ils marchent, et comme ce serait bien qu'ils puissent ainsi continuer à marcher pour échapper à la guerre par la seule force de leur volonté. Billy consulte son portable. Il y a un texto de Kathryn, sa sœur qui a une cicatrice sur la joue. *Tè où ?* elle demande. *Stade*, il tape. Puis *man inquiète que tè froid*, et il répond : *je crève de cho*, et elle lui renvoie un smiley. Mango et lui poussent un grognement chaque fois qu'ils croisent une jolie femme, bien que les gens soient tellement emmitouflés qu'il n'est pas facile de juger.

« Putain, ces filles hier soir !

– Ouais, sublimes, acquiesce Billy. Tout le monde dit que c'est à Dallas qu'y a les meilleures boîtes de strip-tease.

– Et comment ! Surcharge sensorielle, mec. D'où elles viennent toutes ? La boîte où on était, pas la dernière, celle juste avant, celle où y avait les gogo danseuses dans la cage...

– Vegas Starz.

– Ouais, Vegas Starz. J'avais envie de leur dire, hé les filles, pourquoi vous bossez ici ? N'importe laquelle aurait pu être mannequin, un vrai je veux dire, haute couture et tout, et pas une pute de strip-teaseuse. »

Mango a l'air réellement affligé, comme devant une tragédie qui s'annonce, une tragédie qu'il lui incomberait de prévenir.

« Je sais pas, dit Billy. Peut-être que le talent est déprécié. Trop de filles sexy dans le secteur.

– Tu sais parfaitement que c'est faux. »

Billy rit, mais il est frappé par une idée d'ordre plus général au sujet de jeunes corps pleins de vitalité, du marché de la viande humaine et des lois supposées inexorables de l'offre et de la demande. La société n'a peut-être pas besoin de toi à proprement parler, mais on trouvera le moyen de t'utiliser d'une façon ou d'une autre.

« Peut-être qu'elles sont là parce qu'elles le veulent, dit Billy, mais ce n'est plus que du bavardage. Pour pouvoir rencontrer de charmants garçons comme nous. »

Mango s'esclaffe. « Ça doit être ça. C'est pas pour l'argent, mec. Elles étaient littéralement folles de nous. »

C'est ce que Sykes a dit après sa petite séance privée dans l'arrière-salle. *Elle était littéralement folle de moi. C'était pas pour l'argent.* Encore en état de choc à la suite des funérailles de Shroom l'après-midi, les Bravo s'étaient mis en civil à l'hôtel pour ressortir aussitôt dans l'intention de se soûler à mort, et à un moment ou un autre, dans le courant de la soirée, tous s'étaient fait sucer. *Elle était folle de moi* est alors devenu la grande plaisanterie de la nuit, mais là, ce souvenir ne contribue qu'à déprimer Billy davantage. Ça engendre sa propre gueule de bois, comme une couche de saleté autour de sa psyché, pareille au rond de crasse dans une baignoire, et il se dit que les pipes en soi, c'est nul. Bon, d'accord, des fois, ça peut être pas mal. Et même plutôt génial, à vrai dire, mais ces temps-ci, il éprouve le besoin de quelque chose de plus dans sa vie. Ce n'est pas tant qu'il ait dix-neuf ans et qu'il soit techniquement puceau, mais c'est surtout qu'il ressent au plus profond de lui un creux, un vide liposucé où devrait venir se loger la meilleure part de lui-même. Il lui faut une femme. Non, *une petite amie*. Il lui faut quelqu'un qui se pelotonne contre lui, corps et âme, et il l'a attendue pendant ces deux semaines entières, la petite amie, cette chaleur, car pendant deux semaines il a sillonné notre grand pays, si bien qu'on aurait pu imaginer qu'après ces milliers de kilomètres, toutes ces villes, tous ces reportages favorables, tout l'amour, les bonnes volontés, les foules qui sourient et applaudissent, il aurait trouvé quelqu'un.

Donc, ou c'est l'Amérique qui merde, ou c'est lui. Billy traverse le hall le cœur serré, conscient que le temps va lui manquer. Ils doivent se présenter à Fort Hood ce soir à 22 heures pile, et demain, ce sera **PRÉPAREZ VOTRE BARDAS !** et le surlendemain, ils s'envoleront pour, vingt-sept heures plus tard, reprendre la tournée des combats. Billy a l'impression que c'est un véritable miracle qu'ils soient encore vivants. Bon, ils ont perdu Shroom et Lake, *seulement deux* aurait dit un homme de chiffres, mais étant donné que chacun des Bravo a frôlé la mort, on aurait pu tout aussi bien avoir cent pour cent de pertes. Ce foutu *hasard*, c'est ça qui pèse, car la différence entre la vie, la mort et quelque horrible blessure tient à un infime détail comme se baisser pour renouer son lacet sur le chemin de la bouffe, choisir la troisième cabine de chiottes plutôt que la quatrième, tourner la tête à gauche plutôt qu'à droite. Le hasard. Cette saloperie vous déforme l'esprit. Billy a perçu dès leur première sortie hors de la base à quel point il pouvait vous rendre cinglé, quand Shroom lui a conseillé de placer un pied devant l'autre au lieu de les garder côte à côte pour que, au cas où une bombe artisanale exploserait sous le Humvee, il n'en perde qu'un seul. Après avoir quinze jours durant aligné ainsi ses pieds, fourré les mains à l'intérieur de son gilet pare-balles et porté en permanence ses protections pour les yeux et tout le reste, il est allé

trouver Shroom pour lui demander comment on faisait pour ne pas devenir fou. Shroom a hoché la tête comme s'il s'agissait d'une question éminemment raisonnable, puis il lui a parlé d'un chaman inuit qui, avait-il lu quelque part, pouvait connaître le jour de votre mort simplement en vous regardant. Mais il ne vous le disait pas ; il estimait que ce serait impoli, une intrusion dans une affaire qui ne le concernait en rien. Alors, si ça c'est pas bizarre, hein ? Shroom a gloussé. Regarder ce vieil homme dans les yeux et savoir qu'il savait.

« J'ai aucune envie de rencontrer ce type-là », a dit Billy, mais Shroom s'était fait comprendre. Si une balle doit vous tuer, elle a déjà été tirée.

Billy réalise que Mango n'a pas prononcé un mot depuis cinq minutes, et il se doute que son copain aussi songe à la guerre. Il est tenté d'aborder le sujet, mais franchement, qu'est-ce qu'on peut dire à part n'importe quoi ? Comme si, une fois qu'on avait ouvert la bouche, on ne pouvait plus s'arrêter, alors qu'en définitive, ça se résume à une seule et même chose : comment vont-ils faire pour se taper onze mois de plus là-bas ?

« Jusqu'à présent t'as eu de la chance, c'est ça ? »

C'est Kathryn qui a posé la question tandis qu'ils éclusaient des bières dans le jardin.

« Oui, je crois », a-t-il répondu.

« Alors, continue à en avoir. »

Des fois, ça paraît aussi simple que ça, juste ne pas oublier d'avoir de la chance. Billy y repense cependant qu'il jette un coup d'œil vers les stands de fast-food alignés dans le hall du stade, les Taco Bell, Subway, Pizza Hut et autres Papa John au-dessus desquels s'élèvent des nuages de graisse nébuleuse qui, assurément, témoignent du génie culinaire américain dans la mesure où ils sentent tous à peu près pareil. Il lui vient soudain à l'esprit qu'au fond, le Texas Stadium n'est qu'une monstruosité. Un endroit froid, poussiéreux, balayé par les courants d'air, et qui possède tout le charme d'un entrepôt industriel où les gens pissent dans les coins. On y respire de faibles relents d'urine.

« Ça alors, murmure Mango d'un ton étonné.

– Quoi ?

– Tous ces milliers de gringos, et pas un seul commandant Mac à l'horizon. »

Billy ricane. « Tu sais très bien qu'on le trouvera jamais cet enfoiré. C'est un adulte, après tout. Et d'abord, pourquoi on le cherche ?

– Il sait où il est.

– Encore heureux. »

Ils se regardent, éclatent de rire.

« On retourne, dit Billy.

– On retourne », acquiesce Mango.

Ils s'arrêtent acheter deux parts de pizza chez Sbarro, servies dans des assiettes en carton, contents qu'on ne les remarque pas. Être un Bravo, c'est vivre en état de semi-célébrité où l'on croule parfois sous l'éloge et l'adulation. Dans les meetings, par exemple, ou au cours de leurs passages dans les centres commerciaux, partout où la télé et la radio sont présentes, ils sont susceptibles d'être assaillis par la foule des Américains moyens désireux de manifester leur gratitude, et en d'autres occasions, ils ont le sentiment d'être invisibles : le regard des gens les traverse comme s'ils n'existaient pas. Billy et Mango mangent leurs pizzas brûlantes, et ils savent que leur gloire ne leur appartient pas. C'est un autre objet d'hilarité, cet immense hologramme qui flotte, composé de questions/réponses, qui mène tout le monde, eux compris, par le bout du nez, mais les Bravo peuvent se permettre d'en rire et de se sentir supérieurs, parce qu'ils savent qu'on les utilise. Bien sûr qu'on les utilise, ils baignent dans la manipulation, c'est leur élément, car quel est le boulot d'un soldat sinon d'être un pion qu'on avance ?

Porte ça, dit ça, va là, tue-les, et puis, naturellement, il y a l'ultime, le définitif *sois tué*. Chacun des Bravo est versé dans l'art et la science de la contrainte. Billy et Mango finissent leurs pizzas et repartent. La panse remplie, ils se sentent réchauffés, et il leur vient à l'idée de faire un tour dans la boutique des Dallas Cowboys, le fin du fin des établissements qui vendent les tenues et autres marchandises à la marque de l'équipe. L'odeur entêtante des beaux articles de cuir les accueille sur le seuil près duquel se dresse une machine étincelante pour le tirage des numéros de loterie. Sur des écrans plats montés le long des murs passent des rediffusions des temps forts des matches qui ont fait la gloire de l'équipe. Billy et Mango entrent d'un pas décidé, prêts à connaître l'expérience passionnante du commerce de détail, et au bout de quelques secondes, ils ne peuvent plus se retenir de rire. Il n'y a pas que des piles et des piles de vêtements de luxe, des splendides bijoux, des souvenirs collectors encadrés et signés, non, il faut aussi admirer la détermination, le culot des responsables du marketing qui ont gravé la marque des Dallas Cowboys sur des jeux d'échecs, des mini-fours, des machines à glaçons, des bars à oxygène pour la maison et des queues de billard à guidage laser. Hé, vise un peu ça ! Toute une gamme d'ustensiles de cuisine au logo des Cowboys ! Les deux Bravo sont si bruyants que les gens commencent à s'écarter. Pour Billy et Mango, le magasin est un musée bourré d'objets qu'on peut regarder mais qu'aucun des Bravo n'a les moyens d'acheter, et l'humiliation qu'ils en ressentent les rend vaguement furieux. Peignoirs en tissu éponge unisexes, dans les quatre cents dollars. Maillots authentiques, cent cinquante neuf dollars quatre-

vingt-quinze. Pulls en cachemire, décorations de Noël en cristal taillé, bottes Tony Lama en édition limitée. Plus leur sentiment de honte et d'outrage croît, plus les deux Bravo se bousculent. Regarde ça, ce super bomber. Putain, rien que six cents dollars soixante-dix-neuf.

C'est du cuir ?

Putain, je veux que c'est du cuir !

Moi, je crois pas, tu vois. Je crois que c'est du simili.

Mon cul que c'est du simili !

T'es tellement ghetto que tu sais même pas reconnaître...

Soudain, ils s'empoignent et titubent comme deux piliers de bar ivres, grognant, s'insultant, échangeant des coups de tête et riant si fort qu'ils arrivent à peine à rester debout. Ils s'attrapent par les oreilles et leurs bérêts s'envolent. Ils se font mal mais n'en rigolent que davantage, et ils halètent, *salope, sac à merde, vieille pute, pédé*, Mango décoche de vicieux uppercuts à Billy qui lui enfonce son poing dans le creux de l'épaule, et ils glissent, tournoient, tourbillonnent dans la boutique. *On peut vous aider !* crie quelqu'un, cherchant à les éviter. *Messieurs ! Les gars, on peut vous aider ? Hé, attention !*

Billy et Mango se détachent l'un de l'autre, rouges et hilares. Le vendeur – le gérant ? –, un Blanc d'une cinquantaine d'années dont les cheveux s'éclaircissent, rit aussi, mais il est clairement embêté et il ne sait pas trop quoi faire avec ces deux timbrés. Tous les autres, employés et clients qui ne se sont pas enfuis, ont prudemment reculé.

« C'est du cuir ? demande Billy, soulevant la manche d'un bomber sur le portant. Parce que cet abruti veut me faire croire que c'est du simili.

– Oh non, monsieur, dit l'homme. C'est du cuir véritable. » Il glousse, il sait qu'ils le font marcher, mais à la manière des hommes sérieux qui, depuis le commencement des temps, ont pour tâche de mettre de l'ordre dans un monde malade et comique, il se lance dans une description exhaustive du tannage et de la coloration du cuir d'agneau pleine fleur aniline, sans oublier la qualité de la finition. Hmm hmm, hmm hmm, les Bravo l'écoutent jusqu'au bout, l'air captivés à l'instar d'hommes des cavernes regardant exploser des popcorn.

« Tu vois, ducon – Billy donne un petit coup de poing sur l'épaule de Mango –, je t'avais bien dit que c'était du cuir. »

Ils recommencent à se taper dessus, à s'empoigner, mais le cri étranglé du gérant les arrête.

« Et... vous en vendez beaucoup ? demande Billy, tâtant l'un des blousons.

– Cinq ou six par match. Quand on gagne, c'est parfois un peu plus.

– Eh bien, vos patrons doivent se faire des couilles en or. »

L'homme sourit. « C'est une façon de présenter les choses. »

Les Bravo le remercient et sortent. Une fois dehors, Mango dit : « Six cents dollars soixante-dix-neuf, mec. » Puis il ajoute : « Merde, Billy. » Et ils n'en parlent plus.

La réaction humaine

« Quinze millions, dit Albert au moment où Billy et Mango regagnent leurs sièges. Une avance de quinze millions sur quinze pour cent des recettes, une star peut exiger ça quand elle est très demandée. Et Hilary Swank est très demandée ces temps-ci. Son agent ne la laisserait même pas lire sans obtenir d'abord des garanties.

– Lire quoi ? » s'enquiert Sykes.

Les yeux d'Albert se portent dans sa direction, suivis par sa tête.
« Le scénario, Kenneth.

– Mais vous avez dit, y me semble, qu'on n'en avait pas.

– En effet, mais on a un synopsis et on a un scénariste. Et maintenant qu'Hilary est intéressée, on peut l'orienter de façon à ce que ça lui plaise.

– J'adore quand il parle comme ça, dit Dime.

– Comprenez-moi bien, le scénario, ce n'est pas un problème, votre histoire à elle seule constitue un scénario formidable. Le plus difficile, c'est de le lui faire lire.

– Je croyais que vous la connaissiez, dit Crack.

– Bien sûr que je la connais ! On s'est défoncés ensemble il y a deux mois chez Jane Fonda ! Mais là, il s'agit de business, et tout ce qu'elle lit doit d'abord passer entre les mains de son agent, et il ne la laissera pas ne serait-ce que poser les yeux sur un scénario s'il n'arrive pas accompagné d'une offre ferme d'un studio. Comme ça, elle sait que si elle accepte, le studio est coincé. On ne peut plus lui refuser le rôle.

– Ah, et on a un studio ? » demande Crack. Il n'ignore pas qu'il devrait le savoir, mais tout dans cette affaire paraît si abstrait.

« Non, Robert, nous n'en avons pas. Il y a des tas de gens intéressés, mais personne ne veut s'engager tant qu'une vedette ne s'engagera pas.

– Mais Swank ne s'engagera que s'ils s'engagent ! »

Albert sourit. « Exactement. »

Les Bravo émettent un *ahhhh* appréciateur. Le paradoxe est si total, si parfaitement circulaire et propre à cette époque que tout le monde peut le voir.

« C'est plutôt débile, dit Crack.

- Complètement, approuve Albert.
- Alors comment vous allez faire ? demande A-bort.
- Ne pas leur laisser le choix. Comme devant les forces de la nature. En leur racontant que d'autres sont prêts à l'acheter, ce qui leur foutra une telle trouille qu'ils seront obligés de s'engager, sinon ils explosent en vol.

– Les gars, déclare Dime, je crois que je viens juste de comprendre à quoi se résume le boulot d'Albert. »

Billy est assis au bord de la rangée à côté de Mango, viennent ensuite Crack, Albert, Dime, Day, A-bort, Sykes et Lodis, puis le siège vide du commandant Mac. Billy a noté qu'Albert n'est jamais loin de Dime. Non que les Bravo aient besoin de preuves pour savoir combien leur sergent est bizarre, mais la fascination qu'il a aussitôt exercée sur Albert en constitue néanmoins une. Billy pense qu'Albert est amoureux du chef des Bravo, platoniquement s'entend. Dime l'intéresse, en tant que personne et en tant que soldat, le phénomène Dime tout entier lâché dans un monde honnête et sans méfiance. Il figure en tête du panthéon d'Albert, loin devant Holliday, et même cela évoque surtout une forme d'intérêt proche, conditionnel, complémentaire, une fonction du yin noir de Day accouplé au yang blanc de Dime. Day condescend à ne pas s'offusquer de son statut inférieur comme en cet instant, par exemple, où Albert et le sergent sont plongés dans une intense conversation pendant que Day, perché sur son siège derrière eux, promène son regard sur le terrain tel un roi africain qui, du haut de son trône, contemple ses sujets et esclaves. Quant au reste des Bravo, ils pourraient aussi bien n'être que des parts d'actions qui parlent, marchent et boivent beaucoup de bière. « Dime, c'est *un produit de luxe*, ainsi que Billy l'a grommelé hier soir au cours de l'un de ses rares moments de franchise et de ressentiment générés par l'ivresse. Et vous, z'êtes juste qu'un produit de grande consommation. »

Et Shroom alors ? Lake et lui étaient des produits eux aussi ? Les Bravo parlent beaucoup argent ces derniers temps, *fricfricfric* comme un cricri dans le cerveau ou un hamster qui tourne dans sa roue grinçante, une conversation qui file à une allure vertigineuse et ne mène nulle part. Billy aimerait changer de sujet, mais les autres ne veulent rien savoir. Ça les obsède, comme si une grosse somme signifiait davantage que du simple pouvoir d'achat, comme si les dollars dormant à la banque devaient vous sauver la peau à la guerre. Il en perçoit la logique spirituelle, mais pour lui, l'équation fonctionne à l'envers : le jour où l'argent arrivera, le jour où le chèque sera encaissé, ce sera le jour où il se fera tuer.

Il écoute donc la conversation sur le cinéma, en proie à un fort sentiment d'antagonisme. Les Bravo bombardent Albert de questions.

Où en êtes-vous avec George Clooney ? Et avec Oliver Stone ? Et le type qui disait pouvoir vous avoir Robert Downey Jr. ? Puis le monsieur d'allure distinguée assis derrière Albert se penche pour demander s'il est dans le cinéma.

Albert se fige, incline la tête comme s'il venait d'entendre le chant d'un oiseau merveilleux. « Certes oui, répond-il d'une voix mélodieuse. Oui, je suis dans le cinéma.

– Réalisateur ? Scénariste ?

– Producteur, reconnaît Albert.

– L.A. ?

– L.A., confirme Albert.

– Eh bien, dit l'homme, je suis avocat. Je m'occupe d'affaires de criminalité en col blanc, et j'ai une formidable idée de scénario pour un thriller juridique. Je peux vous en toucher un mot ? »

Albert répond qu'il serait ravi, à condition qu'il puisse le résumer en vingt secondes maximum. Entre-temps, une trentaine de Cowboys sont entrés sur le terrain pour s'échauffer. Ce n'est pas encore le véritable échauffement, explique Crack qui a joué un an dans l'équipe de l'université d'Alabama, mais le pré-échauffement pour ceux qui ont besoin de plus d'exercice. L'attention de Billy ne tarde pas à être attirée par le buteur, un type bedonnant aux épaules tombantes et à la face de lune pratiquement imberbe, le genre qu'on imaginerait plutôt derrière le comptoir boucherie du supermarché du coin, sauf qu'il est capable d'envoyer un ballon se perdre dans les nuages. *Fouumm*, le bruit détrempé de chaque coup de pied résonne dans les tripes de Billy tandis que le ballon s'élève, s'élève, s'élève et que l'œil n'arrive plus à distinguer l'endroit où il devrait redescendre, car il continue à monter dans le ciel infini, comme propulsé par un booster invisible. Billy tente de repérer l'apogée, l'instant d'équilibre neutre où le ballon demeure suspendu ou oscille puis s'immobilise une fraction de seconde comme pour mesurer la profondeur de la chute alors que la pointe du ballon s'incline avec une élégance languissante, un côté reddition et abandon empreint de reconnaissance avant de céder à la force gravitationnelle. Après sept ou huit tirs, Billy sent se produire une sorte de vaporisation interne, une dilution ou un relâchement de sa conscience de soi. Il se sent calme. Regarder le buteur lui repose l'esprit. Il éprouve un plaisir intense, une petite décharge électrique dans le cerveau semblable à celle d'un minuscule éclair lorsque le ballon frôle l'éternité, caresse le ventre doux de la félicité pure cependant qu'il s'attarde au sommet de son arc. Billy se figure que c'est là que se trouve désormais Shroom, devenu un habitant du royaume de l'équilibre neutre. C'est une idée puérile et sentimentale, et alors ? Si Shroom doit être quelque part, pourquoi ne serait-ce pas là ? Bravo se réduit depuis longtemps à un *produit* qui se vend bien, mais le long bras du marketing lui-même ne

peut plus atteindre Shroom.

C'est zen de regarder ainsi botter, aussi fascinant à sa façon que de regarder un poisson rouge barboter dans un bassin d'agrément. Billy adorerait admirer le buteur tout le reste de l'après-midi, mais derrière lui, les supporters se mettent à lui marteler le dos en criant : Regardez ! Regardez le Jumbotron ! Sur l'écran géant sont apparus les huit Bravo opérationnels, littéralement plus grands que nature, ainsi qu'Albert qui sourit comme un père tout fier devant son nouveau-né. De petites poches d'applaudissements éclatent çà et là. Les Bravo adoptent des poses de nonchalance virile. Ils tâchent surtout de ne pas se contempler sur l'écran, mais Sykes est si excité qu'il se met à débâter et faire des gestes style gangsta. Comme un seul homme, les Bravo lui enjoignent de fermer sa gueule, et au bout de quelques instants, l'écran montre des images de drapeaux, de bombes de dessins animés qui explosent sur fond de ciel étoilé, des profondeurs duquel surgissent soudain au premier plan, en énormes lettres blanches

TOUTE L'ÉQUIPE D'AMÉRIQUE SALUE FIÈREMENT LES HÉROS AMÉRICAINS

qui disparaissent immédiatement pour faire place à une deuxième salve

**LES COWBOYS DE DALLAS
SOUHAITENT LA BIENVENUE AUX HÉROS DU CANAL D'AL-ANSAR !!
SERGENT-CHEF DAVID DIME
SERGENT-CHEF KELLUM HOLLIDAY
SOLDAT LODIS BECKWITH
SOLDAT BRIAN HEBERT
SOLDAT ROBERT EARL KOCH
SOLDAT WILLIAM LYNN
SOLDAT MARCELLINO MONTOYA
SOLDAT KENNETH SYKES**

Comme s'ils aspiraient l'énergie par l'ouverture du toit du stade, les applaudissements gagnent en volume et en poids. Les gens qui se déplacent dans les allées s'arrêtent pour se retourner. Les supporters derrière les Bravo se lèvent, prélude à une ola qui déferle sur les gradins comme une vague au ralenti défiant la pesanteur. Sur l'écran géant passe aussitôt une publicité hyperactive pour les pick-up Chevrolet, mais c'est trop tard, car les spectateurs se dirigent déjà vers les Bravo et il n'y a plus moyen d'y échapper. Billy se met debout et prend la pose convenant à de telles occasions, le dos droit, le centre de gravité au milieu du corps, une expression réservée mais courtoise sur ses traits juvéniles. Il adopte cette pose plus ou moins par instinct, ce côté tendu et stoïque de l'homme américain, le produit de plusieurs générations d'acteurs de cinéma et de télévision qui lui permet de prendre une attitude sans avoir à trop y penser. On prononce quelques mots, on sourit de temps en temps. On laisse ses yeux paraître un peu

fatigués. On est modeste et doux avec les femmes, ferme dans les poignées de main et le regard échangés avec les hommes. Billy sait qu'il a belle allure ainsi. Il le faut, parce que les gens en raffolent et en deviennent même un peu cinglés. Si, si ! Ils s'écrasent autour d'eux, se poussent, se bousculent, lui agrippent les bras, parlent trop fort, et il leur arrive de lâcher des pets tellement ils sont stressés. Même après deux bonnes semaines de manifestations de ce genre, la réaction du public continue à stupéfier Billy, les voix rauques qui roulent et les discours délirants, le charabia que déversent les bouches de citoyens apparemment équilibrés. *Nous vous remercions*, disent-ils, la voix qui vibre comme celle d'un amant. Et parfois, ils le disent carrément : *Nous vous aimons*. Nous vous sommes si reconnaissants. Nous vous chérissons et vous bénissons. Nous prions, espérons, honorons-respectons-aimons-révérons, et ils le font. En parlant, ils ressentent la puissance des mots, ces arabesques verbales qui étincellent et claquent aux oreilles de Billy comme des insectes frappés par une tapette électrique

terrRr
liirack
lii-rock
Saddd'm
libertés
onzeseptembre
onzeseptembre
onzeseptembre
héros
sacrifice,
sacrifice *suuuuu-prêêêême*
Bush
Oussama
valeurs

dé-mo-cra-tie

Personne ne lui crache dessus, personne ne le traite de tueur d'enfants. Au contraire, les gens les soutiennent sans réserve ou se montrent on ne peut mieux disposés à leur égard, et cependant Billy trouve ces rassemblements à la fois étranges et terrifiants. Il y a un côté brutal chez ses compatriotes, un côté passionné, extatique, un feu alimenté par le plus profond de leurs besoins. Il pense qu'ils veulent quelque chose qu'il a en lui, toute cette bande d'avocats, de dentistes, de mères au foyer et de cadres d'entreprise qui cherchent à arracher un bout de chair à un troufion à peine sorti de l'adolescence qui gagne 14 800 dollars par an. Pour ces gens aisés, c'est tout juste de l'argent

de poche que, pourtant, ils perdent dès qu'ils pénètrent dans sa sphère personnelle. Ils tremblent. Ils ont une respiration hachée, fétide. Leurs yeux se dilatent et palpitent sous l'impact du moment, parce que ici, finalement, toute proche, il y a la guerre en personne, avec laquelle ils sont en contact pour de vrai après des mois et des années où ils ont lu des articles sur la guerre, vu la guerre à la télévision, entendu fustiger et vanter la guerre dans des émissions de radio. C'est une époque difficile pour l'Amérique – comment en sommes-nous arrivés là ? En permanence si effrayés et si honteux de l'être au cours des longues nuits noires marquées par l'inquiétude et la terreur, au cours des journées de rumeurs et de doutes, des années de dérive et d'angoisse existentielle à s'ossifier petit à petit. On écoutait, on lisait, on regardait, et ce qu'il fallait faire était *tellement clair, tellement évident*, un tic mental, un mantra devenu une seconde nature à mesure que la guerre s'éternisait. *On n'a qu'à...* envoyer plus de troupes. Intensifier la lutte. Faire donner les blindés, et pas de prisonniers. À propos, les Irakiens ne devraient-ils pas nous remercier ? Il faudrait le leur dire, vous pouvez vous en charger ? À moins qu'ils veuillent récupérer leur dictateur. Sinon, tapis de bombes. Des bombes de plus en plus grosses. Montrer à ces gens-là ce qu'est la colère de Dieu et les obliger à se soumettre, et si ça ne marche pas, on sort l'armement nucléaire et on rase le pays, on le nettoie pour le repeupler d'esprits et de cœurs neufs, un aménagement atomique de l'âme insalubre de ce pays.

Les Américains mènent tous les jours une guerre acharnée au sein de leur vie intérieure. Billy le sait, car au cours de ces rencontres, il sent chaque jour leur passion. C'est souvent lors d'un contact physique, une secousse pendant une poignée de main, une onde de chaleur guerrière sitôt réprimée. Pour nombre d'entre eux, c'est le Grand Moment : son épreuve devient la leur, et vice versa, une espèce de transfert mystique se produit, et à en juger par la manière dont ils étouffent dans l'étreinte, la plupart ne le supportent pas. Ils bégayent, s'étranglent, restent plantés comme des idiots et bredouillent, incapables de dire tout ce qu'ils voulaient dire, à moins qu'ils ne possèdent même pas les mots pour cela, si bien qu'ils ont recours aux vieilles traditions. Ils réclament des autographes. Prennent des photos avec leurs portables. Remercient à profusion, avec une ferveur grandissante, car ils savent que c'est bien de remercier les troupes, et devant cette preuve de leur vertu, une lueur d'amour pour eux-mêmes brille dans leurs yeux. Une femme fond en larmes, si profonde est sa gratitude. Une autre demande si nous allons gagner, et Bill répond qu'ils s'y attellent. « Vous et vos camarades, vous montrez le chemin », murmure un homme, et Billy se garde de demander le chemin vers quoi. Le suivant désigne la Silver Star de Billy, l'effleurant. « C'est un sacré beau colifichet que vous avez là », dit-il d'un ton bourru,

dégageant une impression d'affection virile, celle d'un homme d'expérience. « Merci », dit Billy, encore que cela ne semble jamais être la réponse appropriée. « J'ai lu l'article dans *Time* », reprend l'inconnu qui, cette fois, touche la médaille, un geste qui paraît aussi obscène que s'il avait caressé les couilles de Billy. « Vous pouvez être fier, continue-t-il. Vous l'avez méritée », et Billy pense sans aigreur : *Comment tu le sais ?* Il y a quelques jours, il passait sur une chaîne locale, et un tweet stupide émanant d'un type des médias a demandé : *C'était comment ?* Quand on vous tire dessus et qu'on riposte. Quand on tue des gens et qu'on a été à deux doigts de se faire tuer. Quand des amis et des camarades meurent sous vos yeux. Billy a craché comme autant de caillots des réponses inconséquentes, mais pendant qu'il parlait, d'autres se sont inscrites dans sa tête, et un étranger s'est mis à dire, chuchotant des mots plus vrais que Billy ne pouvait pas prononcer : *C'était sanglant. Un putain de merdier. Le sang et le souffle du pire avortement du monde, l'Enfant Jésus chié sous forme de petits étrons aplatis.*

Billy n'a pas cherché à accomplir un acte d'héroïsme, oh non. C'est l'acte d'héroïsme qui est venu le chercher, et il redoute comme une tumeur au cerveau qu'il revienne. Alors qu'il pense qu'il n'arrivera plus à rester aimable, le dernier des admirateurs s'éloigne et les Bravo vont se rasseoir. Puis Josh débarque, et la première chose qu'il demande, c'est : Où est le commandant McLaurin ?

Dime répond avec désinvolture : « Oh, il a dit quelque chose à propos de médicaments à prendre.

– Des méd..., commence Josh, puis il s'interrompt. Ah, vous les gaaaaaars ! » Image même du jeune cadre américain plein d'avenir, ce Josh. Il est grand, sain, beau comme un mannequin de chez J. Crew, doté d'un nez droit et fin comme l'aiguille d'une boussole et d'une épaisse tignasse de cheveux noirs et brillants dont la vue déclenche des démangeaisons subliminales sur les crânes duveteux des Bravo. La question a déjà été débattue de savoir si Josh était gay, le consensus étant que non, et ils l'ont classé comme un minet, un cadre américain classique. « C'est un de ces métrosexuels comme on les appelle », a dit Sykes, sur quoi tous sont tombés d'accord pour dire que Sykes était gay simplement parce qu'il connaissait un tel mot.

« Bon, reprend Josh. Je suppose qu'il va revenir. Vous avez envie de déjeuner, les gars ?

– On veut voir les pom-pom girls, dit Crack.

– Ouais, dit A-bort. Mais on veut aussi bouffer.

– D'accord, attendez un instant. » Josh consulte son talkie-walkie.

Les hommes échangent des regards sceptiques. Pour ce qui concerne Bravo, l'organisation tant vantée des Dallas Cowboys a l'air improvisée, un planning genre entre à la con et totalement merdique.

Profitant d'un silence dans la conversation par talkie-walkie, Billy fait signe à Josh d'approcher et celui-ci, toujours vigilant, vient s'accroupir souplement à côté de son siège.

« Advil, dit Billy. Vous avez pu me trouver...

– Oh, merde ! » s'exclame Josh dans un souffle brûlant. Puis de sa voix normale : « Pardon. Mille fois pardon, je vais vous en rapporter.

– Merci.

– Encore la gueule de bois, mec ? » demande Mango, et Billy se contente de secouer la tête.

Une nuit, huit hommes, quatre boîtes de strip-tease, sans but véritable, sinon cette pipe tarifée à la fin, un souvenir qui donne à Billy l'envie de se loger une balle dans la tempe. Ça évoque une séance chez le dentiste, un boulot brutal de plomberie, l'image de la tête de cette fille qui s'active entre ses cuisses. Mauvais karma, c'est sûr. Billy a trop tiré sur son compte karma, ce compte courant de bien et de mal que Shroom lui avait décrit comme l'expression, la cristallisation mentale, en fait, de la grande inclinaison cosmique vers la justice ultime. Billy promène son regard sur le terrain, mais le buteur a disparu. Il lève les yeux en direction des gradins du haut jusqu'où les shoots montaient, mais il n'y a rien, et il a besoin de la présence concrète de l'arc du ballon pour sentir les ondes de Shroom qui planent de l'autre côté.

Shroom, Shroom, le Grand Shroom qui avait prédit sa propre mort sur le champ de bataille. Après les opérations, il partirait en permission faire une quête à l'ayahuasca au Pérou « voir le Grand Léopard », comme il avait dit. « À moins que les "hadjs" m'y envoient d'abord. » À moins que... Et qu'est-ce qui est arrivé ? Ce jour-là, Shroom savait. N'était-ce pas le sens de leur dernière poignée de main ? Shroom se tournant sur son siège à l'instant précis où le bordel éclatait, où Mango ouvrait le feu avec la calibre .50 tandis que Shroom serrait la main de Billy et hurlait au milieu du vacarme : « Je tombe », ce que Billy avait compris comme Ça, « Ça tombe », afin que les mots aient une signification. Plus tard, il était revenu sur cet instant et l'avait recadré, les paroles et les yeux de Shroom à l'expression si lointaine, comme s'il regardait Billy du fond d'un puits.

S'il pense à cela plus de deux secondes, un bourdonnement synthétisé naît dans sa tête, rien de comparable aux bêlements souffreteux joués aux funérailles de Shroom, mais une musique d'orgue qui enfle en un tonnerre de puissants accords, le grondement d'un raz-de-marée qui déferle, invisible, dans les profondeurs de l'océan. Aussi sinistre que ce soit, il ne le combat pas ; ce bruit énorme, c'est peut-être Dieu qui cogne sous son crâne ou quelque forme codée de vérité essentielle, ou peut-être les deux, à moins que ce ne soit qu'une seule et unique chose, alors case ça dans ton putain

de film si tu peux ! « *Vous étiez bons amis ?* » a demandé le journaliste de l'*Ardmore Daily Star*. « Oui, a répondu Billy, nous étions bons amis. » « *Vous pensez beaucoup à lui ?* » « Oui, a répondu Billy, je pense beaucoup à lui. » Chaque jour. Chaque heure. Non, chaque minute. Environ toutes les dix secondes, en réalité. Non, ce serait plutôt comme une image indélébile gravée sur sa rétine, Shroom vivant et alerte, puis mort, puis vivant, puis mort, puis vivant, puis mort, le visage qui passe éternellement d'un état à l'autre. Il revoyait les « hadjs » traîner Shroom dans les hautes herbes tandis qu'il se disait Oh, merde, ou peut-être simplement Merde, telle était la hauteur des réflexions auxquelles il se livrait pendant qu'il se redressait et se préparait à courir. Le plus étrange, c'est qu'en se relevant, il avait le sentiment de savoir exactement comment ça allait finir, une visualisation si intense qu'elle libérait une sorte de double conscience qui demeure jusqu'à ce jour. Son souvenir de la bataille se résume à une masse rouge brûlante, mais le souvenir prémonitoire est net et clair. Il se demande si tous les soldats qui participent à des actions aussi radicales ont ainsi un bref aperçu sur un avenir bien précis, comme une observation au télescope à travers le temps et l'espace qui insufflerait la motivation nécessaire pour faire ce qu'ils font. Les vivants, peut-être. Et peut-être qu'ils croient tous voir, mais ceux qui ne s'en sont pas tirés se trompaient. Seuls ceux qui survivent sont autorisés à se sentir malins et doués de double vue, encore qu'il lui vienne maintenant à l'esprit que Shroom lui-même voyait tout aussi clairement, mais juste avec le résultat opposé.

Hooah ! Shroom. Il semble qu'il y ait trop de choses auxquelles penser en même temps, les histoires de cinéma, les interviews, la médaille qu'on porte et ce que cela signifie, sans compter ce que cela cache, la réalité fondamentale et incompréhensible de l'engagement sur les berges du canal d'Al-Ansakar. Tu n'as pas l'esprit en repos. Tu n'es pas malade, mais tu n'es pas précisément en bonne santé. Il règne une légère impression de déséquilibre ou de dangereux inachèvement, comme si ta vie avait pris de l'avance sur elle-même et que tu aies besoin de temps pour la laisser revenir et s'accomplir. C'est bien d'avoir résolu cette question temporelle, c'est la pierre angulaire sur laquelle il sera peut-être possible de bâtir, sauf que Josh lance le mot *déjeuner* ! et que tous se lèvent. De maigres applaudissements dégringolent des gradins et Sykes, l'imbécile, salue la foule comme s'ils lui étaient destinés. Josh les précède courageusement pour grimper les marches, et la longue montée constitue une véritable épreuve, pareille à la colonne de ces pauvres types qui, avant que le Titanic ne coule, luttent contre les vides affreux de la mer et du ciel. Une seconde de relâchement et on est fichus, aussi une stratégie voit-elle le jour : Ne vous relâchez jamais. Dès qu'ils arrivent dans le hall,

Billy se sent mieux. Josh les conduit le long d'une rampe en spirale où de petites rafales de vent coupant soulèvent des tourbillons furieux de détritiques et de poussière. Une espèce d'effet coagulant marque le chemin des Bravo cependant que les gens s'arrêtent, crient, restent bouche bée ou sourient selon leurs opinions et leur personnalité, et les Bravo filent au milieu d'eux, poliment, telle une flèche implacable fendait l'air, jusqu'à ce que l'équipe d'une station de radio hispanophone intercepte Mango pour une interview et que toute cette énergie propre parte en fumée. Les gens s'attroupent. L'atmosphère devient humide de désir. Ils veulent des mots. Ils veulent toucher. Ils veulent des photos et des autographes. Les Américains sont incroyablement aimables tant qu'ils obtiennent ce qu'ils demandent. Adossé à la rambarde, Billy se trouve aux prises avec un couple d'Abilene à l'allure prospère qui traîne à la remorque leur fils et son épouse. Les jeunes paraissent gênés devant l'enthousiasme de leurs parents, lesquels s'en foutent manifestement. « Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ! s'exclame la femme. C'était comme le onze septembre, je ne pouvais pas m'empêcher de regarder les avions s'écraser contre les tours, je ne pouvais pas, et Bob a dû m'arracher à ce spectacle. » Bob, le mari, un grand type voûté aux doux yeux bleus, hoche la tête, affichant tout le calme de celui qui a appris quel mou donner à une femme tendue comme une corde. « Pareil avec vous, quand Fox News a diffusé cette bande, je suis restée assise devant pendant des heures. J'étais tellement fière, tellement... (Elle patauge dans le marécage des mots)... tellement *fière*, répète-t-elle. C'était comme si, *Dieu* merci, justice était enfin rendue.

– C'était comme un film, ajoute sa bru, gagnée par l'excitation ambiante.

– Oui ! comme un film ! Il fallait que je me dise tout le temps : c'est la *réalité*, ce sont de *vrais* soldats américains qui se battent pour notre liberté, ce n'est pas un film. Mon *Dieu*, j'étais si heureuse ce jour-là, j'étais surtout *soulagée*, comme si on leur faisait enfin payer le onze septembre. Et maintenant – elle a grand besoin de s'interrompre pour reprendre sa respiration – vous êtes qui, vous ? »

Billy se présente poliment, puis se tait, et la femme, comme si elle devinait combien le sujet est délicat, ne le bouscule pas. À la place, elle se lance avec sa belle-fille dans un duo de sentiments patriotiques, ils soutiennent à cent pour cent Bush la guerre les troupes parce que la défense bzzzzz des nations bzzzzz nécessaire bzzzzz bzzzzz bzzzzz, et la femme ne cesse de s'appuyer contre Billy, de lui taper sur le bras, ce qui provoque une transe somatique mineure, si bien qu'il se sent agréablement engourdi quand la calotte de son crâne s'entrouvre et que son cerveau flotte librement dans l'air glacial

terrRr
guerrr à la terrRr
aarmm destrrr massiiv
fiers, si fiers
et
priiiiier
nous
prions et
espérons et
bénéissons et
louons
celui de qui toutes choses
déconnent !
HOOAH ! BRAVO

préparez votre barda !

Billy ne peut se défendre de considérer ses compatriotes américains, quels que soient leur âge ou leur condition, comme des enfants. Ils sont intrépides, fiers et sûrs d'eux à la manière d'enfants intelligents doués de trop d'amour-propre, à qui aucune leçon ne fera admettre que la guerre tend vers le péché absolu. Il a pitié d'eux, il les méprise, il les aime, il les déteste, ces enfants. Ces garçons et ces filles. Ces bambins, ces nourrissons. Les Américains sont des enfants qui doivent aller ailleurs pour grandir et parfois mourir.

« Hé, vous voyez la bonne femme là-bas, dit Crack quand ils repartent. La blonde avec les mômes ? Pendant que son mari nous prenait en photo, elle se frottait le cul contre ma bite.

– Tu parles !

– Nan, c'est vrai ! Je bandais comme un âne. Cinq secondes de plus, et je déchargeais, je te raconte pas de conneries.

– Il ment, dit Mango.

– Je le jure devant Dieu ! Après, je lui demande son e-mail, restons en contact pendant que je serai de nouveau en Irak, je lui dis, et elle fait comme si elle voyait pas de quoi je parlais. La garce ! »

Mango n'y croit pas, mais Billy pense que c'est sans doute vrai – les femmes deviennent folles à la vue d'un uniforme. Il se laisse distancer de quelques pas pour consulter son portable. Le pasteur Rick lui a envoyé un nouveau texto biblique :

Sache que le Seigneur est Dieu !

C'est Lui qui nous a créés et nous sommes Ses créatures.

Ce type ne le lâche pas, un vendeur de voitures d'occasion déguisé en agneau. Billy supprime le texto, se demandant si ça porte malheur

de ne pas respecter un prédicateur, même un mauvais. « Vous n'avez pas froid ? » s'inquiète une femme en le croisant. Billy sourit et secoue la tête, Non, m'dame. Il ne ment pas, et il n'envie pas aux supporters leurs somptueux manteaux de fourrure, leurs parkas molletonnées, leurs épais gants fourrés ou leurs cagoules. Nombre d'hommes portent des fourrures, c'est la dernière mode. Le commandant Mac apparaît soudain à ses côtés.

« Commandant McLaurin, *sir* ! »

Le commandant lui adresse un regard vide. Billy se souvient qu'il doit élever la voix.

« ON S'INQUIÉTAIT À VOTRE PROPOS, *SIR* ! ON NE SAVAIT PAS OÙ VOUS ÉTIEZ ! »

Le commandant passe au froncement de sourcils. « Réveillez-vous, soldat, j'étais juste là ! Chassez les toiles d'araignées que vous avez devant les yeux. »

Affirmatif. Compris. Dans son esprit, le commandant a toujours été là, et pour un bidasse, c'est tout ce qui compte. Reçu cinq sur cinq, *SIR* ! Billy devient mal à l'aise, nerveux, surexcité comme un jeune setter irlandais, cependant que le commandant, l'air sinistre, marche à grandes enjambées en contemplant ses chaussures. Tente donc ta chance, sombre crétin, s'exhorte Billy. Jamais tu ne retrouveras meilleure occasion. Il a besoin des connaissances que le commandant Mac possède peut-être, les connaissances et les conseils en rapport avec la mort, le chagrin, le sort de l'âme, et à défaut, il cherche le moyen de traduire ces thèmes en paroles sans foutre en l'air leur véritable pouvoir. Quand les gens lui demandent s'il prie, s'il est croyant, mormon ou chrétien, Billy répond toujours oui, d'une part parce que ça leur fait plaisir et d'autre part parce qu'il a le sentiment que c'est plutôt vrai, mais probablement pas dans le sens où ils l'entendent. Ce qu'il aimerait dire, c'est qu'il l'a vécue, la foi chrétienne, peut-être pas dans sa totalité mais en tout cas dans son idée maîtresse. Le mystère, l'effroi, cette immense tristesse et cette immense peine. Oh, mon peuple ! Il a senti l'âme de Shroom quitter son corps à l'instant de sa mort, un *whoom* aveuglant, comme une ligne à haute tension qui saute, laissant Billy dans un brouillard, tous ses circuits grillés, comme s'il avait reçu un crochet d'un poids lourd sachant frapper. Une espèce de commotion cérébrale, voilà ce que c'était. Parfois, il s'imagine que ses oreilles continuent à tinter.

L'âme est réelle, tangible, et Billy le sait à présent. Deux semaines durant, il a sillonné notre grand pays, persuadé en toute bonne foi que, tôt ou tard, il rencontrerait quelqu'un capable de lui expliquer ce qu'il a vécu ou, du moins, d'analyser et d'exposer correctement le problème. Il y a eu le pasteur Rick à qui il s'est confié dans un instant de faiblesse, mais celui-ci s'est révélé n'être qu'un emmerdeur égotiste.

Dime a été trop directement impliqué, et de toute façon, Billy a surtout besoin du profil d'un adulte stable. Un temps, il a pensé qu'Albert, homme d'une grande expérience et d'une vaste culture qui semble savoir tant de choses, capable de décrocher la lune, pourrait convenir, mais Billy a fini par désespérer. Ce n'est pas qu'Albert manque de compassion – encore qu'il ait parfois tendance à vous regarder comme si vous n'étiez qu'une simple bouchée de son hamburger – mais il considère tout, y compris lui-même, avec ironie. Il se connaît bien, ainsi que le doit tout homme avisé, mais c'est précisément ce qui le dessert pour ce que Billy recherche.

Ce qui laisse le commandant Mac comme meilleur candidat possible, le commandant Mac, le sphinx, le zombie, le fantôme qui parle rarement et pisse encore moins, le type qui a l'air environ 40 pour cent absent environ 40 pour cent du temps. Ce commandant Mac-là ! C'est donc dans un état de frustration extrême que Billy accompagne l'officier supérieur dans le hall. Il veut savoir ce qui s'est passé ce jour-là à Ramallah. Le commandant a-t-il perdu des hommes ? Des amis ? Les a-t-il vus mourir ? Billy éprouve le désir impérieux d'établir la communication, de cœur à cœur, d'homme à homme, de guerrier à guerrier, il aspire à cette sagesse rude et nécessaire, et pourtant, il est à peine capable de bavarder avec les officiers, et encore moins de percer le mystère de l'absence du commandant afin d'accéder à quelque chose de personnel et de réel. Comment est-il censé briser la glace ? HÉ ! COMMANDANT, REGARDEZ, Y A DE LA HEINEKEN À LA PRESSION ! Il sent sa chance lui échapper quand Josh les précède dans un étroit couloir en direction d'un escalier roulant interdit au public. Deux vigiles costauds et peu sûrs d'eux en costume-cravate jettent un coup d'œil sur les badges des Bravo puis leur font signe de passer. Pendant qu'ils montent, Sykes s'écrie : « Putain, c'est *Stairway to Heaven* ! », s'esclaffant comme s'il était l'homme le plus spirituel du monde. Se tenant avec déférence une marche en dessous du commandant, Billy se dit que c'est fichu. Il n'a ni le courage ni le culot qu'il faut, sans compter l'infirmité du commandant qui oblige à crier, ce qui ne convient pas trop à certains sujets. La mort, le chagrin, l'âme, tout cela réclame des discussions sur un ton sérieux et grave, et on ne peut pas espérer parvenir à quelque chose en hurlant.

Aussi, il se tait, ce que, de toute manière, le commandant ne remarque même pas. En haut de l'escalator, ils arrivent dans un endroit baptisé « Niveau *Blue Star* » puis Josh les conduit vers un ascenseur marqué RÉSERVÉ AUX MEMBRES DU CLUB. Il glisse une carte dans la fente du petit appareil placé à côté, les portes s'ouvrent et ils entrent, rejoints par deux couples bien habillés. Ils sont assez vieux pour être les parents de n'importe lequel des Bravo, mais

l'argent efface dix bonnes années. Personne ne salue personne. Les portes se referment, ce qui concentre le parfum des femmes, de violents effluves musqués d'agrumes évoquant des citronniers en chaleur. L'ascenseur commence juste à s'élever quand un besoin naturel fait gronder les intestins de Billy, prélude à un pet monumental. Il se retient de toutes ses forces. Un tremblement presque imperceptible saisit les Bravo ; certains se pétrifient, d'autres se dandinent, ouvrent et ferment le poing. Oh, mon Dieu, je vous en supplie, pas ici, pas maintenant ! Ils serrent les dents et regardent droit devant eux. Qu'est-ce que les espaces clos ont donc pour exercer une telle influence sur le système digestif du combattant ?

Sur le ton ferme d'un leader-né, Dime prend la parole :

« Messieurs. » Pause. « N'y songez même pas. »

Une grande famille

Se dirigeant au trot vers le somptueux buffet, Sykes ne cesse de le qualifier de « brunch », comme si cela faisait de lui une espèce d'étalon métrosexuel, jusqu'à ce que Dime finisse par lui dire de la fermer, c'est un déjeuner, quoi, ou techniquement parlant, un dîner de Thanksgiving, et, en effet, ils se retrouvent devant une image de carte postale de festin orgiaque, pas moins d'une vingtaine de mètres linéaires de plats de cuisine traditionnelle et « nouvelle », semblables à une publicité sur papier glacé dans le supplément dominical d'un magazine. Billy prend une assiette propre sur la pile. Il a l'impression qu'il va être malade. C'est trop pour sa gueule de bois, ces monceaux, ces tranches, ces morceaux, ces tertres et ces monticules de mangeailles évoquant un complexe ouvrage de terre défensif, et c'est cette réalité, la densité moléculaire étalée qui lui fait tourner la tête. Il titube un instant – va-t-il tomber ? – puis, exprimant son besoin primordial, son estomac gronde.

« Empiffrez-vous, les gars, leur dit Dime. Après, on parlera de la manière dont vivent les petites gens. » Avec ses odeurs cossues de sauce et d'encaustique, c'est à l'évidence le lieu réservé aux membres du country-club. On paye 10 dollars rien que pour en franchir le seuil, puis 40 dollars plus les taxes et le service pour le repas – gratis pour les héros, précise Josh, à quoi les héros répondent *encore heureux* – bien que le club ne symbolise pas le grand luxe, un endroit biscornu, bas de plafond, avec un bar à une extrémité et des baies vitrées surplombant le terrain à l'autre. L'éclairage est une palette qui agit sur les nerfs, mélange de lumière douce et violente où la bruine couleur de beurre rance qui tombe des lampes du plafond est déchirée par l'éclat argenté des immenses vitres, créant une déformation constante de la perspective qui fait que l'œil n'accommode jamais vraiment. La moquette est gris crassier, et les meubles éraflés, imitation meubles de style, composent un assortiment de vinyle bordeaux et de vernis rouge sang qui rappelle les Holiday Inn des années soixante-dix. Il est clair qu'on a réduit les dépenses au minimum nécessaire pour éviter que le marché captif entre en rébellion ouverte.

Dans cet environnement merdique, Billy sent la déprime lui

plomber les tripes, mais il se dit que c'est juste une réaction allergique due à la présence de gens riches. Dès qu'il est entré et a perçu les vibrations de l'argent, il s'est noué. Il a eu envie de ressortir tout de suite. De cogner sur quelqu'un. Les riches le rendent nerveux sans raison, c'est comme ça, et debout à côté de la porte dans son uniforme de cérémonie vert kudzu, il a le sentiment d'être à peu près autant à sa place qu'un ivrogne pissant dans son pantalon. Mais... oh ! surprise ! Pendant que les Bravo attendent qu'on leur donne une table, les membres du Club des Dallas Cowboys se lèvent comme un seul homme pour leur faire une ovation. Plusieurs parmi les milliardaires les plus proches viennent leur serrer la main, tandis que vers le fond de la salle, un groupe de patriotes soulés par le tonnerre d'applaudissements leur adresse des acclamations avinées. Le directeur en personne, un type mince et mielleux au discours onctueux d'employé des pompes funèbres draguant dans un bar, les accompagne à leur table, et par un certain côté, c'est encore pire tous ces gens influents qui les regardent. Billy se rend compte qu'il marche de travers, que ses bras commencent à battre l'air, mais un bref coup d'œil en direction de Dime lui suffit pour se reprendre. Les épaules carrées, le regard fixé droit devant lui, la tête rejetée en arrière selon un angle de six degrés comme si la dignité était un petit verre posé en équilibre sur le menton – il adopte l'inclinaison de Dime, et aussitôt, tout se remet en place.

« Tant que tu ne peux pas faire autrement, fais semblant », se rappelle-t-il. C'est ainsi qu'il a jusqu'à présent survécu à la vie militaire.

Josh veille à ce qu'ils soient bien installés, puis il déclare qu'il doit les laisser pour quelques instants.

« Mec, faut que tu bouffes, lui dit A-bort. Tu maigris rien qu'à rester debout comme ça. »

Josh rit. « Ça ira.

– Quand est-ce qu'on va voir les pom-pom girls ? demande Holliday.

– Bientôt », répond Josh pendant que Crack dit qu'on s'en fout, qu'il veut Destiny's Child, un petit « face-à-face » avec Beyoncé.

« Elles vont nous faire un strip-tease ? » s'obstine Day.

Josh hésite, puis répond : « Je vais demander. » Et tous de s'exclamer. Josh ! Jaaaassshhhh ! Jash, c'est mieux pour un minet. Ils sont assis à une grande table circulaire près de la baie vitrée qui offre une excellente vue sur le terrain où, pour le moment, il ne se passe pas grand-chose. Dime leur autorise une Heineken pendant le repas, une seule, insiste-t-il, se tournant vers le commandant Mac qui hoche la tête. Billy s'est arrangé pour être placé à côté de Dime et d'Albert, parce qu'il tient à entendre tout ce qu'ils disent. Il sait qu'il ne sait pas

grand-chose. En fait, il ne sait rien, du moins rien qui vaille la peine d'être su, la mesure de la valeur, à cette étape de son existence, étant de connaître ce qui apaise l'esprit et calme l'âme. Il a donc décidé de se mettre à côté de Dime, lequel, à table, préside toujours. Albert est à la droite du sergent, viennent ensuite A-bort, Day, Lodis, Crack, Sykes, le commandant Mac, Mango, et enfin, fermant le cercle, Billy. Et si on gardait deux places pour Shroom et Lake ? C'est un rituel mental auquel il se livre au début de chaque repas pris en commun, et qui fait office de prière. Autre rituel : Ne jamais franchir un seuil avec le pied gauche en premier. D'autres encore : Attacher le gilet pare-balles en débutant par le bas, ne pas dire de mots comportant la lettre W, ne pas se masturber dans les six heures qui précèdent une mission. Pourtant, le jour du canal, il a eu recours à l'ensemble de ces superstitions et talismans, aussi cela n'a peut-être aucune importance qu'ils soient descendus hier à Dallas à l'hôtel W, ni que dans ledit hôtel, il y ait un club classieux portant le nom foutrement bizarre de Bar Fantôme. Tant de présages, tant de signes et de prodiges à déchiffrer. C'est le hasard qui rend ainsi, à force de jouer sa vie à la roulette russe à chaque instant de la journée. Les mortiers qui tombent du ciel, au hasard. Roquettes, bombes artisanales, engins explosifs improvisés, toujours au hasard. Une nuit, dans son poste d'observation, il a entendu un petit bruit sec tout près de l'arête de son nez, et c'était, a-t-il compris en basculant en arrière, le claquement d'une balle franchissant le mur du son au passage. À quelques centimètres. Même moins. Fractions, atomes, voilà quel était le degré du hasard, selon qu'on s'arrêtait de pisser une minute plus tôt ou plus tard, qu'on décalait la bouffe de quelques secondes, qu'on était recroquevillé sur le flanc gauche au lieu du droit sur la couchette, ou, surtout, selon la place qu'on occupait dans la colonne. Ils commençaient par attaquer le Humvee de tête, puis ils passaient au deuxième, et après, c'était à pile ou face entre les suivants avant qu'ils n'attaquent de nouveau le premier, sans oublier l'éternel débat à vous bousiller le cerveau afin de déterminer les chances que vous aviez en occupant tel ou tel siège à l'intérieur du véhicule. Ce pouvait être n'importe où, n'importe quoi. « On peut esquiver une grenade tirée par un lance-roquettes », a-t-il dit à un journaliste deux jours auparavant. Il n'avait pas eu l'intention de parler de quelque chose d'aussi dramatique et personnel, et il s'est senti minable, comme s'il venait de divulguer un secret de famille honteux, mais c'était la vérité : *on peut esquiver une grenade tirée par un lance-roquettes*, cette saloperie qui vous arrive dessus en voltigeant, crachant et fumant comme une fusée de feu d'artifice de mauvaise qualité, *ttttthhhppppffffftttt-FOOOM !* Ce qu'il avait voulu dire, ce qu'il avait essayé de dire, c'est que c'était vrai, que ça se produisait parfois au

ralenti, et que, en définitive, la vie pouvait être terriblement bizarre et surréaliste. Aujourd'hui, il pense qu'il aurait pu l'attraper au vol, l'envoyer valdinguer comme s'il tapait dans un ballon plutôt que de se borner à l'éviter cependant qu'elle le frôlait pour aller occasionner des ravages plus loin. Ce qui a lieu en ce moment est beaucoup moins réel que ça, manger, tenir sa fourchette, prendre son verre. Maintenant, les choses les plus réelles du monde sont celles qui se trouvent dans sa tête. Lake, par exemple. « Lake » suffit à faire démarrer la projection de ce sinistre petit film, des images nocturnes, mettons, le bas-côté de la route sous le pâle clair de lune, les grillons qui chantent, les chiens qui aboient dans le lointain, le canal qui murmure. Il y a donc le bas-côté par une nuit calme, puis un lent travelling sur la route qui révèle progressivement quelque chose dans les hautes herbes. Une jambe. Deux jambes. Celles de Lake. C'est paisible. Les grillons, le clair de lune, le canal qui ronronne. Comme si elles se réveillaient d'un long sommeil, les jambes commencent à remuer. D'abord hésitantes, elles bougent avec l'allure enfantine de l'innocence déconcertée, puis elles finissent par se redresser et se secouer pour se mettre à la recherche de Lake. Ce pourrait être un film Disney sur deux animaux de compagnie perdus et abandonnés, car elles sont à ce point courageuses, confiantes et fidèles, et comment sauraient-elles qu'elles ont été arnaquées dès le départ, car Lake est à dix mille kilomètres et un océan de là ? Ce ne sont certes pas des pensées appropriées dans le cadre d'un repas, mais une fois que ces petits films se déroulent dans votre tête...

« Billy ! aboie Dime. Tu décroches.

– Non, sergent. Je pense juste au dessert.

– Toujours prévoir à l'avance, c'est parfait, mon gars. Putain, je les ai bien dressés !

– Ça, pour manger, ils mangent, fait observer Albert. Hé, les gars, vous pouvez ralentir. Ça ne va pas s'envoler.

– C'est trop bon, répond Dime. Éloignez vos mains et vos pieds de leurs bouches, et il ne vous arrivera rien. »

Albert rit. Il n'a pris qu'une salade verte accompagnée d'eau gazeuse et d'une « Cowboyrita » à laquelle il a à peine touché. « Vous allez me manquer, les gars, leur dit-il. Ça a été une sacrée expérience de rencontrer d'excellents jeunes gens comme vous.

– Venez avec nous en Irak, dit Crack.

– Ouais, venez en Irak, insiste A-bort. On se marrera bien.

– Non, proteste Holliday. Albert doit rester ici et nous rendre riches, pas vrai, Albert ?

– C'est ce qui est prévu », répond ce dernier d'une voix douce soigneusement étudiée, et c'est là, songe Billy, là qu'il y a un léger fléchissement à la fin, le relâchement presque imperceptible de l'ego

et de l'effort qui dénote le professionnel averti en train de compartimenter. « Je ne ferais que vous gêner, poursuit le producteur. De plus, je serais plutôt un de ces imbéciles de pacifistes classiques. Vous savez, si j'ai fait des études de droit, c'est seulement pour échapper au Vietnam, et je vais vous avouer, les gars, que si on ne m'avait pas accordé mon sursis, j'aurais pris tout de suite le car pour le Canada.

– C'étaient les années soixante, fait remarquer Crack.

– Oui, c'étaient les années soixante, et tout ce qu'on voulait, c'était fumer des tas de joints et s'envoyer des tas de filles. Le Vietnam, non merci. Pourquoi aurais-je été me faire tirer dessus dans une rizière puante rien que pour que Nixon puisse rester quatre ans de plus ? Pas question, et je n'étais pas le seul à penser ça. Regardez tous les faucons d'aujourd'hui qui se sont débrouillés pour couper au Vietnam, bon d'accord, je devrais être le dernier à leur jeter la pierre. Bush, Cheney, Rove, tous ces types-là, ils ont fait ce que tout le monde faisait, et j'étais comme eux, un trouillard comme les autres. Le problème maintenant, c'est que ce sont les pires bellicistes qui nous sortent leur connerie de guerre à outrance. Bon Dieu, ils devraient faire preuve d'un peu d'humilité, ces gens-là. Être aussi économes des vies de nos jeunes soldats qu'ils l'ont été des leurs.

– Albert, dit Mango, vous devriez vous présenter à des élections. Les présidentielles. »

Albert rit. « Plutôt mourir. Mais merci pour l'idée. » Il est clair que le producteur s'amuse, présence souriante et avunculaire, pas tant affalé que posé sur sa chaise, aussi confortablement cuirassé contre la force de gravité que Jabba le Hutt sur son trône personnalisé. « Merde, qu'est-ce qu'y nous veut çui-là ? » s'est écrié Crack la première fois qu'Albert est entré en contact avec eux, après qu'une brève recherche sur Internet avait confirmé qu'il était bien ce qu'il disait être, un vieux producteur d'Hollywood ayant à son palmarès trois Oscars du meilleur film entre les années soixante-dix et quatre-vingts, sans compter l'honneur d'être le producteur de *Blanchisserie Fodie*, le film qui avait perdu le plus d'argent dans toute l'histoire de la Warner. « Ça a été le *Ishtar* de l'année », aime-t-il à dire en riant, et il porte son four comme une médaille, car seul un grand joueur est capable de réussir ce genre de fiasco légendaire, et de toute façon, son troisième Oscar est arrivé deux ans plus tard pour racheter son échec. Le congé sabbatique au milieu de sa carrière, c'est lui qui a choisi de le prendre. C'était la révolution conceptuelle, les studios ne s'intéressaient plus aux projets à long terme, et de surcroît, il venait de se marier pour la troisième fois et fondait une nouvelle famille. Il avait tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, et il a décidé de se retirer pour un temps, mais au bout de trois ans, ça l'a démangé de revenir dans la partie. Grâce à

de vieux amis, il dispose aujourd'hui d'un bureau dans les studios de la MGM qui lui a également fourni une secrétaire et une assistante. « Je me plais où je suis, a-t-il déclaré aux Bravo lors de leur premier face-à-face. Personne au-dessus de moi, pas de pression. J'ai le sentiment d'être redevenu un gamin. Je fais ce que je veux. »

Et même si sa jeune et jolie femme (là aussi, les Bravo ont regardé sur Google) est fâchée qu'il ne soit pas à la maison pour Thanksgiving, c'est une brave petite. Elle comprend les exigences du travail de son mari. Albert observe d'un œil intéressé les membres du Club qui s'arrêtent pour rendre hommage aux Bravo. Les hommes ont l'allure robuste et les cheveux argentés de prospères présidents de banques ou de maires de villes moyennes, bronzés, la soixantaine bien conservée, encore capables de servir des aces au tennis. Leurs épouses sont plus jeunes mais sans excès, toutes blondes, toutes exhibant l'architectonique tendue des améliorations apportées par la chirurgie. *Si fiers*, disent les hommes en serrant des mains. *Si reconnaissants, si honorés. Gardiens. Libertés. Fanatiques. TerrRr*. Les femmes restent en retrait et laissent faire leurs maris. Elles contemplent la scène avec des sourires vaguement nostalgiques, mais sans trace évidente de désir.

Bon appétit, disent les hommes en partant, le ton à la fois sérieux et doux de serveurs en gants blancs. « Ça, les gars, pour vous aimer, ils vous aiment », note Albert quand le groupe s'éloigne. Crack ricane.

« S'ils nous aiment tant, pourquoi leurs femmes...

– La ferme ! » aboie Dime. Et Crack la ferme.

« Je veux dire que *tout le monde* vous aime, reprend Albert. Noirs, Blancs, riches, pauvres, homos, hétéros, *tout le monde*. Vous êtes les héros du vingt et unième siècle, sans aucune discrimination. Vous savez, je suis aussi cynique que n'importe qui, mais votre histoire a vraiment touché ce pays. En Irak, vous êtes rentrés dans le lard de très sales types et vous leur avez foutu une branlée. Même un idiot de pacifiste comme moi est capable d'apprécier ça.

– J'en ai descendu sept, dit Sykes ainsi qu'il l'affirme toujours. Sept avec certitude. Mais je crois que c'est plus.

– Ce que vous les Bravo, vous avez fait ce jour-là, reprend Albert, c'est l'expérience d'une autre forme de réalité. Les gens comme moi qui, Dieu merci, n'ont jamais connu la guerre, nous ne pouvons pas savoir quelles sont les épreuves que vous avez traversées, et je crois que c'est pour ça que les studios ne s'intéressent pas à nous. Ces gens-là, dans quelle sorte de bulle vivent-ils ? Que leur manucure prenne une journée de congé, et c'est la tragédie de leur vie. Pour eux, juger la valeur de votre expérience, c'est mal, et ça va même au-delà du mal : c'est de la morale porno. Ils sont incapables de comprendre ce que vous avez fait.

– Alors, expliquez-leur, dit Crack.

– Ouais, expliquez-leur », répète A-bort, et les Bravo entonnent spontanément *expliquez-leur, expliquez-leur, expliquez-leur* à l'instar d'un chœur de grenouilles ou de moines en prière. Placés non loin d'eux, les membres du Club des Cowboys sourient et s'amuse comme devant la blague d'une bande d'étudiants turbulents. Aussi vite qu'il a commencé, le chant s'arrête.

« Demandez à Hilary de leur expliquer, dit Dime.

– J'essaye, mon vieux. Il y a beaucoup à faire sur ce plan-là. » Le portable d'Albert bourdonne, et les premières paroles que le producteur prononce ensuite sont : « Hilary est partante. » Puis : « Si, si. C'est un rôle très physique, et c'est une actrice très physique. De plus, c'est une patriote. Elle tient absolument à le faire. » Pause. « Il est question de quinze millions. » Nouvelle pause. « S'il y aura de la politique ? » Albert roule les yeux à l'intention des Bravo. « Larry, tu sais ce que von Clausewitz disait ? "La guerre est une poursuite de l'activité politique par d'autres moyens." » Pause. « Mais non, espèce d'illettré, pas *De la guerre*. L'Allemand, le Prussien. » Silence. « Tu parles que tu as lu *De la guerre*. Tu as peut-être lu l'article dans Wikipedia là-dessus. Ou à la rigueur la quatrième de couverture. » Albert écoute et ses yeux brillent. Il écoute très attentivement. Sa bouche se tord, ses doigts poilus jouent avec la nappe.

« Dis-moi, Larry, comment pourrais-tu tourner un film sur cette guerre et laisser de côté la politique ? C'est un jeu vidéo que tu veux, c'est ça ? »

Les Bravo se consultent du regard. Ça pourrait être pire, semble être la pensée générale.

« Eh bien, parlons de politique dans ce cas. Mes gars sont des héros, d'accord ? Des héros américains, d'accord ? Ils sont sans équivoque possible du bon côté et ils se font sans équivoque possible massacrer. Alors, dis-moi, à quand remonte la dernière fois où ce pays a connu ça ? Ta politique à toi, ça consiste à te sentir de nouveau fier de l'Amérique. Prends *Rocky* rencontre *Platoon* et tu obtiens ce que tu demandes. » Pause. Roulement d'yeux. Uh huh, uh huh, uh huh. « Bon, nous sommes en ce moment au stade pour un match des Cowboys, et je n'ai jamais vu un truc pareil. Ils ne peuvent pas faire un pas sans créer une émeute, comme si on se retrouvait à l'époque des Beatles. Les gens réagissent à ces gars-là de façon très viscérale. »

Les Bravo se regardent. Ce qui est stupéfiant, c'est qu'un tas de ce qu'il raconte est vrai.

« Va en parler à Bob. Un blockbuster ne lui ferait pas de mal en ce moment, et je lui en apporte un sur un plateau en or. » Silence. « Bon Dieu ! » Nouveau silence. « Merde, enfin, c'est Thanksgiving. Quand je te dis qu'Hilary est partante, tu dois me croire. Et tu ne le regretteras pas.

– Des problèmes ? demande Dime quand Albert coupe la communication.

– Non, non, tout est normal. » Albert boit une gorgée de Cowboyrita et fait la grimace. « Aujourd’hui, ce sont les gestionnaires qui dirigent les studios. Des nains dans des Maserati, des petits hommes dans de grands costumes. Il faut qu’ils regardent tous les matins leur nom sur Google pour se souvenir qui ils sont.

– Vous aviez bien dit qu’Oliver Stone avait été au Vietnam ? demande Sykes.

– En effet, Kenneth. Aurais-je aussi oublié de mentionner qu’il est fou ? Et que pourtant, il peut rapporter énormément d’argent. Même si je dois mendier dans la rue pour produire ce film, je le ferai. C’est dire combien je crois en vous, les gars. »

Personne ne sait ce que cela signifie exactement, mais le buffet les appelle. Quand ils y arrivent – seuls Dime, Albert et le commandant Mac sont restés assis –, il y a une longue queue, mais dès que les gens les voient, ils s’écartent pour les laisser se servir. D’abord, les Bravo refusent, ce qui déclenche de joyeuses protestations. *Allez-y !* insistent les gens d’un ton faussement grondeur. *Allez-y, allez-y !* Ils sourient au passage des Bravo, exaltés par la vue de ces jeunes et solides Américains aux larges épaules, aux excellentes manières et capables en outre de manger tout ce qu’on leur présente. Tout le monde est heureux. C’est le Grand Moment. Un point a été éclairci, des hypothèses ont été vérifiées, et maintenant, chacun peut profiter de cette journée. La gueule de bois de Billy a connu une rémission, conséquence de l’attaque massive des calories, et devant le buffet, il s’émerveille de nouveau au spectacle de ces somptueuses victuailles, du grain de la dinde sous la peau dorée, de la mosaïque luxuriante des plats de légumes, des montagnes de farce et des six différentes préparations de pommes de terre en purée, entières ou sautées, dont une variété violette exotique à la texture étrangement agréable de moisissure au levain. Ici, dans les royaumes bénis de Dieu de l’Amérique traditionnelle, on peut manger des repas civilisés et chier des merdes civilisées à l’intérieur, sur des toilettes équipées de chasses d’eau, dans l’intimité décente voulue par Dieu et non dans le paysage étendu des déserts barbares où la nature vous mordille le cul comme un chiot pit-bull. Il se pourrait donc, songe Billy, que le but de la civilisation se résume à faire de magnifiques repas et à chier des merdes bienséantes, et dans ce cas, il vote pour, car il a eu plus que son content de l’opposé.

En regagnant la table, ils se mettent à pouffer. Sans raison apparente sinon qu’ils débordent d’énergie car le glucose leur a donné un coup de fouet, mais quand ils arrivent, Dime leur enjoint d’arrêter leurs conneries, de s’asseoir et de fermer leur gueule, et il ne rigole

pas. Il s'est passé quelque chose. De quoi s'agit-il ? Ils ne tarderont pas à apprendre que la puissante association producteur-réalisateur Grazer-Howard a fait part de son désir de tourner le film des Bravo, que les studios Universal se sont même engagés verbalement, mais à condition que l'histoire soit transposée au cours de la Seconde Guerre mondiale. Pour l'instant, les Bravo savent seulement que Dime est soudain de mauvais poil, tandis qu'Albert se comporte comme si de rien n'était et qu'il pianote placidement un message sur son BlackBerry. « Un maître ès psyché », a dit Shroom à propos de Dime après que le sergent avait consacré la majeure partie d'une matinée à tomber sur le râble de Billy parce qu'il avait laissé toute la nuit ses lunettes de vision nocturne dans le Humvee. Pompes, abdos, positions de stress avec des sacs de sable, puis six fois le tour du périmètre intérieur de la base FOB sous une chaleur mortelle de près de 40 °C, soit en gros, un peu plus de six kilomètres. « Tu ne le comprendras jamais, alors inutile d'essayer, lui a conseillé Shroom.

– C'est un sale con, a dit Billy.

– Ouais. Et c'est pour ça qu'on l'aime.

– Mon cul ! Je le déteste ce fumier ! »

Shroom a ri, mais il le pouvait, parce que Dime et lui avaient servi ensemble en Afghanistan et qu'il était le seul Bravo à qui le sergent ne s'en prenait jamais. Cette conversation se tenait à l'ombre du filet de camouflage que Shroom avait monté devant sa Conex où il se retirait pendant ses heures de loisir pour fumer, lire et méditer sur la nature des choses dans le fauteuil camouflage qu'il avait acheté au Koweït. Billy se sent apaisé quand il pense à lui ainsi assis, pieds et torse nus, une cigarette à la main, un livre, *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*, sur les genoux. À fond dans le trip mystique ethnobotanique, il ressemblait même à un champignon géant avec son physique d'homme blanc grassouillet aux épaules tombantes et à la mélanine pauvre, mais malgré son air typique de lamantin, il possédait une force prodigieuse de travailleur. Il pouvait manier d'une seule main un fusil-mitrailleur comme s'il s'agissait d'un vulgaire pistolet, installer la .50, et dans son poing, les sacs de riz humanitaire de vingt kilos ne paraissaient pas peser plus que des Sacco. Tous les matins, il se rasait le crâne, lequel formait un globe étonnamment délicat qui avait l'air deux fois trop petit pour lui. Quand il faisait très chaud, son visage s'illuminait de taches tourbillonnantes de lampes à lave, et il ne transpirait pas tant qu'il secrétait une espèce de substance huileuse qui couvrait son corps comme d'une pellicule de vieille saumure.

« S'il y avait des habitants sur la lune, aimait à dire Dime, ils ressembleraient tous à Shroom. »

C'était ce dernier qui avait appris à Billy que le père du sergent était un juge haut placé en Caroline du Nord. « Il y a de l'argent chez Dime,

a-t-il dit. Mais il ne veut pas qu'on le sache. Et tu sais ce que ça signifie. »

Non, a répondu Billy. Ça signifie quoi ?

« Que c'est du *vieil* argent. »

Ils composaient la plus curieuse des associations, le beau Dime copinant avec Shroom le rêveur, et ils donnaient l'impression d'en savoir davantage l'un sur l'autre qu'on ne le considérerait correct dans un environnement normal. Dime faisait de temps en temps allusion à l'enfance épouvantable de Shroom, une sorte de récit épique, succession de coups durs, dont un séjour dans une institution religieuse pour enfants abandonnés ou, comme l'appelait Dime devant Shroom sans que celui-ci ne batte un cil : le Foyer baptiste de rédemption anale pour enfants perdus de Sodomie, Oklahoma. Billy supposait que c'était de là que Shroom tenait son impressionnant répertoire de versets de la Bible en plus de maximes du genre : « Jésus-Christ n'était pas un camion de déménagement » ou « Que ça nous plaise ou non, nous sommes tous les petits biscuits de Dieu. » Dans le Monde de Shroom, les briques étaient les « porcelaines de la terre », les arbres, les « buissons du ciel » et toute l'infanterie de ligne de front, les « lapins domestiques », tandis que les déclarations des médias sur les *progrès* de la guerre valaient « des mensonges proférés sur ta pierre tombale ». Alors qu'ils n'avaient pas encore réellement vu le feu, Billy lui avait demandé à quoi ça ressemblait un combat. Shroom avait réfléchi un instant. « Ça ne ressemble à rien, sauf peut-être à se faire violer par des anges. » Il disait « je t'aime » à tous les hommes de la compagnie avant une sortie, et il le disait franchement, sans intention de plaisanter ou de jouer les malins, et sans, non plus, d'onctueux trémolos chrétiens, rien que ces mots brefs, comme s'il attachait la ceinture de sécurité à l'âme de chaque homme. Les autres Bravo avaient ensuite commencé à l'imiter, d'abord en bêlant « je t'aime, mec » de la voix larmoyante du crétin dans la pub Budweiser, mais à mesure que les tirs devenaient plus fréquents et les missions, des exercices de peur à l'état pur, plus personne n'avait envie de rire.

Je tombe. Comme une projection de diapos, vivant, mort, vivant, mort, vivant, mort. Billy faisait à peu près dix choses en même temps, déballer sa trousse de secours, enclencher un chargeur neuf dans le magasin de son fusil, parler à Shroom, le gifler, lui crier de rester conscient, essayer de repérer d'où venaient les tirs, s'accroupir, sans aucun putain d'endroit où se mettre à l'abri. Les images de Fox le montrent en train de tirer d'une main et de s'occuper de Shroom de l'autre, mais il ne s'en souvient pas. Il pense qu'il a dû couper la cartouchière de Shroom, lui défaire son gilet pare-balles pour examiner ses blessures. Est-ce ça qu'on entend par courage ? Faire ce qu'on a été entraîné à faire, mais tout à la fois, et très vite ? Il se

rappelle qu'il avait tout le devant du corps couvert de sang et qu'il se demandait plus ou moins si c'était le sien, et puis que ses mains rouges de sang étaient si glissantes qu'il a dû déchirer avec ses dents le bandage compressif, et ensuite que lorsqu'il s'est tourné de nouveau vers Shroom, ce salaud se redressait ! Avant de s'effondrer aussitôt, tandis que Billy rampait en crabe pour le recueillir sur ses genoux et que Shroom, le front plissé, le regardait, les yeux brûlants comme s'il avait quelque chose de crucial à dire.

« C'est ton sergent », avait-il expliqué ce jour-là devant sa Conex. « C'est son boulot de te rendre la vie aussi infernale que possible. » Puis il avait poursuivi, disant à Billy que la maîtrise que possédait Dime sur la psyché impliquait des doses intermittentes de renforcement positif, l'intermittence constituant un outil de modification comportementale plus efficace qu'un programme continu. Et cetera. Grâce à ses lectures, Shroom savait un tas de trucs inutiles, mais ce que pense Billy ici, au Club des Cowboys, c'est : Merci de faire en sorte qu'on ait le sentiment d'être des merdes, *sergent* ! Merci de gâcher ce délicieux repas ! Probablement le dernier non fourni ou non sous-traité par l'armée qu'ils prendront avant longtemps, mais peu importe, ils ne sont que des sacs à merde de troufions de première ligne, et pour l'instant leur tâche se résume à fermer leur gueule et à bouffer.

Dime aboie : « A-bort, qu'est-ce que tu fous, bordel ?

– J'envoie un texto, sergent. Juste pour dire où on est. »

Dime ne peut pas trop formuler d'objections. Il promène son regard autour de la table à la recherche d'autres cibles, mais tout le monde, tête baissée, pioche dans son assiette. Puis Albert a un petit rire.

« Jetez donc un coup d'œil là-dessus. » Il tend son BlackBerry à Dime.

« Ce type est sérieux ? C'est pas possible !

– Je crains bien qu'il le soit. »

Le sergent se tourne vers Billy. « Ce type dit que notre film, c'est un autre *Tolérance zéro*, mais qui se passe en Irak.

– Ah. » Billy n'a pas vu *Tolérance zéro*. « Hilary Swank joue dedans ?

– Non, Billy, Hilary Swank ne joue... enfin, c'est sans importance. Albert, qui sont ces gens-là ?

– Des imbéciles, répond le producteur. Des pauvres mecs, des dégonflés, des menteurs, une bande de bâtards décervelés et efflanqués qui cavalent après un faux lapin autour d'une piste. Les décisions leur font peur, non, les terrifient littéralement. *Est-ce que c'est bien ? Euhhhh, est-ce que c'est mauvais ? Euhhhh, je sais pas !* Tout cet argent et des goûts de chiottes, c'est pathétique. On leur apporterait un autre *Chinatown* sur un plateau, et ils te diraient : et si on mettait deux ou trois mignons petits chiens dedans ? »

Dime demande, désinvolte : « Vous voulez dire qu'on s'est fait baiser ?

– Moi, j'ai dit ça ? Vous croyez vraiment que j'ai dit ça ? Il ne me semble pas. Ça fait trente-cinq ans que je suis dans le métier, et est-ce que j'ai l'air baisable ? » Les Bravo rigolent. « Baisable » n'est pas le mot qui saute à l'esprit quand on regarde Albert. « Hollywood est un endroit frelaté, pernicieux, ça je peux vous le garantir. Corrompu, décadent, bourré de sociopathes patentés, analogue à, mettons, la cour du Roi-Soleil dans la France du dix-septième siècle. Ne riez pas, les gars, je suis sérieux, et parfois ça aide de visualiser ces choses-là à l'aide d'images concrètes. Des masses visqueuses d'argent qui flottent dans l'air, une richesse obscène, des excès en tous genres, et tous les pauvres types qui essaient de décrocher leur petite part du racket. Seulement pour ça, il faut avoir accès au roi, parce que tout passe par le roi, vous êtes d'accord ? Et c'est un problème. Un gros problème. Avoir ses entrées est un problème. On ne peut pas se balader dans la rue et tomber sur le roi pour lui vendre son truc, mais à tout instant, il y a vingt ou trente courtisans qui traînent et qui sont admis auprès de lui. Ils ont accès à lui, ils ont de l'influence. La solution, c'est d'intéresser un de ces types à votre affaire. À Hollywood, c'est pareil, il y a peut-être vingt ou trente personnes qui peuvent à tous les coups faire aboutir un projet. Les noms changent peut-être d'une année sur l'autre, mais la dynamique reste la même et le nombre, toujours à peu près le même. Vous intéressez l'une de ces personnes-là, et c'est le jackpot.

– Swank, suggère Crack.

– Oui, Swank, c'est le jackpot, confirme Albert.

– Et Wahlberg ? demande Mango.

– Marky aussi peut faire aboutir un projet.

– Et Wesley Snipes ? interroge Lodis. Il pourrait peut-être me jouer moi, non ?

– Pourquoi pas ? » Albert réfléchit une seconde. « Non, pas dans ce film, mais je vais voir si je ne peux pas vous obtenir le rôle de la salope dans son prochain. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Ah ! ah ! ah ! Tous se foutent de la gueule de Lodis qui se borne à sourire, plein de bouts d'aliments entre les dents. Ils sont interrompus par les membres du Club qui veulent les saluer. Ce ne sont jamais les jeunes gens ni les quadragénaires qui s'arrêtent pour leur parler, mais toujours les plus âgés, les riches vieux beaux, confiants dans le fait que l'heure du combat est passée depuis longtemps. Ils remercient les soldats pour leur mission. Ils demandent si la nourriture est bonne. Ils louent les qualités qu'ils leur prêtent tels que la ténacité, l'agressivité, l'amour de la patrie. Celui-là, un homme bien conservé au teint rougeaud qui a encore un peu de noir dans les cheveux se présente

avec un fort accent traînant qui donne quelque chose comme : « How-Wayne. » Il ne tarde pas à leur vanter la nouvelle technologie de pointe que la compagnie pétrolière familiale emploie pour extraire encore davantage de gaz de schiste du Barnett Shale, un procédé utilisant de l'eau salée et des agents chimiques destinés à détruire la structure des roches.

« Des amis à moi ont des enfants qui servent là-bas avec vous, dit How-Wayne. Je considère donc ça comme une affaire personnelle, stimuler la production nationale, réduire notre dépendance au pétrole étranger. Je pense que mieux je fais mon boulot, plus tôt vous autres, jeunes gens, vous pourrez rentrer à la maison.

– Merci infiniment ! répond Dime. Ce que vous dites est magnifique, monsieur. Nous vous en sommes infiniment reconnaissants.

– J'essaye juste de faire ce que j'ai à faire. »

Et c'était cool, se dira Billy plus tard. Il aurait pu se contenter de dire comme tout le monde *bon appétit* avant de retourner à ses affaires patriotiques lucratives, mais il s'est montré gourmand. Il a fallu qu'il soutire un peu plus des Bravo.

Aussi, il demande comment, de leur point de vue, on se débrouille là-bas.

« Comment on se débrouille ? répète Dime d'une voix vibrante. De notre point de vue ? » Les Bravo joignent les mains, contemplent leurs assiettes, mais plusieurs d'entre eux ne peuvent s'empêcher de sourire. Dressant l'oreille, Albert incline la tête et rempoche son BlackBerry. « Eh bien, c'est une guerre, poursuit le sergent sur le même ton, ce qui, par définition, est une situation extrême où les gens consacrent toutes leurs forces à s'entretuer. Mais je suis loin d'avoir les qualifications requises pour parler de la guerre en général, monsieur. Ce que je peux simplement vous assurer, c'est que toute cette énergie déployée dans l'intention de tuer constitue une expérience qui influe sur l'esprit, monsieur.

– Je n'en doute pas, je n'en doute pas. » How-Wayne opine gravement. « J'imagine combien ce doit être dur pour vous, jeunes gens. Être exposés à tant de violence...

– Non ! l'interrompt Dime. Ce n'est pas ça du tout ! Nous *aimons* la violence, nous *aimons* tuer ! Je veux dire, est-ce que ce n'est pas pour ça que vous nous payez ? Pour combattre les ennemis de l'Amérique et les expédier tout droit en enfer ? Si nous n'aimions pas tuer les gens, à quoi ça servirait ? Dans ce cas, autant envoyer se battre les Peace Corps.

– Ah ! ah ! » Wayne rit, mais son sourire a perdu un peu de son éclat. « J'ai l'impression que vous m'avez bien eu.

– Regardez ces hommes. » Le sergent englobe d'un geste les Bravo assis autour de la table. « J'aime comme un frère chacun de ces

bâtards, et je parierais même que je les aime plus que leurs propres mères, mais je vais vous avouer une chose – ils savent quels sont mes sentiments et je peux donc le dire devant eux : c'est la pire bande de psychopathes que vous rencontrerez jamais. Je ne sais pas comment ils étaient avant d'entrer dans l'armée, mais donnez-leur des armes automatiques et quelques produits énergisants, et ils feront sauter tout ce qui bouge. C'est pas vrai, les Bravo ? »

Ils répondent aussitôt, avec enthousiasme : *Si, sergent !* Dans le restaurant, des dizaines de têtes pomponnées pivotent d'un bloc.

« Vous voyez ce que je veux dire, glousse Dime. Ce sont des tueurs, c'est la grande aventure de leur vie. Et si avec votre compagnie pétrolière vous voulez pomper toute la saloperie contenue dans le Barnett Shale, libre à vous, monsieur, c'est votre droit, mais ne le faites pas en notre nom. Vous avez vos affaires et nous avons les nôtres. Alors, continuez à forer, et nous, nous continuerons à tuer. »

How-Wayne ouvre la bouche, claque deux ou trois fois des mâchoires, mais rien ne sort. Ses yeux se sont profondément enfoncés dans leurs orbites. Et voilà le milliardaire le plus con du monde, songe Billy.

« Bon, faut que j'y aille », marmonne How-Wayne, jetant un regard autour de lui comme s'il cherchait une voie de retraite. Ne jamais aborder des sujets qu'on ne connaît pas, en conclut Billy. C'est là que réside la dynamique des rencontres de ce genre, car les Bravo, eux, parlent d'expérience. Ils sont authentiques. Ils sont vrais. Ils ont côtoyé la mort, ils l'ont reçue et donnée, et ils la sentent, ils sont imprégnés de son odeur, ils pataugent dedans, leurs vêtements en sont éclaboussés et ils en ont le goût dans la bouche. C'est l'avantage qu'ils possèdent, et compte tenu du niveau de virilité que l'Amérique s'est fixée pour elle-même, il ne manque pas d'intérêt de noter que bien peu répondent aux critères. *Pourquoi nous nous battons*, et qui est ce nous ? Ici, dans ce pays de faucons en chambre, de vantards et de bluffeurs, Bravo a toujours la carte du sang dans sa manche.

Pendant que How-Wayne s'éloigne, les Bravo ricanent sans se gêner.

« Vous savez, David, dit Albert en considérant Dime avec une expression pensive quand vous quitterez l'armée, vous devriez envisager sérieusement une carrière d'acteur. »

Les Bravo poussent des huées, mais le producteur n'a pas l'air de plaisanter et Dime non plus, car il demande, assez solennel : « J'ai pas été trop dur avec lui ? », ce qui provoque l'hilarité de tous, bien que le sergent conserve une expression impassible. Plusieurs Bravo se mettent à psalmodier *Holly-wooooood, Holly-wooooood*, tandis que Day dit à Albert : « Dime joue pas, il aime juste faire chier le monde », à quoi le producteur réplique : « Qu'est-ce vous croyez qu'un acteur fait d'autre ? », ce qui déclenche de nouvelles huées. Pendant ce temps-là,

Dime s'est penché vers Billy pour lui murmurer :

« Dis-moi, Billy, pourquoi crois-tu que j'y suis allé si fort avec cet homme ?

– Je sais pas, sergent. Je suppose que vous aviez vos raisons.

– Mon Dieu, et quelles pourraient-elles donc être ? »

Le poulx de Billy s'emballe. C'est comme être appelé au tableau. « Difficile de savoir, sergent. Parce que vous aimez pas qu'on raconte des conneries ?

– Ouais, peut-être. Et que, de plus, je suis un trou-du-cul ? »

Billy se garde de répondre. Dime rit, se radosse et fait signe à un serveur. Quand il se retourne vers Billy, il est de nouveau là, LE REGARD, si franc, si ouvert, que Billy ne peut s'empêcher de s'étonner : Pourquoi moi ? Au début, il craignait que ce soit une sale histoire homo, car pour lui, regarder dans les yeux un autre homme était une preuve d'homosexualité, mais maintenant, il n'en est plus aussi sûr, conclusion qui a nécessité de sa part d'élargir sa conception de la nature humaine. Dime est en quête d'autre chose, une reconnaissance ou une idée encore indéterminée, mais Billy sait que s'il en parle à un tiers, s'il donne une interprétation visuelle de l'événement fondateur, cela sonnera gay. Il fallait y avoir participé pour comprendre toute la détresse humaine ce jour-là, toute la souffrance, par exemple, celle de voir Lake sur la table repousser les médecins, hurlant et battant l'air, pissant le sang comme si on cherchait à l'écorcher vif et non pas à le sauver. Billy a alors vu où se situait son point de rupture. Il y avait un avant et un après, et tout ce qu'il trimballait encore, il l'a perdu, fondant en larmes dans l'unité chirurgicale. Choqué, il serait certainement devenu fou sous l'effet du chagrin si Dime ne l'avait pas plaqué contre un mur comme s'il voulait lui faire mal. Dime sanglotait lui aussi, et tous deux, couverts de boue, de sang et de sueur comme s'ils s'extirpaient, haletant et pris de nausées, de quelque puits de boue originelle, s'étouffaient sur la morve qui coulait dans leurs bouches. *Je savais que ce serait toi*, répétait sans cesse le sergent d'une voix sifflante dans l'oreille de Billy, l'haleine brûlante comme un chalumeau, *je savais que ce serait toi, je le savais, je le savais, je le savais et je suis fier de toi*, puis il a saisi le visage de Billy entre ses mains et l'a embrassé sur les lèvres, si brutalement que celui-ci a eu l'impression d'être frappé par un maillet en caoutchouc.

Il a eu plusieurs jours la bouche endolorie. Il attendait que Dime dise quelque chose à ce propos et, comme rien ne se produisait, il se contentait de tâter ses lèvres meurtries. On ne peut pas caser ça dans un film et espérer que les gens comprennent, du moins dans aucun film du genre de ceux que Billy avait vus. Si c'était possible, il dirait, okay, allez-y, mettez-le, et il n'en aurait rien à foutre qu'on le croie

gay, mais dans ce cas, il faudrait que ce soit fait avec habileté et talent. On ne peut pas filmer comme ça un truc pareil et s'imaginer que les gens comprendraient, mais l'histoire de Swank lui a embrouillé les idées. Si elle joue à la fois Dime et lui, ça mène où ? Essaye voir de t'embrasser toi-même ! Et de te sauver toi-même ! Peut-être que dans le film, ils devraient tous devenir simplement cinglés.

Et puis merde, personne n'en sait rien, finalement. Après qu'on a débarrassé les bouteilles vides, Dime commande une nouvelle tournée d'Heineken. Le serveur s'exécute, puis un autre arrive, qui demande s'ils désirent du café. Du café ? *Et comment, du café !* La caféine est l'une des drogues indispensables. Est-ce qu'il y a du Red Bull ? s'enquiert Crack. Le serveur répond qu'il va vérifier, et les commandes de Red Bull fusent. Tous se lèvent pour chercher les desserts au buffet, mais Billy veut d'abord aller aux chiottes. Il est trop timide pour demander le chemin, et il explore un moment le sanctuaire du club, ce dont il ne se plaint pas, car de toute façon, il a besoin d'une pause, et regarder quarante ans de souvenirs de football professionnel est un moyen comme un autre de s'abrutir l'esprit. Il y a une grande photo du fameux essai du quarterback Roger Staubach, les chaussures qu'il avait lors du Super Bowl VI, le maillot couvert de traces d'herbe de Mel Renfro qu'il portait au cours du dernier match des Cowboys au Cotton Bowl, le tout exposé avec la pompe et la vénération accordées à des reliques du Saint-Empire romain germanique. Billy trouve les toilettes et prend son temps. Tout est si propre. L'Irak n'est que crasse, poussière, décombres, pourriture, égouts en plein air qui glougloutent, sans compter les insupportables grains de sable microscopiques qui se glissent dans le moindre orifice du corps humain. Il a remarqué récemment que cette saloperie s'était même insinuée dans ses poumons qui gémissent à chaque fois qu'il prend une profonde respiration, émettant un léger grincement semblable à des cornemuses jouant au loin dans la vallée, et il se demande si c'est quelque chose qui lui restera ou s'il s'agit juste d'un bouchon temporaire dans son système de filtration.

Il se lave longuement les mains, s'examine dans la glace. À Stovall où il a grandi, il connaissait un garçon du nom de Danny Werbner, le frère aîné de son copain Clay. Danny avait des manières distantes et parlait peu, mais il avait failli mourir dans un accident de voiture où ses deux meilleurs amis avaient péri, raison pour laquelle on lui passait son comportement étrange. Par exemple, il se déshabillait entièrement dans la chambre que Clay et lui partageaient afin de se regarder dans la glace sans se soucier que la porte soit ouverte, qu'il fasse froid ou qu'une bande de garçons plus jeunes entre en cavalant dans la pièce. C'était l'une des choses bizarres que faisait Danny Werbner qui, adolescent perturbé possédant sa propre et indiscutable

logique, se contemplait dans le miroir pour s'assurer qu'il était bien là.

Ces derniers temps, Billy y repense chaque fois qu'il regarde dans une glace. Dans le hall, il voit Mango arriver de l'autre bout en compagnie de l'un des serveurs, un jeune Latino râblé aux cheveux rasés sur les côtés à la mode des ados des ghettos et qui porte une boucle d'oreille en or. Ils affichent un petit sourire narquois. Ils combinent quelque chose. Mango prend Billy à part, et sous la photo de Tom Landry, le célèbre joueur et entraîneur serrant la main de Ronald Reagan, il murmure : « T'as envie de te défoncer ? »

Putain, et comment ! Le Latino les conduit dans les cuisines qu'ils traversent pour emprunter un couloir de service encombré menant à une étroite réserve sans chauffage d'où ils débouchent dans un espace en forme de trapèze, une espèce de clapier creusé dans l'armature du stade. C'est un défaut, une erreur de conception qu'on ne remarque presque pas, et il y a à peine la place pour eux trois. Le serveur, un certain Hector, doit se baisser à cause de la poutrelle qui se trouve dans son coin.

« C'est quoi cet endroit ? » demande Billy parce qu'il se sent obligé de dire quelque chose.

Hector éclate de rire. « C'est rien. » Il shoote dans un morceau de bois pour le propulser sous la porte. « C'est nulle part, mon pote, un de ces endroits qu'existent pas. Les autres et moi, on vient ici fumer. »

Ils se marrent tous les trois. L'air frais fait du bien. Une sorte de lumière neutre filtre par en haut, tamisée par l'armature en acier. Un instant, Billy imagine que le stade est une prolongation de lui-même, comme s'il le portait à l'exemple du plus terrifiant des gilets pare-balles qu'un homme ait jamais enfilé. Il éprouve un agréable sentiment de sécurité jusqu'à ce que le poids de tout cet acier commence à lui opprimer la poitrine, mais le joint qui circule ne tarde pas à le soulager.

« Super », dit Mango, appréciateur.

Hector acquiesce. « Ça aide à décompresser, *vato*. À mieux passer la journée.

– Ouais », convient solennellement Billy. Des lumières s'allument dans sa tête, d'autres s'éteignent. « C'est de l'herbe de première.

– Hé, faut bien soutenir les troupes. » Hector rit et tire une bouffée. « Vous avez pas la trouille qu'on vous fasse pisser ? »

Mango répond que non, ils ne s'inquiètent pas pour ça. Les Bravo ont présumé que l'armée ne tenait pas à foutre en l'air cette belle campagne de relations publiques en les soumettant à des contrôles antidopage, aussi pour la durée de la *Tournée de la Victoire*, ils se sentent en sûreté. « Et s'ils nous chopaient, qu'est-ce qu'y feraient, nous renvoyer en Irak ? »

L'expression grave, Hector, déjà sérieusement défoncé, déclare :

« Non, pas pour un pétard. Même l'armée est pas si vache. »

Billy et Mango hésitent. Le commandement semble chatouilleux sur ce point, sur le retour imminent des Bravo en Irak. Si on leur pose la question, ils ne doivent pas nier qu'ils vont se redéployer là-bas, mais les autorités préféreraient qu'on taise ce détail pendant la *Tournée de la Victoire*.

Mango a un large sourire et jette un coup d'œil à Billy. « Mec, dit-il à Hector, on y retourne de toute façon. »

Le serveur ouvre de grands yeux. « Tu te payes ma tête.

– Non, je me paye pas ta tête. On part samedi.

– C'est dégueulasse.

– Dès la fin de la tournée.

– Putain ! C'est des salauds, après tout ce que vous avez fait. Vous êtes des putains de héros. C'est pas juste, bordel ! Vous avez eu largement votre part d'emmerdes, alors pourquoi y vous laissent pas vous la couler douce ? »

Mango s'esclaffe. « L'armée fonctionne pas comme ça. Elle a besoin d'hommes.

– Putain ! » Hector est scandalisé. « Combien de temps vous devez encore tirer ?

– Onze mois.

– Putain ! » Il est de plus en plus indigné. « Et vous avez envie d'y retourner ? »

Les Bravo ricanent.

« C'est une véritable saloperie. Une injustice. » Hector cherche ses mots. « On doit pas faire un film sur vous ? »

Uh huh.

« Et on vous y renvoie quand même ? Putain, alors qu'est-ce qui se passe si vous... euh...

– Si on se fait descendre ? » suggère Billy.

Choqué, Hector se détourne.

« T'en fais pas, *hombre*, dit Mango. C'est un film totalement différent. »

Les deux Bravo rigolent, et Hector sourit d'un air penaud, heureux d'être absous pour avoir évoqué le spectre de leurs morts. Ils font de nouveau circuler le joint. La lumière dans leur espace exigu prend une lueur nacrée, une lueur sacrée. La guerre est là-bas quelque part, mais Billy ne la sent pas, tout comme, lors de son unique prise de morphine, il n'a pas senti la douleur. À un moment, il a même fait l'essai : il a contemplé ses bras et ses jambes blessés en pensant *douleur*, mais l'idée de douleur s'était comme dissipée dans l'air. C'est ainsi que la guerre lui paraît en cet instant, tout au plus une présence ou une légère pression sur son esprit, une conscience vide, un trou de doughnut expérimental. Quand il revient à la conversation, Hector est

en train de demander s'ils vont rencontrer Destiny's Child, les vedettes prévues pour le grand spectacle à la mi-temps, et actuellement le groupe numéro un au hit-parade du rêve érotique national.

« Y z'ont pas dit. » Mango commence à parler mal et son discours prend de larges virages. « On nous dit rien, même pas si qu'on est prévus dans le spectacle. Y z'ont juste dit qu'on rencontrerait les pom-pom girls.

– Merde, *vato*, tout le monde rencontre les pom-pom girls, même les enfoirés de boy-scouts rencontrent les pom-pom girls. Vous, les mecs, vous êtes des rock stars, ils doivent vous brancher sur Beyoncé et ses filles. Merde, des héros, tout ça, on devrait vous laisser baiser ces salopes pour de vrai. »

Baiser pourdevrai, songe Billy. Impossible. S'il en avait l'occasion, il ne le ferait pas nécessairement. Encore que. Peut-être. Bon, si, il le ferait. Ça dépend. Finalement, il veut plus ou moins, oui et non. Beyoncé, il aimerait apprendre à la connaître en faisant de petites choses agréables avec elle, comme jouer à des jeux de société et aller manger des glaces ou, pourquoi pas, passer trois semaines à l'essai dans un paradis tropical où ils pourraient gentiment paresser ensemble et peut-être tomber amoureux, et aussi baiser comme des bêtes. Il veut les deux, il veut la fusion des corps et des esprits parce que sinon, ce serait humiliant. La guerre lui aurait-elle fait ça, s'interroge-t-il, aurait-elle aiguisé ses sentiments et ses désirs ? Ou bien est-ce simplement parce qu'il va sur sa vingtième année ?

Le temps presse. Il faut qu'ils rejoignent leur compagnie, mais la fumette a atténué l'urgence. Le joint n'est plus qu'un mégot rougeoyant quand Hector confie qu'il envisage de s'engager.

Les Bravo grognent. *Fais pas ça.*

« Ouais, je sais, c'est con, mais j'ai un môme et sa mère bosse pas, alors tout repose sur moi, et je l'accepte, de m'occuper d'eux, je veux dire, mais là, j'y arrive plus. Je travaille ici, et puis cinq jours par semaine chez Midas, et j'ai pas de Sécurité sociale. Y m'en faut une pour ma gamine. Et en plus, j'ai des dettes. D'ailleurs, qui en a pas ? » Billy constate qu'Hector est inquiet de la manière dont l'est un homme, à savoir qu'il ne panique pas et ne s'agite pas dans tous les sens comme un crétin d'ado, mais qu'il prend calmement la mesure de ses ennuis pour y faire face. Il explique que l'armée offre une prime d'enrôlement de 6 000 dollars et, une fois qu'il aura signé, il n'aura plus à se soucier de Sécurité sociale.

« Alors, tu vas le faire ? » demande Billy, enviant les 6 000 dollars. Lui, l'armée a eu sa carcasse gratis !

« J'sais pas. Vous croyez que je dois ? »

Billy et Mango se regardent dans les yeux. Quelques secondes plus tard, ils éclatent tous de rire.

« C'est nul, dit Billy. Je sais pas pourquoi on rigole.

– Ouais, fait Mango. Tous les jours, je me dis : j'en ai marre de tout ce merdier, et après, je me dis : bon, et si je quitte l'armée, qu'est-ce qui m'attend ? Bosser dans un Burger King ? Et puis, je me rappelle pourquoi je me suis engagé. »

Hector hoche la tête. « C'est à peu près pareil pour moi. Ce que j'ai ici, c'est zéro, alors autant que je m'engage aussi.

– Y a rien d'autre, dit Mango.

– Y a rien d'autre, approuve Hector.

– Y a rien d'autre », fait écho Billy, mais il pense à chez lui.

Le tyran

Il leur restait deux nuits et un jour. Sykes était parti à Fort Hood rejoindre sa femme enceinte et sa fille dans leur petite maison sur la base, à la lisière du champ de tir. Lodis était à Florence, Caroline du Sud, qui était aussi la ville natale, prétendait-il, de son cousin au quatrième ou peut-être deuxième degré, le rappeur Snoop Dogg. Abort était à Lafayette, Louisiane, Crack à Birmingham, Alabama, Mango à Tucson, Day à Indianapolis et Dime quelque part en Caroline. Lake était toujours hospitalisé en longue durée au centre médical de l'armée à San Antonio, et Shroom, détenu contre sa volonté au funérarium Merriam-Gaylord à Ardmore, Oklahoma. Quant à Billy, il se trouvait à Stovall, dans la maison en briques de plain-pied comportant trois chambres et deux salles de bains située Cisco Street, et équipée de deux rampes, une devant et une derrière, pour le fauteuil roulant de son père, un engin motorisé violet foncé muni de gros pneus à flancs blancs et d'un autocollant figurant le drapeau américain à l'arrière du dossier. « La Bête », le surnommait Kathryn, la sœur de Billy, un machin bossu à larges bras possédant toute la grâce d'une goudronneuse ou d'un bousier géant. « Ce truc me fout les chocottes », avoua-t-elle à Billy, d'autant que la manière agressive dont Ray le conduisait faisait froid dans le dos. *Whhhhhhhiiiiirrrr*, ainsi entraînait-il à toute allure le matin dans la cuisine pour boire son café, et *whhhhhhhiiiiirrrr*, en ressortait-il pour filer dans son antre s'injecter sa première dose de nicotine et de Fox News, avant de *whhhhhhhiiiiirrrr*, revenir dans la cuisine pour le petit-déjeuner pour *whhhhhhhiiiiirrrr*, retourner dans la pièce où la télé continuait à gueuler, et *whhhhhhhiiiiirrrr*, *whhhhhhhiiiiirrrr*, *whhhhhhhiiiiirrrr*, il maniait si brutalement la manette autour de sa base vulcanisée que le moteur pleurait et grinçait comme une machine de tatouage dont le *iiiiiiiiinnnnnnhhhhh* en contrepoint de la base *whhhhhhhiiiiirrrr* reproduisait par le son, et en stéréo qui plus est, l'essence même de la personnalité du propriétaire de « La Bête ».

« C'est un connard », dit Kathryn.

À quoi Billy répliqua : « Tu viens seulement de t'en apercevoir ?

– Ferme-la un peu. Ce que je veux dire, c'est qu'il se plaît à jouer les

connards, il adore ça. Certains, t'as l'impression qu'ils peuvent pas s'en empêcher. Mais lui, il cultive ça. C'est ce que tu pourrais appeler un connard délibéré.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Rien ! C'est tout le problème, il ne fait strictement rien. Il ne fait pas ses exercices de rééducation, il ne sort jamais et reste des journées entières dans cette foutue chaise à regarder Fox et à écouter ce gros con de Rush Limbaugh, et il ne dit pas un mot, sauf quand il veut quelque chose, et encore, c'est tout juste s'il ne grogne pas. Il s'attend à ce qu'on satisfasse tous ses besoins.

– Refuse, dans ce cas.

– C'est ce que je fais. Mais tout retombe alors sur maman qui s'échine à le servir et je me dis, bon, tant pis, je m'en occupe. Puisque je suis à la maison, pourquoi je ne prendrais pas ma part ? »

Dans une pièce, il y avait une malle remplie de photos promotionnelles sur papier brillant de groupes de rock et de metal des années soixante-dix, quatre-vingt jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, les années « banane » comme les avait baptisées Kathryn, des groupes heureusement oubliés depuis longtemps, encore que la collection de Ray renfermât quelques perles. Meat Loaf. .38 Special. Kansas. Les Allman Brothers. Le voisinage du talent ainsi que la puissance de son formidable ego avaient propulsé Ray vers un petit vedettariat local, mais tandis que l'influence écrasante de la pop music vecteur d'amour, de luxe et d'éternelle adolescence grandissait, c'était sans les talents vocaux de Rockin' Ray Lynn qui, dans le climat de récession économique post-onze septembre, s'était retrouvé le cul ridé et dégraissé par terre. On t'aime, mon vieux, mais t'es out. Pendant toutes ces années, il avait gardé des appartements à Dallas et à Fort Worth, mais cette période aussi avait connu une longue et ignominieuse fin, même s'il complotait son come-back entre les engagements minables qu'il décrochait, animateur de concours de beauté régionaux ou de banquets du Rotary, « des boulots à la con », comme il les qualifiait de ce ton amer, hargneux, qu'il employait à la maison, celui qui convenait le mieux à ses réglages par défaut fondés sur le mépris, le sarcasme et la détestation générale. Il avait une façon stupéfiante de passer de ce ton-là à sa voix professionnelle, et on aurait dit le tour d'un ventriloque sans l'aide de sa marionnette. Il vous engueulait parce que vous n'aviez pas assez briqué les flancs blancs de ses pneus, et au milieu de son tombereau d'insanités, de putain, de bordel et de merde, son portable sonnait et, comme si on avait abaissé un interrupteur, il prenait sa voix chaude et enjouée d'animateur vedette de prime time et de champion des audiences.

Billy avait détesté ça. Pas seulement le mensonge que cela constituait, mais l'affront fait à la nature, comme si la tête d'un

homme se métamorphosait sous ses yeux. Le come-back, c'était la mission dont Ray s'était investi. Après avoir effectué des recherches, il avait estimé que le marché pouvait encore réserver une place à un homme blanc mécontent, défenseur de la foi et du drapeau, issu du cœur de l'Amérique. Il avait étudié les grands maîtres, suivi les informations et surfé de longues heures sur le Net. Il avait envoyé des maquettes, et la famille était devenue son public test pour chacune de ses élucubrations de credo conservateur. « Le con de l'Amérique » l'avait surnommé Patty, la sœur aînée de Billy, après un riff particulièrement inspiré sur l'aide sociale. Il avait sauté directement, sans étape intermédiaire, du rock à la droite dure, remarquable exploit d'auto-actualisation, mais au prix de quel stress physique et mental, une torsion de la psyché au-delà des limites humaines telle qu'on pourrait la connaître au cours d'un voyage spatial vers Mars. Il vivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous l'emprise de la paranoïa. Il avait la radio et la télé pour guides intellectuels, deux packs de bière pour nourritures terrestres et aucune des distractions courantes offertes par le grand air ou l'exercice. Il opérait ainsi à pleine efficacité jusqu'au jour où il s'était levé du canapé complètement sonné, titubant, cherchant ses mots et agitant comiquement la tête comme pour chasser un essaim d'abeilles.

Une attaque. Puis une seconde avant l'arrivée des secours, qui avait failli l'emporter. Maintenant, il marmonnait et vagissait comme l'Homme de fer avant d'être huilé, et Billy ne faisait pas le moindre effort pour le comprendre, au contraire de Kathryn et jusqu'à un certain point de Denise, leur mère, et de Patty venue exprès d'Amarillo avec Brian, son petit garçon, passer ces deux soirées et une journée en compagnie de Billy. Non pas que Ray essayât de parler, sinon pour réclamer quelque chose, et c'était là que résidait le secret de famille qui n'osait dire son nom. Qu'il ait fait un tas de conneries pendant toutes les années où il avait été obligé d'avoir un appartement en ville, ce n'était pas le problème ; en tant que DJ du matin dans une succession de stations de radio de Dallas, il n'aurait pas pu faire tous les jours la navette avec Stovall, et c'était à Stovall qu'ils avaient décidé d'élever leurs enfants pour qu'ils s'imprègnent des vertus et des valeurs essentielles d'une petite ville du Texas. En outre, Denise y avait un bon boulot, de sorte qu'il était convenu qu'il resterait la semaine en ville à « trimer comme un forçat » pour revenir triomphant le week-end. Le secret, ce n'était pas non plus les aventures qu'il avait eues ni leurs conséquences, à savoir l'apparition d'une soi-disant fille adolescente, puis le procès en reconnaissance de paternité et la demande de pension alimentaire qui avaient suivi. Une histoire regrettable, certes, mais pas un secret, rien qui vienne souiller l'honneur de la famille. Non, il s'agissait de quelque chose de honteux

qu'on ne mentionnait jamais, même si on s'en réjouissait en cachette. On se sentait coupable de se sentir bien, voilà de quoi on avait honte. Ray ne voulait ou ne pouvait pas parler ! Le phraseur s'était enfin tu, et c'était un soulagement et un bonheur pour tous.

« Y a des jours où j'ai l'impression de vivre dans une mauvaise chanson country », dit Kathryn à Billy, et elle lui raconta qu'une fois, elle était entrée dans la pièce télé et avait découvert Ray étendu par terre qui gémissait, coincé entre la table basse et le canapé. À en juger par la tache sombre sur le devant de son pantalon, il se trouvait là depuis un moment, tandis qu'à moins de dix pas de lui Denise, installée à son bureau, triait les factures et feuilletait des papiers d'assurance. « Maman ! s'était écriée Kathryn. Tu ne vois pas papa allongé à côté de toi ? » Denise avait jeté un coup d'œil à son mari. « Oh, avait-elle dit. Il est très bien. Il se relèvera quand il le voudra. » Puis elle était retournée à ses affaires.

Kathryn rit en finissant son récit. « Je te jure que si j'avais pas été là, elle l'aurait laissé crever. »

Impossible de le contenter, pas quand on était son fils, pas même quand on revenait à la maison dans la peau d'un héros de la nation. Lorsque Billy avait franchi le seuil, il y avait eu une scène joyeuse et bruyante : sa mère sanglotait, ses sœurs riaient et pleuraient, le petit Brian dans leurs jambes pleurait lui aussi, et tout le monde s'étreignait dans un grand débordement sentimental. Ray regardait la télé dans la petite pièce. Quand Billy était entré, il avait levé la tête, émis un vague grognement, puis reporté son attention sur l'écran. En position repos, Billy avait pris la mesure de la situation. Tu te teins toujours les cheveux, je vois, avait-il dit, et en effet, la banane du vieil homme était aussi noire et luisante qu'une nappe de pétrole. Jolies bottes, avait continué Billy, désignant les bottes de cow-boy en cuir d'autruche impeccables. Neuves ? Ray lui avait lancé un regard, les yeux dangereusement vifs. Billy avait gloussé. Il n'avait pas pu s'en empêcher. Toujours le même avec ses cheveux noirs comme la couverture de la Bible et ce soin apporté à ses vêtements et à son apparence. Ses ongles faits à domicile par une manucure étaient pareils à de jolis petits bonbons roses. Il n'était pas très grand, doté d'un corps mince dont la silhouette évoquait une guêpe, et avec son visage anguleux presque beau, il avait toujours plu à certaines catégories de femmes. Serveuses, coiffeuses, réceptionnistes, dès qu'il ouvrait la bouche, elles n'étaient plus que guimauves hormonales. Sa spécialité était les secrétaires : les siennes et celles des autres. On avait appris beaucoup de choses au cours du procès.

« Tes cheveux sont magnifiques. Tu les as brillantinés ? »

Ray n'avait pas répondu.

« On croirait une petite surfaceuse de glace, on te l'a jamais dit ? »

Toujours pas de réaction.

« Ça émet des *bip, bip*, quand tu enclenches la marche arrière ? »

Pour le dîner, Denise prépara un délicieux gratin de poulet. Elle était allée chez le coiffeur et s'était maquillée. Elle désirait que tout soit parfait, mais Ray s'était arrangé pour tout gâcher en montant le son pour écouter Fox News et le journaliste Bill O'Reilly, puis en fumant cigarette sur cigarette pendant le dîner. « C'est le rêve de toutes les filles de mourir de tabagisme passif », chantonna Kathryn d'un ton nostalgique avant de se tourner vers Billy et d'éclater de rire. « Tu sais, s'il pouvait, il se fourrerait le paquet entier dans la bouche pour le fumer d'un seul coup. Rien ne lui ferait plus plaisir. » Ray ne réagit pas. Il ne prêtait quasiment attention à personne et, ce soir-là, Billy fut frappé plus que de coutume en réalisant combien ils étaient tous liés les uns aux autres. On peut l'ignorer, songea-t-il en considérant son père assis en face de lui. On peut le haïr, l'aimer, le prendre en pitié, ne plus jamais lui parler ni le regarder dans les yeux ou même ne plus jamais accepter de se trouver en la présence de cet homme grincheux et amer, mais on serait toujours otage de ce salaud. D'une façon ou d'une autre, il restera toujours votre père, et la mort toute-puissante elle-même n'y pourra rien changer.

Denise pourvoyait à tous les besoins de son mari, bien qu'elle n'y mît pas beaucoup d'empressement, nota Billy. Elle semblait se moquer de l'entendre grogner deux ou trois fois, et quand elle entreprenait de le servir, de lui remplir son verre ou de lui couper sa viande, elle le faisait d'un air distrait, comme si elle accomplissait plusieurs tâches en même temps, arroser les plantes tout en parlant au téléphone, par exemple. Elle avait des manières furtives, un côté passif-agressif. Ses cheveux étaient d'une teinte chimique délavée indéterminée, et la plupart de ses expressions faciales s'étaient effacées, même si, parfois, elle était encore capable d'afficher un triste petit sourire de travers qui laissait transparaître une gaieté forcée, à l'instar des illuminations de Noël dans les quartiers pauvres d'une ville. Elle s'échinait à entretenir une conversation animée, mais les problèmes de la famille s'insinuaient par la bande. Problèmes d'argent, problèmes d'assurances, problèmes avec les services de santé et leur bureaucratie, problèmes créés par cet emmerdeur de Ray. Vers le milieu du repas, le petit Brian commença à s'agiter. « Hé ! s'exclama Kathryn. Regarde ça. » Elle planta dans son nez deux des Marlboro de Ray, grâce à quoi ils bénéficièrent de cinq minutes de tranquillité.

« Elle a encore appelé aujourd'hui, dit Denise, se versant un troisième verre de vin.

– Qui a appelé ? » s'inquiéta Billy avec curiosité. Ses sœurs pouffèrent. « Cette dévergondée ! » répondit Kathryn avec une sorte de cri perçant de petite fille. Elle ôta les cigarettes de ses narines pour les

ranger dans le paquet de Ray. « Maman sait qu'elle n'est pas censée lui parler. Tout doit passer par les avocats.

– En tout cas, reprit Denise, elle a appelé. J'y peux rien si elle téléphone ici.

– Ça ne veut pas dire que tu doives lui parler, fit remarquer Patty.

– Je peux tout de même pas lui raccrocher au nez. Ce serait malpoli. »

Ses filles se récrièrent. « Cette femme... » S'étranglant de rire, Kathryn s'interrompit. « Cette femme a eu une liaison avec ton mari et tu ne veux pas être malpolie avec elle ? Mon Dieu, m'man, elle a couché avec ton mari pendant dix-huit ans, et ils ont eu un enfant ensemble, bon sang ! Sois donc malpolie, par pitié. C'est le moins que tu puisses faire. »

Billy aurait voulu dire que Ray était là, que la situation mériterait peut-être une certaine retenue. Mais apparemment, les femmes se comportaient tout le temps ainsi, s'exprimant comme si elles discutaient du prix du pain, et Ray, à en juger par l'intérêt qu'il y prêtait, aurait tout aussi bien pu être sourd. Il gardait les yeux rivés sur O'Reilly et serrait sa fourchette dans son poing comme le petit Brian.

« Maman, dit Patty. La prochaine fois qu'elle appelle, il faut que tu lui dises que ton avocat t'a interdit de lui parler.

– Je lui répète à chaque fois, mais ça l'empêche pas de recommencer.

– Alors, raccroche-lui au nez à cette garce ! » s'écria Kathryn, pouffant de rire, avant de se tourner vers Billy, les yeux écarquillés, comme pour dire : *Tu vois la bande de cinglés qu'on fait !*

« Quelle importance ? répondit Denise. Y aurait pas de mal à ce qu'on se parle. C'est pas comme si l'une de nous deux avait de l'argent que l'autre pourrait lui prendre. “J'ai des factures à payer, elle me dit. Comment je suis supposée élever cet enfant ? Comment je vais pouvoir lui payer des études ?” Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? je lui réponds. On est dans la même galère. Si vous trouvez de l'argent, on sera ravis. Vous prendrez en charge les notes de médecin de Ray. »

Kathryn riait. « Vas-y, m'man, dis-le. Allez, dis-le ! Et qu'elle le prenne donc lui aussi en charge ! »

Ce qui détendit Billy, et qu'il n'avait en rien prévu, c'est le plaisir éprouvé à se masturber dans son ancienne chambre. Dès qu'il entra, les souvenirs l'assaillirent. Les lits jumeaux et leurs couvre-lits bleu uni, les trophées sportifs alignés sur la commode, le léger parfum de musc de l'adolescence qui imprégnait l'atmosphère, pareil à l'odeur de terreau d'un paillis vieux d'un an. Il jeta son sac sur un lit, ferma la porte pour se déshabiller, et hop, le réflexe pavlovien dressa sa tête furieuse. Ce fut terminé en une minute et demie, si bien qu'il n'eut pas

l'impression de faire attendre qui que ce soit, puis il constata, non sans satisfaction, que ses chemises étaient maintenant trop justes en raison des muscles qu'il avait gagnés, tandis que ses jeans étaient trop larges à la taille. Le soir en se couchant, il se branla de nouveau, puis une fois encore le matin au réveil, et à chaque fois avec le sentiment de se relaxer en retrouvant un environnement familial, comme si une ex-petite amie l'avait accueilli à bras ouverts. Quel luxe de ne pas avoir à assouvir ses besoins d'homme dans d'abjectes toilettes portatives puantes ou, pire, dans un trou creusé dans la terre, environné d'ennemis, et toujours, toujours, toujours soumis à l'agression de la nature sous forme d'insectes, de pluie, de vent, de poussière, de températures extrêmes. Aucune de ces souffrances n'était trop petite pour une aussi petite chose que l'homme. Alors, en avant pour l'Amérique ! Amérique, que Dieu répande Sa grâce sur toi, Amérique où un garçon peut avoir sa chambre à lui, munie d'une porte qui ferme à clé et d'un stock inépuisable de porno sur Internet !

« C'est bon d'être de retour chez soi », déclara-t-il au petit-déjeuner composé de Cheerios, d'œufs au bacon, de toasts aux raisins et à la cannelle, de jus d'orange, de café et de doughnuts Krispy Kreme. À midi, il y aurait de la soupe de pois cassés maison, de la salade Waldorf, des saucisses grillées et des brownies. Au dîner, ce serait rôti braisé accompagné de carottes, de pommes de terre, d'oignons, de choux de Bruxelles, le tout suivi d'une salade d'agrumes et d'un fondant au chocolat couronné de boules de glace. Denise avait pris un jour de congé en l'honneur de « cette journée spéciale » comme elle ne cessait de le répéter au cours du petit-déjeuner, tandis que Kathryn lui faisait écho d'une voix pâmée de carte musicale et que Ray renversait la cafetière avant de filer dans son fauteuil roulant vers la pièce télé, laissant aux autres le soin de réparer les dégâts, cependant que retentissait peu après l'indicatif de Fox News.

« Il est planté devant toute la journée ? » demanda Billy. Sa mère et ses sœurs lui adressèrent un regard affligé. *Bienvenue dans notre monde.*

Après le petit-déjeuner, Billy sortit jouer avec son neveu. C'était une douce matinée d'automne, le ciel bleu s'étendait à perte de vue, et dans l'air flottait une odeur sucrée de pomme, un parfum vaguement mélancolique de fruit fermenté et de fumée de tas de feuilles. Billy avait pensé qu'il se lasserait au bout de dix ou quinze minutes, mais une demi-heure plus tard, il jouait encore avec l'enfant. Se basant sur son expérience très limitée, Billy avait toujours considéré les toutspetits comme des créatures du niveau d'animaux domestiques bien peu passionnantes, et il n'était donc pas préparé à l'extraordinaire variété des jeux de Brian. Avec tout ce qui lui tombait sous la main, l'enfant établissait une espèce d'interaction. Fleurs : toucher et sentir. Terre : creuser. Grillage : secouer et grimper, mordre les mailles.

Écureuils : les embêter en leur lançant des bâtons de toutes ses faibles forces. « Pourquoi ? » n'arrêtait-il pas de demander d'une voix au timbre de clochette, aussi pure que le son de billes de glace tournoyant dans un seau en cristal. Pourquoi y grimpe dans l'arbre ? Pourquoi il a son nid là-haut ? Pourquoi y ramasse des noisettes ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Et Billy répondait de son mieux, comme si ne pas le faire aurait été manquer de respect à l'égard de l'énergie peut-être divine qui poussait son neveu vers le savoir universel.

Comment l'appeler – l'étincelle de Dieu ? L'instinct de survie ? L'ordinateur surpuissant d'un cerveau au sommet de l'évolution après des éternités d'études au sein du service recherche et développement de la sélection naturelle ? On croyait presque entendre la salve des neurones sous le crâne du bambin. Son corps n'était que ressort et torsion, un paquet de muscles qui se contractaient et dégageaient de légers effluves floraux de poire mûre. Tant de perfection chez un petit être aussi compact – Billy devait parfois le ceinturer, lutter pour maîtriser ce vaurien, cet adorable bambin de trente mois aux grands yeux bleus aussi clairs que l'eau chlorée d'une piscine et dont la couche dépassait de son jean à la taille extensible. Ce serait donc ça le caractère sacré de la vie ? Billy émit un sourd gémissement à l'idée de la guerre révélée sous ce nouvel et horrible éclairage. Oh ! étincelle divine, image de Dieu, laisser venir les petits enfants et tout le reste – quand ils se rapportent à la réalité, les mots possèdent un véritable pouvoir. Au point que cela lui donnait envie de s'asseoir pour pleurer. Il comprenait ça, c'est sûr, et lorsqu'il rentrerait à la maison pour de bon, il y réfléchirait, mais pour le moment, il était préférable de *compartimentaliser*, comme on dit, ou mieux encore, de ne pas *mentaliser* du tout.

Patty déboucha de la maison, la main en visière pour se protéger de l'éclat du soleil. Elle s'installa dans une chaise longue au bord du patio.

« Vous vous amusez bien, les garçons ?

– Et comment ! » Billy faisait rouler Brian par terre comme s'il panait un filet de poisson, couvrant son pull de débris de feuilles mortes. « C'est un petit bonhomme étonnant. »

Patty étouffa un rire pendant qu'elle allumait sa cigarette. Ex-fouteuse de merde ayant laissé tomber ses études, mariée toute jeune, elle semblait, à vingt-cinq ans, s'être assez calmée pour commencer à se pencher sur sa vie.

« Ça, il ne manque pas d'énergie, reprit Billy.

– Il n'a que deux vitesses : à fond et point mort. » Elle souffla un dense nuage de fumée.

« Comment va Pete ?

– Bien », répondit-elle avec une note d'accablement, semblait-il. Pete, son mari, travaillait dans les puits de pétrole du côté d'Amarillo. « Toujours aussi barge.

– Et ça te plaît ? »

Elle se contenta de sourire et de détourner le regard. Dans le souvenir de Billy, elle était mince et pleine d'assurance, mais maintenant, on lui voyait des sacoches sur les hanches et les cuisses, des chambres à air sous les bras. Le poids qu'elle avait pris s'accompagnait d'une expression d'excuse presque palpable.

« Tu repars quand ?

– Samedi.

– Tu te sens prêt ?

– Eh bien... » Billy fit rouler Brian une dernière fois avant de se remettre debout. « Pour être franc, je préférerais rester ici.

– Voilà qui m'a l'air d'une réponse sincère », dit Patty en riant.

Billy vint s'asseoir sur le muret du patio près du transat de sa sœur, tandis que Brian demeurait allongé par terre sur le dos, les yeux levés vers le ciel. Patty décocha un regard timide à son frère. « Ça fait quoi d'être célèbre ? »

Billy haussa les épaules. « Comment je le saurais ?

– Bon, alors à moitié célèbre. En tout cas, beaucoup plus célèbre qu'aucun de nous le sera jamais. » Elle tira une bouffée de sa cigarette, fit tomber la cendre. « Tu sais, t'as plutôt étonné beaucoup de gens du coin. Je crois pas qu'ils s'attendaient à ça quand on t'a fait comparaître devant le juge.

– Je sais que je ne jouissais pas de la meilleure des réputations, mais j'étais pas non plus le pire paumé de ma génération. »

Elle rit.

« À moins que...

– Que quoi ?

– Je détestais tellement l'école et tout ce qui touchait à l'école. Je commence à penser que c'était ça qui déconnaît, et bien plus que moi. Nous garder enfermés toute la journée, nous traiter comme des mômes, nous faire apprendre des tas de trucs inutiles. Je crois que c'est ça qui m'a rendu aux trois quarts cinglé. »

Patty émit une sorte de gloussement pareil à une longue détonation jaillie des sinus. « Eh bien, on dirait que tu leur as montré qui tu étais. Ce que t'as fait là-bas... »

Billy glissa les pouces dans les passants de sa ceinture et détourna le regard.

« ... c'est quelque chose. Et on est tous vraiment fiers de toi, toute la famille. Je suppose que tu t'en es déjà rendu compte. »

Billy inclina la tête vers la maison. D'ici, le hurlement de la télé n'était plus qu'une espèce de grondement sous-marin. « Sauf lui.

– Si, lui aussi. Simplement, il sait pas comment le montrer.
– C’est un sale con, affirma Billy, baissant la voix en raison de la présence du petit Brian.

– Exact, acquiesça gentiment Patty. T’auras sans doute remarqué que je traînais pas mal à la maison. C’est surtout parce que, maintenant, j’ai pitié de lui. Mais tant que je suis pas obligée de vivre avec lui... » Elle haussa les épaules, contempla sa cigarette. « Tu connais la dernière ? À propos de la maison ?

– Non, je crois pas.

– C’est une histoire de fous. » Elle poussa de nouveau cet étrange gloussement, une forme de tic nerveux. Billy aurait voulu qu’elle arrête. Dans le jardin, Brian époussetait ses bras et ses jambes d’où les feuilles s’envolaient comme des anges. « Maman veut prendre un prêt hypothécaire sur la maison pour payer les frais médicaux. Kathryn a étudié l’affaire et a dit qu’on pouvait se déclarer en faillite personnelle et effacer ainsi la plupart de nos dettes. De plus, il est pas question de risquer de perdre la maison. Si elle n’arrivait pas à payer les traites, on la saisirait. Et même avec l’argent du prêt, il resterait une tonne de factures à régler. »

Une tonne. Préciser ce qu’est une tonne. Billy craignait de poser la question. On entendait à présent les bruits du voisinage – un chien qui aboyait, une portière qui claquait, une pile de poutrelles qui heurtaient le sol avec fracas.

« Qu’est-ce qu’elle devrait faire, d’après toi ?

– Réfléchis un peu, mon vieux. Se déclarer en faillite et garder la maison.

– Alors, pourquoi elle le fait pas ?

– Parce qu’elle a peur de ce que les gens vont penser. Kat et moi, on s’en fout de ce qu’ils pensent. Il ne faut pas courir le moindre risque avec la maison. » Patty écrasa sa cigarette sur le muret du patio. « Tu sais ce qu’Idis McArthur lui a dit l’autre jour à la sortie de l’église ?

– Non.

– Que si notre famille avait tant d’ennuis, c’était parce qu’on ne priait pas assez fort.

– Ben, tiens !

– C’est une ville de malades, reprit Patty.

– Hé ! » Kathryn passa la tête par l’entrebâillement de la porte.
« Quelqu’un a envie d’une bière ? »

Oui, ils en avaient envie, réalisèrent-ils alors. Pendant le reste de la matinée, sa mère et ses sœurs ne cessèrent de lui demander ce qu’il voulait faire. Aller au cinéma ? Se balader en voiture ? Manger au restaurant ? En fait, il lui suffisait d’être là, de décompresser par une chaude journée d’été indien, un aimable intermède dans la lumière dorée, sans rien d’autre à faire que paresser dans une chaise longue ou

allongé sur une couverture, et laisser les heures s'écouler lentement. Deux ans plus tôt, Billy n'aurait jamais pu faire ça, et la seule idée de passer du temps en famille l'aurait précipité dans la rue, s'enfuyant à toutes jambes. Je suis un homme changé, se dit-il avec solennité. La personne que vous avez devant vous n'est plus la même. C'est peut-être l'âge, songea-t-il, étendu sur le sol en regardant les rayons du soleil filtrer au travers des arbres. Un âge peut-être pas tant lié au calendrier qu'à la manière dont les années de chien en Irak vous vieillissaient. Et qu'en était-il de ce qu'il pourrait supporter ici en compagnie de sa mère et de ses sœurs ainsi que de son jeune neveu plutôt surexcité tout en demeurant sinon serein, du moins tranquille ? Prendre les choses telles qu'elles viennent. C'était peut-être comme ça qu'on réagissait quand on combattait en Irak. La guerre amenait à considérer les choses avec davantage de recul.

Il buvait une bière, et rien d'important n'occupait ses pensées. Ray regardait la télé à l'intérieur, ce qui convenait à tout le monde, même si chaque fois qu'il voulait quelque chose, ce qui se produisait souvent, il roulait son fauteuil devant la double porte pour cogner sur le carreau jusqu'à ce que Denise, Patty ou Kathryn finisse par se lever. Pire qu'un bébé, fit remarquer Kathryn. Et quand Patty dit qu'au moins, il n'était pas question de couches, Kathryn répliqua : Ne lui donne pas de mauvaises idées. Des voisins qui avaient eu vent du passage de Billy arrivèrent avec des gâteaux et des plats cuisinés, comme s'il y avait un mort dans la famille. Mr et Mrs Wiggins de leur église. Opal George de la maison d'en face. Les Krueger. Nous sommes tellement fiers. Nous l'avons toujours su. Si courageux, béni des dieux, digne d'honneurs. *Edwin ! j'ai crié. Viens vite ! Y a Billy Lynn à la télé, il a descendu tout un tas de types d'Al-Qaïda !* Des braves gens, mais qui insistaient, et de farouches partisans de la guerre ! À ces moments-là, ils se métamorphosaient : les yeux s'exorbitaient, les cous se gonflaient, les voix devenaient rauques, assoiffées de sang. Billy s'interrogeait à leur sujet, surpris par la férocité que manifestaient ces bons chrétiens, mais peut-être n'était-ce que leur façon de se montrer polis, de témoigner leur affection à son endroit. Aussi affichait-il pour eux son sourire modeste de héros et attendait-il leur départ pour que ses sœurs et lui puissent retourner à leurs bières. Après sa troisième de la matinée – elle suivait le rythme de Billy –, Kathryn sortit de la maison en se pavanant, le Purple Heart de son frère épinglé au sein gauche, et la Silver Star au droit, si bien que les médailles se balançaient comme les sequins d'une strip-teaseuse. Billy et Patty hurlèrent de rire, mais leur mère ne parut pas du tout goûter la plaisanterie. « Quoi ? Oh, ça ? » répondit Kathryn d'un air évaporé quand Denise lui demanda à quoi elle s'imaginait jouer. Mais maman, je ne fais qu'exhiber les *bijoux de famille* ! » Denise déclara que c'était

indécent, et elle ordonna à sa fille d'aller ranger les décorations dans la chambre de Billy, mais Kathryn portait encore toute la quincaillerie lorsque Mr Whalers arriva, et le spectacle des yeux de cette éminente personne sur le point de jaillir de leurs orbites à la vue de Kathryn avec ses longues jambes bronzées et ses médailles épinglées sur ses petits seins coquins valut tout l'or du monde.

Euh... Ah ha. Ha ha ! C'était l'ex-patron de Denise, et commencer à s'imbiber dès le matin n'était pas particulièrement convenable, mais en parfait gentleman, il fit comme si de rien n'était. La calvitie naissante, la peau parsemée de taches brunes, environ vingt kilos de trop, l'air d'une baleine, une garde-robe allant des vestes à carreaux aux pantalons étroits, il passait pour ce qui était à Stovall un homme riche, fondateur d'une entreprise de matériel pour l'industrie pétrolière moyennement prospère où Denise avait travaillé quinze ans en tant que chef de bureau. « C'est miss Lynn la vraie patronne, se plaisait-il à dire aux visiteurs avec un rire affectueux à son intention. J'essaye de ne pas trop la gêner pendant qu'elle fait marcher la boîte. » On lui servit un Coca Light avant de mettre les chaises à l'ombre près du patio. Denise et Patty s'installèrent de part de d'autre de leur invité, tandis que Billy se perchait sur le muret. Quant à Kathryn, allongée non loin sur une serviette de plage, elle se prélassait comme une lionne. Brian était quelque part dans la maison, en principe sous la garde de son gros fumeur de grand-père.

« Ta mère m'a appris que tu n'étais là que pour la journée, dit Mr Whalers.

– En effet, monsieur. » C'était un véritable défi que de le regarder dans les yeux tout en soufflant sur le côté son haleine aux relents de bière.

« Pas de repos pour les braves, hein ? » Mr Whalers eut un petit rire. « Où est-ce qu'on vous a envoyés jusqu'à présent ? »

Billy énuméra les villes : Washington, Richmond, Philadelphie, Cleveland, Minneapolis-St. Paul, Columbus, Denver, Kansas City, Raleigh-Durham, Phoenix, Pittsburgh, Tampa Bay, Miami, et pratiquement toutes, avait fait remarquer le sergent Dime, se situaient dans des États dont le vote était incertain aux prochaines présidentielles. Ce que Billy préféra taire.

Mr Whalers prit une minuscule gorgée de Coca. « Et on vous a reçus comment ?

– Les gens ont été partout très gentils.

– Ça ne m'étonne pas. Tu sais, l'immense majorité des Américains soutient fermement cette guerre. » Chaque fois que ses yeux de baleine se posaient sur Kathryn, il semblait sur le point de s'évanouir sous l'effort qu'il faisait pour les en arracher. « Mon Dieu, personne ne désire la guerre, mais on sait que c'est parfois nécessaire. Cette

histoire de terreur, je crois que la seule manière de traiter ça, c'est d'aller droit à la source pour l'extirper par la racine. Parce que ces gens-là, si je ne me trompe pas, ils ne s'arrêteront jamais d'eux-mêmes.

– Ils sont très déterminés pour la plupart, confirma Billy. Ils ne reculent pas.

– C'est exactement ça. Ou bien on les combat ici, ou bien on les combat là-bas, c'est ainsi qu'un grand nombre d'Américains voient les choses. »

Denise et Patty approuvèrent avec une obligeance bovine. Entre-temps, Kathryn s'était redressée et, les genoux remontés sur la poitrine, elle suivait attentivement la conversation tandis que son regard allait de Billy à Mr Whalers comme si leurs paroles contenaient un code qu'elle s'efforcerait de percer. *Héros*, disait Whalers. *Irak. Libertés. Libérer pour rendre plus sûres nos propres libertés*. Après quoi, il posa des questions sur le film, hochant sentencieusement la tête pendant que Billy expliquait où ils en étaient.

« Il faudra que tu consultes un avocat avant de signer quoi que ce soit.

– Oui, monsieur.

– Je peux te mettre en rapport avec mon cabinet de Fort Worth, si tu veux.

– Ce serait formidable. Je vous en serais reconnaissant, monsieur.

– Fiston, c'est le moins que je puisse faire. Tu as procuré à chacun de nous un sentiment de fierté, pas seulement à ta famille et à tes amis, mais à nous tous, à la communauté tout entière. Grâce à toi, cette ville a acquis une grande renommée. »

Billy adopta son ton le plus modeste : « Je l'ignorais, monsieur.

– Tu sais, tout le monde est si foutrement fier de toi, pardonne mon langage. Si on savait que tu étais chez toi aujourd'hui, il y aurait des embouteillages depuis l'aéroport jusqu'ici. Ça, oui ! s'écria-t-il avec feu. On ne l'a pas su assez tôt pour organiser quelque chose, mais la prochaine fois que tu reviens, il y aura un défilé en ton honneur. J'en ai déjà parlé au maire et il est partant. Le conseil municipal aussi. Nous voulons que Stovall t'honore comme tu le mérites.

– Merci, monsieur. Merci infiniment.

– Non, fiston, c'est nous qui devons te remercier. Ce que tu as fait est l'exemple même de ce que nous sommes et...

– Il doit y retourner », l'interrompit Kathryn.

Tous les regards se portèrent vers elle.

« En Irak, ajouta-t-elle, comme si ce n'était pas assez clair.

– Oui, dit Mr Whalers d'un ton triste. Votre mère me l'a appris.

– Comme ça, on pourra de nouveau lui tirer dessus.

– Kathryn ! la réprimanda Denise.

– Mais c’est vrai ! Puisque c’est censé être la *Tournée de la Victoire*, pourquoi ne peut-il pas rester ensuite à la maison ? »

D’une voix douce, Mr Whalers répondit : « Ce sont des jeunes gens comme votre frère qui nous mèneront à la victoire.

– Pas s’ils sont morts.

– Kathryn ! » la reprit de nouveau sa mère.

Billy avait l’impression d’être un simple spectateur. De n’avoir pas à prendre parti.

« Nous prions chaque jour pour que Billy revienne sain et sauf, dit Mr Whalers sur le ton d’un médecin rassurant un malade. Tout comme nous prions pour que tous nos hommes reviennent sains et saufs.

– Oh, mon Dieu, il va se mettre à prier ! » ricana Kathryn à part soi, puis elle hurla, un *urrrrrggggghhh* guttural évoquant un broyeur d’évier qui patine. « Je deviens folle ici ! » s’écria-t-elle et, pareille à une épée tirée de son fourreau, elle se leva d’un bloc pour se diriger à grandes enjambées vers la maison. Les autres restèrent assis un moment sans parler dans l’attente que les turbulences s’apaisent.

« Cette jeune femme a traversé de rudes épreuves ces derniers temps », finit par déclarer Mr Whalers. Denise commença à s’excuser, mais il l’arrêta d’un geste. « Non, non, elle a connu tant de malheurs dans sa jeune existence. La prochaine opération est prévue pour quand ?

– Pour février, répondit Denise. Il y en aura une autre après. Les médecins pensent que ce devrait être la dernière.

– Elle s’est rétablie miraculeusement vite. C’est vrai que l’année n’a pas été facile pour les Lynn, sans oublier ce que Billy a vécu là-bas. Je sais le sacrifice que ça représente. Et Billy, si ça peut te tranquilliser, sache que dès que tu en auras terminé avec l’armée, tu pourras venir travailler pour moi. Tu n’auras qu’un mot à dire. »

C’était une perspective démoralisante, encore que Billy se rendît compte qu’il risquait d’être contraint d’en passer par là, à supposer que, dans le meilleur des cas, il rentre avec tous ses membres et ses facultés intacts. Il irait bosser pour la Baleine, se crevant le cul pour le salaire minimum et des primes de merde à trimballer des tuyaux pour pipelines et des vannes de contrôle au milieu des terres dénudées du centre du Texas, balayées par le vent.

« Merci, monsieur. Le moment venu, j’accepterai peut-être votre offre.

– Je tenais juste à ce que tu saches que ma porte t’est grande ouverte. Ce serait un honneur pour moi de t’avoir dans mon équipe. »

Après avoir été pris dans le tourbillon des limousines, des hôtels de luxe et des réceptions pour VIP, Billy avait tâché d’éviter certaines pensées ; il savait par intuition qu’elles le déprimeraient, mais en dépit de tous ses efforts, elles finirent par s’imposer. Mr Whalers n’était rien.

Il n'était pas très riche, pas spécialement brillant ou intelligent, et il se dégageait même de lui une impression de médiocrité triste et désespérée. L'image de Mr Whalers surgirait de nouveau dans son esprit le jour de Thanksgiving alors que, dans le cadre du match des Cowboys, il côtoierait quelques-unes des plus importantes fortunes du Texas. Les Mr Whalers étaient leurs sous-fifres, de même que Billy était le sous-fifre des Mr Whalers, ce qui, dans le grand ordre de l'univers, signifiait que lui, Billy, se situait à peu près au niveau d'un protozoaire unicellulaire emporté par le vaste fleuve qui se perd dans les profondeurs inconnues de l'océan. Il avait connu ces derniers temps nombre de crises existentielles de ce genre où, se sentant futile, inutile, il s'était demandé en quoi la manière dont il menait sa vie pourrait compter. Pourquoi ne pas tout envoyer promener, se lancer dans une razzia, piller et violer au lieu de se conformer au code de la morale ? Jusqu'à présent, il s'y tenait, mais il ne savait pas s'il le faisait uniquement parce que c'était plus facile ou que cela exigeait moins en matière d'énergie et de cran. Comme si l'acte le plus courageux qu'il eût accompli – le plus courageux et le plus fidèle à lui-même – était le massacre jubilatoire de la Saab du petit chéri. Comme si ce qu'il avait fait sur les rives du canal Al-Ansakar n'était qu'un à-côté par rapport au but principal de son existence.

La Baleine partit. Kathryn ne parut pas au déjeuner. Après le repas, Ray et Brian allèrent faire la sieste, tandis que Denise et Patty sortaient faire des courses et que Billy s'offrait une petite séance de détente masturbatoire dans l'espace amical de sa chambre. Ensuite, il retourna dans le jardin s'allonger au soleil sur la couverture. Il somnola. Des rêves passèrent à la dérive comme des poissons à travers la timonerie d'une vieille épave. Il changea de position, ôta sa chemise pour que son torse bronze et que s'effacent les traces d'acné, puis il se rendormit. Cette fois, il eut des rêves polychromes, des maelströms de couleurs biomorphiques post-atomiques qui se dissipèrent peu après pour céder la place à une parade. Sa parade. Il y participe tout en la regardant d'en haut, et il se sent heureux, en sécurité. Il est de retour à la maison. Finies les inquiétudes ! C'est une journée d'hiver ensoleillée, et tout le monde est bien emmitoufflé, sauf les stripteaseuses juchées sur des chars qui ne portent que des strings et des gants longs de soirée, et dont la peau nue flamboie. Un orchestre de lycéens marche au pas, les trombones et les trompettes étincellent, et Shroom est là, parmi les derniers rangs de spectateurs, son crâne pâle en forme d'oignon se détachant au milieu des autres. Son regard rencontre celui de Billy et il rit, lève un grand gobelet de Budweiser pour le saluer. Hé ! Shroom ! Shroom ! Ramène ton cul par ici ! Il lui crie de monter le rejoindre sur le char, mais Shroom semble vouloir rester où il est, content de n'être qu'un visage parmi la foule. Shroom,

merde, applique, mec ! Dans son rêve, il sait que Shroom est mort, et l'angoisse le saisit à l'idée que l'occasion va être perdue cependant que la parade avance, entraînant avec elle le char de Billy, cette ridicule embarcation de papier qui descend le fleuve de la vie sur les berges duquel sont massés des milliers de gens qui applaudissent et qui – mon Dieu ! pensée terrifiante ! – sont peut-être tous aussi morts que Shroom !

Un sursaut de panique, un plongeon désespéré vers l'état de veille le tira de son sommeil. Quelqu'un était penché au-dessus de lui, dont l'haleine lui caressait le visage. Il ouvrit un œil. Kathryn l'observait, la figure mangée par de grandes lunettes de soleil style Angelina Jolie.

« T'as intérêt à être prudent là-bas, murmura-t-elle, l'air sombre. S'il t'arrive quelque chose, je me tuerai. »

Hein ? Il ouvrit les deux yeux, dressa la tête. Sa sœur, appuyée sur un coude, le visage tourné vers lui, était allongée à ses côtés sur la serviette de plage. Il ne put s'empêcher de noter qu'elle était en bikini, et bien qu'elle fût sa sœur, il sentit son cœur battre dans sa poitrine. Malgré la cicatrice sur sa joue, elle était indiscutablement sexy : de longues jambes bronzées, des seins qu'on aimerait soupeser dans ses paumes, un ventre plat et doré comme le plus parfait des pancakes.

« Pourquoi ferais-tu ça ?

– Parce que c'est à cause de moi que tu es parti là-bas.

– Ah oui, c'est vrai. » Il ferma les paupières, reposa sa tête sur la serviette. « Ta malchance, l'accident avec la Mercedes, Machin qui te laisse tomber. Oui, oui, merci. Merci de m'avoir foutu dans la merde, Kat. »

Elle eut comme un léger hennissement, un souffle semblable au vent dans un micro. « Bon, d'accord, mais excuse-moi quand même.

– De rien », marmonna-t-il d'une voix plus ensommeillée qu'en réalité. Il savait néanmoins que s'il gardait les paupières closes, il se rendormirait. Kathryn bruissait de petits gestes, occupée à se pomponner.

« M'man est furieuse contre moi, dit-elle.

– Je m'en doute.

– Ce Whalers, tu te rends compte ! Ces mecs-là parlent de saloperies de défilés alors que tu risques de mourir ! »

Billy ne put que s'en amuser. Ça faisait du bien d'entendre quelqu'un appeler les choses par leur nom. Revenue habiter à la maison depuis seize mois après avoir subi toutes ces épreuves physiques et personnelles, après avoir été larguée par son petit chéri, Kathryn avait changé de manière radicale, et à son avantage. D'abord, ses malheurs avaient comme brûlé toute sa graisse de bébé, sa tendance aux rondeurs, aux formes amples de la ménagère chrétienne. Elle arborait maintenant la silhouette mince et élancée d'une barmaid

de vrai honky-tonk, si toutefois ce genre d'endroits existait encore. Une boursofflure luisante pendait le long de son épaule et de son dos, pareille à un bout de corde. Elle avait à « quatre-vingt-sept pour cent » récupéré son visage, lui dit-elle, pince-sans-rire, insistant sur ce pourcentage comme un abruti de commentateur sportif épluchant les statistiques. Son chirurgien orthopédique s'appelait Stiffenbach et elle adorait prendre un accent allemand pour lancer : « Ach, che suis le herrr Docktor Stiiffen-bak, ja ! Fous férez des e-xercices pour fotre santé, ja ! » Elle traitait de « crétin » le commandant en chef de Billy. Elle demandait, par exemple : « Il ressemble à quoi ce crétin ? », ce qui provoquait des remontrances de la part de leur mère, auxquelles Kathryn répliquait : « Mais, c'en est un ! Il a le cerveau d'une cigale ! » Sa sœur si douce, si jolie, si studieuse et si fondamentalement honnête, toujours si respectueuse de l'autorité, qui n'avait que de saines pensées américaines, qui ne jurait jamais ni ne dénigrait jamais personne, s'était muée en dynamite sur pattes !

Elle fouilla dans la glacière à côté d'elle pour prendre deux bières Tecate. « Ça te manquait, là-bas ? demanda-t-elle, tendant une cannette à Billy.

– Au début, oui. Mais après un moment, pas trop. » Il tira sur la languette, écoutant avec plaisir le pétilllement de la mousse. « Ici, par contre, on donnerait n'importe quoi pour en avoir une.

– Sans déconner ? Tu sais, je crois que l'alcool est très sous-estimé dans notre société, en particulier pour sa valeur thérapeutique. Ça te permet de t'échapper de temps en temps, de prendre de petites vacances loin de toi-même. C'est dur de vivre dans sa tête sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Oui, on devient dingue.

– Ça explique un tas de choses, tiens, par exemple, tous ces prédicateurs qu'on surprend avec des putes. J'espère juste ne pas devenir alcoolique, parce qu'alors, il faudrait que j'arrête. »

Ils burent. Un salutaire sentiment de bien-être les envahit.

« *La Tournée de la Victoire*, raconte-moi un peu.

– Ah, la tournée. C'est assez confus, tu vois.

– Alors, parle-moi des groupies. »

Il rit, mais il se sentit rougir jusqu'aux oreilles, manifestation de son côté puritain. « Y a pas eu de groupies, marmonna-t-il.

– menteur.

– Non, c'est vrai.

– Tu t'imagines que je vais te croire ! Tu ferais mieux d'aller draguer ! Et de me trouver quelqu'un par la même occasion.

– Kathryn, arrête.

– Je plaisante pas, mon vieux. Je deviens cinglée dans ce patelin.

– Tu partiras bientôt.

– Bientôt, peut-être, mais pas assez tôt. Y a pas un type correct dans cette putain de ville. Fais-moi confiance, j'ai cherché. Certains soirs, je serais prête à prendre la bagnole pour aller à Sonic m'envoyer un de ces ados. Viens, mon petit, viens tirer ton coup ! Quand on s'est payé une nana avec une cicatrice sur la gueule, on l'oublie jamais.

– Kathryn, supplia Billy.

– J'aurais dû avoir déjà fini mes études. Je gagnerais peut-être soixante mille dollars par an quelque part.

– Ça viendra.

– Oui, ça viendra, comme tu dis.

– Tu es sur le chemin, corrigea Billy.

– Si je ne deviens pas folle avant. »

Ses deux dernières opérations étaient programmées pour le printemps. En janvier, il faudrait qu'elle commence à suivre des cours à l'université, sinon les gentils banquiers de l'Aide aux étudiants ne manqueraient pas de lui compter des intérêts à titre de pénalités de retard sur son prêt. « Tu sais ce qui est marrant, dit-elle, c'est que les gens, ici, sont tellement conservateurs que quand ils tombent malades, qu'ils se font baiser par leur compagnie d'assurances ou que leur boulot est délocalisé en Chine ou je ne sais où, ils se demandent : "Mais qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que les États-Unis étaient le plus grand pays du monde, et moi qui suis un si bon citoyen, pourquoi m'arrive-t-il une vacherie pareille ?" Et j'étais comme eux, mon vieux. Aussi bête que les autres. Je ne me serais jamais imaginée que quelque chose de mal pourrait m'arriver, ou alors je me disais que si jamais ça m'arrivait, il existerait un système permettant d'y remédier.

– Peut-être que tu priais pas assez fort. »

Elle s'étrangla de rire. « Ouais, ça doit être ça. Le pouvoir de la prière. »

Ils continuèrent à boire. Kathryn pressa la cannette fraîche contre ses joues, son cou, son nombril, et à chaque fois, des étoiles explosèrent dans le cerveau de Billy. Il demanda ce que leur mère comptait faire au sujet du prêt hypothécaire.

Kathryn fronça les sourcils. « Qui sait ce que cette femme va faire ? Elle est pas logique, Billy. Elle se préoccupe pas de la réalité. Écoute, t'as pas à t'inquiéter pour cette foutue histoire de prêt. Ce n'est ni ta vie, ni ton problème, ni le mien, d'ailleurs. Papa et elle feront ce qu'ils feront, et on pourra pas les en empêcher.

– Nous devons combien pour les frais médicaux ?

– *Nous* ? Tu veux dire combien *eux*, ils doivent. Ou moi, à la rigueur, si tu tiens à être précis. » Elle considéra sa bière. « Quatre cent mille dollars, à quelque chose près. On continue à recevoir des factures de l'année dernière. »

Quatre. Cent. Mille. C'était comme si Dieu apparaissait dans toute

sa gloire nucléaire, tout-puissant, dévorant, incompréhensible.

« Pas possible. »

Kathryn haussa les épaules. Les chiffres l'ennuyaient.

« Je te le répète, c'est pas ton problème, Billy. Laisse tomber. Et ce que le film te rapportera éventuellement, garde-le. Le gaspille pas à essayer de tirer d'affaire ces deux-là. »

Comme Billy gardait le silence, elle éclata de rire et roula sur le ventre tandis qu'au-dessus du creux de ses reins, ses fesses se soulevaient comme une île émergeant à la surface d'une mer tropicale.

« Tu sais ce que papa a acheté à cette fille pour ses seize ans ?

– Quelle fille ?

– Voyons, Billy, notre sœur. Notre demi-sœur.

– Non, je sais pas ce qu'il lui a acheté pour ses seize ans.

– Une putain de bagnole. »

Billy déglutit, détourna le regard. Il prendrait ça calmement.

« Une Mustang GTO, mon vieux. Tout droit de l'usine. C'était juste avant qu'il se fasse virer. Mais quand même. »

Billy sentit l'air se solidifier dans sa poitrine. « Neuve ? » Il n'aima pas entendre sa voix se briser.

« Flambant neuve. » Elle rit. « Sois pas con. Tout ce que tu leur donneras, à lui ou à maman, ils le jetteront par la fenêtre. Occupe-toi de toi et laisse les faire ce qu'ils veulent. »

Billy se retint de demander la couleur de la voiture. « Bon. » Il tendit le bras et arracha quelques brins d'herbe sèche. « De toute façon, j'ai rien à leur donner. »

Kathryn sortit deux autres bières. Tout plaisir pris dans la journée constitue un bonus, telle était la philosophie de Billy. Et le temps n'a pas d'importance comparé à celui dont on dispose sur terre, si bien que le plaisir pris dans la journée n'en est que meilleur. Et aujourd'hui, qu'aurait-il pu y avoir de plus agréable que d'être ainsi allongé au soleil et de siroter de la bière à côté d'une fille super sexy en bikini ? Le seul ennui, naturellement, c'est que cette fille était sa sœur, mais quel mal y aurait-il à faire semblant de l'oublier pendant quelques heures ? L'après-midi s'étira au milieu de la plaisante lueur pailletée de la bière. Il lui était égal que Kathryn le questionne sur sa vie « au front », comme elle disait. Comment est la nourriture ? Et tes quartiers ? Les Irakiens, ils ressemblent à quoi, et est-ce qu'ils nous détestent tous ? Elle n'arrêtait pas de le toucher, de lui taper sur l'épaule, de lui serrer le bras, d'appuyer son pied nu sur la jambe de son jean. Ces contacts répétés à la fois aiguïsaient ses sens et le rendaient passif, détendu, comme sous l'effet d'une excellente drogue.

« Qu'est-ce que tu feras de retour là-bas ? »

Il haussa les épaules. « Pareil, sans doute. Patrouiller, manger, dormir. Puis me lever et recommencer.

– Ça te fait peur ? »

Il feignit de réfléchir. « Peu importe ce que ça me fait. Je dois y aller, et j'y vais. »

Elle était couchée sur le côté, dressée sur un coude. Une petite croix en or reposait à la naissance de ses seins comme un minuscule alpiniste escaladant une montagne.

« Et les autres, qu'est-ce qu'ils disent ?

– La même chose que moi. Tu comprends, personne n'a envie de retourner là-bas. Mais tu t'es engagé, et tu y retournes, c'est tout.

– Alors, laisse-moi te demander : est-ce que vous croyez à cette guerre ? Est-ce que vous croyez qu'elle est bien, qu'elle est légitime et que nous faisons ce qui est juste ? Ou alors est-ce uniquement pour le pétrole ?

– Bon Dieu, Kathryn, tu sais parfaitement que je n'ai pas les réponses.

– Je veux juste savoir ce que toi, personnellement, tu en penses. C'est pas une colle que je te pose, je cherche pas à obtenir la grande réponse objective. Je veux simplement que tu me donnes ton opinion. »

Très bien, puisqu'elle y tenait. Il se sentait étrangement content que quelqu'un désire la connaître.

« Je crois que personne ne sait ce qu'on fait là-bas. C'est bizarre, tu vois. On a l'impression que les Irakiens nous haïssent vraiment, tu comprends. Dans notre zone d'opérations, on construit des écoles, on tâche de réparer leur réseau d'égoûts, on leur apporte tous les jours des citernes d'eau potable, on organise un système de repas pour les enfants, et tout ce qu'ils veulent, c'est nous tuer. Notre mission consiste à aider et à améliorer les choses, non ? Et ces gens vivent dans la merde, littéralement, leur gouvernement n'a rien fait pour eux depuis des années, et pourtant, l'ennemi c'est nous ! Finalement, je crois que ça se résume à essayer de survivre. On se borne à être là, on n'a pas le sentiment d'accomplir quoi que ce soit et on ne demande qu'à passer la journée sans perdre d'hommes. Et ensuite, on commence à s'interroger pour savoir ce qu'on fout là. »

Kathryn, les mâchoires serrées, l'écouta jusqu'au bout.

« Bon, et si tu n'y retournais pas ? »

Il tressaillit. Puis éclata de rire. Non. Pas question.

« Je suis sérieuse, Billy. Que se passerait-il si tu disais, non merci, j'en ai déjà fait assez ? Tu crois qu'ils auraient le culot de te traîner là-bas ? Le grand héros et tout. Imagine les titres des journaux : "Le héros refuse de repartir, déclare que la guerre est une saloperie." On t'admire et personne ne pourrait prétendre que c'est parce que t'as peur.

– Mais, j'ai peur. Tout le monde a peur.

– Tu sais très bien ce que je veux dire. Il y a peur et peur. La peur du froussard. Seulement, toi, tu reviens de là-bas et après tout ce que t’as fait, on ne mettra pas ta parole en doute. » Elle fit ensuite tout un discours quelque peu chaotique au sujet d’un site Web qu’elle avait trouvé sur lequel on énumérait les personnalités ayant réussi à échapper au Vietnam. Dick Cheney, grâce à un sursis d’abord en tant qu’étudiant, puis en tant que soutien de famille. Rush Limbaugh, réformé pour raison médicale à cause d’un kyste au cul. Pat Buchanan, réformé. Newt Gingrich, sursitaire. Karl Rove, n’a pas fait son service. Bill O’Reilly, n’a pas fait son service. John Ashcroft, n’a pas fait son service. Bush, absent sans permission de la Garde Nationale aérienne avec la case « ne s’est pas porté volontaire pour servir à l’étranger » dûment cochée.

« Tu vois où je veux en venir ?

– Ben, ouais.

– Ces gens, tu comprends, s’ils veulent la guerre à tout prix, ils n’ont qu’à la faire eux-mêmes. Billy Lynn a déjà donné.

– Kat, ça n’a aucune importance. Ils ont fait ce qu’ils ont fait. Et je fais ce que je fais. Ça ne servirait à rien de... »

Deux grosses larmes roulèrent de sous les lunettes de soleil de sa sœur, et il dut détourner les yeux.

« Et nous, Billy ? T’as pensé à nous ? Avec toutes les épreuves que notre famille a subies, t’as pensé à ce qu’on deviendrait s’il t’arrivait quelque chose ?

– Il ne m’arrivera rien. »

Elle se tut assez longtemps pour qu’il regrette ses paroles.

« Billy, il existe un moyen pour y échapper. Y a une organisation à Austin qui aide les soldats. Ils ont des avocats, de l’argent, et ils savent comment faire. Je me suis renseignée, et il semble que ce soient des gens bien. Donc, si jamais tu décidais... enfin, ils pourraient s’occuper de toi.

– Kathryn...

– Oui ?

– J’y repars.

– Merde !

– Je m’en sortirai !

– Comment peux-tu en être sûr ! »

Elle s’enflammait tellement. Il se sentit ému. Puis effrayé.

« C’est vrai, je ne peux pas. Mais ils ont énormément plus de pertes que nous. Ils ne pourront pas tous nous tuer. »

Elle se mit à pleurer. Il l’enlaça et la serra contre lui, une étreinte fraternelle dénuée de toute idée de désir. Ses sanglots redoublèrent et elle posa la tête sur son épaule. Ses cheveux dégageaient une odeur de propre, une odeur de bois à laquelle se mêlaient des effluves d’épice

évoquant le fenouil ou les fougères juste après la pluie. Il y avait quelque chose de paisible dans le son de ses pleurs, une espèce de musique ou de substance psychique. Ses larmes rampaient sur la poitrine de Billy comme des bébés tortues. La dernière chose dont il se souvint avant de sombrer dans le sommeil, c'est qu'elle était allée chercher des Kleenex dans la maison en disant qu'elle revenait tout de suite. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il s'était endormi jusqu'au moment où il fut brutalement réveillé par le bruit de la porte de derrière qui s'ouvrait comme sous l'attaque d'une bombe explosive, suivi du *whhhhhhhiiiiirrrr* du dernier modèle de fauteuil roulant électrique. Le salaud ! Le cœur battant comme un punching-ball, les yeux étincelant de millions de pixels sous le choc, Billy se retourna d'un bloc sur le ventre, se froissant des tas de petits muscles du dos, tandis que Ray fonçait à travers le patio. PUTAIN DE MERDE ! Est-ce une façon de réveiller un soldat ? Ses réflexes de combattant jouèrent aussitôt, et s'il avait eu son M4 sous la main, Ray serait déjà réduit à l'état de hamburger fumant.

L'ordure, il l'avait sans doute fait exprès. Il ne dit pas un mot à son fils ni même ne jeta un regard dans sa direction, mais Billy crut voir un petit ricanement tordre les coins de sa bouche. Ray descendit la rampe pour s'avancer dans le jardin. Éprouvant une sensation de nausée provoquée par la décharge d'adrénaline dans son organisme, Billy se souleva néanmoins sur un coude pour regarder autour de lui. Kathryn avait disparu. Il avait un goût infect dans la bouche en raison des bières qu'il avait bues avant sa sieste. Le ciel s'était couvert, et à travers les nuages, le soleil ressemblait à un savon rond flottant à la surface d'une baignoire remplie d'eau sale. Dans le jardin, Ray s'était arrêté pour allumer une cigarette. C'est quelque chose, celui-là, songea Billy. Hautement intelligent, la langue autrefois bien pendue, il avait eu réponse à tout. Bien qu'il n'ait pas fait d'études, il avait gagné des tonnes de fric à une époque. Il referma son briquet d'un coup sec, puis roula plus loin dans son fauteuil qui cahotait sur les mottes de terre et les rigoles. Vu de derrière, l'engin manquait tristement de dignité, aussi disgracieux que le cul d'un hippopotame, et la décalcomanie du drapeau américain collée au milieu du dossier avait l'air d'une blague cruelle, douteuse, un pitoyable trait d'humour.

Appuyé sur son coude, Billy observa son père. On s'imaginerait que la famille est l'unique base solide dans la vie, une chose acquise. Des points qu'on obtient du simple fait d'être né. Il y a tant de trucs costauds, substantiels qui vous rattachent à ces gens, tant de spirales et de courbes d'histoire, de génétique, de causes communes et de combats enchevêtrées que ce devrait être le plus fondamental des instincts et qu'on devrait faire tout son possible pour se protéger et s'aimer les uns les autres, or ce lien, au lieu d'être une évidence, est en

réalité la chose la plus difficile à établir. Comme preuve, il suffisait de se livrer à un rapide sondage auprès des Bravo. Quand Holliday était passé chez lui avant de s'embarquer, son frère lui avait dit : J'espère que tu vas crever en Irak. Mango avait quinze ans quand son père lui avait asséné un coup de pied-de-biche sur le crâne, et pour seul commentaire, sa mère avait dit : Comme ça, t'arrêteras peut-être de faire chier ton père. Le grand-père et l'un des oncles de Dime s'étaient suicidés. La mère de Lake se droguait aux opiacés et avait fait de la prison, de même que son père qui était un dealer. La mère de Crack était partie avec l'assistant du pasteur de leur église alors que son fils avait onze ans. Shroom, lui, n'avait pratiquement pas de famille. Le père d'A-bort avait été recherché dans tout l'État de Louisiane pour abandon d'enfant, et le père et les frères de Sykes avaient fait sauter leur maison en fabriquant du crystal meth.

Oui, la famille est la clé de tout, se dit Billy. Si on parvient à vivre avec elle, on aura accompli un grand pas en vue de trouver la paix intérieure, mais pour ça, il faut une stratégie. Seulement, comment faire ? À l'évidence, l'âge en tant que tel n'aide pas. Les livres, peut-être, mais ça demande si longtemps, et en attendant, on s'en prend plein la gueule. Quand les forces animales se déchaînent, qui a le temps pour les livres ? Le lendemain du 11 septembre, Ray préconisait au micro le « nettoyage nucléaire » de plusieurs capitales du Moyen-Orient et passait « Bomb Bomb Iran » par Vince Vance & The Valiants ainsi que « The Ballad of the Green Berets ». Billy se souvient d'avoir pensé : C'est donc comme ça que les choses fonctionnent ? De terribles événements se produisent qui en entraînent d'autres plus terribles encore, comme si le processus n'était pas seulement automatique, mais inévitable. Ces jours et ces semaines-là ont acquis depuis dans son existence une aura de prophétie. Billy croit avoir perçu dès ce moment-là l'empreinte du malheur – la guerre s'annonçait et il y était destiné, car une sorte de dynamique occulte père-fils agissait pour qu'il en soit ainsi. Puisque le père aimait la guerre, comment le fils pourrait-il y échapper ? Non que l'amour pour la guerre se traduise nécessairement en amour pour le fils.

Whhhhhiiiiirrrrrr, stop. *Whhhhhiiiiirrrrrr*, stop. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Ray s'arrêta devant les fleurs qui poussaient le long de la clôture, un parterre de fleurs bleu pastel aux grandes tiges minces. Des fleurs de brume, comme on les appelait – Billy avait demandé ce matin à sa mère, après que Brian et lui avaient compté dix-sept papillons monarques occupés à les butiner. Toute la journée, ils avaient voleté à travers le jardin, se posant pour s'offrir un petit en-cas de fleur de brume avant de reprendre leur route vers le Mexique. Ray alluma une nouvelle cigarette et resta là à fumer tout en regardant évoluer les monarques autour de lui. Billy n'avait jamais vu son père

se comporter ainsi, consacrer du temps à contempler la nature. C'était un homme dont le principal rapport au monde de la nature était celui d'un carnivore à son steak, mais à l'observer ainsi qui admirait tranquillement les papillons, Billy discerna, si ce n'était une ouverture, en tout cas une possibilité qui lui fournit matière à réflexion. Il éprouva un léger sentiment de désespoir. Si l'occasion se présentait, est-ce qu'il saurait quoi faire ? Si le moindre courant s'établissait entre eux et qu'ils n'aient pas le moyen de le détecter, ce serait vraiment dommage et peut-être même tragique, étant donné que ce pourrait fort bien être le dernier jour qu'ils passeraient ensemble. La porte claqua de nouveau, *boum*, mais cette fois pas aussi fort, et le petit Brian s'avança en trotinant dans le patio.

« Hé, Billy », gazouilla-t-il d'une voix si douce et naturelle que Billy ne put s'empêcher de sourire. L'enfant courut vers Ray puis grimpa sur le dossier de sa chaise roulante. Ray sourit et démarra son fauteuil qui parcourut le jardin en bringuebalant. « Plus vite ! » cria Brian. Ray mit la manette à fond et le fauteuil bondit en se cabrant, tandis que l'avant se soulevait de deux ou trois centimètres. L'engin marchait peut-être à cinq kilomètres/heure maximum, mais Ray réussissait malgré tout à le faire rouler juste sur les roues arrière. Le bambin poussait des exclamations ravies et en réclamait davantage, si bien qu'ils décrivirent une boucle dans le jardin sur la chaise qui cahotait. Ray allait le plus vite possible et Brian s'accrochait au dossier, riant à perdre haleine. Leur parcours les amena près de Billy, et quand, plus tard, il y repenserait, il se souviendrait qu'il souriait non seulement en raison d'une impression de plaisir d'ordre général, mais aussi des sentiments qu'il éprouvait à l'égard de son père. Il se rappellerait avoir alors pensé que Ray et lui pourraient connaître un Grand Moment, tandis que tout ce qu'il obtiendrait en réalité, ce serait l'un des plus violents « va te faire foutre » silencieux de tous les temps ! Comment Ray était-il parvenu à l'exprimer, Billy ne le comprendrait jamais. Ce fut quelque chose dans le regard, dans le bref coup d'œil en biais dédaigneux que son père lui jeta cependant qu'il passait devant lui dans son fauteuil roulant. C'était une forme de rejet total, absolu, comme si son père lui disait : C'est pas pour toi, cet instant ne te concerne pas, tu en es exclu. Ray gardait pour lui ce Grand Moment. Il pouvait se faire aimer de Brian quand il voulait, et aucun des autres ne méritait le moindre effort.

Ce qui tendrait à démontrer qu'en effet, en l'absence d'une stratégie, on n'était qu'une proie offerte, un petit poisson dans le marigot de l'agitation familiale. Le soir au dîner, pendant que Bill O'Reilly se déchaînait à la télé, Denise et ses filles se chamaillèrent au sujet du prêt hypothécaire, Brian, fatigué, commença à se conduire en petit chieur, tandis que le rôti était trop cuit, que Ray fumait comme un

pompier et que Denise pleurait parce qu'elle aurait souhaité que tout soit parfait ce qui, bien entendu, était impossible. Maman, dit Billy en riant et en la prenant dans ses bras, puisant en lui des réserves de sérénité qu'il ignorait posséder, Maman, ne t'inquiète pas. Je suis heureux. Je suis à la maison. Tout va bien. Le plus surprenant, c'est que ça parut donner des résultats. Sa mère se calma. Brian s'endormit dans sa chaise haute, Patty et Kathryn se mirent à glousser et débouchèrent une nouvelle bouteille de vin, et Billy se sentit tellement plus vieux que ses dix-neuf ans, comme s'il avait acquis une sagesse d'au-delà de son âge. Serait-ce dû à la guerre ? On ne parlait que de la manière dont elle était censée vous bousiller, ce qui était vrai mais peut-être pas entièrement. Ensuite, il s'écroula sur son lit, soûlé de gâteau au chocolat et de vin, puis il ferma les yeux, enchanté que la catastrophe ait été évitée et que l'essentiel ait été sauvé. La perfection n'était pas de ce monde, il n'y avait que des instants d'une telle transparence qu'on oubliait qui on était, des instants de grâce, si toutefois cela existait.

Une limousine viendrait le prendre à 7 heures, mise à sa disposition par quelque patriote fortuné qui désirait conserver l'anonymat, à moins que Billy ne se souvienne tout bonnement plus de son nom. Une limousine. Pour lui. Enfin, peu importait. Il dormit mal, se réveilla avec la gueule de bois et un sale goût de cuivre et de vomi dans la bouche que ne justifiait en rien le vin qu'il avait bu. Il savait de quoi il s'agissait, ce que cela signifiait : peur, haine et mauvais karma en opération – mais il avait encore assez de peps pour une ultime branlette dans cette atmosphère amicale, à laquelle il attribua un aspect comique, comme si ce petit plaisir d'adieu était l'équivalent historique du dernier match de Troy Aikman au Texas Stadium. *Il franchit la ligne des quarante yards ! Des trente ! Il va peut-être aller jusqu'au bout ! Des vingt ! Des dix ! Des cinq ! Et... essai !* Ainsi revigoré, il prit une douche, se rasa, réunit ses affaires, fit son lit puis alla poser son sac à côté de la porte d'entrée. Il ne lui restait plus qu'à affronter la famille.

« Je vais vous manquer ? » demanda-t-il du seuil de la cuisine sur un ton qui se voulait enjoué, mais les femmes se contentèrent de le regarder, l'air affligé. Elles étaient malheureuses. Lui aussi, mais s'il le montrait, elles n'en seraient que plus malheureuses. Les fenêtres de la cuisine semblaient avoir été plastifiées durant la nuit et on ne distinguait au travers qu'un gris uniforme. Des rafales de vent secouaient la maison, comme jaillies d'un soufflet géant ; la pluie battante tambourinait sur le toit. La première tempête de l'hiver balayait les plaines, annonciatrice de la neige et du grésil qui tomberaient le jour de Thanksgiving.

« Tu vas où, ensuite ? » demanda Patty. La sœur de Billy buvait son

café en le regardant manger. Denise était debout, vigilante, pareille à une petite brigade composée d'une seule section, prête à intervenir dans le cadre des tâches ménagères.

« Fort Riley. Y a un rassemblement de prévu là-bas. Après, Ardmore. Vous savez pourquoi. » Il jeta un coup d'œil à sa mère. « Et enfin Dallas, je crois.

– Le grand match ! beugla Kathryn. Tu vas rencontrer Beyoncé ?

– T'en sais autant que moi.

– Si, si, mon vieux, c'est sûr. Alors, fais pas l'idiot. C'est ta seule chance de l'emballer.

– J'en doute pas.

– Bon, tu commences d'abord par lui dire combien elle est jolie.

– Kathryn, c'est Beyoncé. Elle a pas besoin de moi pour savoir qu'elle est sexy.

– Tu sais, les femmes se lassent jamais de se l'entendre répéter. Tu devrais lui sortir un machin du genre : “Bey, t'es super, t'as l'air super funky avec tes super cheveux et tout, ça te dirait qu'on fasse un petit truc ensemble après le match ?” Hé, Patty, ce serait pas génial d'avoir Beyoncé pour belle-sœur ?

– Si, si.

– Arrêtez, les filles. Je ne suis qu'un simple troufion. Elle me regarderait même pas.

– Mon cul ! Un jeune et bel étalon comme toi, un *héros* ! Elle te sauterait au paf !

– Elle est pas avec ce type, Jay-Z ? » demanda Patty.

Denise pleurait. Elle essuyait le comptoir et elle pleurait, de la même manière qu'elle aurait pu fredonner une vieille chanson qui lui serait passée par la tête. Kathryn fit claquer sa langue comme si elle était fâchée ou en colère. Patty avait les yeux rougis, mais elle se maîtrisait. L'épreuve est presque finie, se disait Billy. Une fois dans la voiture, ça ira. Mais il avait dans la gorge une boule de la taille d'une orange. C'était pire que lors de son premier départ, ce qui l'étonna ; le deuxième, ça aurait dû être plus facile. Il avait cependant l'impression d'avoir davantage à perdre, même s'il ignorait quoi. C'était ça, ajouté au fait qu'il savait ce qui l'attendait là-bas.

« Où est donc Ray ? demanda Denise comme à part soi, comme si se parler à elle-même pourrait l'aider. L'une de nous devrait peut-être... »

Kathryn et Patty se consultèrent du regard, puis elles se tournèrent vers Billy. Il haussa les épaules. Ce matin, la présence de Ray ne paraissait pas indispensable à leur bonheur. Comme pour répondre à l'interrogation logique suivante, Brian, en grenouillère, entra sans bruit dans la cuisine, les joues rondes et roses encore pleines de sommeil. Il grimpa sur les genoux de sa mère et se nicha contre elle comme un bébé koala.

Tu veux un jus ?

Non.

Des céréales ?

Non.

Tu veux juste rester un peu sur les genoux de maman.

Oui.

Son arrivée eut pour effet de calmer tout le monde. Il gardait les yeux rivés sur Billy, pas tant curieux, semblait-il, que témoin, détenteur de quelque gravité venue du fond des âges. Le béret de Billy avait l'air de retenir particulièrement son attention. Tant qu'il ne commencerait pas avec ses « pourquoi », tout irait bien, songea Billy. Denise lui resservit du café. Kathryn lui débarrassa son assiette. L'horloge du micro-ondes avançait de deux minutes par rapport à celle de la cuisinière, laquelle avançait d'une minute par rapport à la pendule murale, et chaque fois qu'on voulait l'heure, il fallait consulter les trois dans une quête incessante d'exactitude. C'était éprouvant. Une à une, elles marquèrent 7 : 00 et au-delà, puis Kathryn jura « *merde !* » à voix basse. De la cuisine ouvrant sur la salle à manger, ils virent par la fenêtre de devant une Lincoln Town Car noire s'engager dans l'allée.

Une petite mêlée s'en suivit. Kathryn se précipita vers la porte d'entrée. Denise se tourna vers l'évier en pleurant comme une madeleine. Brian atterrit on ne sait comment dans les bras de Billy, si bien qu'il se retrouva coincé entre eux lorsque Billy étreignit sa mère en larmes, s'efforçant d'étouffer ses propres sentiments, car les pleurs, la tristesse, les ondes tragiques, c'en était vraiment trop, mais au moins l'enfant était-il là pour atténuer le choc. « Au revoir, m'man », murmura Billy avant de sortir de la cuisine, tenant toujours Brian et talonné de si près par Patty qu'elle lui marchait pratiquement sur les pieds. Dans l'allée, Kathryn aidait le chauffeur à charger les affaires de Billy dans le coffre.

« Sois prudent », lui cria Patty, debout sur la véranda. Secouée de sanglots, elle n'était plus qu'une éponge imbibée de larmes et de morve. « Ne fais pas l'idiot, et ramène ton cul à la maison. »

Billy huma une dernière fois les cheveux de son neveu d'où émanait une odeur riche d'herbe printanière et de pain maison encore chaud, puis il le rendit à Patty. Ils s'embrassèrent, tous les trois serrés l'un contre l'autre.

« Si je ne suis pas là pour le faire, murmura Billy à sa sœur, tu lui diras de ma part de ne jamais s'engager dans l'armée. »

Kathryn attendait à côté de la voiture. Elle pleurait et riait en se moquant d'elle-même parce qu'elle pleurait, emportée par le tourbillon des événements. Plus tard, il se remémorerait la façon dont elle s'était agrippée à lui, comme si elle glissait le long du flanc d'une

falaise et qu'elle cherchât une prise à quoi se raccrocher. Elle ferma la portière derrière lui, puis se recula et lui adressa une parodie de salut militaire. Billy n'aurait pas été plus épuisé s'il avait couru un marathon. Il avait l'impression que son cœur allait lâcher et son visage fondre, mais déjà la voiture démarrait en marche arrière. Le plus dur était passé. Depuis le jardin, Kathryn agita la main, imitée par Patty depuis la véranda, qui portait Brian sur sa hanche, et derrière elles, à demi masqué par l'éclat de la double porte, Ray regardait, assis dans son fauteuil roulant. Billy jura à voix basse. La Town Car accéléra. Ainsi son père avait fait son apparition. Qu'est-ce qu'il était censé en penser ?

« Vous voulez un peu de musique ? » demanda le chauffeur. C'était un Noir costaud qui devait friser la soixantaine. Un épais bourrelet de chair débordait sur le col de son costume.

Non, merci, répondit Billy. Ils parcoururent plusieurs centaines de mètres avant que le chauffeur ne reprenne la parole. « C'est dur pour les familles, dit-il d'une voix aux inflexions de prédicateur. Mais si c'était pas le cas, ce serait pas bien, je suppose. » Il jeta un coup d'œil à Billy dans le rétroviseur. « Sûr que vous voulez pas un peu de musique ? »

Billy dit que oui, il en était sûr.

Ici, nous sommes tous des Américains

Billy songe que si on additionnait les richesses de tous les gens qu'il a connus au cours de sa vie, le chiffre sans doute astronomique obtenu ferait pâle figure en comparaison de la valeur nette inouïe que représente Norman Oglesby ou « Norm » comme l'appellent les médias, ses amis, ses collègues et les légions de supporters des Dallas Cowboys ainsi que le nombre encore plus impressionnant de ceux qui détestent les Cowboys et qui, pour quelque raison – sa suffisance, son arrogance, sa condescendance, sa façon de promouvoir « l'équipe de l'Amérique » en prostituant la marque « Cowboys » sous toutes ses formes, depuis les grille-pain jusqu'aux oignons de tulipe –, ne peuvent pas le sentir, même s'il leur faut reconnaître son génie dans l'art de faire rentrer le fric. Norm. L'A-normal. *Nahm*. Il occupe une place prépondérante dans les rêves de tous les fans, celle d'adversaire au cours d'innombrables discussions imaginaires et celle de symbole de réussite. Des jours durant, Sykes n'a cessé de répéter comment il allait te le traiter ce connard de Norm qu'a vendu Tresbnoski pour un paquet de pognon, et de te le lui dire : Hé Norm, t'as échangé ton champion des lignes arrière contre de minables stéroïdes sur pattes ? Mais quand vient son tour de se trouver devant le propriétaire des Cowboys, il s'aplatit et offre son ventre comme une chienne en signe de soumission.

« C'est un honneur de vous rencontrer, monsieur, dit-il d'une voix étouffée, pleine de respect. Je suis depuis toujours un fervent supporter des Cowboys.

– Tout l'honneur est pour moi, soldat Sykes, réplique Norm. Et moi, je suis depuis toujours un fervent supporter de l'armée des États-Unis ! »

Ce qui déclenche une ovation de la part de la petite foule. Vive Norm ! Ils sont dans une vaste salle nue située dans les entrailles du stade, un espace froid aux murs de béton et au sol recouvert d'une moquette tout-temps bon marché qui dégage de petits courants d'air glacials. On y a conduit les Bravo pour les présenter aux huiles du Club et à des invités choisis dans le cadre d'une réception intime, et environ deux cents personnes sont réunies là, dont beaucoup de

familles entières comme il convient en ce jour de Thanksgiving. C'est la grande classe : les hommes sont en costume-cravate, les femmes en tailleur fait sur mesure avec chaussures et sacs à main assortis. Certaines, cependant, jouant les gravures de mode, sont en jupes ou pantalons de cuir moulants et longs manteaux de fourrure. Il pourrait s'agir d'une assemblée de fidèles de la plus riche église de la ville, Notre-Dame-Anorexique de la Bourgeoisie Bling-bling. Les seules personnes de couleur sont les serveurs et plusieurs anciens footballeurs de bonne compagnie, les vedettes des années passées qui ont effectué de sages investissements et gardé les mains propres. Billy et Mango savent très bien qu'une telle réception exige un comportement exemplaire, mais à cause de la super-herbe d'Hector, ils ont du mal à ne pas craquer. Il est pratiquement impossible de ne pas éclater de rire, et si jamais ça se produit, nul ne sait où ça s'arrêtera. Un prêtre d'un certain âge qui zozote est à deux doigts de déclencher leur hilarité, de même qu'une femme dont les cheveux ressemblent à un caniche explosé. Ils sont dans cet état périlleux de trip paranoïaque où chacun se rend compte qu'ils ont fumé des pétards, ce qui est à la fois la chose la plus terrifiante et la plus drôle du monde.

« *Fais gaffe* », s'exhortent-ils mutuellement à voix basse, pouffant comme des asthmatiques ravagés. Penser à des trucs horribles : saignement rectal, poitrine déchiquetée, poumon perforé, ver solitaire qui sort par le nez.

« J'ai l'air comment ?

– Défoncé. »

Du coin de la bouche, ils chuchotent.

« Et maintenant ?

– Toujours aussi défoncé. »

Billy botte le cul de Mango qui se retourne et lui balance un direct dans les côtes, puis ils commencent à lutter discrètement, jusqu'à ce que Dime leur adresse un regard lourd de sens. Ils n'ignorent pas que c'est aussi dangereux que s'ils se trouvaient à bord d'un véhicule qui *yopiiii* ! part en dérapage incontrôlé, vous colle au siège, mais dès que Norm & Co. s'approchent pour le rendez-vous capital, ils savent qu'il est temps de mettre un terme à la bagarre et de se reprendre.

Norm. En chair et en os. La majeure partie de la vie est faite d'inertie et de dérive, et la brève saveur ou l'amertume d'une journée particulière tend à se fondre dans la suivante, si bien que tout se réduit à une espèce de grosse masse insipide. Il y a si peu d'instantanés à propos desquels il est possible de dire : Oui, c'était historique, c'était grand, et à l'évidence, il s'agit de l'un de ceux-là, car photographes et caméras suivent chaque pas de Norm. Il rayonne, ce qui ne signifie pas qu'il soit un bel homme mais plutôt qu'il émane de lui les puissantes radiations de la célébrité, et c'est là que réside le problème : l'esprit

s'efforce de faire coïncider la version médiatique et la version réelle de l'homme qui paraît plus grand que l'image mentale préconçue, ou peut-être plus large, plus vieux, plus rose, plus jeune, aussi les deux versions ne correspondent-elles pas, ce qui rend la scène quelque peu irréelle, mais de toute façon, Billy flippe. Il a rencontré le président en personne, mais si les nerfs ont valeur d'échelle, il est devant un truc beaucoup plus important, un véritable défi pour son identité mouvante. Se trouver face à des gens célèbres est une affaire délicate. Comment va-t-il sortir de la rencontre qui s'annonce ? Grandi ? Affermi ? Diminué ? Hier, il a demandé à Dime : Qu'est-ce que je vais lui dire ? Et Dime a grogné : Tu n'as rien besoin de lui dire, Billy. Norm parlera tout le temps. Tu dis juste, oui, Monsieur, non, Monsieur, et tu ris quand il lâche une plaisanterie. Tu n'auras rien d'autre à faire.

Norm s'avance pour accueillir les invités. Lorsqu'il arrive à la hauteur de Billy, celui-ci se sent prêt à défaillir. « Soldat Lynn, dit-il, s'interrompant pour examiner Billy de haut en bas d'un œil appréciateur. J'étais impatient de faire votre connaissance », et Billy a l'impression de léviter, porté par une vague chauffée à blanc de lumière jaillie des projecteurs et des flashes éblouissants, un genre de meringue fumigène, et sous l'effet de l'herbe, il lui semble que tout oscille et se déroule au ralenti. Norm lui agrippe la main, *waouh !* une poigne de chef de meute – mon vieux, t'as plus qu'à lever la patte et à asperger la salle ! *Fierté*, dit-il, mais comme sur une bande qui détonne, le mot se déforme et s'amplifie dans les oreilles de Billy *fffierrrrrrtttté*. Puis courage, *couuuOUUURRaaage*. Service, *sssserrrrRRRvvvvicce*. *SssssacccrRRRliiiffiice*. *HoooNNNnnneurrr*. *DééeteerrRRRminaaAAATion*.

« Vous êtes un de nos petits gars du Texas », continue Norm, et ses mots sont mâchés, épaissis, comme s'il portait des bagues sur les dents. « De Stovall, c'est ça ? Du côté des champs pétrolifères ? » Il remarque les médailles épinglées sur la poitrine de Billy et déclare qu'il est spécialement fier de lui, un « Texan comme nous », mais qu'il n'est pas surpris, pas du tout surpris, car c'est naturel qu'un Texan se distingue au service militaire.

« Tout le monde sait que les Texans font les meilleurs combattants », enchaîne-t-il. Il sourit, ce n'est pas à proprement dit une plaisanterie, plutôt une forme malicieuse de vantardise texane. « Audie Murphy, les héros d'Alamo, vous appartenez maintenant à cette glorieuse lignée. Vous le saviez ?

– Je n'ai jamais pensé cela, monsieur. » Billy a dû donner la réponse qui convient, car des rires chaleureux montent de la foule, oui, les gens le regardent, le visage au bord du cercle des projecteurs, les yeux bombés et ovoïdes comme des yeux de poisson. L'adrénaline chante

dans la tête de Billy comme une scie électrique. Norm parle. Norm lui tient tout un discours. Il mesure deux ou trois centimètres de plus que Billy. C'est un homme de soixante-cinq ans en pleine forme, le cou épais, les cheveux teints couleur pêche, la tête trapézoïdale, large à la base et qui va en se rétrécissant vers les tempes et le front couronné de cheveux soigneusement lissés. Ses yeux sont d'un bleu spectral de fission à froid, mais c'est le terrain d'essai de son visage qui effraie et fascine, cette tronche fameusement tirée, remodelée, trafiquée, exfoliée qui, des années durant, a fait la une des infos locales et nationales, la saga publique des liftings de Norm. Le résultat est fascinant, clinquant, à l'instar d'une exposition-vente d'attractions de foire remises à neuf. Sa bouche semble avoir subi quelques tours de vis en trop. Les plis vaguement asiatiques aux coins de ses yeux traduisent la séduction et même une sensibilité féminine, comme s'ils avaient été copiés sur une illustration sexy du mythe de Pocahontas. Sa peau est de la teinte ocre d'une vieille tache de ketchup longtemps frottée. Ce travail de ravalement n'est ni bon ni mauvais, il est simplement cher, et Billy se dira plus tard qu'on pourrait produire à peu près le même effet en se collant des billets de mille dollars sur la figure.

« Grâce à vous, l'Amérique a retrouvé sa fierté », poursuit Norm, affirmation prenant la forme de minuscules bulles qui éclatent dans le cerveau de Billy. L'Amérique ? Vraiment ? Tout le putain de pays ? Mais les gens applaudissent et Billy n'a pas le courage de discuter, ensuite on le présente à Mrs Norm, une femme d'un certain âge bien conservée, coiffée d'un nuage bouffant de cheveux bruns. Elle est jolie. Le regard de ses yeux violet foncé est plutôt vague. Son sourire de façade ne trahit rien, et Billy en déduit qu'elle est sous traitement ou bien qu'elle réserve son énergie pour autre chose. Si c'est par snobisme, ça ne le dérange pas, car la première dame des Dallas Cowboys n'a-t-elle pas plus que toute autre le droit et le privilège d'être une belle salope ? En fait, l'idée même lui provoque un début d'érection – *Putain, s'exhorte-t-il, calme-toi ! elle a l'âge d'être ta mère* – mais le reste du clan vient l'entourer, les enfants de Norm, les maris et les épouses des enfants, puis le troupeau grouillant des petits-enfants qui, chacun, paraît doté de la tête trapézoïdale des Oglesby, après quoi un gentil désordre s'installe. Les gens sont excités. En présence des Bravo, ils pétillent de gaieté, et même les plus influents et les plus riches s'égarent un peu. Est-ce parce qu'ils reniflent l'odeur du sang ? Les inconnus en prennent à leur aise avec le jeune corps de Billy, ils lui pétrissent les bras et les épaules, lui agrippent les poignets, lui assènent des claques viriles dans le dos. Ils s'épanchent. Ils font serment d'allégeance et de gratitude éternelle. Une vieille dame d'allure majestueuse lui demande son âge. « Vous avez l'air si jeune ! »

s'exclame-t-elle après qu'il lui a répondu puis, incrédule, elle secoue la tête et tourne les talons. Des petits garçons en veste et cravate lui réclament des autographes. Quelqu'un lui tend un Coca dans un gobelet en plastique. Avant la *Tournée de la Victoire*, il détestait les réceptions et leurs bavardages fiévreux, leur agitation, leur fiébrilité, mais maintenant, il ne trouve pas si désagréable que des gens désirent réellement lui parler.

« Vous étiez à la Maison Blanche, lui dit un homme.

– En effet.

– Vous avez rencontré George et Laura ? demande sa femme avec espoir.

– On a vu le président et Cheney.

– Ça a dû être quelque chose !

– Oui, oui, répond aimablement Billy.

– De quoi avez-vous parlé ? »

Billy rit. « Je ne me souviens pas ! » Et c'est vrai, il a oublié. Il y a eu des échanges de plaisanteries, des histoires d'hommes assez bon enfant. Des tas de sourires, des tas de poses théâtrales pour les photos. À un moment, Billy s'est rendu compte qu'il attendait que le président manifeste... quoi ? De l'embarras ? De la honte ? À cause du merdier dans lequel on s'est manifestement fourrés. Mais le commandant en chef semblait très content de l'état des choses.

« Vous savez, reprend la femme, se penchant comme pour livrer une information confidentielle, nous considérons George et Laura comme faisant partie des nôtres. Ils reviendront à Dallas à la fin de leur mandat à Washington.

– Ah bon ?

– Nous étions à la Maison Blanche il y a deux semaines, dit l'homme. On donnait un dîner officiel en l'honneur du prince Charles et de Camilla. Vous savez, ces membres de la famille royale sont des gens très bien, sans prétentions ni rien. On peut discuter de tout avec le prince Charles. »

Billy hoche la tête. Il y a un instant de silence. Juste à temps, il demande : « Et vous avez discuté de quoi ?

– De chasse. Il est comme moi, il préfère le gibier à plumes. La grouse et le faisan, surtout. »

Plusieurs couples, beaux, bronzés, ont engagé la conversation avec le commandant Mac. Il acquiesce d'un geste, fronce les sourcils, fait la moue – bref, il affiche tous les signes d'une attention indéfectible. Dime et Albert ont été aspirés par l'entourage de Norm, et Billy trouve ça rassurant, c'est la preuve que le truc de Dime est si fort qu'il vole même à ces grandes altitudes. *Américains*, pense-t-il en promenant son regard autour de la salle, *ici, nous sommes tous des Américains*. C'est comme prendre d'un seul coup conscience qu'on a une langue dans la

bouche, une présence sur laquelle avant, on ne s'interrogeait pas. Mais ils sont différents, ces Américains-là. Ce sont les privilégiés. Ils s'habillent bien, se soignent bien, connaissent bien le monde des investissements complexes et profitent bien des plaisirs de la vie – restaurants étoilés et grands vins, doués pour les jeux et les sports, familiers des capitales européennes. S'ils ne sont pas tout à fait aussi beaux que les mannequins ou les acteurs de cinéma, ils n'en possèdent pas moins la vitalité et le style, mettons, des personnages dans les publicités pour le Viagra. Le temps passé avec les Bravo n'est que l'un parmi la multitude des plaisirs qui leur sont offerts, et à cette idée, Billy éprouve quelque amertume. Il n'est pas tant jaloux que profondément terrifié. La peur de retourner en Irak est l'équivalent de la plus noire des pauvretés, et c'est ainsi qu'il se sent en ce moment, pauvre, comme un enfant sans abri déguenillé soudain projeté au milieu de milliardaires. La peur mortelle est le ghetto de l'âme humaine, et s'en libérer, c'est un peu, sur le plan psychique, comme hériter de cent millions de dollars. C'est ça qu'il envie chez ces gens-là, le luxe de la terreur considérée comme objet de discussion, et en cet instant, il s'apitoie tellement sur son sort qu'il pourrait fondre en larmes.

Je suis un bon soldat, non ? se dit-il. Alors, qu'est-ce que ça signifie quand un bon soldat se sent ainsi ?

N'aie pas peur, disait Shroom. Parce que tu vas avoir peur. Aussi, quand tu commences à avoir peur, n'aie pas peur. Billy y a beaucoup réfléchi, pas seulement au côté zen, mais à ce que ça veut dire d'avoir une trouille bleue. Shroom, de nouveau : la peur est la mère de toutes les émotions. Avant l'amour, la haine, la rancune, le chagrin, la rage et tout le reste, il y avait la peur, et la peur a engendré toutes les autres émotions, et comme chaque membre des troupes de combat le sait, la peur prend autant de formes que les Esquimaux ont de mots pour « neige ». Passez ne serait-ce qu'un peu de temps au sein des forces spéciales, et vous constaterez quelles formes terribles elle peut adopter. Billy a vu des hommes hurler sous son emprise, d'autres jurer sans pouvoir s'arrêter et d'autres encore perdre l'usage de la parole. Perdre le contrôle du sphincter ou de la vessie, classique. Rire, pleurer, trembler, demeurer hébété, classique. Un jour, un officier a roulé sous son Humvee pendant une attaque à la roquette, et il a ensuite carrément refusé de sortir de là. Il y a aussi le capitaine Tripp, un type plutôt bien dans l'action, mais quand ça barde pour de bon, ses sourcils battent comme une toile défaite sous les rafales de vent. Ses soldats pourraient se sentir gênés pour lui, mais personne ne le méprise, car il s'agit d'un pur réflexe moteur, une rébellion du corps. Certaines réactions au stress du combat sont inscrites dans les gènes aussi sûrement que les cheveux en épis ou les pieds plats, alors que

pour quelques rares élus, la peur semble ne même pas se manifester. Le sergent Dime, par exemple, que Billy a vu marcher, enfournant tranquillement des M&M's, pendant que les mortiers pleuvaient autour de lui. De même, un homme peut n'éprouver aucune peur un jour et flipper complètement le lendemain. Ça envahit l'esprit. Le hasard. Il en a plus qu'assez de vivre avec ce poids quotidien, non seulement la peur animale normale de la douleur et de la mort, mais aussi la peur particulièrement humaine de la peur elle-même, pareille à un CD qui saute, une boucle autoréférentielle qui ne cesse de se rétrécir et qui n'est peut-être qu'un aspect de la folie. Ainsi, nos autres émotions auraient peut-être évolué en tant que mécanismes destinés à préserver notre santé mentale. Et on commence alors à percevoir l'humain jusque dans les sentiments de haine. Le corps en meurt parfois de fatigue, mais cela peut aussi être comme une migraine qu'on se croit à même de dominer par la raison en étudiant la douleur, en l'analysant, en la décomposant en ions et en atomes, en se plongeant de plus en plus loin dans la théorie à son sujet jusqu'à ce qu'elle se dissolve dans une flatuosité de logique, ce qui n'empêche pas qu'après, on ait encore mal au crâne.

Telles sont les pensées de Billy pendant qu'il échange des banalités sur la guerre. Il essaye de faire profil bas, mais les gens orientent la conversation vers le drame et la passion. Ils supposent que quand on est un Bravo, on est là pour parler de la guerre, parce que, voyez-vous, si Barry Bonds était là, ils parleraient de base-ball. Vous ne croyez pas que... Convenez-vous que... Vous devez admettre que... Ici, la guerre est un problème à résoudre par un raisonnement correct et l'attribution des ressources nécessaires, tandis que le drame et la passion résultent de l'objectif des terroristes qui est de dominer le monde. De détruire. *Notre mode de vie ! Nos valeurs ! Nos valeurs CHRÉTIENNES !* Billy sent sa tête se vider.

« Excusez-moi, les interrompt un cadre des Cowboys. Nos soldats m'ont l'air un peu à sec. Encore un verre ? »

Billy fait tinter les glaçons dans son gobelet. « Merci, monsieur, un autre Coca, ce serait avec plaisir.

– Venez avec moi. Pardon, pardon... » Le type le prend par le coude pour le piloter vers le bar à travers la foule. Dans la culture d'entreprise des Cowboys, tous les cadres doivent apparemment ressembler aux vendeurs d'une concession Ford et celui-là – il se présente, Bill Jones –, se coule dans le moule. Lisse, le cheveu déjà rare, le visage plein, le ventre d'une femme à plus de trois mois de grossesse, il dégage néanmoins des vibrations que Billy perçoit tout de suite, celles d'un bon outil d'agression contrôlée. Tous ses mouvements semblent dégager une sorte d'impatience fluide.

« Vous vous amusez bien ?

– Oui, monsieur. »

Mr Jones rit. « Vous me donnez l'impression de quelqu'un qui aimerait changer de décor. »

Billy sourit, hausse les épaules. « Les gens sont gentils, ici. »

Mr Jones rit de nouveau, peut-être plus sèchement cette fois. « Oui, oui, ils sont gentils. Et ils sont ravis de vous rencontrer, les gars. Vous faites une équipe impressionnante.

– Merci. » Billy remarque une bosse sous l'aisselle de Mr Jones. Il porte un flingue. Billy résiste à l'envie soudaine mais impérieuse de lui écraser l'œsophage et de le désarmer, rien que par souci de sécurité.

« Tous les membres de votre équipe sont soudés. Ils soutiennent la guerre, ils soutiennent l'Amérique. Et ils ne craignent pas de dire ce qu'ils pensent.

– Oui, monsieur.

– Vous savez, je parle politique comme tout le monde, mais je préférerais nettement parler football. Et vous ?

– Je préférerais parler de n'importe quoi plutôt que de politique, monsieur. »

Mr Jones a un autre rire bref. Billy semble fournir les réponses correctes, mais il reste sur ses gardes.

« C'est vous qui êtes du Texas ?

– Oui, monsieur.

– Supporter des Cowboys ?

– Depuis toujours. » Billy a mis un peu de punch dans sa réponse afin de paraître dans le ton.

« Voilà qui fait plaisir à entendre. On va tâcher de vous offrir une belle victoire tout à l'heure. Harold, dit-il au barman noir, si vous serviez un Coca bien glacé à notre jeune ami ? On rajoute un petit remontant dedans ? » Il jette un coup d'œil complice à Billy.

« Une larme de Jack Daniel's, ce serait pas de refus. Bien qu'en principe, ce soit pas permis.

– Ne vous inquiétez pas, on ne va pas le crier sur les toits. Je peux faire quelque chose d'autre pour vous ? »

Billy se demande pourquoi ce type se donne tant de peine pour lui. « Eh bien, pour être franc, monsieur, j'ai un peu mal à la tête. Quelques comprimés d'Advil ou autre seraient les bienvenus.

– Patientez une seconde. » Mr Jones prend son portable, pianote plus vite qu'on ne le croirait possible avec ses doigts boudinés qui arborent non pas une mais deux énormes bagues de Super Bowl. Billy tâche de détacher son regard de ces espèces de crustacés bulbeux, purs produits de l'art de la joaillerie. Il s'empare de son verre et se tourne vers la salle. Du milieu de la foule, Mango, hilare, lui lance un regard étonné, puis le rideau des visages se referme sur lui, ce qui a l'air de faire partie du gag. Les invités se pressent autour de Norm, pareils à

un essaim de corps qui voltigent, et Billy se dit que c'est une occasion d'apprendre, une chance d'approcher un as de la manipulation. Norm possède un talent légendaire pour manœuvrer son public. Charisme, charme, beaucoup de présence, il met tout cela dans le sourire et le mot personnel qu'il adresse à chacun, et il est le pivot, le centre de la pièce, si bien que Billy voit comment il gère la situation, mais pourtant, pourtant... Il est trop, il est Norm. Il s'applique tellement. Il fait tous les gestes qu'il faut, mais il trahit le stress d'un vendeur ou celui d'un acteur médiocre qui connaît son texte mais semble gêné par un col trop serré, un sous-vêtement mal ajusté. Norm est pétri d'assurance, sans nul doute, et c'est le roi de la fatuité, mais son assurance est de celles qu'on obtient par le biais d'ouvrages achetés dans les rayons développement personnel et de mantras de motivation, une assurance apprise comme on apprend une langue étrangère, de sorte que l'accent subsiste dans son langage corporel sous forme d'un léger craquement arthritique qui affecte tous ses sourires et ses gestes.

Pénible à regarder et manquant de la dignité élémentaire – est-ce la raison pour laquelle on l'agresse tout le temps ? Des histoires circulent à propos d'étranges situations : Norm conspué à South Beach à Miami, conspué de nouveau sur le champ de courses de Churchill Downs, malmené par une bande de jeunes gestionnaires de « hedge funds » dans les toilettes du club « 21 » à New York. Cependant, cela doit le servir d'une manière ou d'une autre, puisque c'est lui le propriétaire de l'équipe. Billy promène son regard sur les membres du clan Oglesby. Ils s'appliquent tout autant que Norm, pareils à des clés sur un câble électrifié qui s'entrechoquent et étincellent, arborant tout le clinquant et le tape-à-l'œil de vendeurs, et Billy tente de s'imaginer vivre ainsi, toujours en représentation, toujours sur scène à projeter le meilleur de ses énergies vers le public.

Bon Dieu, tu parles d'un boulot. Davantage que de la compassion, c'est du respect que Billy éprouve à leur égard, du respect pour la discipline sans doute nécessaire à se lever chaque matin et à porter sur son dos toute la communauté des Cowboys.

Mr Jones coupe la communication et se tourne vers Billy. « On vous apporte tout de suite des comprimés.

– Merci, monsieur. » Billy s'efforce de ne pas regarder la bosse que fait l'étui de revolver. « Et merci pour tout ça. » Il désigne la foule. « C'est formidable.

– Nous sommes très heureux d'avoir parmi nous de braves jeunes gens comme vous. C'est un honneur de vous accueillir.

– Y a une chose que j'aimerais savoir, lâche Billy, rendu soudain intrépide ou inconsidéré par la rasade de bourbon qu'il vient d'ingurgiter. C'est comment vous faites. Tout ça, je veux dire.

Comment vous vous débrouillez ? » Il hésite, se creuse la cervelle pour trouver des mots propres au domaine financier qui paraissent intelligents. « Comment vous avez commencé, vous voyez, d'où vient l'argent pour... pour le stade ? Le terrain, la construction, tout ça, plus les joueurs à payer, les entraîneurs, ça représente quand même une petite fortune, non ? »

Mr Jones rit, plutôt gentiment. « Le football professionnel est une affaire à forte intensité capitalistique, c'est vrai, répond-il sur le ton d'un professeur s'adressant à un attardé mental. Le secret, c'est le ratio d'endettement par rapport au cash-flow, à savoir si on peut générer une source de revenus suffisante pour servir la dette tout en faisant face aux obligations courantes. C'est donc une bonne question. Et c'est même LA question. Vous avez précisément mis le doigt dessus. »

Billy hoche la tête comme s'il le savait depuis le début. « Oui, mais d'un simple point de vue tactique... mettons, le jour où Mr Oglesby a décidé qu'il voulait acheter les Dallas Cowboys, comment il a procédé ? Bon, je me doute qu'il n'a pas sorti sa carte de crédit en se disant, Tiens, je crois que je vais m'offrir les Cowboys aujourd'hui. »

Mr Jones sourit. « Non, ça ne s'est pas passé tout à fait comme ça. Mais permettez-moi de vous dire une chose : le ratio d'endettement est une merveille, et entre de bonnes mains, il peut littéralement déplacer des montagnes. Et Norman Oglesby, mon patron, eh bien, c'est un génie quand il s'agit de monter une opération. Je n'ai jamais connu quelqu'un doué d'un tel don pour les chiffres, et c'est le meilleur négociateur du monde. Je l'ai vu se mettre dans la poche une salle remplie de banquiers d'investissement et obtenir le marché qu'il voulait, et croyez-moi, ils n'étaient pas nés de la dernière pluie. Ils avaient l'habitude de parvenir à leurs fins, mais pas ce jour-là. »

Putain, pense Billy, on parle business. Il tient une véritable conversation d'adulte avec un responsable de haut rang des Cowboys, un Moment Extraordinaire dans sa vie, bien qu'il n'ignore pas qu'il arrive à peine ou peut-être même pas du tout à suivre et que Mr Jones cherche uniquement à lui faire plaisir. N'empêche qu'il est là et qu'ils causent. « Ratio d'endettement », dit Mr Jones

capitaux propres/retour sur capitaux propres

source de revenus/crédit revolving

immobilisations financières/emprunts sur...

marketing

branding

goodwill

bilan

amortissement

% à long terme

organisme de prêt
ou
capitaux propres au lieu de...

SYNDICAT DES JOUEURS !!!!

Salaire Maximum

baisse
fonds
obligations

Le téléphone de Mr Jones grelotte. Il consulte l'écran, décoche un sourire à Billy puis s'éloigne. Billy reprend un Coca, s'écarte du bar et réfléchit. La vie à l'armée a été un cours intensif à l'échelle du monde, au point qu'il se trouve dans un état constant d'émerveillement en songeant à la façon dont les choses se font. Les stades, par exemple. Les aéroports. Les réseaux d'autoroutes. Les guerres. Il veut savoir comment on les finance, d'où viennent les milliards. Il imagine un monde parallèle confus fondé sur les mathématiques qui existe non seulement à côté mais aussi au milieu du monde physique, une couche de chiffres style *Matrix* au travers de laquelle les humains de chair et de sang évoluent comme des poissons dans le varech. C'est là que vit l'argent, un royaume basé sur les nombres entiers, les codes et la logique ainsi que sur les modules géométriques de cause et d'effet. Le royaume des marchés, des contrats, des transactions, un univers de délicats vecteurs composés de fibres optiques par lesquels des sommes époustouflantes, des richesses mystérieuses sont envoyées aux quatre coins de la planète sur des rayons de lumière. On se figurerait la chose la plus immatérielle qui soit, alors qu'en fait, c'est la plus réelle, mais il n'a aucune idée de la manière dont on pénètre dans ce monde sinon, peut-être, en passant par cet autre territoire étranger nommé université, et celui-là, il ne le connaîtra pas. Il ne retournera jamais à l'école, et cette seule pensée réveille toute une flopée de ras-le-bol et autres mauvais souvenirs qui remontent à la maternelle, sans oublier l'ennui colossal à vous rendre abruti rattaché à ces années-là. S'il y avait quelque chose à apprendre dans les écoles publiques du Texas, il n'a jamais su quoi, et c'est seulement ces derniers temps qu'il a commencé à sentir le manque, l'énorme crime que constitue son ignorance sanctionnée par l'État tandis qu'il s'évertue à comprendre le monde au-delà des limites du sien. Comment il fonctionne, qui gagne, qui perd, qui décide. Ce n'est pas une mince affaire, cette question. Par certains côtés, c'est peut-être même tout. Un jeune homme doit savoir quelle est sa place dans le monde, et ce n'est pas qu'une histoire de dignité humaine élémentaire, c'est aussi fondamental que les moyens de survie, et ce qu'on peut espérer gagner par un effort honnête...

Aieeeee !!!

« Je te tiens, mon gars. Tu décroches encore.

– Bon Dieu, sergent !

– Si on était en Irak, tu serais mort.

– Si on était en Irak, y aurait pas des nanas en pantalon de cuir. Bon sang, sergent. » Billy rectifie sa tenue, se tâte la poitrine avec précaution. Pendant qu'il était absorbé dans ses pensées, le sergent Dime s'était glissé derrière lui et lui avait noué un bras autour de la gorge tout en lui tordant férocement le mamelon gauche.

« Je crois que vous m'avez arraché le néné, sergent. »

Dime rit. Il commande un Sprite au bar. C'est un homme à Sprite, rien que du Sprite, light si possible.

« Sergent Dime, c'est quoi le ratio d'endettement ? »

Dime en recrache sa gorgée de Sprite. « Qu'est-ce qui t'arrive, Lynn, tu lis *Forbes* derrière mon dos ? Où est-ce que t'as entendu parler de ratio d'endettement ?

– Ce type là-bas... » Billy indique Mr Jones d'un mouvement du menton. « Il dit que le ratio d'endettement est le secret du succès de Norm.

– Ah, il a dit ça. » Dime observe Mr Jones. « Le ratio d'endettement, Billy, c'est une manière de parler de l'argent des autres. Comme dans emprunt. Dette. Crédit. Mont-de-piété. Employer l'argent des autres afin de gagner de l'argent pour soi.

– J'aime pas les dettes, dit Billy. Devoir de l'argent, ça me rend nerveux.

– Historiquement, c'est une position raisonnable. » Dime croque un glaçon, *crunch*. « Mais je ne suis pas certain que la raison compte encore beaucoup.

– Et Norm ?

– Oui ?

– Vous voulez dire qu'il est pas raisonnable ?

– Je ne suis même pas sûr qu'il existe. »

Billy rit, mais Dime n'esquisse pas le moindre sourire.

« Il y a pourtant une chose que je sais.

– Laquelle, sergent ?

– Il bande à mort pour Albert. »

Billy opte pour le silence.

« Quand on règne sur la ligue nationale de football, je présume qu'il ne reste plus qu'Hollywood à conquérir. Il est tout le temps sur le dos d'Albert au sujet du cinéma.

– Et Albert, qu'est-ce qu'y fait ?

– Il gère. Il bosse.

– Pour notre film ?

– Y a intérêt. C'est nous qui l'avons amené ici. »

Ils se taisent. Mr Jones a rejoint un groupe d'invités bien habillés. Même quand il rit, il a le regard aiguë, le corps en alerte. Jeune et fort comme il est après son instruction militaire, Billy pense qu'il aurait du mal à prendre le dessus sur lui dans une bagarre.

« Vous voyez, ce type là-bas, celui dont je parlais ? Il est armé. »

Dime ne paraît pas impressionné. « Je croyais que tous les Texans l'étaient.

– Ouais, mais ici ? C'est ridicule. » Billy est surpris par l'intensité de son exaspération. « Y a qu'un flic pour porter un revolver dans un stade, alors dans ce cas, y aurait un million de flics ici ? Il se figure peut-être qu'il va descendre tous les terroristes à lui tout seul. »

Dime, amusé, se tourne vers Billy. Puis il se raidit, s'approche de lui à le toucher. Billy retient sa respiration, mais c'est trop tard.

« Espèce de sale con, tu as continué à boire.

– Juste un peu, sergent.

– Est-ce que je t'ai donné l'autorisation de consommer encore de l'alcool ?

– Non, sergent. »

Dime jette un coup d'œil sur le gobelet dans la main de Billy. « Tu as un problème ?

– Non, sergent.

– Dans deux jours, on est de retour là-bas, en plein merdier, tu n'as pas oublié ?

– Non, sergent.

– T'as pas intérêt à te torcher !

– Oui, sergent Dime.

– Tu t'imagines que les hadjs vont nous foutre la paix parce qu'on passe ici pour des héros ?

– Non, sergent Dime.

– Tu as raison, ils vont nous tomber sur le râble. Et si je ne peux pas compter sur toi... » Dime se recule d'un pas. Il a l'air soudain chagriné. « Billy, je vais avoir besoin de toi. Il faut que tu m'aides à veiller à ce que les autres rigolos s'en sortent vivants. Alors, me laisse pas tomber. »

Et aussitôt, Billy a le cœur brisé. Dime est le genre d'homme pour qui on préférerait donner sa vie plutôt que le décevoir.

« Ça ira, sergent. Je suis en superforme. Vraiment.

– Vraiment ?

– Oui, sergent. Vous inquiétez pas pour moi.

– Très bien. Alors, contente-toi de boire de l'eau. »

Billy est donc à l'eau quand A-bort et Crack s'avancent, la bouche fendue d'un large sourire, l'allure de guépards qui ont des débris de chair et d'os coincés entre les dents.

« Quoi ?

– La vieille à Norm.
– Et alors ?
– On veut se la faire. Tous les deux.
– Tu déconnes. Elle a quoi, dans les cinquante-cinq ans.
– Je m'en tape de son âge, répond A-bort. Regarde-la. Cette garce est salement baisable.

– J'ai toujours eu envie d'enfiler une riche salope bourrée de fric, ajoute Crack.

– C'est vulgaire ce que tu dis. » Billy a parlé avec feu, et sa réaction puritaine l'étonne lui-même. « Vous êtes dégoûtants. On est ses invités et vous lui manquez de respect. »

Mango les a rejoints. « On lui manquera de respect que si ça arrive. C'est juste des mots. Y se la feront jamais cette bonne femme.

– Attends et tu verras, réplique Crack. Je te parie cent dollars à cinq contre un que je me l'envoie.

– Vous êtes nuls, dit Billy, jouant toujours les enfants de chœur.

– Je prends, dit Mango.

– Moi aussi, dit A-bort.

– Tu veux dire quoi, que je la tringle ou que toi aussi tu la tringles ? » lui demande Crack.

Avant qu'ils n'aient pu éclaircir ce point, un autre cadre des Cowboys s'approche. On dirait un faux raccord vidéo : un instant les Bravo sont les plus répugnants des pervers du coin, et l'instant d'après, ils sont la colonne vertébrale, l'essence de la nation, oui, ce sont quasiment des saints, des guerriers, ce sont les anges, les croisés dont rêve l'Amérique. Le type pose une pile de *Time* sur le bar et leur demande des autographes, là, sur la couverture, et aussi page 30 où débute l'article : « Épreuve de force au canal Al-Ansakar : le hameau d'Ad-Wariz sur le canal Al-Ansakar est un trou perdu, même selon les critères irakiens, composé de quelques huttes en torchis éparpillées ça et là et de fermes de subsistance. Mais pendant deux heures terribles au matin du 23 octobre, ce petit village est devenu l'épicentre de la guerre de l'Amérique contre la terreur. »

Suivent six pages de texte et de photos, plus un schéma en 3D avec des flèches et des légendes qui ne se rapportent à aucune bataille dont Billy se souvienne. Ce n'est même pas un Bravo qui figure sur la couverture, mais le sergent Daiker de la Troisième section, un gros plan flou de son redoutable visage aux traits tendus. « Il semblerait que cette bande d'insurgés avait choisi de mourir, a déclaré le colonel Travers au *Time*, et nos hommes étaient tout disposés à les y aider. » C'était vrai d'un côté comme de l'autre, mais ce n'est qu'à la fin qu'ils se sont décidés, huit ou dix kamikazes qui ont jailli des roseaux en courant, en hurlant et en tirant à l'arme automatique, un ultime rush orgasmique de martyrs vers les portes du paradis musulman. Pendant

toute sa vie militaire, on rêve d'un moment pareil, et chaque soldat s'en est donné à cœur joie, déclenchant un feu d'enfer, et les hadjs ont explosé, cheveux, dents, yeux, mains, têtes éclatées comme des melons, poitrines réduites en chair à pâtée, un spectacle auquel on ne pouvait pas croire, qu'on n'oublierait pas, qui ne laisserait jamais l'âme en paix. Oh ! mon peuple ! La pitié n'était pas de mise, point final. C'est seulement plus tard que l'idée en est venue à l'esprit de Billy, et seulement dans le contexte de l'absence de pitié en ce lieu, un défaut d'options qui remonte si loin dans l'histoire que la pitié n'existe peut-être plus là-bas depuis la naissance de tous ceux qui ont combattu sur le champ de bataille.

Les Bravo signent. Ils ont signé des dizaines de *Time* au cours de ces deux dernières semaines, et des exemplaires ont déjà été mis en vente sur eBay, mais peu importe. Le cadre ramasse les magazines, l'air innocent de l'avocat qui vient de tromper son monde.

« Les Destiny's Child sont arrivées ? lui demande Crack.

– Je ne suis pas au courant de ces trucs-là, mon vieux.

– On espère pouvoir parler un peu avec elles. »

Le type éclate de rire. « Vous êtes de leurs amis ? »

C'est gonflé. Qui sait s'il ne se moque pas d'eux ?

« On est des fans, répond Mango sans mollir.

– Fiston, je serais inquiet si vous ne l'étiez pas. Tenez, je vais aller voir. »

Oui, oui. Les Bravo commandent une petite tournée de Jack-Coca, et Harold se conduit en chic type, cachant la bouteille sous le comptoir pendant qu'il les sert. Ils ont juste le temps de vider leurs verres avant qu'on les rassemble pour les conduire dans le couloir glacial où Josh les briefe au sujet de la conférence de presse. Il tient maintenant un écritoire à pince. Ses cheveux forment un coin triangulaire parfait. Sa personne tout entière donne l'impression de sortir de chez le teinturier.

Les pom-pom girls seront là ?

« Oui, il y aura des pom-pom girls. »

Whaouhhhhhh ! Et les numéros de strip-tease ?

« Pas de strip-tease devant la presse, les gars. »

Qu'est-ce qu'on est censés faire à la mi-temps ?

« Je n'ai pas encore les détails. Je ne sais pas exactement. En tout cas, Trisha a prévu quelque chose pour vous. »

C'est qui, cette Trisha ?

« Allons, les gars, c'est la fille de Mr Oglesby. Vous venez de la voir. Elle organise les spectacles à la mi-temps depuis six mois. »

Dites-lui qu'on sait chanter !

« Je ne doute pas que vous soyez d'excellents chanteurs, mais nous avons Destiny's Child pour ça. »

Ouais, on voudrait rencontrer...

« Je sais, je sais, les gars, mais c'est Destiny's Child. Vous présenter à elles est peut-être au-delà de mes compétences. »

Y a que toi qui peux, Jash

« Je vais me renseigner, mais je ne peux rien vous garantir. »

Nouveaux rires, quelques hurlements de loup. Les Bravo sont excités. Ils restent là assez longtemps pour réaliser qu'ils attendent quelque chose, Norm en fait, du moins est-ce lui qui arrive accompagné de la nuée de son entourage comprenant un photographe, un caméraman, plusieurs membres de sa famille et une grande partie des cadres supérieurs des Cowboys.

« Prêts ? demande Norm, gratifiant les Bravo d'un sourire épanoui. Je suppose que vous êtes des pros dans ce domaine, maintenant. » Il prend l'un de ses petits-fils dans ses bras, puis ils s'enfoncent dans le labyrinthe du stade, aussi inextricable que les entrailles d'un cuirassé. Billy a les tempes qui cognent, mais Josh, si empressé et si dévoué, a encore oublié ses Advil. La douleur forme une espèce d'aura ou d'enveloppe autour de sa tête, trouée de zones de souffrance bien précises, comme si un pistolet à clous lui tirait des pointes dans le crâne.

Devant la salle de presse, Norm repose son petit-fils et se place près de la porte pendant que les Bravo se mettent en rang. « Parfait, murmure-t-il, génial, fantastique, extraordinaire », un blabla nébuleux composé d'un enchaînement de superlatifs qui ne s'adresse à personne en particulier. C'est un peu gênant de le voir ainsi, comme si, au cours d'un anniversaire, on regardait l'enfant le plus gros tourner autour du gâteau, regrettant manifestement de ne pas pouvoir l'avoir pour lui tout seul. Quoi qu'il en soit, Norm franchit le seuil le premier, et son entrée déclenche des cris perçants cataclysmiques poussés par les pom-pom girls que Billy aperçoit quand il s'avance à son tour, des filles qui agitent leurs pompons, qui frappent du talon de leurs bottes, et soudain, le rugissement se métamorphose en un chant cadencé à quatre temps, un hommage. Après tout, pourquoi pas, c'est leur boulot :

*Soldats américains, forts et fidèles,
Vous les meilleurs au monde,
Merci de nous assurer force et sécurité
Contre ceux qui nous veulent du mal !*

Billy grimpe sur l'estrade, envahi du sentiment que la guerre a atteint de nouveaux sommets de folie. Norm invite les hommes des médias à se lever – debout ! debout ! – et la foule en majorité masculine des quarante ou cinquante journalistes ne paraît pas spécialement ravie d'être ainsi manipulée, néanmoins ils se lèvent, applaudissent, sourient un peu à contrecœur, mais malgré eux, ils sont

touchés par l'événement, et Norm, après avoir englobé d'un geste les Bravo, lève les bras comme pour dire : Regardez ce que je vous ai apporté !

Il passe pour un génie du marketing, il est Norm, et assis là, dans l'éclat éblouissant et poussiéreux des projecteurs, Billy a la très curieuse impression qu'aucun d'eux n'existe ailleurs que dans l'esprit de Norman Oglesby. Norm rayonne, applaudit, désigne les Bravo. Ses yeux bleus brillent d'une lueur extraordinaire, non, d'une lueur sainte, et il a tellement confiance en la marque des Cowboys qu'il est persuadé que Dieu est de son côté. Quelle plus belle vocation pourrait-il exister ? Quel plus noble objectif ? Tout profit généré par l'équipe est l'œuvre de Dieu, et toute création doit se plier à Sa volonté.

La salle est une serre qui sent le plastique et la résine époxyde, imprégnée aussi de l'odeur de chaud que dégagent les gros équipements électroniques. « U-S-A ! » scande une pom-pom girl, et les autres de reprendre en chœur : « U-S-A ! U-S-A ! U-S-A ! », imitées par Norm qui tape dans ses mains et se balance en rythme. Les pom-pom girls sont si nombreuses qu'elles doivent s'aligner le long de trois des murs, et la seule vue de toute cette chair féminine étalée plonge les Bravo dans un léger état de choc. Les photographes s'approchent en crabe et les flashes qui éblouissent les Bravo leur roussissent les yeux et leur cautérisent sans doute des zones du cerveau. Les équipes de prises de vue sont regroupées de part et d'autre de la scène, un petit podium haut d'une soixantaine de centimètres dont le contreplaqué ploie sous le pied. Derrière, monté sur une espèce de cloison incurvée, il y a un écran en tissu estampillé de l'étoile des Cowboys et de la virgule du logo Nike. C'est un endroit plutôt minable qui ressemble davantage à la salle de réunion d'un syndicat ou d'un centre récréatif privé de subventions : éclairage au néon, horrible moquette tout-temps, chaises tubulaires à assises en plastique. Norm s'installe sur le dernier siège libre autour de la table puis se penche vers le micro.

« Je... », commence-t-il, mais il doit s'interrompre car une poignée de pom-pom girls continue son charivari. Il sourit, contemple un instant ses mains puis, devant le zèle des irréductibles, il a un petit rire, ce qui provoque en réponse celui des représentants des médias.

« Je... », reprend-il, puis il attend que les derniers cris meurent. « Je... », nouvelle pause, cette fois pour ménager ses effets. « Je suis, de même que toute l'organisation des Cowboys – *cawoauh-boïss*, murmure Billy à part soi – ravi et extrêmement honoré d'avoir le privilège d'accueillir aujourd'hui parmi nous les exceptionnels jeunes gens de la compagnie Bravo, ces vrais héros américains assis à ma gauche. Vous voulez voir des hommes courageux, des combattants valeureux, eh bien les voici devant vous ! C'est la crème de ce que notre nation a à offrir, et la crème de notre nation est le mieux qu'on

puisse trouver dans le monde comme ils l'ont prouvé sur les champs de bataille irakiens. »

Les filles se remettent à pousser des cris aigus orgasmiques qui se transforment vite en « U-S-A ! U-S-A ! » Billy se demande si on leur a dit d'agir ainsi ou si elles le font de leur propre initiative. Le rôle de cheerleader est par définition secondaire, et pourtant, ces filles sont par nature exhibitionnistes, si bien que Billy commence à deviner le conflit qui trouble tous ceux qui attisent la flamme de l'esprit d'équipe, l'angoisse qui saisit ceux qui acclament les autres alors qu'ils se consacrent corps et âme à leur tâche de supporters. Les pom-pom girls n'ont pas de pom-pom girls qui les acclament ! Comme elles doivent souffrir en entendant les hurlements assourdissants de spectateurs déchaînés. Norm rit et secoue la tête comme pour dire : Ah, ces filles. Un peu à l'écart, le staff des Cowboys rit lui aussi.

« Je suis sûr, poursuit Norm, que tout le monde connaît maintenant les exploits des Bravo qui, les premiers, sont venus au secours du convoi de ravitaillement pris dans une embuscade, et qui se sont lancés à l'attaque sans attendre les renforts, sans appui aérien, surpassés en nombre par un ennemi qui préparait cette opération depuis des jours. Les chances étaient contre eux, ils soupçonnaient même que ce pouvait être un piège, et pourtant, ils n'ont pas hésité... »

De nouveaux cris jaillissent, mais Norm lève la main. Il ne veut plus être interrompu.

« Heureusement pour nous, une équipe de Fox News s'était intégrée à la section arrivée peu après sur les lieux, de sorte que nous sommes en mesure de nous rendre compte par nous-mêmes de ce que ces braves jeunes gens ont fait ce jour-là. Et je dois dire que je n'ai jamais... » La voix de Norm devient rauque et il se penche encore plus près du micro. « ...jamais été plus fier d'être américain qu'au moment où j'ai vu ces images. Et si vous ne les avez pas vues, je vous engage vivement à le faire à la première occasion... »

L'esprit de Billy vagabonde. À présent qu'il se sent un peu calmé, il peut consacrer son attention aux pom-pom girls. Il n'aurait jamais imaginé qu'il y en avait tant. Elles constituent un délicieux échantillonnage grandeur nature de chairs féminines dans toutes leurs couleurs, leurs saveurs de ventres sculptés, de cuisses souples, de tailles cambrées, de hanches rondes et évasées, et puis ces seins, Seigneur ! ces seins pleins, majestueux qui débordent des fameuses demi-chemises nouées au milieu de la poitrine, et à tout instant l'avalanche menace, qui risque de les ensevelir tous, tandis que seuls quelques centimètres carrés de tissu sur la peau nue sauvent les Bravo d'un anéantissement total.

« Personnellement, est en train de dire Norm, je crois que la guerre

contre la terreur est peut-être le plus grand combat entre le bien et le mal auquel nous assisterons au cours de notre existence. Certains affirment même que c'est un défi que nous a lancé Dieu afin de mettre notre courage national à l'épreuve. Sommes-nous dignes de nos libertés ? Sommes-nous résolus à défendre nos valeurs, notre mode de vie ? »

Billy prend quelques-unes des pom-pom girls pour des strip-teaseuses – elles ont l'allure un peu décatie de professionnelles de boîtes de nuit –, mais la plupart ressemblent davantage à des étudiantes avec leur fraîcheur, leur nez coquin, leur peau satinée et leur air de pureté et de virginité. Ne les fixe pas comme ça, se dit-il. Ne joue pas les voyeurs. Albert et le commandant Mac sont assis l'un à côté de l'autre au dernier rang. Ça paraît drôle. De temps en temps, le producteur lève les yeux de son BlackBerry pour observer les Bravo, le regard perçant, non dénué d'affection, un peu de la façon dont un propriétaire regarderait son pur-sang se rendre au petit galop au départ d'une grande course.

« À tous ceux qui prétendent que cette guerre est une erreur, j'aimerais faire remarquer que nous avons chassé du pouvoir l'un des tyrans les plus sanguinaires et les plus bellicistes de toute l'Histoire. Un homme qui a assassiné de sang-froid des milliers de gens de son peuple. Un homme qui a bâti des palais pour sa jouissance personnelle alors que les écoles tombaient en ruine et que le système de santé de son pays s'effondrait. Un homme qui a entretenu l'une des armées les plus coûteuses du monde alors que les infrastructures de sa nation se désagrégeaient. Un homme qui a distribué les ressources naturelles à ses copains et ses alliés politiques, leur permettant ainsi de détourner à leur profit une grande part des richesses du pays. C'est pourquoi je demanderais à ceux qui s'opposent à cette guerre si, avec Saddam Hussein au pouvoir, le monde serait aujourd'hui un plus bel endroit. Parce que, à quoi sert l'Amérique sinon à lutter contre cette forme de tyrannie, sinon à promouvoir la liberté et la démocratie et à donner aux peuples de la terre la possibilité de décider eux-mêmes de leur destin ? C'est depuis toujours la mission de l'Amérique, et c'est ce qui fait de nous la plus grande nation du monde. »

Billy se demande si Norm ne se présentera pas un jour aux élections. C'est un orateur aussi brillant que n'importe lequel des hommes politiques que les Bravo ont rencontrés pendant ces deux dernières semaines. Il possède la présence, les mots, et en plus, il maîtrise ce ton offensé, vaguement irascible qui caractérise le discours politique actuel. S'il y a un manque de naturel irritant dans son numéro – Norm a en effet conscience de faire un numéro, et il ne cesse de glisser des coups d'œil furtifs dans un miroir imaginaire –, ce n'est pas pire que chez les autres personnages publics. Billy a noté que de

toute façon, les auditoires semblaient n'y accorder aucune importance. L'hypocrisie coule sur eux, peut-être parce que le mercantilisme permanent de la vie américaine a engendré des seuils exceptionnellement élevés de tolérance devant l'imposture, la manipulation, l'escroquerie, la connerie et le mensonge éhonté, devant, en d'autres termes, la publicité sous toutes ses formes. Avant d'avoir servi en zone de combat, Billy lui-même n'avait jamais remarqué combien tout était truqué.

« J'ai eu récemment le plaisir de rendre visite à notre président, et il m'a assuré que nous étions en passe de gagner cette guerre. Ne vous méprenez pas, nous allons la gagner. Nous avons les meilleures troupes du monde, le meilleur matériel, la meilleure technologie, le meilleur soutien de nos concitoyens, et du moment que nous gardons notre résolution, la victoire n'est plus qu'une affaire de temps. »

Les journalistes ont l'air, si ce n'est franchement mécontents, du moins d'avoir un petit creux et de s'ennuyer. Norm parle plus longtemps qu'ils ne s'y attendaient, et les Bravo aussi qui en ont assez de répondre aux questions de la presse, commencent à s'impatisser. L'attention de Billy se reporte sur les pom-pom girls, et à titre d'expérience, il promène son regard sur la rangée de filles à sa droite. Et alors qu'il accroche le regard de chacune d'elles, il déclenche un feu d'artifice de sourires – comme s'il allumait une succession de lampes à arc, clac, clac, clac, clac. Ses yeux s'arrêtent vers le bout de la rangée, reviennent un peu en arrière comme de leur propre volonté pour se poser sur une fille menue à la peau claire et à la chevelure blond vénitien qui bouffe et dont les longues et souples boucles couvrent les vagues montantes de sa poitrine. Elle sourit de nouveau, puis elle a un rire silencieux et plisse les yeux. Il sait que c'est son boulot, mais quand même ; son estomac fait un bond, comme une sorte de drop. Une gentille fille qui assume son rôle en soutenant les troupes.

Maintenant, les journalistes boudent carrément. Tous les petits gadgets à enregistrer qu'ils brandissaient au début ont disparu. Billy se contraint à ne pas regarder la pom-pom girl durant les prochaines trente secondes tout en veillant à ne pas se tourner non plus vers les caméras de télévision. Rien ne fait se sentir plus débile que de se voir sur un écran en train de contempler son image, et on éprouve un étrange sentiment de culpabilité ou d'imbécillité que la caméra semble saisir dans le regard.

« Mesdames et messieurs, le 11 septembre a sonné le réveil de notre nation. Il a fallu une tragédie de cette ampleur pour que nous réalisions qu'une guerre se déroulait dont l'enjeu est l'âme de l'humanité. Ceux que nous combattons, nous ne pouvons ni les modérer, ni les raisonner. Ils ne négocient pas. Les terroristes ne déposent pas unilatéralement les armes. Dans une guerre comme celle-

là, les envois de signaux ne font qu'encourager nos ennemis... »

Quand Billy finit par se tourner de nouveau vers elle, la fille qui guettait son regard le gratifie d'un sourire incroyable, puis elle plisse encore les yeux et lui adresse un clin d'œil. Bien entendu, ce n'est qu'une pure attitude professionnelle, mais Billy feint de croire qu'il lui plaît vraiment, qu'ils vont se revoir, échanger leurs coordonnées respectives, sortir ensemble une première fois, puis d'autres fois, avant de faire l'amour/tomber amoureux, de se marier, de procréer, d'élever de formidables enfants, de passer des nuits merveilleuses pendant le restant de leur vie, et bon Dieu, oui, pourquoi pas, les hommes font ça depuis l'aube des temps et pourquoi Billy aussi n'y aurait-il pas droit ? Il porte ailleurs son regard et un instant plus tard, tous deux se sourient et étouffent un petit rire devant ce lien ténu qui les unit, quel qu'il soit.

« ... ces braves jeunes gens, ces véritables héros américains », dit Norm qui, enfin, livre les Bravo à la presse. *Bienvenue à Dallas*, conclut-il, ce qui déclenche des acclamations de la part des cheerleaders qui agitent de nouveau leurs pompons.

Qu'avez-vous fait depuis votre arrivée ?

Les Bravo échangent un regard. Personne ne répond. Quelques instants plus tard, tous éclatent de rire.

« Ici à Dallas ou au stade ? » interroge Dime.

Les deux.

« Eh bien, à Dallas, nous sommes arrivés hier en fin d'après-midi, nous sommes allés à notre hôtel et nous sommes sortis dîner. Puis nous avons fait du tourisme. »

La nuit ?

« On voit beaucoup de choses passionnantes la nuit », dit Dime, l'air impassible. Ce qui provoque l'hilarité.

Où êtes-vous descendus ?

« Au W dans le centre, et c'est sans doute le meilleur hôtel qu'on ait eu jusqu'à présent. Nous avons eu l'impression d'être des rock stars.

– L'hôtel W, intervient Lodis, c'est en rapport avec... »

Noooooonnn, lui crie la moitié de la salle.

... parce que je me disais que peut-être, le président Bu...

Non, non, non !

Quelle est la ville que vous avez jusqu'à maintenant préférée ?

« En dehors de Dallas, vous voulez dire ? » demande Sykes, sur quoi les pom-pom girls poussent de nouvelles acclamations.

Vous avez eu des problèmes pour trouver le sommeil, pour vous réadapter à la vie ici ?

Les Bravo se consultent du regard. Nan.

Quelle a été votre mission la plus insolite ?

Le raid sur l'élevage de poulets.

La plus dure ?

Celle où on a perdu nos hommes.

La plus chaude ?

N'importe quel séjour dans les toilettes portables.

Est-ce qu'on arrive à changer les choses là-bas ?

« Je pense que oui », répond prudemment Dime.

En mieux ?

« À certains endroits, oui, absolument. »

Et à d'autres ?

« On essaye. On fait notre possible pour améliorer les choses. »

Ces derniers temps, on a beaucoup entendu parler d'Al Sadr et de ses partisans. Qu'est-ce que vous pouvez nous apprendre à ce sujet ?

« Al Sadr et ses partisans, eh bien... » Dime réfléchit. « Je ne parierais pas un centime sur un groupe dont le chef ressemble à Turtle dans la série *Entourage*. »

Éclats de rire.

Vous pratiquez des sports là-bas, genre sports indoor ?

LA MASTURBATION !!! s'écrient-ils en chœur, ou du moins se seraient-ils écriés s'ils ne savaient pas que Dime les aurait tués un à un. « L'armée excelle dans l'art de distribuer une pléthore de tâches, répond le sergent. Si bien que nous n'avons pas beaucoup de loisirs. La plupart du temps, nous faisons des journées de douze ou quatorze heures et souvent même plus. Il nous arrive malgré tout de nous la couler douce. Qu'est-ce qu'on a pour s'amuser, les gars ?

Des jeux vidéo.

Des haltères.

Acheter des trucs au PX.

« J'aime voir mes ennemis mourir et entendre les lamentations de leurs femmes », dit Crack avec un fort accent allemand. La salle se fige puis laisse échapper un rire quand il ajoute : « C'est une réplique tirée de *Conan le Barbare*. Une phrase que j'ai toujours eu envie de dire. »

Billy et sa cheerleader poursuivent leur communication en mode facial : coups d'œil, sourires, jeux de sourcils, accompagnés d'un extraordinaire regard sentimental qui se prolonge plusieurs secondes. Billy se sent étrangement poreux, comme si ses organes vitaux s'étaient transformés en balles de mousse.

Comment s'est passée votre rencontre avec le président ?

« Ah, le président, répond Dime avec enthousiasme. Un type charmant ! » Les autres Bravo s'efforcent de garder une expression neutre, car le mépris du sergent à l'égard du « sale môme de Yale » – les termes qu'il emploie – est notoire au sein de la section. Au début du déploiement, il avait écrit « La pute de Bush » sur la portière passager avant de son Humvee, avec une flèche indiquant la vitre derrière laquelle il était d'habitude assis, mais le lieutenant avait fini

par s'en apercevoir et lui ordonner de l'effacer. « On s'est sentis détendus et accueillis chaleureusement, un peu comme si, par exemple, on allait trouver son banquier pour obtenir un prêt en vue de l'achat d'une voiture, et dans ces cas-là, vous avez affaire à l'homme le plus gentil du monde. Il se montre amical, ouvert au dialogue, et on s'imaginerait très bien boire une bière en sa compagnie. Sauf que, euh, il ne boit plus si je ne me trompe. »

Ce qui provoque parmi les journalistes quelques ricanements, quelques regards hostiles, mais dans l'ensemble, ils demeurent très professionnels.

La nourriture est comment là-bas ? Vous avez Internet ? Un réseau pour les portables ? Vous captez des chaînes de sport ? Les Bravo ont ceci en commun avec les prisonniers de guerre qu'on leur pose toujours les mêmes questions. Quelqu'un demande quelles sont les difficultés quotidiennes qu'il leur faut affronter en Irak. Crack mentionne les araignées du désert, A-bort les horribles mouches qui piquent, puis Lodis se lance dans une longue impro sur ses problèmes de peau : « ... j'ai la peau qui se dessèche, qui se fendille et devient toute cendreuse, et mon pote Day me bassine pour que j'utilise de la crème hydratante, et comme je suis près de me fissurer de partout, j'y dis, okay mon frère, file-moi un peu de ta crème Jergens ! » Et il continue ainsi durant un moment.

Diriez-vous que vous êtes croyants ?

« Chacun à sa façon. » Dime.

L'êtes-vous devenus davantage pendant que vous avez servi là-bas ?

« Eh bien, on ne peut pas voir ce que nous avons vu sans se poser les grandes questions. La vie, la mort, ce que tout ça signifie. »

Il paraît qu'on va tourner un film sur vous. Où en est ce projet ?

« Ah, oui, le film. Laissez-moi simplement vous dire ceci : l'Irak, nous l'appelons le normal anormal, parce que là-bas, les trucs les plus bizarres font partie de la vie quotidienne. Mais d'après ce que nous savons jusqu'à présent d'Hollywood, ce serait peut-être un endroit encore plus anormal que l'Irak. »

Rires. Qui redoublent. Sans lever les yeux de son BlackBerry, Albert leur adresse un signe discret. *Mon Dieu, je vous en supplie*, prie Billy. *Faites que ce ne soit pas Swank*. Puis un journaliste demande ce qui a « inspiré » les Bravo à agir comme ils l'ont fait en ce jour fatidique sur les rives du canal Al-Ansakar. Tous se tournent vers Dime qui se tourne vers Billy sur qui les regards convergent.

« Le soldat Lynn a été le premier à se rendre compte de ce qui se passait, et le premier à réagir. Il me semble donc qu'il est le mieux placé pour vous répondre. »

Putain de bordel de merde. Billy n'est pas préparé à ça, d'autant qu'il a du mal avec le mot « inspiré ». Inspiré ? C'est une manière bien

alambiquée de le formuler, et il voudrait tant répondre correctement, décrire ne serait-ce qu'approximativement comment il a vécu l'expérience du combat qui, en bref, a été tout, car le monde est né ce jour-là, et il commence à réaliser qu'il passera le reste de ses jours à essayer de le comprendre.

Chacun le dévisage, attend. Il se met à parler juste avant que le silence devienne trop embarrassant. « Eh bien, euh – il se racle la gorge – à vrai dire, je ne me rappelle presque rien. C'est comme si je voyais Shroo... le sergent Breem, et à le voir comme ça, pratiquement à la merci des insurgés, je ne sais pas, il était évident pour moi que je devais faire quelque chose. On sait tous ce qu'ils font aux prisonniers, on peut acheter dans la rue, sur n'importe quel marché, des vidéos qui vous le montrent. Je suppose que j'avais ça quelque part au fond de l'esprit, sans en avoir clairement conscience. Je n'avais pas le temps de réfléchir à quoi que ce soit. C'est sans doute mon instruction qui a joué. »

Il a le sentiment d'avoir parlé trop longtemps, mais au moins, c'est terminé. Les gens hochent la tête, l'expression compatissante, alors peut-être qu'il n'a pas été nul à ce point. Seulement, ils ne le lâchent pas.

Vous avez été le premier à arriver auprès du sergent Breem ?

« Oui. Oui, monsieur. » Billy sent son pouls partir en lambeaux.

Et qu'avez-vous fait ?

« Riposter par le feu et lui porter secours. »

Il était encore en vie ?

« Oui, il était encore en vie. »

Les insurgés qui l'avaient traîné, où étaient-ils ?

« Eh bien. » Il regarde autour de lui, tousse. « Au sol. »

Ils étaient morts ?

« J'ai eu l'impression. »

Les journalistes rient. Billy n'a pas eu l'intention d'être drôle, mais il voit plus ou moins l'humour qu'il y a dans sa réponse.

Vous les aviez abattus ?

« Eh bien, j'avais engagé le combat. Il y avait eu plusieurs échanges de coups de feu. Ils ont littéralement laissé tomber le sergent Breem pour riposter. »

Vous les avez donc tués.

Une sale odeur nauséuse se répand, partie de ses aisselles. « Je ne peux pas l'affirmer avec certitude. On tirait de tous les côtés. C'était de la folie furieuse. » Billy s'interrompt, se reprend. Les mots exigent tellement d'efforts de sa part. « Vous savez, si je ne les ai pas tués, ça me dérange pas... »

Il désirerait en dire davantage, mais la salle croule sous les applaudissements. Billy est abasourdi, il craint d'abord que l'auditoire

n'ait pas compris, puis il en est persuadé, mais il n'a pas assez confiance en ses talents d'orateur pour tenter de leur enfoncer une explication dans la gorge. Ils sont contents, alors autant les laisser là-dessus. Les flashes éclatent de partout, et comme beaucoup de choses au cours de ses dix-neuf années d'expérience, ce n'est plus qu'un moment à passer. Les applaudissements se calment et on lui demande s'il pensera à son ami le sergent Breem tout à l'heure pendant l'exécution de l'hymne national, et il répond *oui*, juste pour demeurer dans le ton. *Oui, naturellement, je penserai à lui*, ce qui lui paraît obscène, et il s'interroge sur le processus qui fait que chaque discussion à propos de la guerre semble virtuellement profaner les questions fondamentales sur la vie et la mort. Comme si pour évoquer convenablement ces questions, il fallait un discours proche de la prière, sinon, on n'avait qu'à fermer sa gueule, car le silence est plus adapté à ces sujets que les sanglots étoilés, les pleurs aigres-doux, les étreintes consolatrices ou quoi que signifie cette saloperie d'expression « tourner la page » que tout le monde utilise. Ils aimeraient que ce soit facile, mais ça ne le sera pas.

« Je suis sûr que nous penserons tous à lui », reprend-il, rajoutant une ultime couche sur ce gros étron fumant du sentimentalisme. Et le plus con, c'est qu'il pensera bien à Shroom. Et qu'il aime autant que les autres l'hymne national.

Qui va gagner aujourd'hui ?

« Les Cowboys ! » hurle Sykes, et les pom-pom girls clament leur approbation, après quoi, doué du grand talent de sentir le moment où les choses touchent à leur terme, Norm se lève et met fin à la conférence de presse.

Bander au nom du Seigneur

En première page du *Dallas Morning News* du lendemain figurera une photo en gros plan d'A-bort au milieu de la bousculade ayant suivi la conférence de presse, cerné par trois pom-pom girls, tandis qu'il s'adresse à une forêt de micros. « Les Cowboys accueillent les Héros de l'Amérique. » Ce sera la une du journal, en dessous de laquelle on lira : « Le soldat de première classe Brandon Hebert de la compagnie Bravo interviewé hier au Texas Stadium. Dallas a été la dernière étape de la tournée nationale de la victoire des soldats de la compagnie Bravo. Les Cowboys ont perdu 31 à 7. »

Billy n'aura pas manqué de noter plusieurs choses au sujet de cet article : d'abord et avant tout que le prénom d'A-bort avait été écorché, en conséquence de quoi, il deviendrait pour toujours « Brandon » pour ses camarades de la compagnie, ou plutôt *Bran-dunn* ainsi que le prononcerait avec l'accentuation une maîtresse d'école chiante afin de le réprimander, *Bran-dunn* qui sera plus tard affecté à la mitrailleuse calibre .50. Et *Bran-dunn* qui sera le premier à se précipiter après que Crack aura ouvert une brèche. *Bran-dunn* qui se prendra une putain de décharge électrique en effleurant des fils dans l'une des nouvelles cabines de douche. Et pendant qu'A-bort se présente de trois quarts, s'adressant aux journalistes invisibles qui tendent leurs micros, notera ensuite Billy, les trois cheerleaders sourient, face à l'objectif, ce qui semble réduire A-bort au rôle d'accessoire. Et enfin, il notera combien il a l'air heureux. Il a vingt-deux ans, ce qui le faisait paraître vieux aux yeux de Billy ; c'est seulement en voyant sur la photo le sourire extasié d'A-bort, le plaisir puéril, vertigineux qu'il trahissait, que Billy se rendra compte que son camarade n'est qu'un gamin, un garçon qui lit et relit Harry Potter et qui, un jour, a envoyé chez lui une « lettre » à son chien, en réalité un chiffon qu'il avait gardé plusieurs jours sous son aisselle.

La photo inquiètera Billy, parce qu'il trouvera à A-bort une expression trop confiante, un visage affichant avec trop de naïveté sa certitude qu'être né américain à une certaine époque est une bénédiction, mais au moment où elle a été prise, Billy avait la tête ailleurs. On aurait dit que toutes les pom-pom girls avaient reçu une

mission spéciale, car dès que les Bravo sont descendus de l'estrade, chacun a été entouré exactement par trois filles, une scène qui a la force, sinon le contenu, d'une intercession divine. Billy, timide, hésite à les toucher, mais elles flirtent avec une nonchalance toute fraternelle. Leur tartine de maquillage le déçoit un peu, mais il décide de ne pas y prêter attention parce qu'elles sont quand même tellement jolies, tellement gentilles, et puis tellement saines, seigneur Jésus, dotées de corps fermes comme des pneus à carcasse radiale. *C'est un honneur de vous recevoir ! Bienvenue au Texas Stadium ! Nous sommes si fières et si heureuses de vous accueillir aujourd'hui !* Oh, putain de merde, même un type qui a la migraine ne la sent presque plus entouré de ces filles, non, ces femmes, ces créatures et leurs opulentes chevelures parfumées, leurs petits culs auxquels on mettrait volontiers la main et les crevasses vertigineuses à la naissance de leurs seins où un homme pourrait tomber pour qu'on ne le revoie ni n'entende plus jamais parler de lui.

Et ce serait bien de disparaître ainsi, englouti par magie dans le gouffre refuge de la chair féminine. Leurs corps lui évoquent de si tendres sentiments, un désir instinctif presque irrésistible d'enfouir là son visage, de dire *je t'aime. J'ai besoin de toi. Épouse-moi.* Les seins de Candace, à propos, sont faux, encore que ça n'ait pas beaucoup d'importance, ce sont de véritables ogives qui pointent sur sa poitrine, alors qu'Alicia et Lexis sont munies de la version plus souple des vrais. Sous leurs différents aspects, toutes trois sont des filles superbes avec leurs petits nez mutins, leurs dents blanches éblouissantes et leurs tailles pareilles à de minuscules isthmes brun chocolat qu'il a du mal à se retenir d'enlacer pour en éprouver la souplesse de sylphide.

« T'as passé une bonne journée jusqu'à maintenant ? lui demande Candace.

– Formidable, répond Billy. J'espère que j'ai pas parlé trop longtemps, tout à l'heure.

– Comment ça ?

– Tu plaisantes.

– Pas du tout !

– T'as été super, le rassure Lexis. Tes paroles ont terriblement ému tout le monde.

– C'est juste que ça m'a paru bizarre. J'ai pas l'habitude de parler autant.

– T'as été très bon, affirme-t-elle. Crois-moi. T'as été concis et t'es resté dans le vif du sujet.

– Et c'est pas comme si t'avais cherché à te mettre en avant, ajoute Alicia. Ils arrêtaient pas de te demander ce que t'allais faire.

– Personnellement, j'ai trouvé ça assez impoli, certaines des questions qu'ils t'ont posées.

– Avec les médias, faut faire attention à ce qu'on dit », reprend Candace.

Les photographes et les cameramen télé, de même que les journalistes, les cadres de l'équipe et des personnes qui semblent errer sans but tourbillonnent parmi les invités. Billy repère Mr Jones qui rôde à la lisière de la foule, armé et sans doute dangereux, ou en tout cas, un emmerdeur quand on y pense. Il se trouve que les pom-pom girls ont leur propre photographe, un homme taille jockey, chauve, les traits grossiers, qui court partout en criant « Bouge pas ! » avant chaque prise et qui ne paraît pas plus sensible aux splendeurs de ses sujets qu'un tueur dans un abattoir. Bouge pas ! – *snnnizzzk*. Bouge pas ! – *snnnizzzk*, tandis que l'obturateur est saisi de spasmes à l'exemple du sphincter incontrôlable d'un homme sénile. Entre deux séances photos, les filles racontent à Billy la tournée qu'elles ont effectuée au printemps dernier dans le cadre du spectacle aux armées à Bagdad, Mossoul, Kirkouk et au-delà, plus, pour les volontaires, une incursion à Ramadi où leur hélicoptère Black Hawk aurait pu se faire mitrailler.

« Je me demande comment vous supportez ça, dit Alicia. Mon vieux, la vie est vachement dure là-bas, toute cette sécheresse, ce vent et ce sable. Et les gens, les Irakiens, avec leurs maisons ? Des huttes en terre, on a l'impression que Jésus aurait pu habiter là.

– Votre mission là-bas a pris tellement plus de sens pour nous, dit Lexis. On apprécie beaucoup plus le boulot que vous faites.

– La nourriture était pas mauvaise, déclare Candace. Le rata. Juste deux ou trois fois, on a dû manger des rations.

– Riches en glucides, ajoute Lexis.

– Depuis qu'on est rentrées, je vous jure que je pleure à chaque fois qu'on joue l'hymne national », dit Alicia.

Billy espérait revoir sa blonde, mais il sait qu'il doit se satisfaire de celles qui sont devant lui, ces trois superbes et voluptueuses pom-pom girls des Dallas Cowboys. Elles sont si mignonnes, si belles. Elles sentent si bon. Apprenant qu'il est texan comme elles, elles poussent des exclamations et lui tapent dans la main. Leurs seins magnifiques qui ne cessent de se presser contre ses bras déclenchent tintements et sifflets sensoriels pareils au déferlement d'extra bonus dans un jeu vidéo. Dès qu'un journaliste approche, les filles glissent leurs pouces dans la ceinture de leurs mini-shorts et se tiennent là, déhanchées, l'attitude provocante, comme pour mettre au défi les gens de la presse de venir casser les pieds à leur Billy. Et les types, incapables d'agir franchement, se contentent de ricaner et de lui jeter des regards de travers accompagnés de remarques ironiques. *Ouais, ouais, mon pote, pas la peine de nous la faire*, semblent-ils lui dire. *T'as beau jouer les rock stars, t'es qu'un minable*. Se voyant au travers de leurs yeux, Billy

réalise à quel point les filles sont près de le rendre ridicule, devenu en quelque sorte le maquereau non pas d'une ou deux mais de trois filles canon. Il a pleinement conscience qu'il s'agit d'une comédie, et ils n'ignorent sûrement pas qu'il le sait, aussi le mépris qu'ils feignent d'afficher n'est-il pas une manière d'affirmer leur virilité face à lui ?

La situation commence à lui peser. Les journalistes lui lancent quelques questions bateau. Faisait-il du sport au lycée ? Est-il un supporter des Cowboys ? Qu'est-ce que ça représente pour lui d'être de retour à la maison pour Thanksgiving ?

« Eh bien, théoriquement, répond Billy, je ne suis pas à la maison. Je suis ici. »

Ils n'ont même pas besoin de prendre des notes. Ils se bornent à emmagasiner ses paroles dans de petits gadgets ressemblant à des barres de protéines. Rien que par leur présence, ils réussissent à être incroyablement ennuyeux, une bande de types d'âge moyen composée surtout de Blancs qui ne se prennent pas pour de la merde, en affreux vêtements de sport d'une banalité à pleurer, un si triste échantillonnage d'humanité civile que, l'espace d'un instant, Billy en rendrait grâce à la guerre, putain, oui, plutôt être là-bas à faire le coup de feu et foutre le bordel que de traîner ici comme un figurant dans une mauvaise sitcom. Dieu sait que la guerre, ça craint, mais il ne voit rien de passionnant dans ces molles existences de temps de paix.

Dans la foule, il repère sa pom-pom girl qui – au secours ! – a été attachée à Sykes. Toute l'affaire lui tape sérieusement sur les nerfs. Elle surprend son regard et lui adresse un sourire apparemment sincère et chaleureux, puis elle incline la tête, l'air inquiète ou étonnée. Les abdos de Billy se contractent comme sous l'impact d'un coup.

Après que les journalistes se sont enfin décidés à partir, il se tourne vers Lexis pour demander : « Il faut être célibataire pour être pom-pom girl ? »

Elle a un rire bref. Les filles se regardent. Bon Dieu, elles s'imaginent qu'il veut les draguer !

« Non, non, répond Lexis, très sèche, très pro. Pas du tout, et y a toujours eu des filles mariées parmi nous. Candace, Al et moi, on l'est pas, mais on a toutes des petits amis attitrés. »

Billy a la tête dans les étoiles. Ouais, ouais, ouais, j'en doute pas ! « C'était juste pour... par simple curiosité. »

Les filles échangent un nouveau regard. *Ben tiens !* Il cherche un moyen de leur dire gentiment que ce n'est pas elles trois qui l'intéressent, mais avant qu'il ait trouvé une formulation, Josh l'appelle. Le spectacle commence ! La presse réclame une séance photos, Norm et les Bravo ensemble. On dégage de la place devant l'estrade, on pousse les chaises, on rassemble les hommes. L'un des

petits-fils de Norm passe en courant. Il joue à chat avec les pom-pom girls, et son petit bout de zizi en érection tend le tissu de son pantalon. Pendant que tout le monde s'installe, un journaliste interroge Norm sur ses projets concernant la construction éventuelle d'un nouveau stade. Ses confrères étouffent quelques rires.

« Eh bien, répond Norm, il est évident que nous jouons dans des installations vieillissantes, mais le Texas Stadium a toujours été le stade des Cowboys. Et je ne vois pas pourquoi cela changerait dans l'immédiat.

– Mais... » réplique le reporter, déclenchant cette fois des rires francs. Norm sourit, ravi de jouer les faire-valoir.

« Mais, reprend-il, pour la bonne santé future de notre organisation, je crois que c'est un problème auquel il nous faudra réfléchir.

– Certains membres du conseil municipal d'Irving pensent que vous l'avez déjà fait. Ils disent que c'est pour ça que vous avez réduit de soixante-dix pour cent votre budget d'entretien.

– Absolument pas. En faisant comme d'habitude notre bilan, nous avons simplement découvert quelques postes à dégraisser. Nous avons bien l'intention de veiller à ce que le Texas Stadium demeure tel qu'il est.

– Aucune chance pour qu'il quitte Irving et revienne à Dallas ? »

Norm se contente de sourire à l'adresse des caméras qui cliquètent comme des perruches craquant des graines. Quelques journalistes insistent à propos du stade, mais il ne leur prête pas attention. Billy commence à avoir une idée assez précise des forces en jeu, des relations de pouvoir entre le P-DG d'une grosse entreprise et le bloc désodorisant qu'il étudie pensivement pendant qu'il arrose l'urinoir de son jet puissant. C'est le job de Norm de maximiser la valeur de la marque Cowboys, et c'est le job des hommes des médias d'avaler chaque bribe, chaque goutte que leur lâchent les gens des relations publiques. Naturellement, en tant qu'êtres pensants doués de raison et de libre arbitre, ils s'indignent de ce traitement, ce qui explique peut-être leur attitude revêche, la moiteur qui se dégage d'eux, pareille à celle du panier à serviettes dans un gymnase. Demain, en lisant le journal, Billy se demandera pourquoi cela non plus n'y figure pas, et pourquoi la presse, même à contrecœur, a enregistré comme exigé d'elle dans son style sténographique et honteusement stéréotypé la présentation de la compagnie Bravo faite par Norm au Texas Stadium, un événement de pur marketing qui sous cette forme n'a rien éclairé, rien appris et n'avait pour seul but apparent que de servir à promouvoir la marque Cowboys.

Le côté dégueulasse, est-ce que ce n'est pas aussi cet aspect-là ? Or, pas un mot, pas un murmure, pas un regard de la presse sur la façon dont les Bravo ont été utilisés, et pas la moindre allusion à leurs

sentiments personnels envers Norm, lesquels, à en juger par le langage corporel, se composent d'un mélange à peu près égal de ressentiment et de crainte. S'il le voulait, Norm pourrait sans doute les faire virer de l'armée. Et pourrait sans doute même les faire tuer. Encore qu'il ne le ferait pas. Sans doute pas. Billy aperçoit Mr Jones non loin, qui discute cotes avec d'autres types en costumes. Les Cowboys de quatre points ? De trois ? Ils pouffent de rire comme des hommes qui compareraient les talents d'une femme qu'ils se partageraient, et Billy aimerait aller leur casser la gueule. Il ignore pourquoi il est furieux à ce point, mais c'est un fait, et c'est peut-être le pistolet de Mr Jones qui a provoqué ça, quelque chose en rapport avec la présomption, l'ignorance que ça implique, le putain d'ego qui pousse à se trimballer avec un instrument de mort. Comme pour dire : tu veux voir ce que c'est un instrument de mort ? Eh bien, les Bravo peuvent te le montrer, les Bravo peuvent donner la mort comme tu ne l'imaginerais même pas, un spectacle qui te grillerait le cerveau et te ferait regretter d'être jamais sorti de la fente de ta mère.

Une fois la séance photos terminée, Billy se dit qu'il a besoin de quelques instants à lui. Il se place dos contre le mur, juste à gauche de la scène où l'arrondi de la toile de fond le dissimule aux yeux de presque toute la salle. Il se tient au repos et s'efforce de calmer sa respiration. Quelques journalistes le repèrent et s'approchent. Merde. Bon, tant pis.

« Bonjour.

– Bonjour.

– Oui ? »

Ils se présentent. Billy a renoncé depuis longtemps à se souvenir des noms. Après qu'ils ont discuté quelques instants pour le grand bénéfice des gadgets enregistreurs, l'un d'eux demande à Billy s'il a déjà envisagé d'écrire un livre sur ses expériences en Irak. Billy éclate de rire et le regarde comme s'il se foutait de lui.

« Un tas de soldats le font, dit le type. Il y a un marché pour ça en ce moment. Ce serait une façon de faire connaître votre histoire et de gagner un peu d'argent. Paul et moi, on pourrait vous aider, on a déjà apporté notre collaboration à deux ou trois livres. Ça nous intéresserait de travailler avec vous sur un sujet de ce genre. »

Billy se dandine d'un pied sur l'autre. « Je me vois pas essayer d'écrire un livre. Je lisais presque jamais avant d'entrer dans l'armée où un copain m'a filé des bouquins à lire. »

Lesquels, désirent savoir les journalistes.

« Bon, vous voulez vraiment que je vous dise ? *Bilbo le Hobbit*. Kerouac, *Sur la route*. Et puis la série des *Flashman*, hilarante. Pourquoi on nous parle pas de ces bouquins-là à l'école ? Ça ferait peut-être lire les gens. Y avait aussi *Hell's Angels* de Hunter S. Thompson. *Las Vegas*

parano. Abattoir 5, Le Berceau du chat. Gorky Park puis un autre bouquin avec le même personnage, le Russe. » Tous des livres que Shroom lui avait passés.

« Qu'est-ce que vous pensez des livres de Thompson ?

– Ils me donnaient envie de me défoncer », répond Billy, et il rit pour leur montrer qu'il plaisante. « Non, sérieusement, je crois qu'il faut reconnaître que le mec est totalement givré, mais d'une certaine manière, c'est logique, une réaction normale devant les situations où il s'est mis. Mais pourquoi un type fait les con... les trucs qu'il a fait... Je parie qu'il aurait eu des choses passionnantes à dire sur l'Irak, et s'il y était allé, il aurait vu les choses comme les soldats les voient. Je veux pas dire que j'approuve son mode de vie, rien de ça. Juste que j'aime bien comment il écrit.

– D'après vous, est-ce que les soldats prennent beaucoup de drogues là-bas ?

– Je sais pas. J'ai que dix-neuf ans, et j'ai même pas droit à une bière !

– Vous pouvez voter et mourir pour votre pays, mais vous ne pouvez pas entrer dans un bar boire une bière.

– C'est une façon de le dire, je suppose.

– Et qu'en pensez-vous ? »

Billy s'accorde quelques instants pour réfléchir. « C'est probablement mieux comme ça. »

Les journalistes reviennent sur l'idée du livre. Billy prend conscience d'une chaleur qui rayonne sur sa droite. Il jette un coup d'œil. C'est elle, qui attend patiemment à côté de lui. Son poulx part au galop comme une gazelle, oh mon Dieu mon Dieu mon Dieu oh putain de putain de putain de putain, pendant que les types continuent à bavarder, parlant de marchés, de contrats, d'agents, d'éditeurs et Dieu sait quoi. Pour qu'ils lui foutent la paix, il leur donne son mail, et quand enfin ils le laissent, il se tourne vers elle. Elle le regarde droit dans les yeux, affichant une expression d'attente. Il ne sait pas comment, mais il trouve l'assurance nécessaire pour la détailler du haut en bas, non pas d'un air pervers ou concupiscent, mais plutôt comme quelqu'un qui rencontrerait la magnifique version adulte de la fillette aux genoux cagneux, aux bras grêles et à la robe parsemée de brins d'herbe qu'il pourchassait dans la cour de la maternelle.

« Alors, comme ça, tu vas écrire un livre ?

– Nan », grommelle-t-il. Et tous deux éclatent de rire. Soudain, il ne se sent presque plus nerveux. « T'as pas froid ici, dans cette tenue ?

– On bouge tant que c'est pratiquement jamais un problème, même si je peux te dire que la semaine dernière à Green Bay, j'ai cru que j'allais me geler le popotin. On a des manteaux pour quand y fait

vraiment froid, mais sur le terrain, on les porte que très rarement. Je m'appelle... » Il n'a pas bien entendu. Elle fait passer ses pompons dans une main et lui tend l'autre.

« Répète ? »

Elle rit. « Manon. M-a-n-o-n. Toi, je sais que tu t'appelles Billy Lynn et que t'es de Stovall. Ma grand-mère a été élue Miss Stovall 1937, qu'est-ce que tu dis de ça ? » Elle a le rire facile, des trilles rauques qui jaillissent du plus profond de sa poitrine. « On pensait qu'elle avait une chance de remporter cette année-là le titre de Miss Texas. Des d'hommes d'affaires du coin se sont réunis pour lui acheter une garde-robe, lui payer des leçons de diction et tous ses frais de déplacement. Ils voulaient ce titre pour la ville. À l'époque, Stovall était en plein boom avec tout le pétrole qu'on extrayait du sol.

– Et qu'est-ce qu'elle a fait ? »

Manon secoue la tête. « Elle a fini deuxième. Tout le monde a dit qu'elle aurait dû gagner, mais c'était truqué. Tu sais comment fonctionnent ces machins-là. »

Et, compte tenu de sa vaste expérience dans le domaine des concours de beauté, Billy s'empresse d'acquiescer. Pour le moment, on les laisse tranquilles.

« Aujourd'hui, on peut pas vraiment dire que Stovall soit en plein boom.

– Oui, il paraît. J'y suis pas retournée depuis le temps où j'étais gamine, mais quand j'ai vu qu'un des Bravo était de Stovall, j'ai eu comme l'impression de retourner dans ma ville. Salut Stovall ! C'était un peu comme si je te connaissais. Tu comprends, comment de tous les endroits du monde, on peut être de Stovall ? J'ai trouvé ça marrant. »

Elle a grandi à Flower Mound, lui raconte-t-elle, et travaillé à mi-temps comme réceptionniste dans un cabinet d'avocats pour payer ses études à l'université du nord Texas où elle a passé six petites UV pour obtenir son diplôme de journalisme radio. Il lui donne vingt-deux, vingt-trois ans, elle a un châssis compact, des courbes voluptueuses, un nez mutin, inquisiteur, des yeux verts pailletés d'ambre et d'or, et le genre de décolleté à faire pleurer les hommes. Alors qu'elle lui dit combien ses paroles à la conférence de presse l'ont impressionnée, il écoute à peine, fasciné qu'il est par le dessin de sa bouche qui forme les mots

témoïn

porter

témoignage

tes

mots

exploits
actes

actes de sa-cri-fice

li-ber-té
le plus libre du monde
nos valeurs
et
notre mode de vie
notre
manière
de...
notre
vie

« T'as été si éloquent.

– Je me rends pas compte.

– Si, si, tu l'étais ! T'as dit les choses comme il fallait, et c'était grand. La plupart des gens sont incapables de parler de ces sujets-là. La mort, je veux dire, la mort de ton copain. Et t'étais à côté de lui ? Ça doit pas être facile de parler de ça devant une salle bourrée d'inconnus. »

Billy incline la tête. « Ça fait plutôt bizarre. Être à l'honneur pour la pire journée de sa vie.

– Je peux pas imaginer ! Un tas de gens se replieraient sur eux-mêmes.

– Dis-moi, c'est comment être pom-pom girl ?

– Génial ! Beaucoup de boulot, bien plus qu'on croie, mais j'adore ça. On nous voit à la télé, et les gens se figurent qu'il suffit de s'habiller avant les matches, de danser un peu et qu'on s'amuse, mais c'est qu'une toute petite fraction de ce qu'on fait.

– Ah bon ? » dit-il pour l'encourager à poursuivre. Il se sent tout léger à l'intérieur, rafraîchi, dans un état physique d'espoir. Discuter avec cette fille superbe lui fait comprendre combien sa vie banale lui est précieuse.

« Ouais, la majeure partie de notre travail, c'est les activités d'intérêt général. On va souvent dans les hôpitaux, on fait un tas de choses pour les enfants défavorisés, on se produit aux collectes de fonds, des trucs comme ça. En ce moment, par exemple, c'est les vacances et on fait quatre ou cinq prestations par semaine, et en plus, y a les entraînements et les matches. Mais je me plains pas. Je me réjouis de chaque minute que j'y passe.

– T'as fait la tournée du spectacle aux armées au printemps dernier ?

– Malheureusement NON, j'aurais TELLEMENT aimé, mais je suis

entrée dans la troupe seulement cet été. Je MEURS d'envie de le faire, et la prochaine fois, personne pourra m'empêcher de monter dans l'avion. Les filles qui y sont allées ? Elles sont revenues tellement plus riches, et c'est ça qui compte dans nos activités. Les gens nous disent : "Vous êtes si bonnes de donner tant de vous-mêmes aux autres", mais c'est l'inverse, c'est les autres qui nous donnent tant. C'est ça qu'y a de mieux dans notre rôle de cheerleader, servir les autres. Le côté spirituel. Comme si c'était une nouvelle étape du voyage, de la quête. » Elle s'interrompt, dévisage longuement Billy, le scrute, et au moment où elle va reprendre la parole, il sait ce qu'elle s'apprête à dire.

« Billy, tu es chrétien ? »

Il tousse dans son poing, détourne le regard. Sa gêne est sincère, mais il prend rarement la peine de la montrer.

« Je cherche », répond-il, puisant dans son répertoire de formules chrétiennes clés qui, grâce au fait d'avoir passé son enfance dans une petite ville du Texas, est considérable.

« Tu pries ? » Ses manières sont devenues plus douces, et elle semble pleine de sollicitude.

« Des fois. Pas autant que je le devrais, je suppose. Mais après ce qu'on a vu en Irak, les enfants surtout... la prière est pas facile. »

Peut-être qu'il en rajoute une couche, et alors ? Ses capteurs n'ont pas encore détecté la moindre fausse note.

« T'en as vu de dures, je sais. Mais bien souvent, c'est comme ça que ça marche, la vie devient si noire qu'on s'imagine que toute la lumière a disparu en nous. Mais elle est encore là, elle est toujours là. Et si on entrouvre la porte ne serait-ce qu'un tout petit peu, elle entre à flots. » Elle sourit et baisse la tête, émet un petit rire embarrassé. « Tu sais, pendant qu'on échangeait ces regards à la conférence de presse ? Eh bien, je me disais : Pourquoi parmi toutes les personnes présentes, c'est moi qu'il regarde, et pourquoi moi, j'arrête pas de le regarder ? D'accord, t'es plutôt mignon et t'as de beaux yeux... » Elle pouffe, reprend son sérieux. « Mais maintenant, je crois savoir pourquoi, si, si, je t'assure. Je crois que Dieu voulait qu'on se rencontre ici, aujourd'hui. »

Billy soupire, ses paupières papillotent. Il rejette la tête en arrière et se cogne le crâne contre le mur avec un bruit sourd. Pour ce qu'il en sait, chacune des paroles qu'elle prononce est vraie.

« Nous sommes destinés à être Ses lumières dans le monde », continue-t-elle, caressant le bras de Billy avec un pompon, et trente secondes après qu'elle a commencé de raconter comment elle avait noué des relations personnelles avec Jésus-Christ, Billy, doucement, lentement, fermement, lui prend la main sous son pompon. Parce que... pourquoi pas ? Parce qu'il est ému. Parce que dans deux jours,

il sera de retour dans le grand merdier, et qu'est-ce qui peut arriver de pire comparé à ça ? Manon ne marque pas la moindre hésitation et, au contraire, son discours s'accélère. Son sternum se soulève et se gonfle ; des fleurs de serre couleur prune et des boules de feu incandescentes pommellent ses joues et son cou. Ses pupilles se dilatent jusqu'à atteindre deux fois leur taille normale, et de légers, de petits halètements tourbillonnent et ondulent autour de ses mots comme si elle venait de monter cinq étages en courant.

Dieu

Di-*vin*

Lui

et

les Juifs

sources de lumière

les Juifs

Jérusalem

du Jourdain

à la mer

guérir et renforcer

bonté et lumière

morts pour nous

son peuple

désobéissant et doutant

est mort

mort pour nous

mort

Oh

mon

Dieu

Billy fait un pas en arrière, l'entraînant avec lui. Encore deux, trois pas, et ils sont cachés dans l'espace sombre et exigu derrière le coin évasé de la toile de fond, de sorte que pour les voir, il faudrait se coller contre le mur. Billy se tourne et Manon s'adosse à la paroi. Elle ne parle plus. Elle a le visage un peu bouffi, relâché, et une rondeur nouvelle a envahi ses joues et ses lèvres ainsi que sa mâchoire qui tombe, devenue soudain lourde. Elle est tellement détendue qu'elle donne l'impression qu'elle pourrait s'endormir, et alors qu'il se penche vers elle, Billy sait que six semaines auparavant, il n'aurait jamais imaginé faire un tel geste et encore moins imaginé ce qui allait suivre. Trois semaines, ou même trois jours plus tôt, c'est donc qu'il s'est passé quelque chose en lui. Il garde tout le temps les yeux ouverts, et ceux de Manon se fondent petit à petit en un globe brillant semblable

à la Terre vue de l'espace. Le premier baiser, c'est comme une pression qu'on libère, comme une bulle qu'on fait éclater en l'effleurant de ses lèvres. Il se recule et découvre le plaisir de l'attente. Serrés l'un contre l'autre, ils se regardent. Elle a l'air droguée, partie, puis elle lève son visage et ils s'embrassent de nouveau. Il voudrait lui dire que ses lèvres sont merveilleuses, plus douces que ce qu'il a jamais touché. *Tu le sais*, voudrait-il lui dire, mais il est occupé ailleurs tandis que dans leur ivresse, ils explorent l'intérieur de leurs bouches, et brusquement, comme si un coup de pistolet venait de donner le signal du départ, ils se déchaînent, leurs mains sont partout, on dirait deux adolescents sous les gradins du stade, un véritable assaut qui paraît avoir pour but d'imbriquer leurs deux corps l'un dans l'autre.

« C'est de la folie, murmure-t-elle quand ils s'arrêtent pour respirer. Je pourrais me faire virer de la troupe pour ça. » Après quoi, ils reprennent où ils en étaient, car pour le moment, Billy ne désire rien d'autre.

« Et pour toi ? demande-t-elle lorsqu'ils refont surface. Moi, je sais pas ce qui m'arrive. » Ils s'embrassent, et Billy plaque son ventre contre celui de Manon où il paraît s'enfoncer comme une cuillère dans de la glace en train de fondre, pur réflexe moteur du tronc cérébral. Il s'écarte aussitôt.

« Excuse-moi.

– C'est pas grave. » Elle l'observe quelques instants, puis ses yeux deviennent flous, et une position ou un léger mouvement de ses hanches lui indique qu'il peut recommencer. *Me voilà*, pense-t-il, se pressant de nouveau contre elle qui semble s'ouvrir et l'engloutir. Ils tremblent. Ils ont du mal à ne pas faire de bruit. De l'autre côté du décor, les gens parlent et continuent à mener leur existence imbécile. Manon, qui paraît au bord des larmes, empoigne les revers de Billy puis enroule ses jambes, bottes et tout, autour de sa taille. Il agrippe sa croupe compacte qui vient comme naturellement se loger dans ses paumes, et alors que l'image des mini-shorts moulant ces culs légendaires lui vient à l'esprit, il réalise soudain, dans une explosion de phéromones : *Putain, je me fais une cheerleader des Dallas Cowboys !* Pendant ce temps-là, Manon ondule des hanches, lui souffle au visage de glorieuses merveilles, et là, Billy se laisse à croire qu'il est quelqu'un, car elle jouit en moins d'une dizaine de coups, s'arquant dans un grand frisson, alors qu'un cri de dauphin s'étouffe dans sa poitrine. La secousse provoquée par l'ultime torsion de ses hanches n'est pas loin de briser les reins de Billy, ou du moins c'est l'impression qu'il a tandis que ses poumons se vident de tout leur air et que ses vertèbres craquent à l'instar de bulles de films d'emballage. Et puis, après quelques dernières répliques, c'est fini. Comme la survivante d'un naufrage qui se hisse sur une plage, Manon libère une

jambe, puis l'autre. Ses bottes retrouvent le sol. Elle s'effondre contre Billy.

« Ça va ? »

Elle balbutie quelques mots, puis elle jette un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne les a vus. « Mon Dieu », murmure-t-elle et, telle une enfant qui a l'esprit ailleurs, elle tend le bras et joue un peu avec la Silver Star de Billy. Quand elle ôte sa main et lève les yeux sur lui, il s'aperçoit qu'ils sont baignés de larmes.

« J'ai jamais fait ça aussi vite avec personne, dit-elle dans un chuchotement. Mais ce n'est pas mal. Je sais que ce n'est pas mal. »

Il secoue la tête, laquelle s'incline comme de sa propre volonté. « Non, c'est pas mal, dit-il, la bouche enfouie dans ses cheveux.

– C'est juste toi, quelque chose en toi. Peut-être la guerre. » Elle l'attrape par le cou et l'attire vers elle pour scruter ses yeux. « Tu as quel âge ?

– Vingt et un ans. »

Il s'efforce de ne pas détourner le regard. Au bout de deux ou trois secondes, il a les rétines douloureuses.

« Tu as une vieille âme. »

Il pense que ça doit être tiré d'un film, mais peu lui importe. Il y a peut-être même là un soupçon de vérité, compte tenu de la manière dont l'Irak et ses années de chien vous font vieillir.

« On ferait mieux d'y aller, dit-elle tout bas.

– T'es une fille géniale. »

Elle soupire. Ni l'un ni l'autre ne bouge. Les voix s'éloignent vers le fond de la salle. Billy bande toujours tant que son sexe lui fait mal mais, apparemment, il n'y a pas de solution.

« Je vais être franche avec toi, reprend-elle. Je ne suis pas vierge. J'ai eu trois petits amis, mais c'étaient tous les trois des garçons avec qui je sortais depuis longtemps. Je ne suis pas une fille facile et je tiens à ce que tu le saches. »

Il acquiesce d'un signe de tête puis se penche pour respirer l'odeur de son cou. Sous les effluves de parfum et de savon, il discerne une senteur de terre évoquant celle de la crème de patate douce. C'est son odeur. Il ne se rappelle pas avoir jamais été aussi heureux.

« Pour moi, c'est quelque chose de très sérieux, souffle-t-elle. Avoir des relations intimes.

– Pour moi aussi, dit Billy le puceau, les lèvres contre son cou.

– Mais quand on aime vraiment quelqu'un, qu'on a confiance en lui et qu'on sait qu'il éprouve les mêmes sentiments que toi, je pense qu'on peut avoir des rapports physiques avec lui. Mais il faut du temps, tu comprends ? Pour bâtir la confiance. Il suffit pas de deux ou trois rendez-vous ou d'une semaine ou deux. Ça prend longtemps, on doit s'engager à se respecter. Moi, tu sais, à ce stade de ma vie, j'ai

besoin d'être au minimum trois mois avec un garçon avant de lui faire confiance. »

En voilà des informations, semblerait-il, mais Billy s'en moque. Il n'ignore pas ce que ses copains de Bravo diraient : Baisons tout de suite, à titre d'avance sur les trois mois.

« Je sais, dit-il en chuchotant. En tout cas, j'aimerais beaucoup te revoir à mon retour. »

Elle sursaute. « Ton retour ? Ton retour d'où ?

– Eh bien, d'Irak. On a terminé notre tournée.

– Quoi ! » Elle se retient de crier. « Tu retournes là-bas ? Mais personne n'a dit... tout le monde croyait, oh mon Dieu, vous vous êtes fait avoir. Vous partez quand ?

– Samedi.

– Samedi ! » s'exclame-t-elle d'une voix qui se brise. Elle soulève d'une main ses cheveux, comme pour se les arracher, un geste antique qui émeut Billy au point qu'il en a les jambes qui flageolent. Y a que les femmes, songe-t-il, sa mère, ses sœurs et maintenant Manon qui ont jamais éprouvé un vrai chagrin pour lui, et il a les yeux qui le piquent tellement il est reconnaissant envers toutes les femmes. Manon se hausse sur la pointe des pieds pour échanger un baiser passionné, et l'érection de Billy qui sommeillait se réveille instantanément.

« Oh mon Dieu, murmure la jeune fille. Si seulement on pouvait...

– Cheerleaders ! aboie une voix féminine sur le ton d'un sergent instructeur. En place dans le couloir !

– Zut, faut que j'y aille. » Manon l'embrasse une dernière fois, puis elle pose sa main sur sa joue. « Écoute...

– Donne-moi tes coordonnées.

– Je viens juste d'avoir un nouveau téléphone ! » Ce qui signifie... ??? « Viens me retrouver, je serai sur la ligne des 20 yards. »

Elle passe la tête par le coin de la toile de fond, puis elle se retourne. « Billy », dit-elle dans un murmure. Quand leurs regards se rencontrent, son sourire vacille. Une seconde plus tard, elle a disparu.

Jamie Lee Curtis a joué dans un film de merde

Billy ne sait pas du tout comment ils ont atterri là. Il y a un blanc, comme si une commotion cérébrale l'avait arraché au flot temporel pour le précipiter dans la demi-heure suivante, car il se retrouve soudain sur le terrain. Les Bravo et Norm & Co. se pressent près de la zone d'en-but vers le fond du stade en fer à cheval, une vraie cuvette de W.-C. où s'engouffrent des maelströms de vent qui piquent comme des barbelés. La section de ciel qu'on aperçoit à travers le dôme ouvert du toit est de la couleur et de la texture de l'étain poli, tandis qu'un bouillonnement menaçant de meurtrissures sépias et de gris eau de vaisselle annonce toutes sortes de misères climatiques. « Y va neiger, affirme Mango, l'expert en météo hivernale. Je le sens », mais personne ne lui prête attention. Leur petit groupe est pris dans les remous d'une discussion sur le cinéma. Il s'est passé quelque chose, en déduit Billy, des faits nouveaux sont intervenus pendant qu'il était occupé ailleurs. Il semblerait que Grazer et Howard soient out. De même que Tom Hanks, et définitivement, quant à Oliver Stone, il l'a toujours été, et l'entourage de Clooney continue obstinément à ne pas répondre aux messages d'Albert. Mais soudain s'est glissé dans la brèche Norman Oglesby avec la promesse ou plutôt, disons, l'espoir, l'hypothèse pas trop farfelue de millions sonnants et débouchants pour financer la production...

« Il est intrigué. » C'est ainsi qu'Albert le formule, « intrigué » impliquant un degré d'intérêt plus élevé que le simple blabla mais moins que le fric mis sur la table. « L'idée lui plaît, et il vous aime bien, les gars. Mais il faut que ça mûrisse. »

Il faut peut-être que ça mûrisse, mais les Bravo n'ont plus que quarante-huit heures, une mèche terriblement courte pour éclairer l'univers labyrinthique de l'industrie du cinéma. Il est d'abord nécessaire que *ceci* ait lieu, et puis *cela*, et ensuite trente autres choses simultanément ou à la chaîne sans que rien ne vienne foutre la merde, pendant que, pour autant que Billy le sache, le processus se nourrit de propos outranciers fondés sur la peur et l'avidité. On y arrive en convainquant tout le monde qu'on y est arrivé, l'ensemble ne formant

qu'un échafaudage nébuleux de fourberies, de boniments, de dérobades, d'hypocrisies et de mensonges éhontés. En d'autres termes, une arnaque. Non que Billy en ait plus mauvaise opinion d'Albert. On a le sentiment que le processus intègre d'énormes marges de coups fourrés ; chacun présume que les autres mentent jusqu'à ce qu'une masse critique jaillisse de la tonne de conneries accumulées, après quoi, on arrête. De mentir. Une espèce de vérité émerge. Quant à savoir si ce modèle économique a un rapport avec la qualité du produit qu'Hollywood fabrique, Billy n'a pas le temps d'y réfléchir.

Quelqu'un, quelqu'un de l'entourage – de Hanks ? de Grazer ? de Swank ? – a dit qu'on s'en foutait ou, plus exactement, que c'était *de la menue monnaie qui sortait du cul d'un singe*, que l'histoire des Bravo était peut-être authentique mais que l'authenticité ne préjugait pas de la valeur de l'opération. Ce qui a offensé les soldats, mais Albert leur a conseillé de laisser tomber. « C'est des connards, a-t-il dit. Ne vous en faites pas pour ça. »

Sinon qu'il semble que ce soient toujours les connards qui aient l'argent. Pour le moment, Albert se tient un peu à l'écart, ses cheveux pareils à des ronces griffant le vent, tandis qu'il répond au téléphone. De l'autre côté, à distance égale des Bravo, Norm aussi a son portable collé à l'oreille.

« Peut-être qu'ils sont en train de se parler », dit A-bort.

Dime se borne à secouer la tête et il s'accroupit pour se protéger du froid. Il déprime. Il s'ennuie. Il n'a plus d'énergie. Le commandant Mac est parti se balader du côté de la ligne de touche où, planté là, il contemple les poteaux comme s'il attendait des révélations.

« J'ai annoncé à ma mère que j'allais y acheter une bagnole, dit Lodis. Cent mille, m'man. Va chez le vendeur d'occases et choisis ! Elle a choisi, et maintenant, assise à la maison, elle se demande où est le fric.

– Bon, dit Crack aux autres. Norm est bourré de pognon, pas vrai ? Peut-être même milliardaire, d'accord ? Alors, tout ce qu'il a à faire pour démarrer le film, c'est signer un chèque.

– *Nous* signer un chèque, corrige Day. C'est notre histoire à nous, mec.

– Ouais, exact. Et le plus tôt possible, bordel.

– Oublie pas que c'est Wesley Snipes qui doit jouer mon rôle !

– Ta maman pourrait le jouer.

– Putain, non, elle est pas assez moche. Plutôt Steve Urkel.

– Ou Richard Simmons. Suffira de le passer au cirage.

– Non, ce mec, le nain noir, le catcheur. Master Blaster.

– Alors, pourquoi il le fait pas ce chèque ? gémit Crack, s'adressant à Dime. Signe-le donc, salopard, tu veux pas soutenir les troupes ? Comment on peut forcer un type comme ça à sortir son blé ? »

Eh bien, pense Billy sans le dire : suffit de le choper, de le tenir par les pieds la tête en bas et de le secouer pour que l'argent tombe de ses poches. Dime reste sans réaction. C'est le Dime cafardeux typique qu'on n'entend plus dès qu'il s'ennuie ou que son taux de sucre plonge, et il déprime précisément au moment où Billy a le plus besoin de ses conseils, à savoir ce qu'il doit faire du miracle qui vient de chambouler sa vie. Les images de Manon explosent dans son cerveau comme c'est le cas, a-t-il entendu dire, quand on fume du crack, une boule lumineuse dans les zones neuronales de plaisir, et quoiqu'il ne s'agisse pas de la maxi défonce provoquée par cette saloperie de camelote, il ressent des trucs qu'il est incapable de contrôler. *Mec, elle en pince pour toi.* Ouais, *elle a pris son pied avec toi !* Il en arrive à se demander s'il n'a pas rêvé. C'est trop beau, exactement le genre d'illusion qu'entreprendrait un soldat désespéré, le sans-grade frustré atteint de troubles déficitaires de l'attention dont la vie intérieure regorge de fantasmes sexuels. Seulement, Billy a toujours été habité par le doute, le doute de soi et son proche parent, l'autocritique, ces fidèles compagnons qui sont venus à son secours à chaque étape cruciale de son existence, et pourtant, pourtant... ses reins lui font un mal de chien, le parfum de Manon est encore présent sur ses mains et sa poitrine. Des cheveux dorés aux reflets tirant sur le roux brillent sur ses manches comme des signaux émis du haut d'une lointaine chaîne de montagnes. Donc, s'il ne délire pas et qu'il n'a pas fumé de crack, qu'est-ce qu'il est censé faire ? Eh bien, faire en sorte que ça devienne réel, voilà. Que ça tienne. Il faut qu'il consulte son sergent le plus tôt possible, parce que c'est une question de temps.

« Ça commence à prendre tournure, les gars », dit Sykes. Cinq ou six pom-pom girls, parmi lesquelles ne figure pas Manon, se dirigent vers eux, suivies par Josh qui porte un sac de toile en bandoulière. Il se dirige vers les Bravo et prend dans son sac des ballons de football qu'il laisse tomber devant eux.

« C'est quoi ?

– Vos ballons », répond Josh.

Nos ballons ?

« Ouais, ils veulent que vous les teniez dans la main pendant le tournage. »

Quelques Bravo grognent, mais aucun ne proteste ouvertement. Ils examinent les ballons, les poussent du bout du pied, regardent au loin comme si tout cela ne les concernait pas. Billy guette l'occasion de s'entretenir seul à seul avec Dime. Près d'eux, les cheerleaders s'attroupent, la tête rentrée dans les épaules, les jambes pressées l'une contre l'autre pour se réchauffer, les pompons serrés sur leur poitrine comme des manchons géants. Les Bravo lorgnent dans leur direction, mais aucun d'eux n'a le cran de s'avancer vers elles.

« Hé, Josh, des nouvelles pour la mi-temps ?

– Pas encore. Dès que j'en aurai, je vous tiens au courant.

– Tu vas être aux petits soins pour nous, hein Josh ? Faut pas nous jouer de sales tours.

– Et même pas de tours du tout.

– Ouais, on veut pas avoir l'air d'une bande de crétins à la télé.

– Ne vous inquiétez pas, les gars, les rassure Josh. Je suis certain que tout va bien se passer. »

Une rafale de vent particulièrement cinglante les oblige à se taire une seconde. « Pourquoi on doit attendre comme ça dans le froid ? se plaint Lodis.

– Les cameramen de la chaîne devraient être là, répond Josh.

– Eh bien, y sont pas là !

– Ne vous en faites pas, ils ne vont pas tarder.

– Fous-leur Norm au cul. »

Ils se tournent tous vers l'intéressé.

« À qui il parle ? » demande Day.

Josh plisse le front comme si sa concentration, simulée ou non, allait lui permettre de fournir la réponse.

« En fait, je ne sais pas trop.

– Pourquoi t'irais pas voir ? »

Josh chancelle légèrement. « Je ne peux pas faire ça ! »

Day lui adresse un regard à la fois acerbe et plein de pitié.

« Pourquoi, tu peux pas marcher ?

– Bien sûr que si.

– Alors, vas-y, c'est tout ce qu'on te demande. S'il cause de notre film, on aimerait savoir. Tu devrais pouvoir faire ça, non ?

– Je ne crois pas que ce serait tout à fait moral. »

Day ricane. Il n'est pas contre utiliser son côté faussetement décontracté comme moyen d'intimidation quand il s'agit des sensibilités d'hommes blancs pointilleux.

« Tu vois ce type debout là-bas ? Il parle en public, non ? Si c'est confidentiel, il a qu'à rentrer, trouver un endroit privé.

– Euh, oui, peut-être. Mais de toute façon, je ne pense pas que j'apprendrai quoi que ce soit.

– Allons, mon vieux, l'info ! Le savoir, c'est le pouvoir, n'importe quel abruti sait ça ! T'arrives l'air de rien, comme si t'avais un truc à faire, c'est pas difficile. Ton job, c'est de prendre soin de nous, pas vrai ? Alors, tu t'approches, tu passes lentement devant lui. Y te remarquera même pas. »

Les autres Bravo se mettent de la partie, surtout pour s'occuper ; ils l'entortillent et le tannent jusqu'à ce qu'il finisse par accepter. Avec une nonchalance feinte, il s'avance vers Norm, contourne le petit groupe qui l'entoure, salue les pom-pom girls, puis il revient vers

Norm près de qui il s'agenouille tranquillement pour relacer sa chaussure. Les Bravo suivent chacun de ses pas. *Cent mille dollars !* Quand Josh les rejoint, ils ne tiennent plus en place.

« On lui communique les rapports sur les blessés. »

Putain de merde ! Ils crèvent de froid ici. Billy ramasse un ballon et le lance à Dime. « Plaquez-moi ! » crie-t-il, et sans attendre de voir si le sergent a bien attrapé le ballon, il sprinte avec un râle, un *aaagggghhhh* d'agonisant, les jambes qui moulinent, les artères encrassées par toute la nourriture et l'alcool absorbés dans la journée. Trois, quatre foulées, et ses jambes trouvent le rythme, puis les bras suivent. Il se faufile en dansant au milieu des quelques personnes qui se tiennent le long de la touche, fait un crochet sur la gauche vers la ligne d'en-but et jette un coup d'œil derrière lui. Le ballon... merde, il lui arrive droit dessus, tournoyant comme une vrille, et durant cette fraction de seconde, il voit tout, vitesse, hauteur de la chandelle, vent pour calculer le Moment estimé d'atterrissage, cependant que son regard remonte la trajectoire du ballon jusqu'à l'origine, le big bang du bras de Dime et son visage soudain éclairé d'une lueur féroce à l'exemple de celui d'un Viking sautant à terre, une hache à la main.

Dime a tiré un véritable obus. Le ballon chante comme de la soie qui se déchire le long d'une couture, et Billy, sachant que la partie sera sans pitié, agit en pro, ne le quittant pas des yeux, bandant les muscles de son ventre pour amortir le choc, un *oooooph* sourd...

Essai. Il relance le ballon à Dime et repart en diagonale dans la zone d'en-but, les jambes souples, les poumons gonflés d'air frais. C'est si bon de courir, juste courir. La passe de Dime est trop en avant, il doit étendre sa foulée, l'étendre encore et... il réussit à l'attraper ! Des acclamations jaillissent de la tribune derrière les poteaux, et après avoir aplati, Billy entame une petite danse de victoire. La passe suivante est un ballon qui flotte, puis Dime lui adresse un missile qu'il attrape dans ses bras et serre contre lui comme s'il berçait un bébé, et la foule applaudit de nouveau.

Billy est sur un petit nuage. Chaque parcelle de son corps vibre, ses capteurs reçoivent des ondes quasi orgasmiques associées à un contrôle moteur sans faille. C'est ça qu'éprouvent les athlètes professionnels ? Un tel plaisir dans le pur aspect physique de chaque instant, l'élasticité du pied au contact de la pelouse ferme, le cuir à rasoir d'air glacial qui pénètre dans les poumons. Les aliments eux-mêmes doivent avoir pour eux une saveur accrue, et le sexe, mec, inutile d'en parler. Bien sûr, il espère que Manon regarde, et il pense plus ou moins que c'est grâce à elle, et que leur rencontre aura de quelque manière modifié la chimie de son cerveau, provoquant ce quantum d'énergie multipliant ses capacités athlétiques.

Il pivote, plante ses talons dans la pelouse pour repasser le ballon à

Dime, et il en voit un, deux, puis trois qui volent vers lui, un appui aérien destiné à soutenir l'incursion sur le terrain. Mango expédie un drop qui frôle dans un sifflement la tête de Billy. Lodis percute Sykes par-derrière et l'envoie rouler au sol. Crack et A-bort courent pour rattraper une passe de Day tout en jouant du coude et en jurant. Ils se bousculent et sont à deux doigts de tomber tellement ils rigolent. « Attention, voilà Jerry Rice », dit Dime, arrivant au petit trot, puis il sprinte et attend la passe de Billy. Cette fois, les spectateurs derrière la ligne d'en-but se déchaînent, et pourquoi pas ? Qui, en effet, n'a pas rêvé de fouler comme eux la pelouse du saint des saints du football professionnel ? Les Bravo entament un match débridé, sans véritables équipes, sans règles ni objectifs apparents, rien qu'une bande de types qui cavalent sur le terrain et se rentrent dedans en se tordant les côtes. Et s'il n'était qu'un jeu viril où chacun s'éclate à loisir, se dit Billy, le football serait un sport génial et non le monstre hypertrophié, sanctifié et suffisant qu'il est devenu quand la culture a mis ses mains moites dessus. Les règles. Il y en a des centaines, et tous les ans on en invente de nouvelles, conséquence d'une distorsion insidieuse et particulièrement grossière du concept de « jeu », sans compter les abrutis de coaches et leurs entraînements sadiques, les prières d'avant matches, les schémas tactiques générateurs de dyslexies, les arbitres fanatiques des sanctions qui courent sur le terrain comme de petits Hitler, les temps morts, les arrêts pour passes tombées, la cérémonie pontificale des replays au ralenti, plus les mêlées, les statistiques, les protections de mousse, le coaching et toutes sortes de trucs abrutissants, alors que tout ce que demandent ces garçons, c'est foncer et plaquer. C'est un mystère que la mère de Billy n'a jamais été capable de percer. Après avoir eu deux filles, elle n'a jamais compris que dès son plus jeune âge, son fils se jette volontairement contre les murs, les portes, les buissons, s'empoigne avec le canapé à travers toute la pièce télé ou se laisse tomber au sol sans autre raison que sa présence sous ses pieds. Le football paraissait être un excellent exutoire à ses pulsions, et à différentes époques de sa jeunesse, Billy a pratiqué des jeux « organisés », un code pour désigner des systèmes de commandement ou de contrôle où le moindre atome de pouvoir est détenu au sommet. On estime que le football est conçu pour être utile et productif, un bienfait pour l'humanité, une affiche publicitaire pour l'esprit d'équipe, de sacrifice, de discipline et autres vertus contemporaines, alors qu'en réalité, il se réduit à fermer sa gueule et à obéir. Aussi, malgré la violence inhérente à ce sport, une étrange passivité s'insinue dans l'esprit. L'ensemble des règles, des préceptes, des heures d'entraînement où l'on attend son tour de se faire incendier par un entraîneur adjoint, produit un engourdissement presque agréable, un émoussement général des perceptions et des réactions.

On finit par prendre plaisir à ce qu'on nous dise sans cesse ce qu'il faut faire, sauf qu'au bout d'un moment, ça devient ennuyeux comme la pluie et qu'arrivé à un certain âge, on commence à se rendre compte que les coaches sont en réalité cons comme des balais.

Au lycée, il a envoyé tout ça au diable et adieu le football, mais à l'armée, c'est pratiquement la même chose, sinon que la violence est... bref, elle est ce qu'elle est. Multipliée par un million. Pour l'instant, néanmoins, les Bravo ont trouvé un semblant de paix, tandis qu'ils se télescopent et rebondissent les uns contre les autres comme des boules de loto, que chaque choc libère des tonnes de tension et qu'ils se marrent comme des baleines. Derrière les poteaux où sont les places bon marché, les spectateurs – des péquenauds et des prolos pour la plupart – sont debout et les encouragent. Les Bravo sont lâchés en liberté en terre consacrée et – chose bizarre ! – personne ne les arrête. Jusqu'à ce que trois obèses en parkas et casquettes des Cowboys rappellent en voiturette de golf et que le plus gros des trois, un type aux lunettes cerclées d'acier et au visage joufflu comme des fesses leur hurle : *Dégagez de ma pelouse, et TOUT DE SUITE !*

« Dégagez de SA pelouse ! » reprend Crack, et Mango de hurler à son tour, et une seconde plus tard, les Bravo se mettent tous à crier : *Dégagez de SA pelouse ! SA pelouse, mec, dégage de SA pelouse ! Il veut récupérer SA pelouse, et TOUT DE SUITE. Dégage de SA PELOUSE !* Ils vont ramasser les ballons à une allure de vieillard, stoppant tous les trois pas pour brailler *TOUT DE SUITE !* et *SA PELOUSE !* pendant que les trois obèses attendent, assis dans la voiturette, la mine renfrognée. Deux flics s'approchent d'une démarche nonchalante, mais ils n'interviennent pas, et les Bravo continuent à s'époumoner parce que ces salauds sont incapables de le leur demander gentiment et poliment, incapables d'ajouter un *s'il vous plaît* ou un *merci* en s'adressant à ces braves soldats américains, ces *enfants* comme les appelle le général (à la retraite) Colin Powell, ces jeunes gens loyaux, dignes d'honneur, qui ont présenté leur poitrine dénudée à l'ennemi au nom de votre liberté, bande de gros lards, vous qui faites honte à la notion de « l'homme à l'image de Dieu », gardiens de l'herbe des autres aux culs d'hippopotame. *Tu sais, peut-être que c'est pas nos libertés qu'ils détestent, mais notre graisse !*

Voyant ce qui se passe, les supporters de la tribune de l'en-but sifflent, poussent des huées, l'air de dire : *On s'est encore fait baiser !* Norm & Co. accueillent les Bravo qui sortent du terrain au petit trot. Norm est hilare. « Désolé, les gars, dit-il comme s'il mâchait une bouchée de salade. J'aurais dû vous prévenir que Bruce est un peu susceptible sur le chapitre de sa pelouse. »

Mais Norm n'est-il pas le boss ? Il aurait donc pu... enfin, peu importe.

« C'est une bien belle pelouse, dit A-bort.

– La plus belle que tu verras jamais, mec, renchérit Crack. Je parie que Mango adorerait s'en occuper. En selle sur le John Deere pour la tondre un grand coup comme le bon métèque qu'il est.

– C'est une pelouse artificielle, ducon, lui fait remarquer Mango.

– Je voulais juste dire...

– Les clichés sur les minorités nous rabaissent tous, le coupe Mango.

– Je voulais juste dire, reprend A-bort, que n'importe quel bronzé aimerait...

– Baiser ta mère comme je l'ai fait ? »

Norm s'amuse. Quelle bande de rigolos, ces Bravo, de vrais branleurs. Bon, peut-être que selon les critères généralement admis, ils ne représentent pas la crème des générations, mais ils constituent indiscutablement le meilleur du tiers inférieur de la leur, une génération quelque peu paumée et suspecte. Au bord du terrain, une équipe de télévision s'installe pendant que deux femmes, apparemment des journalistes, discutent de leur « tournage ». Les six pom-pom girls patientent non loin. Josh est là, qui surveille, de même qu'Albert, qui envoie des textos. Avec un certain découragement, Billy note une fois de plus qu'on ne voit nulle part le commandant Mac.

« Par ici, les filles, dit la plus jeune des deux femmes qui se révèle être la productrice télé de leur "tournage". Mettez-vous en rang de ce côté.

– Juste un peu plus tournées par là », dit sa collègue plus âgée, une cadre du service des relations publiques des Cowboys qui peut se permettre d'appeler Norm « Norm ». Sérieuses, ces deux-là, ambitieuses, volontaires, habillées en noir, le visage affichant l'expression pincée de végétaliennes en colère. Billy désirerait exposer à Dime son problème Manon, mais Norm a harponné le sergent et il ne paraît pas avoir l'intention de le lâcher.

« De toute façon, j'ai de sérieuses réserves vis-à-vis d'Hollywood, dit le propriétaire des Cowboys pendant que tout le monde piétine pour se réchauffer. Je pense que les gens là-bas sont complètement décalés par rapport au reste du pays, par rapport aux préoccupations et aux systèmes de valeur de l'Américain moyen. Il faudrait que quelqu'un y aille faire un film qui parlerait vraiment de l'Amérique telle qu'elle est.

– Oui, je crois que ce serait bien, approuve Dime. Je crois que le moment est venu.

– À la manière dont ils se sont foutus de vous, on peut commencer à se demander où va leur loyalisme et s'ils veulent réellement que l'Amérique gagne cette guerre.

– En effet, on peut penser que ce sont des mous, acquiesce Dime.

– Vous savez, Ron Howard est un grand réalisateur, *Splash* est l'un

de mes films préférés. Mais que lui et Glazer...

– Grazer, corrige Dime.

– ... que lui et Grazer vous demandent de transposer votre histoire au cours de la Seconde Guerre mondiale, c'est proprement scandaleux.

– Il est vrai, monsieur, qu'ils ne prennent pas de gants.

– La Seconde Guerre mondiale a été largement traitée et elle a fait l'objet de pleins de grands films, *Le Jour le plus long*, *Au-delà de la gloire*, sont de grands, de très grands films, mais l'histoire des Bravo, c'est le présent, et j'estime qu'il faut leur rendre honneur dans ce contexte.

– Je crois, monsieur, que nous serons tous d'accord avec vous sur ce point.

– Vous savez, je suis sûr de ne reconnaître ici aucun signe du “ras-le-bol de l'Irak”. L'immense majorité des Américains soutiennent cette guerre et, bon sang, ils soutiennent les troupes qui mènent cette guerre. Et si quelqu'un a un doute à ce sujet, il n'a qu'à venir voir l'accueil que vous avez reçu ici aujourd'hui. »

Les deux femmes disposent les Bravo en un quart de cercle flanqué de part et d'autre d'une guirlande de pom-pom girls. Norm et Dime, les deux vedettes, se mettent au centre. Il y a un scénario que chacun a appris par cœur. « Tenez vos ballons comme ça », demande la cadre des relations publiques, serrant un ballon imaginaire contre sa poitrine. Bien que ce soit ridicule, grotesque, les Bravo s'exécutent.

« Non, plus bas, dit la productrice.

– Pour l'amour du ciel, gémit la femme des relations publiques, roulant les yeux.

– Ça n'avait pas l'air naturel. Ça sonnait faux.

– Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, on est à un match de football, et c'est exactement comme ça qu'on fait. »

Tout le monde est bientôt en place, prêt pour la première prise. Légèrement à l'écart, le vidéaste personnel de Norm filme Norm en train d'être filmé. « La compagnie Bravo aimerait vous souhaiter, à vous et à votre famille, un très JOYEUX **THANKSGIVING** », hurle Dime puis, ce qui ne figure pas dans le scénario : « Et à nos frères et sœurs qui servent en Irak, nous disons **PAIX GRÂCE À UNE PUISSANCE DE FEU SUPÉRIEURE !** » Si bien que tous s'esclaffent pendant que Norm, les cheerleaders et tous les Bravo s'écrient : « Allez les Cowboys ! », tandis que les autres sont furax. Dites donc, c'est dans le scénario, ça ? Alors, si ça n'y est pas, vous ne le dites pas, d'accord ? Dime marmonne une excuse, il s'est laissé emporter. On se prépare pour la deuxième prise.

« La compagnie Bravo aimerait vous souhaiter, à vous et à votre famille, un très JOYEUX **THANKSGIVING** », commence Dime, puis, oh, mon Dieu, le voilà qui recommence : « Et à nos frères et sœurs qui

servent en Irak, nous disons, tirez les premiers ! VISEZ BIEN !
CHÂTIEZ CEUX QUI LE MÉRITENT !

– Ouuuuais, allez les Cowboys ! »

Là, les représentants des médias sont carrément verts de rage. « On a quatre minutes pour boucler ça, déclare la productrice. Je vous suggère de vous y mettre vite, sinon, ce n'est plus la peine. » Norm s'amuse autant que les Bravo, mais il leur conseille de jouer le jeu. « Un tas de gens veulent vous entendre », dit-il. Pour la troisième prise, Dime suit scrupuleusement le scénario, mais comme ils s'attendent à un autre mauvais tour, Lodis et Sykes éclatent de rire. La quatrième prise se passe très bien jusqu'à ce qu'un supporter au premier rang se penche pour hurler : « Les Chicago Bears sucent les bites de cheval ! »

Une courte pause semble alors s'imposer. Des renforts de flics arrivent pour sécuriser la zone de tournage. Billy continue à essayer de prendre à Dime à part, mais Norm et le sergent discutent de nouveau ensemble. Bouillant d'impatience, Billy s'apprête à les interrompre mais, comme s'il se livrait à un exercice de maîtrise de soi, il se contraint à faire trois pas en arrière. Et il se heurte à un groupe de pom-pom girls.

« Oh, pardon ! »

Les filles sourient. Elles sont trois, deux Blanches et une Noire.

« Vous êtes sœurs ? » demande-t-il.

Elles s'esclaffent.

« Comment t'as deviné ? »

– On croyait que c'était notre petit secret !

– Ça se voit. Vous pourriez même être des triplées. »

Nouveaux rires. Comme toutes les cheerleaders, ce sont de superbes exemples de plastique féminine, soyeuses où elles doivent l'être et fermes et rebondies où l'exige l'idéal photoshoppé des magazines de mode, sauf que ces filles-là sont réelles. Sa bouche vomit un flot de paroles, il n'a aucune idée de ce qu'il raconte, mais comme elles rigolent, il en déduit qu'il ne doit pas dire trop de conneries. Les pom-pom girls tapent du pied et soufflent de petits nuages d'haleine entre leurs dents pour bien montrer combien elles ont froid. « Ancienneté », répondent-elles quand il leur demande pourquoi Manon n'était pas sur les images de Thanksgiving.

« Elle vient d'arriver, et tout marche à l'ancienneté. Les spots télé, par exemple, c'est basé sur les années de métier.

– C'est donc important, les spots télé ? »

Jouant les blasées, les filles haussent les épaules.

« Ça fait pas de mal.

– Pas de mal à quoi ?

– Ben, à nos carrières, tu vois.

- Tiens, j'ignorais que les cheerleaders avaient des carrières.
- C'est quoi ça ? demande l'une des filles montrant du doigt à presque la toucher la médaille de Billy.
- La Silver Star.
- C'est pour quoi ? »

Billy hésite. Il n'a pas de réponse à la con pour ça, ni quoi que ce soit qui puisse servir de conversation polie. « Pour bravoure, je suppose », puis il a recours aux termes employés pour la citation : « Pour bravoure et intrépidité remarquables au combat contre un ennemi des États-Unis. »

La fille lui adresse un regard sans expression. « Cool », dit-elle, puis les trois pom-pom girls lui tournent brusquement le dos. Billy a dû gâcher quelque chose. Ont-elles cru qu'il se vantait ? Les gens de la télé les appellent pour la prise numéro cinq. Ils prennent leurs places et attendent. Attendent. Attendent encore. Quand on leur annonce qu'il y a un problème technique, ils râlent. On leur demande de rester tranquilles le temps qu'on répare le truc.

« Voilà votre homme, murmure Norm, désignant Albert qui marche de long en large au bord de la touche, le portable vissé à l'oreille. On dirait qu'il s'occupe de vous.

- C'est une machine », dit Dime. Debout derrière eux, légèrement décalé, Billy ne peut faire autrement que d'écouter.

« Depuis combien de temps vous êtes en relation avec lui ?

- Officiellement, depuis environ deux semaines, il me semble. Depuis le moment où nous l'avons rencontré, mais on avait déjà échangé des e-mails et des coups de téléphone, quand on était encore en Irak.

- Vous avez un contrat, je suppose.

- Oui, nous avons signé divers papiers.

- Et je suppose aussi que l'expérience a été positive jusqu'à présent ?

- Oui, monsieur, nous aimons beaucoup Albert. Il croit sincèrement à notre histoire, et il fait tout pour nous obtenir les meilleures conditions possibles. »

Norm s'éclaircit la voix et demeure un moment silencieux. Billy se penche de quelques millimètres, désireux d'entendre la suite de la conversation.

« Hilary Swank, dit enfin Norm.

- Pardon, monsieur ? fait Dime.

- Hilary Swank, répète Norm. Albert dit que c'est l'une des stars intéressées par votre projet.

- En effet, monsieur.

- Il dit qu'elle veut jouer votre rôle.

- Oui, il paraît.

– Ça m’a l’air un peu énorme. Qu’est-ce que vous en pensez ?
– Pour être franc, monsieur, j’ai du mal à me faire à cette idée.
– Ils devraient rester fidèles à l’histoire et ne pas la dénaturer pour se plier au caprice d’une vedette. Pour ne rien vous cacher, le narcissisme des gens d’Hollywood ne cesse de m’étonner.

– Je ne sais que ce que je lis dans les tabloïds, monsieur.
– De toute façon, je n’ai pas une très haute opinion d’elle en tant qu’actrice.

– Ah.
– Je l’ai vue dans ce film avec Schwarzenegger, celui où elle joue sa femme et où il est un agent de la CIA, ce qu’elle n’est pas censée savoir. Un film plutôt idiot. Je ne l’ai pas aimé du tout.

– Je crois que c’est Jamie Lee Curtis, monsieur, dit le sergent.
– Pardon ?
– Je crois que c’est Jamie Lee Curtis qui interprète sa femme, pas Hilary Swank.

– Ah bon ? C’est quand même un film de merde. »
Par hasard, Billy regarde Albert à l’instant où celui-ci rempoche son portable et où ses épaules se soulèvent et retombent comme une lame de fond. Pareil geste pourrait suggérer la défaite, mais Billy juge qu’il a plutôt une expression pensive qu’inquiète, à l’image d’un vieux pro préparant son prochain coup. Alors agis, fais quelque chose, le presse à part soi Billy, souhaitant que le producteur ait eu davantage d’atouts en main. Le film foire, Albert rentre à L.A., retrouve sa maison de Brentwood, retrouve sa jeune et jolie femme et son bureau avec les trois Oscars alignés sur une étagère. Et pendant ce temps-là, les Bravo, contrat ou pas, sont de retour à la guerre. Pour eux, l’Irak n’a jamais été autre chose qu’un choix entre la vie et la mort, mais l’affaire en jeu rend cela plus évident encore.

La dernière prise est la bonne, tout le monde applaudit, et les cameramen eux-mêmes, pour blasés qu’ils soient, y vont de leurs braiments. Norm distribue des tapes dans la main façon vieille école. « Gardez bien ces ballons, dit-il aux Bravo. Ils sont à vous, mais ils seraient mieux avec un peu d’encre dessus, vous ne croyez pas ? » Il a un grand sourire. « Suivez-moi, les gars. »

XXL

Ce sont des colosses. Ils pourraient appartenir à une nouvelle espèce ou nous ramener à un âge préhistorique disparu, celui où des hommes aussi énormes que des chevaux de trait hantaient la terre. L'image télé, à peine plus grande que des soldats de plomb, ne rend pas justice à ces versions soufflées de l'être humain avec leurs têtes de tonnelet de bière, leurs cous de séquoia et leurs bras aux muscles gros comme des ballons, sans parler de leurs visages qui ont tous quelque chose de bizarre, des yeux trop rapprochés ou trop écartés, des pommettes et des nez évoquant du mastic écrasé du gras du pouce. Toutes les parties du corps sont là, mais l'ensemble est déséquilibré, disproportionné, à l'exemple du crâne par rapport au visage, comme si, pour atteindre la dimension de superhéros, les joueurs avaient agrandi les plans de la face humaine.

« T'es pas content de pas être le siège des toilettes de ce type ? » murmure A-bort à Billy, désignant d'un geste le jambon humain hypertrophié connu sous le nom de Nicky Ostrana, le bloqueur offensif des Cowboys. Où ce sport pourrait-il fleurir sinon en Amérique, l'Amérique et ses millions d'hectares fertiles plantés de maïs, de soja et de blé, ses lacs entiers de lait, ses montagnes de fruits et de légumes cultivés à longueur d'année, et puis ses tonnes de viandes, ce pipeline formidable qui crache bœuf, poulet, poisson et porc gavés et engraisés dans les parcs, bourrés de vitamines et de vaccins, ces usines bourdonnantes qui produisent des protéines en accéléré, le tout culminant après plusieurs générations d'alimentation gargantuesque en cette souche d'humains de calibre industriel ? Seule l'Amérique pouvait engendrer de tels géants. Billy regarde le receveur Tony Blakely verser une boîte entière de céréales dans un bol, puis ajouter deux litres de lait avant d'attaquer le tout à la louche. Une. Boîte. Entière. N'importe quel pays serait en faillite s'il devait nourrir ces mammoths en train d'écouter machinalement Norm qui, posté au centre de la pièce, s'adresse à eux. *Les vrais héros américains... libertés... dont nous jouissons...* « Aussi, réservons-leur notre plus chaleureux accueil », les exhorte-t-il, et l'équipe répond par une salve d'applaudissements. En dépit de leur statut de stars, les joueurs sont,

techniquement parlant, les employés de Norm, si bien que Billy suppose qu'ils sont obligés de faire ce que leur patron demande.

Norm se tourne vers Tuttle, le coach. « George, ça ne vous dérangerait pas que nos invités se fassent signer quelques autographes pendant qu'ils sont là ? »

Le coach répond, avec un manque évident d'enthousiasme : « Non, pas du tout », à deux doigts d'ajouter : *Et après, qu'ils foutent le camp de mes vestiaires*. C'est un homme de large carrure à l'air sévère et aux épaules voûtées qui n'est pas sans rappeler un vieux morse. Sa peau est de la même nuance flocons d'avoine que ses cheveux teints, masse d'épis broussailleux coiffés en arrière à la manière rétro du Sud profond, ce qui lui donne l'allure d'un gardien de prison. Sur le chemin des vestiaires, Josh a remis aux Bravo des stylos Sharpie – mais toujours pas d'Advil, il se giflerait d'avoir oublié –, et les soldats se déploient pour récolter les autographes.

« Je me demande si Pat Tillman¹ a joué avec l'un de ces types-là », s'interroge Dime à voix haute. Plusieurs joueurs se tournent vers lui, mais aucun ne répond. Il y a donc Dime qui marque son territoire psychique, Sykes et Lodis qui se précipitent pour recueillir le maximum de signatures et puis Billy qui reste en arrière. De toute façon, il n'a jamais compris l'intérêt qu'on porte aux autographes, et les joueurs sont des mastodontes qu'il ne tient pas à regarder et encore moins à approcher d'un air suppliant. Il n'est pas à l'aise ici. Il se sent mis à nu, diminué. À avouer la triste vérité, il ne se sent pas aussi viril que cinq minutes auparavant. Les joueurs paraissent tellement plus martiaux que n'importe lequel des Bravo. Ils sont plus grands, plus forts, plus larges, plus méchants, leurs mentons de la taille de bulldozers pourraient démolir de petits immeubles et leurs cuisses ressemblent à des poutres maîtresses. Ils respirent la testostérone, et leur aura de guerriers croît de manière exponentielle à mesure qu'ils s'équipent pour le match. Comme si ces montagnes humaines avaient besoin de volume supplémentaire ! Une armure élaborée se construit autour de leurs corps, tout un assortiment de protections pour les hanches, les cuisses, les genoux, puis pour les épaules qui doublent de largeur, des carapaces et des coques fabriquées dans des composites high-tech de kevlar, de mousse et de velcros, ainsi qu'un protège-côtes et des bandes élastiques pour les articulations, les mains et les poignets. Genoux, coudes, tibias, coccyx, avant-bras, tout est prévu. Sur l'étagère du haut de chaque casier on ne compte pas moins de quatre paires de chaussures neuves.

L'équipement, tous ces gadgets, ça déprime Billy. Un profond ennui s'en dégage ; les joueurs passent sans doute plus de temps à se préparer que la majorité des mannequins et des actrices, et ils le montrent, ils sont revêches et repliés sur eux-mêmes, absorbés dans

leur rituel. Ils ne veulent pas qu'on les emmerde, ce que Billy comprend très bien. C'est un truc mental, le mental qui se nourrit du physique, et il faut se préparer à la perspective d'être grièvement blessé car les agressions dans ce domaine ne sont pas rares. Ouais, on sait ce que c'est ! On sait ce qu'on ressent ! Il connaît ça, et même la musique de rock qui se déverse dans les vestiaires est la même, mais lancer la conversation sur ce sujet donnerait l'impression de faire de la lèche.

Billy récolte l'autographe de Kervan McClellan parce que... eh bien, parce qu'il se trouve juste à côté de lui et que ça aurait paru malpoli de ne pas le lui demander. Il sait qu'il s'agit de Kervan McClellan parce que son nom et son numéro sont marqués au pochoir dans une belle écriture en haut de son casier. Billy passe au suivant : Spellman Taylor, n° 94, puis Tucker Rubel, n° 55. DeMarcus Carey, n° 61. Les joueurs sont tout à leur préparation. Ils prennent le Sharpie, griffonnent leurs noms, et la plupart d'entre eux ne lèvent même pas les yeux. Quelques-uns parviennent à hocher la tête quand Billy les remercie. Indurian Kashkari, n° 81. Tommy Budznick, n° 78. Billy s'approche ensuite d'Ed Crisco, n° 99, un Blanc monstrueux qui se tient parfaitement immobile pendant qu'un aide-entraîneur lui ajuste ses épaulières. Crisco étend les bras et ne parle pas ; il se contente de regarder droit devant lui comme une bête de somme qui se soumet au harnais pour une nouvelle journée de travail.

Billy préfère ne pas le déranger. Deux enfants, maigres, pâles et complètement chauves recueillent des autographes ; ils sont accompagnés de leurs parents qui sourient avec courage et d'un représentant de l'équipe attaché à chaque famille. La peau des enfants dégage une lueur argentée terne, pareille au faible éclat de nuages hauts dans le ciel. Quelle que soit la maladie dont ils souffrent, elle doit être grave. Leur état est tel que Billy est incapable de dire s'il s'agit de filles ou de garçons.

Il continue. Durell Sisson, n° 33. D'Antawn Jeffries, n° 42. Octavian Spurgeon, n° 8 et, alors qu'il prend le ballon, Octavian parle :

« Ça va ? »

– Super. Et vous ? »

Octavian hoche la tête. Il est assis sur une chaise devant son casier et, à l'exception du casque, il est prêt pour le match. Affûté, calme, les épaules larges et la taille mince, il a un long nez effilé et des pommettes saillantes, presque délicates. Des tatouages élaborés serpentent jusqu'à son cou et s'enroulent autour de ses bras, tandis que les cordons de son bonnet protecteur sont noués derrière sa nuque. Il griffonne sa signature sur le ballon de Billy puis le lui rend.

« Merci. »

– De rien... Une seconde, mec. »

Billy se retourne. L'espace d'un instant, le Cowboy paraît chercher ses mots.

« T'as été en Irak, tout ça ? »

– Euh, oui. »

Il a l'air de se creuser de nouveau la cervelle. Billy serait tenté de croire qu'il est abruti par tous les coups sur la tête qu'il a pris pendant des années, mais il a le regard vif, alerte.

« C'est comment ? »

– Eh bien, c'est... torride. Sec. Sale. Chiant comme la pluie la plupart du temps. »

Octavian s'exprime dans une sorte de bouillie sonore. « Mais t'as déjà été au front ? Au combat ? »

– Oui, j'ai été au combat. »

D'Antawn et Durell se sont approchés. Physiquement, ils ressemblent à Octavian, félins, mauvais, parfaitement maîtres d'eux-mêmes. Ils échangent un regard que Billy ne réussit pas à déchiffrer.

« Ouais, vraiment ? Mais t'as déjà descendu quelqu'un ? Tiré une balle et vu le type s'écrouler, t'as fait ça ? »

Ça ? Il ne vient pas à l'esprit de Billy qu'il n'a pas besoin de répondre.

Oui, dit-il. Les joueurs se regardent, et Billy comprend que c'est pour eux un moment passionnant.

« Et c'est comment ? Qu'est-ce qu'on ressent ? »

Billy a la gorge serrée. Terrible question. C'est là qu'est la plaie à vif. Un jour, il faudra qu'il bâtit dessus une église, s'il survit à la guerre.

« On ressent rien qu'on puisse décrire. Pas au cours de l'action. »

– Euh, bon. » D'autres joueurs se sont joints à eux, et Billy réalise que toute la ligne de défense des Cowboys est rassemblée autour de lui. « Et qu'est-ce que t'as comme arme ? »

– Ce que j'ai comme arme ? Ça dépend. C'est selon la mission et les ordres que j'ai reçus. En général, j'ai un M4, le fusil d'assaut semi-automatique standard. Parfois, une M240, ça, c'est une arme entièrement automatique, une mitrailleuse tirant neuf cent cinquante coups minute. Et quand on est sur un Humvee, on a une calibre .50.

– Pour le M4, c'est quel type de munitions ?

– Cinq, cinquante-six millimètres.

– Et t'as aussi un revolver ?

– Un Beretta neuf millimètres.

– Tu t'en es déjà servi ?

– Ouais.

– Comment, de près ? »

Billy acquiesce d'un signe de tête.

« On vous donne des poignards ? » interroge Barry Joe Sauls, un

Blanc suffisamment âgé pour avoir perdu presque tous ses cheveux.

– Des Ka-Bar, répond Billy. Mais on peut prendre pratiquement ce qu'on veut. Des tas de gars achètent les leurs en ligne.

– Et des AK, vous en avez ? demande l'un des footballeurs.

– Les AK, c'est les armes des insurgés. On nous en distribue pas. Mais un tas de soldats en récupèrent sur le terrain.

– Elles sont dangereuses ?

– Plutôt, oui. Les AK tirent de plus grosses munitions, et les impacts sont donc plus forts. On n'a pas du tout envie de se prendre une cartouche d'AK.

– Ouais, okay. » Octavian lance un regard à ses coéquipiers, se mord un instant la lèvre. « Alors, qu'est-ce que ça fait ton M4 ? Quand tu touches quelqu'un ? »

Billy rit, encore que ce ne soit pas drôle. En fait, ce n'est ni drôle ni rien. Il se demande si « rien » est un sentiment ou tout simplement rien.

« Eh bien, ça le bousille.

– Juste un seul coup ? Ça les arrête, je veux dire ?

– Dans le corps, non. C'est une cartouche à haute vélocité et le plus souvent, elle traverse le corps. Mais ils tombent quand même.

– Seulement, y sont pas morts.

– Peut-être pas. C'est pour ça qu'on vise la tête. »

Les joueurs retiennent leur souffle. L'un d'eux murmure : « Mmmm », comme s'il mangeait quelque chose de juteux et de sucré.

« La 240, reprend Saul. Tu disais que c'était une arme entièrement automatique. Ça fait quoi ?

– Ça fait quoi ? Merde, qu'est-ce que je peux dire ? La 240, c'est le mal absolu.

– Ah bon ?

– Ça te réduit un homme en charpie. »

Sans leur laisser le temps de lui poser de nouvelles questions, Billy dit merci bonne chance content d'avoir discuté avec vous, puis il s'éloigne. Il en a soupé de la quête d'autographes qui, plus que jamais, lui paraît être un exercice à la fois stupide et inutile. Après avoir jeté des regards à la dérobée autour de lui, il finit par repérer Dime au fond de la salle qui étudie le tableau sur lequel sont inscrits au crayon gras la liste des joueurs avec leurs postes ainsi que le schéma tactique en prévision du match. « Si ce n'est pas la démocratie, murmure Dime, tandis que Billy s'approche de lui par derrière. Et si ce n'est pas le communisme, qu'est-ce que c'est ?

– Qu'est-ce que c'est quoi ?

– Rien. Tu t'amuses bien, Billy ?

– Plus ou moins. » Il se glisse à côté de Dime et baisse la voix. « Certains de ces gars sont cinglés, sergent. Fêlés de la tête. »

Dime éclate de rire. « Et nous pas ? »

Peu importe. Billy constate que le ballon de Dime ne porte aucune signature.

« Sergent, je peux vous parler ? »

– Oui. » Dime s'est de nouveau tourné vers le tableau.

« C'est plutôt une affaire personnelle.

– Je suis le meilleur ami que t'auras jamais.

– Eh bien, ce qu'y se passe, c'est que j'ai fait la connaissance d'une fille. Aujourd'hui, je veux dire. Tout à l'heure. Une des cheerleaders, en fait. »

Le sergent envoie quelques postillons tandis qu'il lâche : « Félicitations.

– Ouais... enfin, nan... c'est le cas pour nous tous, je sais. Mais cette fille et moi, sergent, on s'est, comment dire, drôlement bien entendus.

– Billy, raconte donc pas de bobards.

– Si, sergent, c'est vrai. Y a eu quelque chose. »

Dime dresse l'oreille. « Elle t'a sucé ? »

– Euh, non. Mais je me la suis faite.

– Tu parles !

– Si, si, je vous jure.

– Et ça s'est passé quand ? »

Billy décrit brièvement ce qui est arrivé, mais par décence et pour ménager l'honneur de Manon, il se garde de mentionner son orgasme.

« Eh ben, mon salaud, dit Dime à voix basse. Tu ne mens pas, hein ? »

– Non, sergent, je mens pas.

– Je le vois. » Le sergent se met à rire. « Tu es un bel enfoiré, Lynn. Comment tu as réussi à...

– En réalité, je l'ai surtout laissée faire.

– Brillante stratégie. Tu es un sacré petit malin. J'ai l'impression que tu vas beaucoup baiser dans ta vie.

– Merci. Mais ce que je voulais vous demander... la raison pour laquelle je désirais vous parler... »

Dime attend patiemment.

« ... c'est que j'aimerais pas la perdre, sergent. Comment je pourrais faire pour pas la perdre ? »

– Quoi ! Bon Dieu, Billy, la perdre ! Mais tu es resté combien de temps avec elle, dix minutes ? Vous tirez un coup, c'est parfait, excellent, je suis ravi pour vous, et je ne crois pas que vous ayez quelque chose à perdre. Elle a été gentille avec toi, c'est ça ? Tu es un héros, et elle a rendu hommage aux troupes. À dix heures ce soir, on rejoint notre poste, alors je me demande quand tu t'imagines que tu vas la revoir. Je vais te dire : essaye de te procurer son e-mail, comme ça, vous pourrez e-baiser quand on sera de retour en Irak. »

Ça rend Billy malade. Bien sûr, Dime a raison, c'est absurde

d'envisager un quelconque avenir avec Manon, mais il repense à la tendresse de son geste quand elle lui a caressé la joue, à ses hanches qui ont si naturellement accueilli ses assauts. À ses baisers à pleine bouche. À ses yeux baignés de larmes. À son orgasme à vous briser le dos. Quelle autre réalité évoquer sans passer pour un sale type ?

L'un des responsables du matériel les voit et leur demande s'ils souhaitent visiter le magasin. Avec grand plaisir, répond Dime. Ennis, se présente l'homme, tendant la main. Âgé d'une soixantaine d'années, maigre et nerveux, un début de bedaine, il a l'accent nasillard et rugueux des natifs du Texas. « On est fiers de vous avoir parmi nous, les gars, dit-il, les précédant devant le comptoir de la pharmacie pour les faire entrer par une porte latérale. Tout le monde vous traite bien ?

– À merveille.

– Tant mieux. On s'efforce toujours de prendre soin de nos invités de marque. »

Franchissant le seuil, ils sont assaillis par une violente odeur, mélange de cuir et de plastique.

« Waouh ! Comment vous faites pour ne pas planer là-dedans ?

– Venez un mardi matin quand c'est resté fermé une journée entière, et je vous garantis que vous planerez pour de bon ! »

Le magasin est de la dimension d'un petit hangar d'avions. Il y a un tas de meubles de rangement, d'étagères, de rayonnages sur lesquels s'empilent cartons et caisses, de longues tables rectangulaires, des bancs de musculation, des espaliers montés sur roulettes et toutes sortes de fournitures depuis des tapis jusqu'à des boutons de porte aux couleurs du club, bleu et gris-argent, une bien pauvre palette. « On ne peut pas faire jouer une équipe de classe internationale sans avoir un matériel de classe internationale », déclare Ennis, et Billy soupçonne qu'ils vont avoir droit à un laïus publicitaire parfaitement rôdé. « Le football est un sport basé sur le matériel, et avec les quatre ou cinq tonnes de matériel entreposées ici, une bonne gestion des stocks et une bonne organisation sont indispensables. C'est nécessaire pour trouver ce qu'on cherche, pas vrai ? Et quel intérêt de posséder le meilleur équipement du monde si ce qu'on cherche accumule de la poussière quelque part dans un placard ? Nous avons ici plus de six cents catégories d'articles.

– Ça fait beaucoup, dit Billy.

– En effet, jeune homme. Et vous devriez voir la liste pour les déplacements. Afin de fonctionner, une équipe doit se reposer sur des gens qui ont le souci du détail. Notre règle, c'est tolérance zéro. » Ils s'arrêtent devant des portants où sont suspendus des maillots aux couleurs du club selon qu'on joue à domicile ou à l'extérieur. Ennis met l'accent sur les parties en élasthanne qui permettent aux maillots de bien s'ajuster, puis sur les pans extra-longs munis d'ourlets,

insistant sur les qualités absorbantes et respirantes de ce matériau de l'ère spatiale. Billy prend le n° 78 et le tient par le cintre ; ils pouffent tous trois de rire devant la taille invraisemblable de ce maillot dont le tissu suffirait à habiller une famille moyenne de quatre personnes. Ils arrivent ensuite aux chaussures, un mur entier d'étagères qui, du sol au plafond, ne contiennent que des chaussures, des chaussures, des chaussures et encore des chaussures.

« Waouh ! s'exclame Dime. Regardez-moi toutes ces godasses !

– Étonnant, non ? Et elles serviront toutes. On en use près de trois mille paires par saison, et le chiffre augmente tous les ans. Au camp d'entraînement, je les ai vus se donner tellement à fond que leurs chaussures tombaient en lambeaux, et pourtant, ce sont des produits de première qualité, pas des soldes de chez Wal-Mart. Chaque joueur, poursuit Ennis, a besoin de trois sortes de semelles, pour pelouse artificielle sèche, humide ou mouillée, plus des chaussures moulées à crampons fixes pour gazon, plus une autre paire également pour gazon, celle-là à crampons interchangeables pour tous types de temps. » L'homme les conduit ensuite devant les tables où se trouvent les protections pour les épaules, des piles et des piles d'entre elles entassées comme des ossements dans les catacombes de l'ancien temps. « Douze modèles différents, à savoir un pour chaque poste, quatre tailles par modèle, plus les attaches pour le protège-côtes, plus un nombre infini de personnalisations possibles. Et maintenant, le casque. C'est le plus important. Le casque est un monde à lui tout seul, une merveille high-tech née des dernières découvertes dans le domaine des sciences de l'orthopédie et de l'impact. La coque est en matériau composite à base de polymères, résines et époxy de pointe capable de résister à un choc comme celui-là, **BOUM** », et les deux soldats sursautent tandis qu'Ennis flanque le casque par terre avec une violence inouïe. « Vous voyez ? Rien. Impressionnant, hein ? Pas autant que vos gilets pare-balles en kevlar, c'est vrai, mais personne ne tire sur mes gars. À l'intérieur, et c'est tout aussi impressionnant, on adapte selon les joueurs tout un ensemble de coussins de mousse pour les oreilles et de garnitures gonflables qui font comme une matrice et assurent un ajustement et une protection maximum. Ici, vous avez les pompes pour gonfler les garnitures, et là, les plastrons. Malgré tout, on a des commotions cérébrales, un tas même. Ces gars-là savent cogner. Et voici les grilles, quinze sortes différentes, et les mentonnières dans six configurations distinctes ainsi que les protège-dents de multiples formes et couleurs. Les casques des quarterbacks, eux, sont équipés de radios sans fil pour permettre de communiquer avec le coach. Chaque semaine, on remplace les décalcomanies des casques par des nouvelles, puis on nettoie la coque au moyen d'un tampon métallique avant de la polir à l'encaustique.

« Un sacré boulot, tout ça. Les chewing-gums, on en a de cinq parfums, et il y en a vingt à vingt-cinq mille paquets devant vous. Et puis vous avez les bandes velcro et les pattes pour que la tenue reste bien serrée et n'offre aucune prise à l'adversaire. Les protections de hanches, de cuisses et de genoux rangées par genre, taille et épaisseur. Les gants anti-dérapants pour les receveurs, les gants rembourrés pour les joueurs de ligne. Semelles orthopédiques dans toutes les pointures. Casquettes de base-ball. Bonnets. Visseuses électriques pour le changement de crampons. Talc. Écran solaire. Sels. Vingt-deux sortes de sparadrap. Gels, crèmes, onguents, antibactériens et antifongiques. Glacières. Boîtes de Gatorade en poudre. Attendez, les gars, c'est pas tout. Pour les temps froids comme aujourd'hui, on a des calottes, des sous-vêtements en thermolactyl, des mitaines, des manchons, des produits chimiques pour réchauffer les mains, des crèmes contre le froid, des chaussettes en thermolactyl, des chauffages pour les bancs. Des ponchos imperméables en thermolactyl spécialement conçus pour passer sur les épaulières. Et des ponchos en cas de pluie, même modèle. On utilise sept cents serviettes par match, et le double quand il pleut ou qu'il fait très chaud.

– Et où rangez-vous les stéroïdes ? demande Dime.

– Holà ! chez nous, c'est un gros mot. Passons au jeu. Quand on reçoit, on doit fournir trente-six ballons neufs plus douze autres livrés directement aux arbitres par le fabricant, qui seront marqués de la lettre "K" et serviront uniquement pour les coups de pied. » Et on poursuit, les maillots et les shorts pour l'entraînement, puis les sweat-shirts et les pantalons. Un aperçu de la blanchisserie de dimension industrielle, puis de l'équipement des entraîneurs. Carnets, écritoirs à pince, tableaux de petite et de grande taille, stylos-feutres, écouteurs, mégaphones. Une boîte grande comme un carton à chaussures remplie de sifflets argentés étincelants, une autre de chronomètres Casio. Matériel vidéo et de communication sans fil conservés sous clé, pour des raisons évidentes. « En déplacement, on a besoin de deux semi-remorques pour nos quatre tonnes et demie de matériel. »

Vers la fin, Dime lui-même semble un peu étourdi. Cet étalage abrutissant d'articles destinés à un créneau spécifique où tout est étiqueté, classé, mesuré, regroupé, rangé et empilé, cet hommage rendu au génie de l'homme pour son sens de la logistique et de l'inventaire, c'est tout simplement trop. Le mal de tête de Billy empire, sans doute à cause des vapeurs qu'il respire, songe-t-il, et alors qu'ils reviennent sur leurs pas pour se diriger vers la sortie du magasin, il sent sa poitrine se comprimer et son souffle se raccourcir comme si ses poumons s'étaient repliés sur eux-mêmes. Une allergie, peut-être ; ou une crise cardiaque ? La pensée lui arrive tandis qu'il hausse mentalement les épaules ; il est trop fasciné par les mystères du

magasin de matériel pour perdre du temps à se tracasser au sujet de sa santé. Comment tout cela est né, voilà ce qu'il désire savoir, et pas seulement le comment, mais aussi le pourquoi. Apparemment, ça n'existe qu'en Amérique. Seule l'Amérique pouvait s'emparer d'un tel sport-produit pour en faire la chose nationale indispensable que le football est devenu.

Il ne sait pas très bien ce qu'il a vu là-dedans, mais il a l'impression que ça l'a rendu malade.

« Vous savez, confie timidement Ennis, dans le temps, j'ai servi deux ans dans l'armée. Mais c'était à peu près le cas pour tout le monde. Il y avait la conscription.

– Vietnam ? demande Dime.

– Je suis passé à côté. J'ai été démobilisé en 63, et je suis foutrement content d'y avoir échappé. J'ai connu des gars qui sont pas revenus.

– Ouais, y en a eu beaucoup, dit le sergent.

– Ça, oui. Je tenais juste à ce que vous sachiez combien nous apprécions le boulot que vous faites là-bas. Sans vous, Dieu sait ce qui arriverait ici. Je suppose qu'on prierait tous Allah et qu'on porterait des serviettes sur la tête.

– Vous n'auriez rien contre la migraine ? interroge Billy. De l'Advil ? De l'Aleve ?

– On en a des tonnes, répond Ennis. T'as mal ? Écoute, fiston, j'aimerais bien t'aider, mais je peux pas pour des questions de responsabilités légales, tout ça. La moindre chose qui sort de cette vitrine – il désigne le comptoir de la pharmacie – est notée, enregistrée. Tu le croirais pas, mais rien que deux petits cachets pourraient me coûter mon job.

– C'est pas grave, dit Billy. Je voudrais pas que vous perdiez votre job. »

Ennis s'excuse de nouveau. Devant la porte des vestiaires, Dime lui présente son ballon à signer. Ennis a un mouvement de recul. Il rit, mais ses yeux sont méfiants.

« Pourquoi vous me demandez ça ? Je ne suis qu'un vieux bonhomme responsable du matériel. Tout le monde se fiche de mon autographe.

– À mon avis, c'est vous plus que quiconque qui dirigez l'équipe », répond Dime.

Aussi Ennis s'esclaffe, prend le Sharpie et griffonne son nom sur le ballon de Dime. Ce sera le seul autographe que le sergent récoltera. Dans les vestiaires, les joueurs ont presque fini de se préparer. L'atmosphère est imprégnée d'un cocktail âcre d'odeurs de plastique, de sueur, de pets, d'eaux de toilette aux senteurs de melon et de boisé auquel se mêlent les relents de réglisse rance des onguents. Norm,

debout sur une chaise au centre de la pièce, invite d'un geste les Bravo à le rejoindre, puis il demande aux joueurs de faire cercle autour de lui. Les soldats ont eu leur quota de discours pour aujourd'hui, mais comment y échapper ? Les joueurs s'exécutent, et alors qu'ils se rassemblent au milieu du vestiaire, Billy s'efforce d'imaginer le vaste système dont dépendent ces athlètes. Ils sont parmi les créatures les plus choyées de toute l'histoire de la planète, bénéficiaires de la meilleure alimentation, des dernières technologies, des soins médicaux les plus attentifs et de toutes les innovations et les mannes de l'Amérique, ce qui inspire à Billy une pensée extravagante : qu'on les envoie donc se battre ! Qu'on les envoie comme ils sont maintenant, reposés, équipés, mentalement prêts pour le combat ! Qu'on envoie toute la National Football League ! Qu'on envoie nos Ours, nos Raiders, nos féroces Peaux-Rouges, nos Jets, nos Aigles, nos Faucons, nos Chefs, nos Patriotes et nos Cowboys² – comment une bande d'Arabes faméliques en robes et sandales pourraient-ils avoir une chance contre ces Américains pur jus ? Ennemi arabe, toute résistance est inutile. Rends-toi sur-le-champ et épargne-toi un monde de souffrance, car rien ne peut arrêter nos formidables footballeurs, ils sont si forts, si puissants, si rapides que les bombes et les balles ricochent sur leurs os d'acier. Soumets-toi, sinon nos terribles équipes de joueurs t'expédieront tout droit dans les flammes de l'enfer !

« J'aimerais simplement dire... », commence, Norm, mais il y a des bavardages au fond et un ghetto-blaster crache la voix du rappeur Ludacris. « FERMEZ-LA ! » hurle le coach Tuttle, et l'espace d'un moment, on pourrait se croire dans un gymnase occupé par une classe d'école primaire.

« Bon, reprend Norm, j'espère que chacun de vous a pu s'entretenir quelques instants avec les invités que nous avons l'honneur d'accueillir aujourd'hui, les membres de la compagnie Bravo. Je suis sûr que maintenant, vous connaissez tous leur histoire – comment, pris au piège, et alors que nombre de leurs camarades étaient tués ou blessés, ces jeunes gens, ces jeunes soldats de la compagnie Bravo, ont continué le combat. Là, sur les rives du canal Al-Ansakar, ils se sont trouvés confrontés au plus grand défi de leur existence, et avec l'aide de Dieu, ils l'ont relevé et ont fait ainsi la fierté de notre pays. Il n'y a pas longtemps, j'ai eu le privilège de parler au président Bush, et il... »

Les joueurs ont décroché. Billy le voit dans leurs yeux, un vide indiquant que le cerveau a été mis en veille. Ayant enduré d'innombrables heures de formation, il sait reconnaître les symptômes.

« ... peut-être que les défis que nous avons à affronter sont différents, moins dramatiques, mais ce sont les épreuves que Dieu a placées sur notre chemin pour que nous devenions ceux qu'Il veut que nous soyons. Je sais que notre saison a été difficile. Nous devons

lutter. Les choses n'ont pas exactement tourné comme prévu, mais c'est la manière dont nous réagissons face à l'adversité qui nous détermine. Allons-nous renoncer, laisser tomber... »

Une bouffée de colère chimique semble s'élever des Cowboys. Une harangue de Norm n'est rien d'autre qu'une corvée quotidienne à subir, mais être ainsi interpellés devant les Bravo ? Opposés ? Comparés ? Ça réveille le démon sanglant de la rivalité entre frères. *Pourquoi tu ne peux pas faire comme ton frère ?* Non que Bravo ait souhaité s'en mêler, mais il est trop tard pour échapper au sermon de Norm.

« ... aussi, je vous mets au défi, chacun d'entre vous, tous les membres de cette équipe, depuis Vinny et Drew jusqu'à Bobby... » Un cri, ou plutôt un gargouillis, jaillit de derrière les joueurs, celui de Bobby en personne ; c'est le célèbre ramasseur de ballons un peu retardé que les Bravo ont rencontré un peu plus tôt. « ... de redresser la tête et de vaincre, d'avoir le courage et la détermination qu'ont montrés ces jeunes soldats devant le danger. Et ça commence maintenant. Tout de suite ! Entrez sur le terrain et foutez-moi une raclée à ces Bears !

– Ouais ! » hurle une voix, et les joueurs éclatent en acclamations avec plus d'enthousiasme que Billy ne s'y serait attendu. Ils sont redevenus des professionnels. Pour diriger la prière, Norm appelle le pasteur Dan, un homme au beau visage buriné portant le même survêtement d'un noir brillant que les coaches. *Notre Père*, entame-t-il d'une voix mélodieuse et veloutée à l'accent du Sud, *aide-nous à jouer au mieux de nos capacités. À nous conduire sur le terrain d'une manière qui réponde à Ta parole et honore notre foi. Guide-nous, conduis-nous, protège-nous...* Les yeux fermés, Billy repense à Shroom lui disant que la Bible est essentiellement une compilation de vieilles légendes sumériennes, ce qu'il n'avait pas spécialement besoin de savoir à ce moment-là mais qui lui a apporté quelque réconfort au cours des deux semaines passées, consacrées pour la plupart du temps à la prière publique non stop. L'Amérique adore prier, Dieu le sait. L'Amérique prie, prie et prie, c'est le pays de la prière déchaînée, et Billy a du mal avec la cérémonie de la prière. Il essaye en vain. On ferme les yeux, on incline la tête, et au premier *Seigneur*, c'est comme si le signal se coupait, et il ne reçoit plus qu'un brouillard de parasites. L'idée qu'il n'est sans doute pas le seul à connaître ce problème ne l'aide pas beaucoup, mais savoir qu'il y a eu autre chose avant – Sumériens, Hittites, Turkmènes, toute une Organisation des Nations unies d'anciennes civilisations – et que le mot *Seigneur* ne représente peut-être pas tout – le réconforte sans qu'il sache bien pourquoi.

Qui étaient donc les Sumériens ?

« Je te l'expliquerai une autre fois, a répondu Shroom, attachant son

gilet pare-balles. Plus tard. »

Ce ne serait ni une autre fois ni plus tard. Shroom ne touchait plus aux jeux vidéo et regardait rarement la télé. À la place, il lisait. Sans arrêt. « Je construis ma personnalité », disait-il à propos de ses lectures. Même pour se branler, il évoquait des textes faisant autorité, en l'occurrence les anciens Égyptiens qui croyaient – *je jure que c'est pas du baratin !* – que le premier dieu, le dieu anonyme originel avait créé l'univers par un acte de masturbation, engendrant le cosmos par la seule force d'éjaculation.

A-men, termine le pasteur Dan. **Deuuuuuuux min-uuuuuuttttes**, hurle un assistant du coach, et pendant ces ultimes préparatifs, Billy est invité, non convoqué, pensera-t-il peu après, par un signe de tête et un mouvement du poignet à s'approcher du casier d'Octavian Spurgeon. Octavian, Barry Joe et quelques autres se tiennent là dans une immobilité annonciatrice d'événements majeurs. Billy regrette d'avoir à la main son ridicule ballon souvenir.

« Écoute, on voudrait savoir... » La voix d'Octavian est à peine un murmure. « ... on aimerait faire quelque chose comme vous. Un gros truc, buter ces cinglés de musulmans. Tu crois qu'on nous laisserait ? On vous accompagnerait une semaine ou deux et on vous aiderait à liquider quelques-uns de ces enturbannés. On est tous partants. »

Billy le voit bien qu'ils sont partants. Il tâche d'imaginer l'univers sous leur crâne, mais il n'y parvient pas.

« Je ne crois pas que ça marche comme ça.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? On propose juste de vous filer un coup de main, et gratis en plus. Personne a besoin de nous payer, on réclame rien. »

Billy préfère s'abstenir de rire. « Je pense simplement que ça n'intéressera pas l'armée.

– Ah ? Je vois. Mais personne a besoin de savoir. On est là incognito. C'est quoi, ça, on veut vous aider et tu me dis qu'on a pas besoin de notre aide ?

– Billy ! appelle Mango. On y va. »

Billy fait signe qu'il arrive, puis il se tourne de nouveau vers Octavian : « Bien sûr que votre aide nous serait précieuse. Mais si vous voulez accomplir des exploits comme ceux-là, faut vous engager dans l'armée. Ils ne seront que trop heureux de vous envoyer en Irak. »

Les joueurs ricanent, marmonnent, lui jettent des regards empreints de pitié. *Mon cul, ouais. On les emmerde. C'est nan, trois fois nan.* « On a notre job, lui fait bien comprendre Octavian. Et notre job, il est ici, tu te figures qu'on va abandonner notre job pour une armée de nègres ? Et pour combien de temps, trois ans ? Rompre notre contrat, tout ça ? » Hilarant. Ils se marrent. Des glapissements et des jappements étouffés s'échappent de leurs lèvres. Octavian congédie Billy d'un

geste. « Vas-y, ton pote t'appelle. »

1- Joueur professionnel de football américain engagé dans l'armée et mort au combat en Afghanistan.

2- Les Bears, Raiders, Redskins, Jets, Eagles, Falcons, Chiefs, Patriots, Cowboys : noms d'équipes de football de différentes villes des États-Unis

Tout est là

Billy décide donc de se débarrasser de son ballon à la première occasion. On est à quelques minutes du coup d'envoi et les deux équipes sont déjà sur le terrain, qui font des exercices d'étirement et de gymnastique. Norm en personne conduit les Bravo dans le grand hall, distribuant des poignées de main, répandant de la poussière d'étoile sur les masses aussitôt éblouies. Les rancunes, les colères et les critiques de l'homme de la rue fondent comme de la graisse sous l'éclat de sa renommée. Hé, Norm ! Norm ! On va gagner aujourd'hui, on va les écraser, grâce à toi, Norm ! Ce sont les eaux qui s'ouvrent tandis que les supporters s'écartent dans une vague ondulante, illuminée par les flashes des téléphones portables, et que Norm traverse au milieu, la tête haute, un sourire pour chacun. Le Texas Stadium est son domaine, son château ; non, son royaume. Les souverains sont rares aujourd'hui, mais ici, Norm règne en maître absolu, et Billy constate combien un rien peut rendre ses sujets heureux, un regard, un geste de la main, quelques secondes de son auguste présence, et ils sont shootés à la célébrité.

Billy cherche un enfant à qui donner son ballon. Pas un des enfants de riches, pas de ceux qui pourraient passer à la télé, bronzés, une jolie peau, des dents rendues impeccables par le miracle de l'orthodontie, des bras et des jambes déliés et un beau visage célébrant la victoire de la génétique. Non, il cherche un fils de prolo, un maigrichon aux cheveux sales et aux ongles rongés jusqu'au sang, à peu près aussi éveillé à dix ans qu'un chien à moitié intelligent et fondamentalement malheureux sans qu'il le sache encore. Billy cherche ce que lui-même était. Et devant le stand WhataBurger, il le repère, un gamin petit, nerveux, la tête trop grosse pour son cou, trop légèrement vêtu par ce froid d'un mince sweat à capuche en coton et chaussé de fausses Reebok en loques, et bon Dieu, comment des parents peuvent-ils s'offrir des billets pour les matches des Cowboys à plusieurs centaines de dollars alors que leur fils n'a même pas un manteau correct pour l'hiver ? La mentalité du consommateur américain, c'est à vous rendre fou furieux.

« Excuse-moi », dit-il en s'approchant, et l'enfant panique – *qu'est-ce*

que j'ai fait ? Ses parents se retournent et quel couple ! Gros, mous, bornés, à l'évidence aussi nuls en tant qu'êtres humains que parents. Billy ne leur prête pas attention.

« Comment tu t'appelles, jeune homme ? »

Le gamin en reste bouche bée. Il a la langue toute blanche.

« Oui, ton prénom.

– Couguar, réussit à répondre l'enfant.

– Couguar ? Comme l'animal ? »

Le gamin acquiesce. Son regard fuit celui de Billy.

« Couguar, un nom super ! » Mensonge : Couguar est un nom ridicule. « Écoute, Couguar, j'ai un ballon que m'ont signé dans les vestiaires un tas de Cowboys. Je retourne en Irak et là-bas, je risque de le perdre, alors je préférerais te le donner. Tu le veux ? »

L'enfant jette un coup d'œil à la dérobée sur le ballon puis fait signe que oui. Il croit sûrement que ça cache un piège ou qu'il s'agit d'une farce destinée à l'humilier.

« Alors, tiens. »

Billy lui tend le ballon puis s'éloigne sans s'attarder, sans même regarder derrière lui. Il en a marre de toute cette atmosphère de bons sentiments et il ne veut pas que ce soit un autre Grand Moment. Mango l'a attendu.

« Pourquoi t'as fait ça ?

– Je sais pas. Une idée comme ça. » Et à la réflexion, il se sent mieux ainsi, quoiqu'il éprouve une étrange mélancolie. Les deux Bravo marchent quelques instants en silence, puis Mango donne son ballon à un enfant qui passe.

« Ouais, qu'ils aillent se faire foutre avec leurs autographes », dit Billy.

Mango éclate de rire. « S'ils gagnent le Super Bowl, on vient de balancer environ mille dollars.

– Ouais, mais je te parie mille dollars qu'ils gagneront pas le Super Bowl. »

Toujours aucune nouvelle pour la mi-temps, sinon la promesse de Norm de « présenter les Bravo à tout le monde », ce qui peut se révéler aussi anodin que de rester planté sur place pendant qu'on fait l'appel ou bien aussi terrifiant et aussi pénible que... il bute sur les mots. À en croire la rumeur, il y aurait plusieurs bars dans l'espace VIP. Les Bravo, eux qui sont tout en bas de l'échelle, tombent d'accord pour se soûler à mort, mais pensant à Manon, Billy décide à part soi de se contenter de se soûler gentiment. C'était une invitation impulsive – venez assister au coup d'envoi depuis ma loge ! Il est clair que Norm a attrapé le virus des Bravo, ce spirochète en tire-bouchon, vecteur de la maladie du faucon bien au chaud à domicile, qui pousse les stripteaseuses à accorder gratuitement des danses du ventre et rend les

grandes dames de la haute bourgeoisie assoiffées de sang. Des applaudissements saluent les Bravo à leur entrée, battements classiques de mains douces qui prennent petit à petit de l'élan. Hourra pour Bravo ! Hourra pour les troupes ! Mrs Norm est là pour les accueillir, et si elle est troublée par le spectacle de dix invités plutôt costauds, haletants, l'haleine chargée d'alcool, qui viennent s'entasser dans sa loge déjà bondée, elle a le bon goût de ne pas le montrer.

Une grande joie de vous accueillir. Tant d'amis désireux de vous rencontrer. Billy englobe tout d'un regard, la moquette bleue, le mobilier bleu rehaussé d'argent, d'immenses écrans plats sur chaque mur, deux bars, un buffet chaud et un buffet froid, des serveurs en veste blanche, et à quelques marches en contrebas, un deuxième niveau réplique du premier et ensuite, des rangées de sièges rembourrés qui descendent à pic jusqu'à la vitre panoramique et sa vue de carte postale sur le terrain. On sent tout de suite les vibrations de l'argent, un léger bourdonnement, une sorte de picotement mentholé sur les lèvres. Billy se demande si la richesse s'attrape comme un microbe, par simple contact.

Faites comme chez vous, murmure Mrs Norm. *Servez-vous en boissons.* Pas besoin d'en dire plus, m'dame. Dès que Dime, l'air sévère, a dit « juste un », les Bravo se précipitent comme un seul homme pour aller boire à l'œil, mais avant qu'ils n'aient atteint le bar, Norm grimpe sur une chaise – il est fétichiste de la chaise, ou quoi ? – et prononce un petit discours sur les

troupes
héros
invités
et combien
toute la famille Oglesby est
ravie
fière
heureuse
en ce jour de Thanksgiving de pouvoir
remercier
honorer

les Bravo pour leur action. Billy remarque combien les autres invités écoutent avec attention, combien leurs visages affichent une expression de foi et de résolution. Les hommes ont l'air sérieux, détendu, en excellente forme pour leur âge, et ils évoluent avec le style assuré et harmonieux que confère la réussite depuis longtemps acquise. Leurs cheveux sont sains. Leurs rides, distinguées. Les femmes sont minces, élégantes, internationalement bronzées, et leur maquillage est recouvert d'une couche de froideur comme traitée au

téflon. Billy s'efforce d'imaginer l'équation naissance, argent, écoles et relations sociales qui a propulsé ces gens vers une position dans la vie aussi élitiste. Quelle qu'elle soit, ils la font paraître simple tandis qu'ils se tiennent là, étant simplement ce qu'ils sont dans cet endroit privilégié, les invités de Norm, au chaud, en sécurité, à l'abri du commun. La plupart ont un verre ou une assiette à la main. *Le mal*, est en train de dire Norm. *La terreur. La menace mortelle. Un pays en guerre.* Il décrit les situations les plus dramatiques, mais en cet instant, en ce lieu, la guerre semble bien loin.

« Ils vont devoir nous quitter bientôt, poursuit-il. Ils vont participer à notre spectacle à la mi-temps, mais pendant qu'ils sont là, accueillons-les comme nous savons le faire au Texas. » Et tous d'applaudir, de pousser des hourras. Que la fête commence ! Les invités sentent les bonnes ondes dégagées par les Bravo. Billy est interpellé par un vieil homme au visage de grand-père taillé à la serpe.

« Soldat, je suis fichtrement content de te rencontrer.

– Merci, monsieur. C'est un plaisir pour moi aussi.

– March Hawey », se présente l'homme en tendant la main. Le nom et les traits paraissent vaguement familiers à Billy, ce visage étroit, doucement froissé, un peu affaissé, cet éclat malicieux du regard et ce galbe délicat des oreilles. Billy dirait que March Hawey est l'un de ces Texans célèbres uniquement parce qu'ils sont riches et célèbres.

« Tu vois, reprend-il, quand j'ai regardé les informations hier soir – quand ils ont passé la vidéo de l'accrochage –, j'ai ressenti la plus grande émotion de ma vie, et je ne mens pas. C'est difficile d'expliquer ce que j'ai éprouvé, mais ça a été... je ne sais pas... un moment extraordinaire. Margaret, raconte-lui dans quel état j'étais. »

Il se tourne vers sa femme qui a l'air d'avoir au minimum vingt ans de moins que lui, une blonde sculpturale d'un mètre quatre-vingts aux cheveux raides et à la peau tendue comme un soufflé.

« J'ai cru qu'il avait perdu la *tête*, dit-elle avec l'accent acide de Joan Collins descendant en flammes une rivale dans une rediffusion de *Dynastie*. Je l'ai entendu *hurrerleeeer* dans la pièce télé, je me suis *précipitééééé* en bas et je l'ai trouvé debout sur ma belle table de bibliothèque George IV, en bottes de *cowwww-boy* qui faisait son *Rocky*. » Elle lève les bras et serre convulsivement le poing à deux ou trois reprises. « “Mahch”, j'ai crié, “Mahch, mon chéri, mon amour, qu'est-ce que t'as, qu'est-ce qui te prend ?” »

Plusieurs couples se sont approchés. Tous sourient, hochent la tête. Ils semblent habitués aux singeries de leur ami March.

« C'était cathartique », dit Hawey. Et Billy se répète intérieurement le mot, *cathartique*. « De vous voir faire un truc à la John Wayne, comme si on avait enfin une raison d'applaudir. Je suppose que la guerre me déprimait depuis le début et que je ne m'en rendais pas

compte jusqu'à ce que vous apparaissiez dans le tableau. Pour regonfler notre moral à tous. »

Autour d'eux, chacun approuve vigoureusement. « Vous n'avez que des amis ici, dit une femme à Billy. Vous ne trouverez parmi nous aucun de ces lâches de pacifistes. »

D'autres interviennent avec des variations sur le même thème. Margaret Hawey fixe Billy de ses immenses yeux bleus qui ne cillent pas. Il devine que le jugement qu'elle porte sur lui sera inflexible, rapide et sans appel.

« Permits-moi de te poser une question, demande Hawey qui se penche, empiétant sur l'espace individuel de Billy. Est-ce que la situation s'améliore ?

– Je le crois, monsieur. Dans certains secteurs, oui, indiscutablement. Nous faisons tout notre possible pour que ça s'améliore.

– Je sais ! je sais ! Les problèmes que nous connaissons, vous n'en êtes pas responsables, nous avons les meilleurs soldats du monde ! Tu comprends, je suis partisan de cette guerre depuis le début, et je vais te dire une chose : j'aime notre président, et personnellement, je pense que c'est un homme bon et honnête. Je le connais depuis qu'il est tout petit – je l'ai vu grandir ! C'est un brave gars, et qui ne cherche qu'à bien faire. Je sais qu'il s'est lancé là-dedans animé des meilleures intentions, mais les gens qui l'entourent, c'est différent. Certains d'entre eux sont d'excellents amis à moi, mais il faut reconnaître qu'ils ont fait de cette guerre un fichu borbier. »

Ce qui déclenche nombre de hochements de tête et de tristes murmures d'approbation.

« Oui, le combat a été rude, dit Billy, se demandant comment il va pouvoir se trouver un verre.

– Tu le sais mieux que tout le monde, je présume. » Hawey se penche de nouveau, encore plus près, mais Billy ne bouge pas. « Laisse-moi te poser une autre question.

– Je vous en prie, monsieur.

– Au sujet de la bataille, mais je ne voudrais pas être trop indiscret.

– Allez-y.

– C'est normal qu'on s'interroge quand quelqu'un agit de manière aussi courageuse et admirable que toi. Nous avons tous vu les images et nous savons combien ça a été dur. Et pour un gars qui a vécu ça... » Hawey étouffe un rire gêné. « ... on ne peut pas s'empêcher de se demander si tu n'avais pas peur ? »

Un frisson passe sur le petit groupe. Seule Margaret demeure imperturbable. Elle continue à dévisager Billy de ses grands yeux bleus qui ne l'épargneront pas.

« Bien sûr que si, répond-il. Je le sais. Mais c'est arrivé si vite que

j'ai pas eu le temps de réfléchir. J'ai fait ce que j'ai appris à faire au cours de mon instruction, comme ç'aurait été le cas pour n'importe quel soldat de notre compagnie. Il se trouve simplement que c'est moi qui étais là. » Il suppose qu'il en a terminé, mais ils gardent le silence, attendant la suite, de sorte qu'il lui faut ajouter quelque chose. « C'est comme le dit mon sergent, tant que t'as encore des munitions, t'as des chances de t'en tirer. »

Maintenant, ça leur va : ils rejettent la tête en arrière et poussent un rugissement. D'une certaine façon, c'est facile, il suffit de dire ce qu'ils ont envie qu'on leur dise, et ils sont contents, ils l'aiment et tout le monde s'entend à merveille. Il lui faut parfois se rappeler qu'il n'y a là rien de déshonorant. Il n'a pas encore raconté d'histoires, il n'invente pas, et pourtant, il ressort souvent de ces rencontres avec un désagréable arrière-goût de viande faisandée, comme s'il avait menti.

Des gens sont venus se joindre à eux, tandis que d'autres sont partis, rivalisant de formules de politesse. Billy ne cesse de serrer des mains et d'oublier les noms. Le commandant Mac et Mr Jones discutent devant le buffet froid. Mr Jones ne semble pas se rendre compte que son interlocuteur n'entendrait même pas un tank passer. À côté d'eux, il y a le groupe des puissants composé d'Albert, de Dime, de Mr et Mrs Norm ainsi que de plusieurs personnes qui paraissent être les poids lourds de l'assemblée. Albert rit, à l'aise comme il se doit, songe Billy. Le producteur qui nage en compagnie des requins d'Hollywood sait très bien gérer ces gens de Dallas qui prennent des libertés avec lui, mais c'est Dime qui intéresse Billy en ce moment, sa manière d'écouter, de se comporter, de glisser un mot par-ci, par-là. « Observe-le, disait Shroom à Billy. Observe-le et apprend. Davey te fait froid dans le dos. Il voit dans le noir. » D'après lui, c'est ça, le don de Dime, cette lumière intuitive qu'il projette sur la guerre, et la seule façon de cultiver ce don, c'est de l'utiliser partout et de se mettre soi-même à l'épreuve. Tant que les troupes restent cantonnées à l'intérieur de leurs bases, les insurgés ne peuvent pas tuer beaucoup d'Américains ; le revers de la médaille, c'est que pour traquer et tuer les insurgés, les Américains doivent quitter leurs bases, ce qui rend usante pour les nerfs toute l'entreprise des patrouilles, des postes de contrôle et des fouilles maison par maison. C'est néanmoins une forme de guerre que Dime les contraignait à accepter. Les Bravo mettaient davantage pied à terre que toute autre section de la compagnie et peut-être même du régiment. Où qu'ils se trouvaient, Dime leur ordonnait parfois de marcher quelques kilomètres, suivis par les Humvees roulant au pas. « Vous apprendrez rien en restant le cul assis dans ces saloperies de boîtes », disait-il. Ils étaient risqués, ces petits raids, on pouvait facilement se faire tuer, mais c'était comme ça que le sergent espérait développer le savoir, l'instinct et l'expérience en prévision du jour où

tout et tout le monde se verrait confronté au danger.

Non que les Bravo aient aimé ça. Souvent, ils détestaient Dime qui les obligeait ainsi à sortir. Ça paraissait si inutile, un risque si disproportionné en regard du bénéfice qu'on pourrait en recueillir, mais quand un Bravo râlait, Shroom lui enjoignait de la fermer et de faire son boulot. Ils sortaient donc, piétinaient au milieu de la foule dans les marchés, se faufilaient dans les petites rues transversales, entraient au hasard dans les maisons, y découvrant ce qu'il y avait à découvrir. Un jour comme celui-là, ils sont dans la rue et une bande de jeunes s'approche, quatorze ans, peut-être quinze, des aspirants arnaqueurs aux moustaches duveteuses et aux vêtements ne valant pas mieux que des haillons. « Mister, crient-ils, interpellant les Bravo d'un air bravache. Donne-moi ma poche ! Donne-moi ma poche !

– Qu'est-ce qu'ils racontent ? demande Dime en les examinant.

– Je crois qu'ils veulent de l'argent », dit Shroom, se tournant vers Scottie pour confirmation. Celui-ci était alors l'interprète de la compagnie, surnommé ainsi parce qu'il ressemblait à Scottie Pippen, l'ancienne vedette des Chicago Bulls.

« Oui, ils veulent de l'argent, confirme Scottie. Ils disent qu'ils ont faim et ils réclament de l'argent.

– Donne-moi ma poche ? » Dime éclate de rire.

« Oui ! oui ! Mister ! Donne-moi ma poche !

– Non, non, merde, c'est pas comme ça qu'on dit. Explique-leur que je leur apprendrai à le demander correctement, mais qu'on ne leur donnera rien. »

Scottie leur explique. Oui ! s'écrient les jeunes. Oui ! d'accord !

Et là, en pleine rue, Dime leur fait un cours. « Donne-moi de l'argent. » Répétez : *Donne-moi de l'argent.* « Donne-moi cinq dollars. » *Donne-moi cinq dollars.* « Donne-moi cinq dollars, fumier ! » *Donne-moi cinq dollars, fumier !* « Merci ! » *Merci !* « Bonne journée !!! » *Bonne journée !!!* Les ados rient. Dime rit. Le reste des Bravos rient aussi tout en scrutant les toits et le seuil des maisons, leurs armes braquées.

« Merci ! » s'écrient les jeunes une fois la leçon terminée, et chacun d'eux serre cérémonieusement la main de Dime. « Merci ! Mister ! Merci ! Donne-moi de l'argent ! » hurlent-ils en s'éloignant dans la rue. Donne-moi de l'argent ! Donne-moi cinq dollars ! Donne-moi cinq dollars, fumier !

– Waouh ! s'exclame Shroom d'une voix tremblante, étouffée, très New Age. Dave, c'était grand, mon vieux. Tout simplement grand. »

Dime ricane, puis enduisant sa voix de pommade : « Tu sais ce qu'on dit : Si tu donnes un poisson à un homme, il aura à manger pour un jour. Mais si tu lui apprends à pêcher...

– ... *il mangera toujours* », achève Shroom.

Avec le temps, Billy en est venu à considérer ce genre d'humour

comme une autre facette de son éducation dans le royaume du bordel généralisé. Brusquement, la perte de Shroom lui fait l'effet d'un coup de poignard dans le ventre, alors que sur une voie mentale parallèle, il note que le chagrin va et vient, croît et décroît comme la lune qui se balade en liberté dans des ciels étrangers.

« Ça ne me plaît pas, dit March Hawey à l'intention du groupe qui l'entoure. Je considère que c'est une erreur tant sur le plan psychologique que stratégique. C'est très bien de tenir informé le public américain, mais quand on nous rebat les oreilles avec la terreur vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, on finit par obtenir en retour une réaction négative.

– Mais March, objecte une femme, ils veulent nous tuer !

– Bien sûr ! » March lance un regard amusé à Billy. « Le monde est un endroit dangereux, on le sait. Mais quand on le jette sans arrêt à la figure des gens, *terrR, terrR, terrR*, c'est mauvais pour le moral, mauvais pour les marchés, mauvais pour tout un chacun.

– Sauf pour Dick Cheney », raille quelqu'un, et tous de glousser.

« Oui. » March se permet un léger sourire. « Ce vieux Dick a sa façon à lui de faire les choses. Nous sommes des amis de longue date, mais je dois reconnaître que je ne lui ai pas parlé depuis un moment. »

Un Jack-Coca arrive pour Billy. Comment a-t-on su ? En tout cas, le verre est là. Il le sirote avec de petits bruits agréables pendant que les invités expriment leurs pensées et leurs sentiments à propos de la guerre. Ici, au pays, les gens professent tant de certitudes à propos de la guerre. Ils parlent d'évidences, d'impératifs, d'absolus, énoncent des opinions qui paraissent assez raisonnables dans ce contexte. Un abîme sépare la guerre ici de la guerre là-bas, et ce qu'il faut, ainsi que Billy voit les choses, c'est ne pas trébucher quand on saute de l'une à l'autre.

« Au moins, lui confie un homme, le 11 septembre a fait taire les féministes.

– Ah bon ? » Billy consulte son verre. Les féministes ?

« Et comment ! Maintenant qu'on nous attaque, elles parlent moins de "libération". Il y a des choses que fait un homme et qu'une femme est incapable de faire. Combattre, par exemple. Un tas de choses dans la vie exigent de la force physique.

– On a peut-être besoin d'une guerre de temps en temps pour reconsidérer l'ordre des priorités », ajoute un autre homme.

Des conversations satellites orbitent autour de la conversation principale qui traite de la guerre. Billy est présenté à quelqu'un, le propriétaire de... de Coolcrete ? Pavestone ? L'un de ces fabricants de revêtements de sol sportifs et industriels. Il dit à Billy que la légère augmentation récente des attaques des insurgés est le signe que la chance tourne du côté de l'Amérique : « Ça prouve qu'ils sont dans

une situation désespérée. Nous les frappons où ça fait le plus mal. » « Peut-être », admet Billy tandis qu'un bras lourd comme une souche de chêne tombe sur ses épaules, et leur hôte, Norm en personne, vient se placer près de lui. Le groupe se tait. Un plaisir anticipé se lit sur tous les visages souriants.

« Soldat Lynn.

– Monsieur ?

– Tout se déroule-t-il à votre satisfaction ?

– Oui, monsieur. Tout va pour le mieux. »

On rit, comme s'il venait de dire quelque chose de formidablement drôle. Norm lui pince la nuque, lui secoue un peu la tête. « C'est un honneur, dit-il, un honneur et un privilège d'avoir aujourd'hui parmi nous ces jeunes héros. » Billy perçoit des effluves de bourbon dans son haleine. « Ils font la joie et la fierté de notre nation, et celui-là... » Il secoue de nouveau la tête de Billy, lui ébranlant le cerveau. « ... ce jeune homme-là, eh bien, laissez-moi poser ainsi la question : quelqu'un est-il étonné de savoir que c'est un Texan qui a mené la charge du canal d'Al-Ansakar ? »

Pour toute réponse, il récolte une salve d'applaudissements, repris par tous ceux qui se trouvent à proximité. Billy est coincé. Norm l'a épinglé comme un papillon sur une planche et il ne peut que rester là et sourire comme un coprophage pris sur le fait. « Regardez, il rougit ! » s'exclame une femme, et ce doit être vrai, car Billy sent la chaleur lui monter au visage. Ainsi, le supplice qu'il endure passe pour de la modestie !

« J'ai l'impression que nous avons devant nous un nouvel Audie Murphy, dit March, souriant à Billy. C'était un grand héros américain. Et un Texan.

– Lui aussi, c'est un héros, ajoute Norm, serrant Billy contre lui. Et c'est pourquoi il est décoré de la Silver Star. Et je sais de source sûre qu'il a été proposé pour la Medal of Honor, mais qu'un bureaucrate quelconque du Pentagone a enterré le dossier. »

Un murmure de désapprobation parcourt la foule. Billy espère qu'aucun Bravo ne fait attention, mais Dime est là qui observe placidement la scène, et Albert aussi qui sourit, non qui ricane quand il attrape le regard de Billy, lequel comprend alors d'où provient la fuite. Dès qu'il le peut, il s'excuse et se dirige vers le bar le plus proche. Coca, commande-t-il. Un Coca nature, normal. Une minute plus tard, Dime se glisse à côté de lui.

« Billy, du cran. »

Billy redresse le menton. « C'était des conneries.

– Qu'est-ce qui était des conneries ? » Ils parlent d'une voix à peine audible.

« Ça. La Medal of Honor.

– Oh, ça ? C'est rien, Billy. Tu es une véritable star.
– Albert...
– Albert sait ce qu'il fait.
– Merde, comment il a pu être au courant ?
– Parce que je lui ai dit, ducon. Du bourbon dans ce verre ?
– Non.
– Très bien. Je tiens à ce que tu sois mi-sobre à la mi-temps. Et non, on ne m'a pas dit ce qu'on est censés faire. »

Billy se penche sur son Coca. « Tout ça, c'est foutaises et compagnie.

– T'es devenu drôlement susceptible, Billy Sue.

– Bordel, pourquoi vous lui avez dit ? »

Le sergent ne se donne même pas la peine de répondre. Ils restent accrochés au bar. Ils savent que dès qu'ils se retourneront, les gens ne les laisseront plus en paix.

« Le vieil homme avec qui tu discutais...

– Ouais ?

– March Hawey.

– Je sais qui c'est.

– Un de ceux qui ont mené campagne contre Kerry. Ce type est célèbre. »

Billy a le regard fixé droit devant lui. Il ne procurera pas à Dime la satisfaction de montrer qu'il l'ignorait.

« Plus riche que Dieu. Sans parler de ses relations. Alors, surveille tes paroles en sa présence.

– Pourquoi ça ?

– Parce que, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on vit dans un pays de faucons, Billy. Ces types sont malins, ils savent qui est l'ennemi. Ils ne se laissent pas abuser par deux ou trois médailles en chocolat. »

Billy baisse les yeux, considérant ses décorations sous une lumière peut-être moins glorieuse.

« Je suis pas un ennemi.

– Aaaahhh, tu crois ? C'est eux qui décident, pas toi. C'est eux qui décrètent qui est un bon Américain et qui ne l'est pas. »

Billy boit une gorgée de son Coca. « J'ai pas l'intention d'être candidat à la présidence, sergent. »

Dime hoche la tête, étudie la rangée de bouteilles d'alcool derrière le bar. « Billy, tu veux savoir ce que me disait mon grand-père ?

– Ouais ?

– Il disait : Fiston, si tu tiens à avoir une belle vie, fais trois choses. D'abord, gagne beaucoup d'argent. Ensuite, paye tes impôts. Et enfin, ne te mêle pas de politique. »

Sur ce, Dime prend son verre et s'en va. Billy tâche de profiter de ce moment de tranquillité, mais son mal de crâne éclate comme un coup

de tonnerre dans le vide. Il se demande s'il souffre de migraine – comment le saurait-il ? Ou pire, une maladie grave, une maladie mortelle, une tumeur au cerveau, un cancer, une attaque massive. *Pauvre garçon. Si jeune. Mort vierge.* Tragique. En tout cas, le mal de tête est devenu pratiquement chronique dans une famille pareille, une douleur terrible et un fardeau, mais qui serait-il sans ? Des applaudissements et des acclamations retentissent soudain, et il se rappelle trop tard qu'il avait résolu de ne pas se retourner.

« On vient de vous voir sur l'écran géant du stade », s'exclame une femme, et l'espace d'une seconde, Billy est saisi de désespoir – on l'a montré accroché au bar ? –, puis il comprend qu'on a de nouveau affiché les noms des Grands Héros Américains.

« Je trouve merveilleux qu'on vous rende hommage à tous aujourd'hui, poursuit la femme d'un ton enthousiaste.

– Merci, dit Billy.

– Ce doit être tellement excitant de parcourir ainsi le pays !

– Et tout ça aux frais du contribuable », intervient un homme – son mari ? Il rit pour montrer qu'il plaisante. « Ha, ha !

– C'est un plaisir, dit Billy. Ça a été toute une expérience. On a rencontré un tas de gens sympathiques.

– Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ? » La femme est une blonde aux yeux brillants d'âge indéterminé qui manifeste un enjouement tout professionnel, dotée de pommettes impressionnantes et d'un sourire qui étincelle comme du lamé. Billy la verrait bien vendeuse de produits de luxe, directrice d'agence immobilière ou encore représentante régionale des cosmétiques Mary Kay.

« Oh, les aéroports, certainement. » Ce qui provoque l'hilarité des sept ou huit personnes maintenant groupées autour de lui. Et les centres commerciaux, aurait-il pu ajouter, ainsi que les bâtiments administratifs, les chambres d'hôtel, les salles de conférences et de banquets qui sont les mêmes à travers tout le pays, une homogénéisation décervelante conçue davantage par souci d'économie et de facilité d'entretien que pour satisfaire la variété des sensibilités humaines.

« J'ai beaucoup aimé Denver, poursuit-il. Les montagnes, tout ça. C'est un endroit magnifique. Je voudrais bien y retourner un jour et y rester quelque temps.

– Vous êtes allé à Washington ? demande la femme.

– Oh, oui. Washington, c'est vraiment génial.

– La Maison Blanche est si majestueuse, vous ne trouvez pas ?

– Si, si, avec son histoire, tout ça. Et j'avais jamais pensé que des gens vivaient là. Je sais, sinon, pourquoi on l'appellerait la Maison Blanche ? C'est stupéfiant, ça ressemble plus à un immense hôtel particulier tel qu'on se le représente. »

La femme acquiesce. « Stan » et elle ont été à plusieurs reprises invités par les Bush, et c'est vrai que c'est un lieu imposant. Il y a eu un dîner ? Non, pas de dîner. Dommage, parce que les dîners officiels sont réellement quelque chose, une véritable mise en scène avec toute la pompe, le protocole, les membres des familles royales et les chefs d'État. La prochaine fois, peut-être, dit Billy. Quelqu'un demande alors si on va gagner, ce qui ouvre la voie à une discussion sur la guerre, et on se repasse Billy comme un bong. Pourquoi massacrent-ils des gens de leur propre peuple ? Pourquoi nous haïssent-ils ? Pourquoi est-ce toujours soixante-douze vierges ? Il met son cerveau en pilotage automatique et promène son regard sur la foule. Il repère Lodis un peu plus loin qui parle de Dieu sait quoi à des gens qui l'écoutent avec une horreur polie. Puis Crack qui drague la fille adolescente d'un invité quelconque et qui, apparemment, ne se débrouille pas trop mal. Sykes, la mâchoire serrée, a les yeux dans le vide, et Albert bavasse avec Mr et Mrs Norm. Il apparaît à Billy que son mal de crâne pourrait être purement psychologique, le singe nu de son esprit qui s'énerve à l'exemple du gorille dans la pub Samsonite.

« ... c'est une loi de l'honneur qui relève de la tradition anglo-saxonne : nous n'attaquons jamais les premiers. Nous ne sommes pas des barbares. Le 11 septembre, ce n'est pas nous qui avons attaqué. Ni à Pearl Harbor, d'ailleurs.

– En effet, monsieur, dit Billy, réintégrant le monde de la conversation.

– Mais quand nous attaquons, nous ne faisons pas de quartier, n'est-ce pas ?

– Oui, je crois qu'on peut le dire.

– Parce que si on vous attaque, les gars, quand vous êtes de patrouille, mettons, et qu'un sniper vous tire dessus, qu'est-ce que vous faites ?

– On réplique avec toute notre puissance de feu, monsieur. »

L'homme sourit. « C'est exactement ce que je voulais dire. »

Ho ! ho ! On crie afin de réclamer le silence. Pour signaler à tous de se taire pour écouter la « Star-Spangled Banner¹ ». Chacun se tourne vers le terrain. Le ciel s'est assombri, devenu couleur mastic et formant une sorte de bulle céleste terne au-dessus de la lueur de lampion du stade. La lumière conflue et s'épaissit au niveau de la pelouse comme une gelée luisante aux nuances de citron vert. La chanteuse et la porte-drapeau s'avancent, suivies de la cohorte de joueurs, d'entraîneurs, d'arbitres, de gens des médias et de VIP ainsi que de tout un train des équipages digne d'un cirque. On pourrait croire une armée des temps anciens se préparant à assiéger une ville. La porte-drapeau présente le drapeau. Les Bravo disséminés dans la loge se mettent au garde-à-vous.

Ohhh-
oh

Ohhh-oh, ohhh-oh, ohhh-oh, un écho qui résonne dans les vides et les meurtrissures du cerveau, *ohhh-oh*, comme si on se tenait devant l'entrée d'une caverne et qu'on appelait dans le noir avec hésitation, avec espoir. *Ohhh-oh, y a quelqu'un ?* Ohhh-oh, ohhh-oh, ohhh-oh. Ce rythme syncopé de reggae, ce signal pavlovien déclenchant l'explosion des bombes de dopamine et des trilles de xylophone le long de la colonne vertébrale. Et la trappe s'ouvre sous les pieds

s
a
a
a
y²

suivi du filet de sécurité qui se déploie et *wheee*, on rebondit aussitôt, propulsé dans les sphères supérieures

seeeee??
youuuu
caaannn

Ensuite, la distorsion rituelle d'un chant difficile. La chanteuse est une jeune Blanche, cheveux noirs comme jais, silhouette frêle, une fauvette amplifiée à l'accent des hautes plaines à vous briser le cœur. Billy a entendu dire que c'était la dernière Idole américaine, et comme toutes les Idoles américaines, minuscule ou pas, elle est dotée d'un énorme coffre.

WHHHHHHAAAAAAAAATTTTTTT
so
PRRRRROOOOUUUUDDDDLLLLLYYYYY

Billy ne salue pas. Il s'oblige à penser à Shroom et à Lake ainsi qu'au nuage rouge et brûlant lors de cette terrible journée, mais dans le même temps, comme il est jeune et qu'il espère encore en la vie, il scrute loin en dessous de lui la ligne de touche à la recherche de Manon. Il arrête son regard sur une pom-pom girl après l'autre, non, non, non, une dizaine de non, puis oui, et sa tête tourne comme une voiture sur la glace, un léger souffle, une accélération provoquant la nausée, la panique, le froncement du trou du cul, le tourbillon, les

montagnes russes de l'oubli. Ses yeux reviennent brusquement en place dans leurs orbites et se fixent sur Manon, solide petite boule de plénitude féminine aux cheveux d'ambre pareils à une coulée de lave, le pompon de gauche serré contre son cœur. Elle chante, même d'où il est, il voit ses lèvres bouger, et le lien entre eux est si puissant qu'il se penche, attiré par elle. *Putain, elle en pince pour toi.* L'hymne provoque au plus profond de lui une détonation, et les parties en fusion s'envolent aux quatre vents cependant que dans ses oreilles résonnent les explosions d'harmoniques que lui seul entend, mais qu'est donc la « Star-Spangled Banner » sinon un chant d'amour ?

at
th'
twi-
twi-
i-
i-
i-
i-
light's
last
gleam-
ing

Il faut qu'il se rappelle de respirer. Il se sent à la fois calme et agité, lucide au point qu'il a l'impression que son crâne va se fendre d'une minute à l'autre, et il gémit, car il ne peut en supporter davantage. La femme au sourire de lamé lui jette un coup d'œil et, compatissante, gémit à son tour. Elle s'avance vers lui, passe son bras autour de sa taille, et ils se tiennent ainsi l'un contre l'autre, tandis que Billy, en nage, raide comme un piquet, salue et que la femme chante, la main droite sur le cœur, la gauche plaquée sur la hanche de Billy.

O're

the RAAAMMMM-

parts
we
watched

La femme chante à tue-tête. Des larmes de la taille de boulons roulent sur ses joues, mais ce sont les effets de la guerre. Les sensations sont aiguës, le temps est compressé, les passions sont exacerbées, et alors que le simple fait de s'être frotté contre une fille semble être un mince roseau sur lequel il serait possible de bâtir une

relation pour toute la vie, Billy aimerait se persuader que c'est à ça que mène la logique. Il a fait frissonner Manon, il l'a fait jouir, et ça a sûrement un sens. Étant donné le nombre infini des variables de l'existence, il est idiot de prévoir ou d'espérer une chose en particulier, et pourtant, le soleil se lève bien tous les matins. Alors, pourquoi ne pas le croire ?

GAAAAVE PROOOOOF

through the

NIIIIIGHT

La femme le serre davantage contre elle. Il n'a pas le sentiment qu'il s'agisse de quelque chose de sexuel ; c'est trop friable, une sorte de codépendance ou d'étreinte maternelle qu'il est capable d'assumer. Être soldat c'est aussi accepter que votre corps ne vous appartienne pas.

Bah-ha-neeerrrrrrrr

yeh-het

waaaa-eh-eh-

aaaaaavvve

O're th' Laaa-ha-annndddd of the Freeeeeeeeee-HEEEEEEEEEEE

Puis la pause, le vacillement au bord de la falaise suivi du saut de l'ange vocal...

And th' ho-omme

of

thu-

huuuu

Jamais les Américains ne ressemblent davantage à une bande d'ivrognes que quand ils entonnent les derniers vers de leur hymne national. Au milieu des applaudissements et des acclamations avinés, une dizaine de femmes d'un certain âge convergent en direction de Billy. L'espace d'une seconde, on a l'impression qu'elles vont lui arracher les membres, le tailler en pièces. Une lueur de folie brille dans leurs regards, et il n'y a rien qu'elles ne feraient pas pour l'Amérique, tortures, bombes atomiques, dommages collatéraux infligés à la planète entière. Pour l'amour de Dieu et de la patrie, elles sont prêtes à tout. « N'est-ce pas merveilleux ! s'exclame la femme au sourire de lamé, le serrant plus fort. Ce chant ne vous rend-il pas terriblement fier ? »

Eh bien, à cet instant précis, il a envie de pleurer, voilà à quel point

il se sent fier. Est-ce que ça ne compte pas ? Parle-t-on la même langue ici ? Fier, bien entendu, il pense à Shroom, à Lake, à tout le sang versé ce jour-là, et il se met à échafauder des théories quantiques de la fierté. Ouais, m'dame, fier, fierté. Bravo a atteint des niveaux de fierté capables de déplacer des montagnes, de bouleverser les phases de la lune, mais pourquoi, s'il vous plaît, joue-t-on l'hymne national avant les matches ? Les Dallas Cowboys et les Chicago Bears sont des équipes privées, des entreprises à but lucratif, et ce sont leurs employés qui se trouvent sur le terrain. Autant jouer l'hymne national à l'occasion de chaque publicité, de chaque réunion de conseil d'administration, de chaque dépôt ou retrait effectués à la banque !

Billy fait cependant un effort. « Je me sens comblé », dit-il. Les femmes poussent des cris, et il s'ensuit une douce mêlée, on s'étreint, on s'agrippe, tandis que les flashes des portables se déclenchent, que trois ou quatre conversations se déroulent en même temps et que plus d'une femme verse de vraies larmes. C'est un Grand Moment de Groupe assez lourd, à la limite de ce qu'il peut supporter, et quand ça finit par s'alléger, il baisse la tête et se dirige vers le niveau inférieur, opérant une retraite à l'instar de Custer à Little Bighorn, car il n'a pas d'autre endroit où aller. On lui sourit et on le salue pendant qu'il se fraye un passage parmi les invités. Quelqu'un lui tend un verre qu'il prend ; plus tard, il réalisera qu'en réalité, on lui adressait simplement un signe de la main. Il arrive en haut de la tribune et commence à descendre. Trois de ses camarades sont blottis sur les sièges dans la rangée du bas, un refuge, une petite redoute au milieu de cette foule de civils dangereusement surexcités.

« Mon Dieu », dit Billy, se laissant tomber à son tour sur un siège.

Les autres Bravo grognent. C'est épuisant d'être un héros.

« Les Bears ont remporté le toss, annonce A-bort. J'ai déjà empoché cinquante dollars, les mecs. »

Holliday ricane. « T'es le champion. T'as été super malin. » Il se tourne vers Billy : « Où est Lodi ? »

– Là-haut.

– Y fait le con ?

– Pas trop. Rien de neuf pour la mi-temps ? »

L'air sombre, les Bravo font signe que non. Ils éprouvent tous un sentiment identique, pas seulement le trac habituel mais l'angoisse innée du soldat à l'idée du grand choc en retour. Ils ont vécu deux semaines étonnamment dépourvues d'accrocs, aussi l'apogée naturelle et même nécessaire de la *Tournée de la Victoire* sera peut-être – comme s'ils l'avaient gardée en réserve ! – la mère de tous les désastres à la télévision nationale.

Le match débute. Coup de pied des Cowboys dans la zone d'en-but des Bears. Retour sur la ligne des vingt yards. Pendant les arrêts de

jeu, il n'y a pratiquement rien d'autre à faire que regarder les mauvaises pubs diffusées sur l'écran géant et s'inquiéter au sujet de la mi-temps.

« Vous croyez qu'on se conduit comme des mufles ? » demande Mango.

Tous se tournent vers lui.

« À être assis là tout seuls dans notre coin, sans se mêler aux autres.

– Mufles, mon cul, dit Day.

– On n'a qu'à mettre une pancarte, suggère A-bort. "Anciens combattants caractériels. Foutez-nous la paix." »

Ils regardent un peu le match. Mango ne cesse de soupirer et de se tortiller sur son siège. « Le football, c'est emmerdant, finit-il par déclarer. Vous avez jamais remarqué ? C'est du genre, marche, arrête, marche, arrête. Y a en gros cinq secondes de jeu pour une minute où ils restent plantés là à attendre. Putain, c'est chiant.

– Tu peux partir, réplique Holliday. Personne te retient.

– Pas question, Day. Faut que je sois là. Faut que je sois où l'armée me dit d'être, et pour le moment, c'est ici. »

Le botteur des Bears dégage. Les Cowboys récupèrent le ballon. Il s'écoule un long moment avant que les lignes d'attaque et de défense se replacent. Merde, se dit Billy, Mango a raison. Entre les phases de jeu, on se croirait dans une église, et si ce n'était le bruit infernal du son de l'écran géant, tous les spectateurs s'endormiraient. L'un des serveurs philippins vient leur demander s'ils désirent quelque chose. Après s'être assurés que Dime ne rôdait pas dans le secteur, ils commandent une tournée de Jack-Coca. Billy avale la vodka-framboise qu'il a récupérée tout en jetant sur Manon des regards enamorés. Les verres arrivent. Ça aide à dissiper un peu l'impression d'être dans une église. Les Cowboys avancent vers la ligne des quarante yards des Bears, puis perdent seize yards quand Henson plaque leur quarterback, et Billy commence à comprendre l'inanité fondamentale qui consiste à s'emparer d'un terrain qu'on est dans l'incapacité de contrôler.

« Ôtez-moi d'un doute : y a pas d'alcool dans ces verres ? » lance Dime d'une voix gutturale. Les Bravo sursautent. Le sergent, une paire de jumelles autour du cou, se laisse tomber sur le siège voisin de celui de Billy.

« À peine une goutte, répond A-bort. On allait justement se plaindre.

– Voyons, les gars, je vous avais ordonné...

– Hé, Dime, l'interrompt Day. Mango dit que le football, c'est emmerdant.

– *Quoi !* » Aussitôt, Dime pivote d'un bloc pour s'adresser à Mango. « Qu'est-ce que tu racontes ? que le football américain est emmerdant ? Putain, le football américain est génial, le football

américain pulvérise tous les autres sports, le football américain est le *roi* de tous les sports du monde ! Qu'est-ce que tu essayes de nous dire, que t'aimes le football à l'européenne ? Une bande de pédés qui cavalent sur un terrain en petits shorts et chaussettes montantes ? Ils jouent pendant quatre-vingt-dix minutes, et *personne ne marque jamais* ! Ça, pour être amusant, c'est amusant, le jeu idéal pour se retrouver en état de légume. Mais libre à toi, et si tu préfères regarder jouer ces tapettes, Mango, t'as qu'à retourner à Meh-hee-co.

– Je suis de Tucson, répond doucement Mango. Et j'y suis même né, sergent. Vous le savez très bien.

– Tu pourrais être de Pétaouchnock pour ce que j'en ai à foutre. Le football américain, c'est de la stratégie, c'est de la tactique, et en plus d'être de la putain de poésie en mouvement, c'est un jeu pour des gens qui pensent. Mais t'es à l'évidence trop con pour l'apprécier.

– Oui, ce doit être ça, dit Mango. Je suppose qu'il faut être un génie...

– TA GUEULE ! Y a rien à espérer de toi, Montoya, tu déshonores la cause. Je parie que ce sont de pauvres enfoirés comme toi qu'ont perdu le fort Alamo. »

Mango étouffe un rire. « Sergent, je crois que vous faites une petite erreur. C'est les...

– La ferme ! Je veux plus entendre tes conneries de pédé révisionniste, alors maintenant, tu te tais ! »

Mango obéit l'espace de quelques secondes avant de reprendre : « Vous savez, on dit que si le fort Alamo avait eu une porte de derrière, le Texas serait jamais...

– TA GUEULE ! »

Les Bravo pouffent de rire comme une troupe de louveteaux. Les Cowboys dégagent, mais il y a une faute et ils recommencent. Suit un temps mort et tout le monde se lève. Dime a les jumelles braquées.

« C'est laquelle ? demande-t-il à voix basse, sachant qu'il s'agit d'une affaire personnelle, non, sacrée même.

– Celle de gauche, répond Billy dans un murmure. Près de la ligne des vingt yards. Des cheveux blond roux. »

Dime se tourne. Les pom-pom girls exécutent quelques petits pas de danse histoire de passer le temps. Le sergent les observe un moment puis, jumelles toujours braquées, il tend la main à Billy.

« Félicitations. »

Ils échangent une poignée de main.

« Bandante, cette petite.

– Merci, sergent. »

Dime continue à regarder.

« T'as vraiment peloté cette fille-là ?

– Oui, sergent. Je vous le jure.

– Pas la peine de jurer. Comment elle s'appelle ?
– Manon.
– Nom ou prénom ?
– Euh... prénom. » Billy réalise qu'il ne connaît pas son nom de famille.

– Ça, alors ! » Dime glousse à part soi. « Des talents cachés chez le petit Billy. Qui l'aurait cru ? »

Avant que Dime parte, Billy lui demande s'il peut lui emprunter ses jumelles et, avec une grande solennité, le sergent lui passe la lanière autour du cou comme s'il remettait la médaille d'or à un champion olympique. Billy en profite bien. Il les garde la plupart du temps fixées sur Manon, tandis qu'elle effectue ses petits pas de danse habituels, agite ses pompons et lève les bras pour exhorter les spectateurs à applaudir. Les jumelles confèrent au monde matériel une étrange et délicate clarté, une sorte de joliesse de textures et de détails rappelant celle d'une maison de poupée. Vu ainsi, tout ce que fait Manon paraît miraculeux. Un instant, elle rejette ses cheveux en arrière comme un poulain qui s'ébroue ; l'instant suivant, elle se déhanche légèrement, tape du pied sur la pelouse pendant qu'elle discute avec une autre fille. Billy éprouve pour elle une tendresse presque enivrante à laquelle se mêle un tourbillon de sentiments doux-amers. Il a l'impression de la regarder non seulement de loin, mais aussi à l'autre bout d'un long corridor temporel. Alors, que signifie cette mélancolie, ce triste épanchement d'âme... qu'il est amoureux ? Le problème, c'est qu'il n'a pas le temps d'approfondir. Il faut qu'il lui parle, il faut qu'il ait son numéro de téléphone. Et son adresse mail. Et aussi, ce ne serait pas plus mal, son nom de famille.

« Hé ! » Mango le pousse du coude. « On va au buffet. Tu viens ? »

Billy répond que non. Il veut rester là et tout regarder aux jumelles. Le match ne l'intéresse absolument pas, mais les gens, si. La manière, par exemple, dont s'élève des joueurs un nuage de vapeur semblable à celui qui, dans les dessins animés, figure les odeurs corporelles. Le coach Tuttle arpente la ligne de touche, l'air perdu du type qui a oublié où il a garé sa voiture. Un sentiment d'omniscience l'envahit pendant qu'il étudie cliniquement les supporters, s'intégrant en quelque sorte à eux, genre gorilles dans la brume, la façon dont ils mangent, boivent, bâillent, se curent le nez, se bichonnent et se pomponnent, gâtent ou rabrouent leurs petits. Bien sûr, il s'attarde sur les femmes sexy et repère pas moins de six personnes costumées en dinde. Il surprend souvent des gens qui, ne se sachant pas observés, ont les yeux dans le vide, les traits avachis ou bien affichent une expression de perplexité ou de colère devant la complexité de l'existence. Oh, mes compatriotes américains. Oh, mon peuple. Puis il revient à Manon et son cœur fond. Elle est plus bandante qu'une

playmate. Elle a la grande classe, et il faut qu'il construise quelque chose avec elle. Une fille comme elle exige des moyens...

« Ah ! voilà mon Texan ! »

Il dresse la tête. March Hawey s'avance vers lui le long de la rangée. Billy s'apprête à se lever, mais Hawey plaque la main sur son épaule pour le rasseoir. Il s'installe à côté de lui, pose ses pieds sur la balustrade, et aussitôt, Billy crève de jalousie à la vue de ses santiags vert céladon en cuir d'autruche à bouts décorés de filigranes d'argent.

« Tout va bien ?

– Très bien, monsieur. Et vous ?

– Ça va, sinon que j'aimerais que nos gars se bougent un peu plus le popotin. »

Billy éclate de rire. Il est simplement nerveux, mais beaucoup moins qu'il ne s'y serait attendu en se trouvant près d'un homme qui a contribué à changer le cours de l'Histoire en faisant battre un candidat à la présidence. Il se demande s'il conviendrait d'en parler, quoiqu'il ne sache pas grand-chose à ce sujet. Et il se demande aussi pourquoi il est venu s'installer à côté de lui.

« Il paraît que tu es de Stovall.

– Oui, monsieur.

– C'est réputé pour la chasse au pigeon par-là. À cause de ces herbes que vous avez dans la région. Je ne me rappelle plus le drôle de nom qu'on leur donne. Une grande tige jaune avec des sortes de longues cosses. Les oiseaux adorent ça, et surtout les pigeons. Tu vois ce que je veux dire ?

– Pas vraiment, monsieur.

– Tu n'es pas chasseur ?

– Non, monsieur.

– Eh bien, on a passé des journées formidables dans ce coin-là. Crois-moi, jeune homme, on faisait de sacrés tableaux de chasse. »

Hawey demande s'il peut lui emprunter les jumelles. Billy s'aperçoit vite qu'il possède tout un répertoire attachant de tics propres aux personnes âgées : il renifle, tire sans cesse sur ses manchettes, émet de petits bruits de glotte. Il sent le talc et le coton amidonné, et il porte à la main droite une bague en diamant en forme de fer à cheval. Les mèches de cheveux gris qui tombent sur son front lui font une frange à la Huckleberry Finn.

« Tu as parié sur le match ? demande-t-il, tripotant la molette de mise au point.

– Non, monsieur. Certains de nous, oui.

– Tu ne joues pas ?

– Non, monsieur. »

Hawey lui décoche un bref regard. « Voilà un garçon sensé. L'argent est trop difficile à gagner pour qu'on le jette par les fenêtres. » Quand

Billy lui demande dans quelle branche il est, il sourit. « Oh, un tas, répond-il, lui rendant les jumelles. Notre activité principale, c'est l'énergie, production et acheminement, on est dans ce secteur depuis près de quarante ans. Et puis on fait un peu d'immobilier aussi, des hedge funds, des arbitrages de marchés et autres opérations financières. » Il rit doucement. « Et de temps en temps, quand on voit quelque chose qui nous plaît, on lance une petite OPA. Tu t'intéresses aux affaires ? »

– Je sais pas. Peut-être. Après l'armée. Mais pas si je dois mourir d'ennui. »

Hawey se lève avec un petit cri et assène une claque sur le genou de Billy. « Ça, c'est bien ! Pourquoi faire quelque chose qui ne nous amuse pas ? Si j'en crois mon expérience, ceux qui réussissent aiment sincèrement ce qu'ils font, et c'est ce que je dis aux jeunes quand ils me demandent conseil. Si vous voulez gagner de l'argent, trouvez quelque chose que vous aimez et bossez dur.

– Ça me semble être une bonne philosophie, se risque à affirmer Billy.

– En tout cas, ça correspond à ma personnalité. Heureusement, j'ai trouvé un domaine qui me plaît, et j'ai eu la chance de ne pas trop mal me débrouiller. Tu sais, d'une certaine façon, c'est comme un jeu. » Il s'interrompt tandis que les Cowboys font une longue passe. Le receveur tend les bras, attrape le ballon du bout des doigts puis le laisse échapper. « Les affaires, à la base, ça se résume à prédire l'avenir. Deviner ce qui va arriver et avoir une longueur d'avance sur tout le monde, agir au bon moment. C'est comme un puzzle composé de mille pièces en mouvement. »

Billy écoute. Ça lui paraît passionnant. « Mais comment vous faites ? ose-t-il soudain demander. Comment vous faites pour avoir une longueur d'avance sur ceux qui veulent la même chose que vous ? »

Hawey se remet à rire. « Excellente question. » Il se rassoit, réfléchit quelques instants. « Pensée indépendante, dirais-je. Et paix intérieure. »

Billy sourit. Il croit que Hawey se moque de lui.

« La paix intérieure... il faut que tu saches qui tu es, ce que tu veux dans la vie. Il faut que tu penses par toi-même, et pour ça, tu as intérêt à savoir qui tu es, et pas seulement savoir, mais aussi être en sécurité, à l'aise avec qui tu es. Et en plus, il te faut de la discipline. De l'énergie. Et puis la chance aide. Elle aide même beaucoup, y compris celle que nous avons d'être nés au sein du plus grand système économique qui ait jamais été conçu. Certes, il est loin d'être parfait, mais il est à l'origine de formidables progrès humains. Notre niveau de vie est sept fois supérieur à ce qu'il était au début du siècle passé. Non

que nous n'ayons pas de problèmes, Dieu sait qu'on en a de sacrés, mais c'est là qu'intervient le génie de l'économie de marché, la motivation, le dynamisme et le talent, tout ça s'emploie à résoudre ces problèmes. Regarde ce stade, la foule, le match. » Hawey englobe d'un geste la scène, puis il pointe le doigt vers le ciel et le dirigeable Goodyear qui se balance dans le crépuscule hivernal. « Tout est là, tu vois ce que je veux dire ? Ce n'est pas comme ce type qui proclame que la cupidité est une qualité, mais c'est sûr qu'elle peut servir. L'intérêt personnel est un puissant moteur dans les affaires humaines, et à mes yeux, c'est toute la beauté du système capitaliste : il fait d'un défaut inné de l'homme une vertu. C'est pour ça que tu vivras mieux que tes parents, que tes enfants vivront mieux que toi, et leurs enfants encore mieux qu'eux, et ainsi de suite, parce que grâce à notre système, nous continuerons à trouver d'autres moyens, meilleurs et plus faciles, de résoudre les problèmes et d'accomplir des tas de choses dont nous n'aurions jamais seulement rêvé. »

Billy opine de la tête. Jamais il n'a mieux compris l'Amérique qu'en cet instant. Oui, c'est sans nul doute un pays exceptionnel. Comme le jour du lancement réussi d'une sonde spatiale de la NASA, il peut se réjouir de l'événement, et même ressentir une dose de fierté participative tout en sachant que la mission n'a strictement aucun rapport avec lui.

« En ce moment, poursuit Hawey. En ce moment même, nous traversons une phase plutôt délicate. Deux guerres, une économie pratiquement en faillite, le moral du pays à zéro, mais nous nous redresserons. Nous vaincrons. Notre système a prouvé durant plus de deux cents ans sa faculté de récupération, et vous les jeunes, vous avez beaucoup à en espérer. Je pense que vous allez vivre une période excitante. Si seulement j'avais ton âge... à propos, quel âge as-tu ?

– Dix-neuf ans, monsieur. »

Hawey allait parler, mais les mots se coincent dans sa gorge. Il considère Billy d'un air vaguement étonné.

« Dix-neuf ans ? Tu raisones comme un garçon bien plus âgé.

– Merci, monsieur.

– Bon sang, à t'entendre, j'ai plutôt l'impression de m'entretenir avec un avocat de vingt-six ans.

– Merci beaucoup, monsieur. »

Hawey se tourne vers le terrain. Il semblerait qu'il ait perdu le fil de ses pensées, mais une minute plus tard, il revient à Billy.

« C'est vrai qu'on t'a proposé pour la Medal of honor ?

– Oui, mon commandant l'a fait.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je sais pas. Les hautes instances ont rejeté la demande, on ne m'a rien dit de plus. » Billy hausse les épaules. S'il ressent de l'amertume,

c'est maintenant du réchauffé.

« Tu vois, je n'ai jamais été mis à l'épreuve comme toi. J'étais trop jeune lors de la Seconde Guerre mondiale, même si je m'en souviens bien. Quant à la Corée... » Hawey toussote, laisse la phrase mourir de mort naturelle. « Tu as vécu des choses que le reste d'entre nous ne vivra jamais. Les expériences que vous avez eues, tes copains et toi... » Là non plus, il ne termine pas sa phrase. Billy sait ce que cela signifie, ces faux départs, ces blocages de la pensée qui stoppent net certains types de conversations sur la *Tournée de la Victoire*. Les hommes âgés font leur possible, mais il ne peut pas les aider. Il n'a rien à leur dire. Il a appris qu'il valait mieux se taire.

« Bon, reprend Hawey avec l'entrain forcé de celui qui tâche de ne plus songer aux mauvaises nouvelles. Je suis simplement fier de pouvoir passer un peu de temps en ta compagnie. Dix-neuf ans, bon Dieu, à cet âge, je ne savais pas reconnaître mon derrière de mon coude. » Il regrette que ses petits-fils ne soient pas là pour faire la connaissance de Billy et voir quel modèle, etc., etc., le verbiage, les éloges, c'est bien, mais Billy préférerait apprendre quelque chose d'utile, quelque chose de neuf, ou qu'on lui propose du boulot, ce serait encore mieux. *Viens travailler pour moi. Tu deviendras riche ! Je te montrerai comment faire !* Hawey continue à radoter au sujet de ses petits-fils quand Manon apparaît sur l'écran géant, une Manon de la taille des présidents sculptés sur le mont Rushmore qui se penche vers la caméra, souriante, rejetant ses cheveux en arrière et agitant ses magnifiques pompons sous le nez de Billy qui ne peut s'empêcher de se tasser sur son siège en gémissant. Hawey comprend tout de suite.

« Hmmm, en voilà une fille bien saine. » Il a un petit rire et tapote le genou de Billy. Il sait ce dont un jeune homme a besoin pour rester en vie. « Bonté divine, regardez-moi ça ! Norm a de sacrées jolies poupées, pas vrai ? »

1- Il s'agit de *La Bannière étoilée*, l'hymne américain, dont certaines des paroles du premier couplet sont reprises ci-dessous :

What so proudly we hailed at the twilight's last gleaming...

Over the ramparts we watched...

Gave proof through the night...

...(that star-spangled) banner yet wave

Over the land of the free and the home of the (brave).

Ce que nous acclamions si fièrement aux dernières lueurs du crépuscule...

Sur les ramparts nous regardions...

Nous prouvaient dans la nuit

...le drapeau (étoilé) flotte encore

Sur la terre de la liberté et la patrie des (braves).

2- *Oh, say ! can you see by the dawn's early light...* (Premier vers de l'hymne national américain.)

Billy et Mango vont se balader

À la fin du premier quart-temps, on leur demande de quitter la loge. L'ambassadeur du Mexique est attendu en compagnie de sa nombreuse suite, et l'endroit est déjà bourré à craquer. Il est donc nécessaire de faire de la place. Norm s'excuse. Il a l'air franchement désolé. « Il faut voir tous les gardes du corps dont ce type s'entoure, dit-il aux Bravo en secouant la tête. C'est à cause de la guerre des cartels, je suppose, mais quand même. Pourtant, nous non plus, on ne mégote pas sur la sécurité.

– Et en plus, vous nous avez... monsieur, dit Sykes.

– Exact ! Vous êtes là ! Nous avons auprès de nous les meilleurs combattants du monde ! Si seulement, je trouvais une solution pour que vous puissiez rester... »

Bravo prend la chose du bon côté. En fait, ils auraient pu foutre la merde. Après une séance d'au revoir et une dernière salve d'applaudissements, Josh les reconduit à leurs sièges. On sort les portables, les iPods, le tabac à chiquer et les gobelets-crachoirs. Il pleut plus ou moins, une bruinnasse cotonneuse sous laquelle les parapluies ne cessent de s'ouvrir et de se fermer à l'exemple des taupes qui sortent de leurs trous dans un jeu vidéo.

« Waouh ! ils ont marqué ! » Mango désigne l'écran géant. Cowboys 7, Bears 0. « Ça s'est passé quand ? »

Billy hausse les épaules. Il n'a pas froid, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'apprécierait pas d'être quelque part au chaud. Il a reçu deux nouveaux textos. Kathryn : *Té aci où ?* Le pasteur Rick : *Té dans ns pri-R en ce jr de grace. On se voi avt ton Dpar.* Le pasteur Rick, bronzé, corpulent, fondateur de l'une des plus grosses méga églises d'Amérique, a prononcé les prières lors du meeting des Bravo au palais des congrès d'Anaheim. Dans un moment de... de faiblesse ? de délire ? Billy est allé le trouver après le meeting pour lui demander conseil. Quelque chose dans les prières du pasteur lui avait semblé sonner vrai, et pendant que les autres soldats signaient des autographes et posaient pour des photos, le pasteur Rick et Billy s'installaient dans les coulisses pour évoquer la mort de Shroom. Shroom allongé par terre, blessé. Shroom qui se redresse. Shroom qui

s'effondre sur les genoux de Billy, les yeux fixés sur lui avec une telle intensité, un tel désir de lui transmettre quelque chose, puis le voile et l'âme qui s'en va, *whoum*, comme si la force vitale était une substance hautement volatile, une matière maintenue sous pression.

« Quand il est mort, j'ai eu le sentiment de vouloir moi aussi mourir. » Ce n'était pas tout à fait ça. « Quand il est mort, j'ai eu le sentiment de mourir moi aussi. » Non, pas ça, non plus. « D'une certaine façon, c'était comme si le monde entier mourait. » Plus difficile encore de décrire l'impression que la mort de Shroom l'avait peut-être détruit à vie, parce que lorsqu'il est mort, ou lorsque j'ai senti son âme passer à travers moi, je l'ai aimé au point que je crois ne pouvoir jamais éprouver un amour pareil pour quiconque. Alors à quoi bon se marier, avoir des enfants, fonder une famille quand on sait qu'on sera incapable de leur donner tout son amour ?

Billy a pleuré. Ils ont prié. Billy a continué à pleurer. Le temps de deux heures, il s'est senti mieux, mais tandis que le soir tombait et que le chagrin s'infiltrait en lui, son esprit ne trouvait plus rien à quoi se raccrocher. Qu'est-ce que le pasteur avait dit, exactement ? Billy ne se souvenait que du son de ses paroles, un clapotis, un vague bruit de fond semblable à de la musique d'ascenseur. Quelques coups de téléphone ont suivi, tout aussi superflus, mais depuis, le pasteur Rick ne le lâche plus. Il n'arrête pas de téléphoner, d'envoyer des textos, des e-mails avec leurs liens. Billy voit bien où il veut en venir ; c'est génial pour lui d'avoir « une relation pastorale » avec un soldat en campagne, ça lui confère de la crédibilité, ça prouve son engagement, son souci des problèmes quotidiens. Billy imagine le bon pasteur démarrant son homélie du dimanche matin par un petit morceau arraché à l'âme de Billy : « Je m'entretenais l'autre jour avec l'un de nos braves soldats servant en Irak, et nous parlions de... blablabla, blablabla... »

Billy répond à Kathryn, supprime le pasteur Rick. Assis à sa droite, Mango n'arrive pas à rester en place. Il se penche, se radosse, jette un coup d'œil à droite, à gauche, se dévisse la tête pour regarder derrière lui.

« Merde, lui dit Billy. Cesse de t'agiter. Tu me rends nerveux.

– Alors, cesse d'être nerveux.

– Tu cherches quelque chose ?

– Ouais, ta mère.

– Arrête tes conneries avec ma mère. Ma mère est bonne sœur. »

Mango rigole et se cale sur son siège. Il consulte la pendule du stade et pousse un gémissement. Être honoré, ça ressemble à un boulot, et c'est pire encore quand on est là, point de mire de l'interface Bravocitoyens. Oui, monsieur. Merci, monsieur. Oui, m'dame, on vit des moments formidables. Si, si. Billy passe les programmes dans toute la

rangée pour que chacun les signe et il doit faire la conversation le temps qu'ils reviennent. *La situation s'améliore, vous ne pensez pas ? Ça valait la peine, vous ne pensez pas ? Il fallait y aller, vous ne pensez pas ?* Il aimerait qu'au moins une fois, quelqu'un le traite de tueur d'enfants, mais l'idée que des bébés aient été tués ne paraît même pas les effleurer. Au lieu de ça, ils parlent *démocratie, développement, aarrrrrr destrrrr massiiiv*. Ils désirent tant y croire, ils sont aussi butés que des enfants persistant à affirmer que le père Noël existe, parce que si on n'y croit pas, il risque de ne plus venir.

Et toi, à quoi crois-tu ? Billy ne se pose pas tant la question qu'elle lui tombe dessus. Bon, bon, allons-y. Jésus ? Comme ci, comme ça. Bouddha ? Euh... Le drapeau ? Bien sûr. Et... et la réalité ? Billy se dit que la guerre a fait de lui un adepte convaincu de l'Église de Ce qui Existe, alors prions, mes compatriotes américains, joignez-vous à moi. Prions pour les milliers de morts et ceux qui suivront. Prions pour Lake et ses moignons. Prions pour que la mitrailleuse d'A-bort ne s'enraye jamais au combat. Prions pour Cheney, Bush et Rumsfeld, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour tous les anges du Commandement Central et pour les chefs d'état-major. Prions pour que ce soit vraiment pour le pétrole. Prions pour le blindage des Humvees. Prions pour Shroom qui connaît peut-être ou peut-être pas une vie éternelle au paradis mais qui est définitivement mort sur cette putain de planète Terre.

Billy se redresse sur son siège. Il s'est perdu dans ses pensées. Il tend le cou pour regarder en direction de la ligne de touche où devrait se trouver Manon, mais il est trop près du terrain, mal placé. Quelques minutes durant, il s'efforce de s'intéresser au jeu, mais c'est si lent qu'on a l'impression d'être dans un ascenseur qui s'arrête à tous les étages. Et puis, on ne regarde pas réellement le match mais l'écran géant qui diffuse non seulement la partie en cours et les replays, mais tout un défilé de pubs, un tir de barrage sensoriel qui prend le pas sur le match lui-même. Se pourrait-il que la publicité soit le but de toute l'opération ? Que la partie ne soit qu'une pub pour les pubs ? De toute façon, on lui en demande trop. Le match porte une si lourde responsabilité avec tous les dollars investis dans la publicité, les salaires astronomiques, les dépenses colossales pour l'entretien et les infrastructures qu'on entendrait presque le football gémir sous le poids du fardeau, et à cette idée, Billy est gagné par le stress, et ce déséquilibre flagrant lui tord le ventre comme si toutes ses entrailles allaient se dévider. Il repense à son Grand Moment dans le magasin d'équipement, quand ces tonnes de matériel accumulé ont menacé de l'ensevelir pendant qu'Ennis lui en faisait le commentaire, lui tenant un discours sur le nombre à vous rendre cinglé de pointures-tailles-styles-couleurs-modèles-quantités, le tout dans un laïus de dix

minutes, d'une seule haleine, semblait-il, et maintenant encore, Billy sent sa poitrine se serrer.

Il pense qu'Ennis déraile, mais qui ne deviendrait pas fou à garder ainsi en tête un tel inventaire ? Billy a parfois des visions, des aperçus de l'Amérique en tant que lieu de surabondance cauchemardesque, et la vie militaire en général et la guerre en particulier l'ont rendu hypersensible à la notion de quantité. Certes, ce n'est pas sorcier. Ça ne nécessite pas de grands cerveaux mathématiques, car la guerre est le pur royaume, l'ultime royaume des quantités simples. Qui peut faire le plus de morts ? Ce ne sont pas des équations difficiles, oh non, il s'agit juste de cette bonne vieille et stupide arithmétique, de calculs corrigés de cartouches par minute, d'équipements perdus, de tableaux Excel de morts et de blessés. D'après ces mesures, l'armée américaine est la plus belle force de combat de toute l'histoire du monde. La première fois qu'il en a eu la démonstration, il été choqué ou a ressenti ce qu'on appelle de l'effroi. Ils étaient sous le feu d'armes de petit calibre, venu de quelque part au-dessus d'eux, sporadique, apathique, néanmoins mortel. Ils ont fini par repérer la source, un immeuble de quatre étages un peu plus bas dans la rue. Il y avait des pots de fleurs aux fenêtres, du linge qui séchait sur les rebords. Le capitaine a réclamé par radio les armes lourdes qui sont arrivées aussitôt, et deux obus de 155 ont détruit tout l'immeuble, non, c'est la moitié de la rue qui s'est écroulée, *boum*, problème résolu dans un nuage de flammes et de fumée. Alors que la haute technologie, les frappes de précision, les putasseries des médias aillent se faire foutre : la seule façon d'envahir un pays avec succès, c'est de le réduire en cendres.

« Cassons-nous », murmure Billy à Mango, et une seconde plus tard, ils grimpent les marches quatre à quatre.

« Où on va ? »

– Retrouver ma copine. »

Mango ricane. Dans le hall, ils s'arrêtent prendre des bières chez Papa John, puis ils repartent.

« Elle est où ta copine ? »

– Ferme-la et bois ta bière. Tu verras.

– Tu m'as jamais parlé d'une copine, mec.

– Eh bien, maintenant, je t'en parle, *mec*.

– Elle s'appelle comment ?

– Tu verras.

– Elle est bandante ?

– Tu verras.

– Elle est là ?

– Non, en Arizona. Naturellement, qu'elle est là, ducon, sinon comment on irait la retrouver ? »

Le hall grouille de supporters. Les gens du cru sont énervés. Jusqu'à présent, le match a été frustrant, et ils se défoulent en dépensant de l'argent. Heureusement, il y a des stands dans tous les coins, de sorte que la foule ne manque pas de tentations, et ça a été pareil partout où les Bravo sont passés, aéroports, hôtels, stades et palais des congrès, dans les centres-villes comme dans les banlieues, les stands dominent le paysage. Quelque part en chemin, l'Amérique est devenue un gigantesque centre commercial auquel s'est greffée une nation.

Ils empruntent le tunnel menant à la tribune 30 et débouchent derrière une marée humaine de culs logés dans les sièges.

« Billy, où on va ? »

– Je t'ai dit qu'elle était par-là.

– Billy, arrête. T'as perdu la tête.

– Mais non, elle est là. C'est une cheerleader. »

Mango pousse réellement un cri. Manon sursaute, puis l'apercevant, elle appelle Billy par son nom, ce qui le comble de joie. Le passage devant le premier rang est à trois bons mètres au-dessus du terrain. Billy se penche par la balustrade et demande :

« Et maintenant, t'as pas froid ? »

Elle sourit et secoue la tête, envoyant voler ses cheveux. « Non, je me sens super bien ! Il paraît qu'il va neiger ! »

– Je te présente mon pote, Marc Montoya.

– Salut, Marc !

– Dis bonjour, espèce d'abruti.

– Salut !

– Ça me fait plaisir que vous soyez venus me voir ! crie-t-elle. Vous vous amusez bien !

– Ouais, formidable ! Hé, t'es passée à la télé ! On t'a vue sur l'écran géant ! »

Constatant combien elle en est ravie, Billy éprouve un léger sentiment de tristesse. Voilà à quoi elle consacre l'essentiel de son énergie, à la lutte semi-mystique, dévorante, nécessaire pour garder un esprit positif afin de se faire remarquer dans l'attente du moment miraculeux du prime time qui lui offrira sa grande chance. Elle veut être à la télé. Elle veut être une star. Alors comment un pauvre simple soldat comme lui pourrait-il rivaliser avec ça ?

« T'es superbe », lui dit-il, et le visage de Manon s'illumine. « Ce petit pas sautillant... » Il se lance dans une imitation de son numéro de pom-pom girl, et c'est drôle : un soldat en uniforme de cérémonie qui se déhanche et fait quelques pas de danse glissés. Elle rit. Mango aussi, qui se marre tant qu'il est plié en deux sur la balustrade. Billy n'a jamais connu un tel bonheur, et que dans son dos, des milliers de supporters le regardent, il s'en moque. Que le monde entier soit témoin de son amour, sauf que deux vigiles se dirigent vers eux pour

leur enjoindre de quitter les lieux.

« Quoi, le spectacle vous plaît pas ? » dit Billy, mais ils se contentent de le regarder fixement, genre gros durs, deux Blancs au teint cireux, la quarantaine, CORVINGTON SECURITY barrant leurs bombes, le .38 de service à la hanche. Billy rit. Ce qui n'arrange pas les choses. Il pense que ce doit être des flics venus d'une banlieue de bouseux qui font des heures sup non déclarées, car il se dégage d'eux le plus mauvais côté de chacun de ces deux mondes, l'indolence rurale et la cruauté urbaine.

« On est pas des terroristes, déclare Billy, pince-sans-rire.

– Dégage, dit l'un des flics. Et tout de suite.

– Je fais que parler à ma copine.

– Pour ce que j'en ai à foutre, tu pourrais parler au président, mais tu peux pas rester là.

– Tu leur bouches la vue, ajoute son collègue, désignant le premier rang. Ces gens ont payé leur place avec du bon argent.

– Et si c'était du mauvais argent ? » intervient Mango, se mettant de la partie, et la manière dont les flics se tournent lentement vers lui peut laisser augurer toutes sortes de possibilités. Billy adorerait leur fracasser le crâne tellement la décharge d'adrénaline lui chauffe à blanc chacune des cellules de son cerveau, et est-ce que ça ne montrerait pas à la face du monde qui il est réellement ! S'ils font un geste... mais ils ne le font pas, et l'envie de meurtre passe. Il se penche de nouveau par-dessus la balustrade et s'adresse à Manon :

« Ces types-là disent qu'on doit partir. »

Elle s'approche et vient se planter juste en dessous d'eux. « Je crois que ça vaudrait mieux. »

Billy se rend compte qu'elle est inquiète. Elle craint une scène.

« À tout à l'heure ! lui crie-t-il.

– À la mi-temps ! » Elle lui sourit, un sourire à se damner. « Je te chercherai sur le terrain. »

Il ignore de quoi elle parle, mais il acquiesce quand même. Oui, oui, sur le terrain, dans les tribunes, au Brésil, où elle voudra ; il a l'impression de la connaître depuis toujours et de l'aimer depuis plus longtemps encore. Les Bravo décochent un regard assassin aux flics puis se dirigent vers le hall principal où Mango se met à tituber comme s'il avait subi une attaque au gaz incapacitant. « Billy, gémit-il. Billy, Billy, une cheerleader ! Mon Dieu... putain qu'elle est belle. Billy, comment t'as fait ? »

À voir Mango baver ainsi devant elle, Billy n'en est que plus amoureux. « Je sais pas. Je l'ai remarquée pendant la conférence de presse et on a commencé à parler. »

Mango prend un air mélancolique. « Elle t'aime bien, Billy. Ça se voit à la façon dont elle te regarde, toute chaude, toute ramollie, tout

ça. »

Billy veut aller la retrouver sur-le-champ. La séance de flirt poussé a peut-être été un accident de la nature, mais cette deuxième rencontre prouve quelque chose. Peut-être, après tout, qu'il ne doit pas désespérer de sa vie amoureuse. Peut-être qu'elle n'est pas morte avec Shroom.

« Mec, faut que tu te la fasses avant qu'on parte, dit Mango.

– Je vois pas comment. On doit rejoindre notre poste à vingt-deux heures. En plus, elle est chrétienne.

– Tu te fous de ma gueule ? Les chrétiennes baisent comme des lapines, *vato*. Si tu dois renoncer au péché, faut d'abord pécher, tu piges ? T'as intérêt à le faire maintenant, parce que quand on reviendra, elle te connaîtra plus. Elle baisera avec un joueur de foot et de quoi t'auras l'air ?

– Merci, mon salaud.

– Je veux juste dire que tu devrais en profiter pendant qu'elle en pince pour toi. C'est un conseil, rien de plus. »

Le portable de Billy vibre. Il consulte l'écran. A-bort.

« Ouaip ?

– Merde, vous êtes où, les mecs ? Dime est furax.

– On est allés se balader. On revient.

– Ils sont allés se balader, dit A-bort à quelqu'un à côté de lui. Ils reviennent. » Billy entend le sergent grogner en réponse.

« Il vous demande de rappliquer le plus vite possible. » A-bort écarte de nouveau son téléphone. « Attendez une seconde, ils nous briefent pour la mi-temps. » Une autre pause. « Quoi... Ils disent... hein ? Comment ? » Silence. « Oh, mon Dieu ! » Après un silence plus long, A-bort reprend d'une voix étouffée. « Mec, tu voudras même pas savoir ce qu'y veulent nous faire faire. »

Se faire violer par des anges

Quand Lodis lui adresse un sourire en biais et se penche comme pour lui faire part d'une brillante idée, Billy sait qu'ils sont sérieusement dans la merde. « Billy », marmonne-t-il. *Beh-lee.*

« Ouais ? »

– *Beh-lee.* » Lodis semble tellement parti qu'il est en mode veille.
« Hé ! on est où ? »

Seigneur. « Lodis, murmure Billy, on est sur le terrain. On va faire un exercice, pigé ? »

Lodis sourit de nouveau et secoue la tête. C'est tout juste s'il ne bave pas.

« Combien de verres t'as bus là-haut ? »

– Pas tant que ça ! »

Day jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Crack. « Qu'est-ce qu'il a ? »

– Il est bourré », répond Billy.

Crack ricane. « C'est le bouquet. Déjà à jeun, il foire tous les exercices.

– Raconte pas de conneries sur moi.

– T'inquiète pas, Load. T'as pas besoin de moi pour déconner. »

Mon Dieu. Billy demande à Lodis de rester à ses côtés et de faire comme lui. Il voudrait dire à Dime de tout annuler, mais le sergent est à l'autre bout de la formation parce que, en plus du reste, on a séparé les Bravo en deux groupes pour faire plaisir à un chef de fanfare fasciste amateur de symétrie. Holliday, Crack, Billy et Lodis sont alignés sur la ligne de touche des Cowboys. Derrière et sur les flancs, la fanfare de l'université noire Prairie View A&M se met en place. On imaginerait qu'ils préparent une attaque de nuit, et on entend les mêmes bruissements d'étoffe, cliquetis de matériel et piétinements de bottes sur le gazon. Un joueur de tambour isolé donne le rythme avec ses baguettes, gauche, droite, gauche, droite, tick, tick, tick.

« Load, respire un grand coup. Éclaircis-toi les idées. »

Scgggggck. Scgggggck.

« Il agonise ? demande Crack.

– *Frrroid !*

– Ouais, y gèle. Faut que tu fasses avec, connard. » À peine au-dessus de zéro, leur a annoncé une voix anonyme dans le tunnel et, débouchant sur le terrain, ils ont été accueillis par un brouillard mordant composé d'essaims de microgouttes gelées pareilles à des moucherons polaires. Des rangées de jeunes filles maniant leurs drapeaux affrontaient bravement le froid, visages pâles et pincés, jambes nues couvertes de chair de poule et de gerçures, têtes scintillantes entourées d'une auréole de brume cristalline. Des agneaux qu'on mène à l'abattoir, a songé Billy comme s'ils se mettaient réellement en formation de combat, et un peu plus loin se trouvaient les orchestres de lycéens silencieux, des rangées et des rangées de visages de bébés aux joues roses, si calmes et si concentrés sous leur bonnet à plumes. Billy envie à ces adolescents la sincérité de leur jeunesse, leur vie réglée par les cours, les matches interscolaires, les grasses matinées du samedi. Ils ont l'air si alertes. Il éprouve une énorme tendresse à leur égard. Ils le rendent nostalgique, et ils le font se sentir si foutrement vieux.

Les tambours de Prairie View s'installent au milieu du terrain, conduits par un tambour-major, une espèce d'immense sorcier noir en grande tenue, cape, demi-guêtres, galons et épaulettes dorés, un shako en forme de cheminée arrimé sur la tête. Les quatre autres Bravo sont quelque part sur la gauche, et entre les deux groupes s'intercale le *drill team*, le régiment de parade de l'armée venu de Fort Myer, Maryland, vingt soldats en uniforme de cérémonie capables de faire tourner leurs Springfield à baïonnette dans tous les sens, autour de la taille, par-dessus l'épaule, de jongler avec et sans doute de danser le hip-hop si on le leur ordonnait. Un corps d'officiers de réserve chargé de la préparation militaire prend position derrière le premier rang constitué des Bravo et du *drill team*. Les officiers piétinent et soufflent comme des bœufs.

« *Heeuunh, hoooo, hreeee, horrrr* », aboie le sorcier, les roulements de tambours retentissent, rataplan, rataplan, *tatta-tottta, tatta-tottta drrrrp drrrrp boodly-boo*, et font battre les cœurs. Puis les trompettes. Les cuivres sont évasion et cavale, les trompettes swinguent en un contrepoint martial tandis que trois filles minces se glissent devant, au milieu du *drill team*. C'est *Elles*. Billy flotte hors de l'enveloppe de son corps. Les filles tournent le dos aux soldats mais bien qu'on les voie de derrière, ou peut-être justement pour ça, on sait que Destiny's Child est arrivé, le groupe champion du monde indiscuté de la pop grand public, la Division des Filles de Couleur. Beyoncé, la vedette, se place au centre, Michelle et Kelly – qui est qui ? – viennent se couler sur ses flancs. Elles portent des pantalons moulants taille basse, des talons aiguilles, des tops qui leur dénudent le ventre, munis de longues manches en dentelle, et leur posture, déhanchements, torse

et jambes coaxiaux, dos robuste et souple comme des arcs bandés, dénote une formidable discipline physique. Elles se figent dans cette position. La musique stoppe net. Les cameramen s'approchent en crabe des chanteuses, c'est du direct, cependant que les filles lèvent leurs micros et que, moelleuses comme des couettes qu'on plie et retourne pour la nuit, elles fredonnent dans un riche a cappella

Oooooooooo

Oooooooooo

Oooooooooo

qui semble annoncer une reprise de l'hymne national, il suffirait de la plus légère des impulsions, mais leurs voix s'épanouissent en quelque chose de plus doux, de plus suave, une pluie de pétales de rose sucrés qui s'abat dans les oreilles

Can

you

take

me

there

ooooooooh-

niiiiiiiiight

De l'autre côté du terrain, on a bricolé une scène, un truc pailleté à trois niveaux avec une toile de fond composée de panneaux multicolores qui paraissent vouloir représenter des vitraux modernes. Une troupe de danseurs immobiles occupe les gradins, les hommes en survêtements blancs chatoyants, parés d'énormes bijoux clinquants, les femmes en pantalons ou jeans coupés moulants et maillots des Dallas Cowboys artistiquement déchirés, troués, effrangés ou sans manches, tous différents. À la droite de Billy, Lodis a l'air de s'étouffer sur sa morve. Destiny's Child reprend le refrain *take me there* puis, au son des battements de tambour, toute la formation s'avance. Les cameramen commencent à reculer, confiants en leur étoile. La rangée des tambours s'écarte pour ménager un passage jusqu'à la scène. Plus tard, regardant le spectacle sur You Tube, Billy le reconstituera dans toute sa gigantesque échelle, au moins cinq orchestres de jeunes qui évoluent sur la pelouse, la chorégraphie à la sensualité débridée sur la scène, les filles qui manient les drapeaux et le *drill team* qui défile d'un en-but à l'autre, puis les officiers de réserve, les Bravo et enfin Destiny's Child. Tout un show. Quelqu'un le décrira comme une production digne d'une comédie musicale de Broadway, et bien que Billy n'ait jamais mis les pieds à New York, et encore moins vu une

comédie musicale d'aucune sorte, ça lui paraîtra pertinent, mais au présent, il s'efforce juste de suivre. Une fille lanceuse de bâtons passe dans un tourbillon de peau et de chrome. Une troupe de lycéennes en bottines se livre à un numéro shoop-shoop. Apparemment, elles s'entraînent pour devenir strip-teaseuses. Les tambours tournent autour de la colonne de soldats, les filles aux drapeaux zigzaguent sur le terrain et Destiny's Child se propulse au milieu de tout ça d'un pas léger et chaloupé qui, d'où Billy est placé, semble irréel, comme si quelque combinaison mystique de pouvoir magique de diva et de cuisses travaillées sur tapis de course leur permettait de rester debout là où de simples mortels s'étaleraient. D'autres troupes de danseurs se produisent de part et d'autre de la scène, les garçons en chemises et pantalons flottants, casquettes à l'envers, les filles en soutien-gorge sport argenté et collants bleu roi. C'est déjà trop pour que l'esprit parvienne à l'assimiler, puis les lumières disco se mettent de la partie, des lumières stroboscopiques bleues et blanches entre les trois niveaux de la scène, et d'autres le long des structures en acier, et tout éclate à la fois en une multitude de mouvements spasmodiques, de pulsations électriques et de convulsions épileptiques qui agressent la rétine et réduisent les lobes frontaux en un amas de chenilles poilues...

C'est ton cerveau sous meth ! Lodis tressaille, sa pauvre tête ne cesse de dodeliner, puis les détonations retentissent et tous sursautent, *boum boum boum boum*, et de derrière la scène, on tire des fusées éclairantes, des fumigènes qui explosent avec le bruit sec et âcre de bombes à fragmentation lâchées sur un champ de blé. Un grondement naît dans la gorge de Lodis. « Tout va bien, lui chuchote Billy. Tout va bien, *c'est rien que des feux d'artifice.* » Lodis se met à rire, suffoque, reprend son souffle. À la gauche de Billy, Crack, la peau luisante, affiche une expression sinistre. Comme vecteur idéal, si toutefois une telle chose existait, de névrose post-traumatique, on ne pourrait pas inventer mieux, mais heureusement pour Norm, pour la foule, pour l'Amérique et pour quarante millions et quelques de téléspectateurs, les Bravo sont capables de faire face, oh ! oui ! Pupilles dilatées, pouls et tension crevant le plafond, membres tremblant sous une décharge de cortisol déclenchée par le stress, mais ça va, tout va bien, ils ne chient pas dans leurs frocs, la compagnie Bravo ne craque pas comme des vétérans du Vietnam ! Ces hommes-là, on peut les envoyer droit dans un enfer de son et lumière, et ils ne flancheront pas mais, putain, est-ce que c'est pas dégueulasse de leur infliger ça !

La formation marche au pas, *boody-Boom boody-Boom boody-bood-BOOM*, au rythme des caisses claires qui rendent un gars fier d'être soldat. Ce n'est pas une plaisanterie, réalise Billy. Ils ont dépensé trop d'argent et consenti trop d'efforts à l'occasion de la mi-temps pour avoir fait exprès d'être ridicules, ce qui ne veut pas dire que des

machins énormes coûtant une fortune ne peuvent pas être une idiotie. Le *Titanic* était une idiotie. Enron était une idiotie. Hitler envahissant la Russie, une idiotie. *Boom-diddy boom-diddy boom-buddah-dit-BOOUM*, ainsi résonnent les tambours de Prairie View comme les carillons de l'orage. Lodi bute contre Billy, reprend son équilibre. « Pardon, Billeeee. » Vers le milieu du terrain, les soldats feront demi-tour pendant que Destiny's Child montera sur scène. Billy cherche son repère et tâche de calmer sa respiration. *Boom-diddy boom-diddy diddy-diddy-BOOM*. Lumières stroboscopiques, danses suggestives, fusées éclairantes, orchestres qui défilent au pas, et Billy qui fait le soldat au milieu de tout ce bordel, replié sur lui-même, bien déterminé à supporter tout ça.

« Meeedaaames ET Meeesssieuux », rugit dans le micro le présentateur à la voix de basse profonde et grasseyante du Monsieur Loyal ignorant qu'il n'est qu'un imbécile.

Veuuu-illez appp-lauuu-dirrrr

Kelly

Michelle

ET

BEEE-YON-CÈÈÈ

le trio sen-sssaa-tiooonnnelll

DESTINY'S CHILD

Le bruit est si impossible, un véritable déluge de bruit, que Billy a l'impression qu'il va être soulevé de terre. C'est un barrage qui se rompt, un pont qui s'effondre à l'heure de pointe, un tsunami dévastateur, une vague d'écume charriant des débris gros comme des rochers qui redessine les contours du monde connu. *Dites-vous juste que vous allez mourir*, leur a dit l'instructeur une semaine avant qu'ils ne se déploient en Irak. Affirmatif ! Bien reçu ! Yes, sir ! Le carnage nous attend, nous sommes ceux qui ne seront pas sauvés, les pauvres troupes du front condamnées qui se sont fait honorablement baiser et qui les combattront là-bas pour qu'ils ne nous combattent pas ici ! C'est dur à entendre pour un jeune, mais ça fait partie de l'éducation de la jeunesse à travers le monde entier : savoir qu'on ne connaît pas tous les risques avant d'y être exposé. Les Destiny's Child ont une sacrée allure, elles pourraient marcher comme ça dans l'eau d'une rivière en crue qui leur arriverait à la taille. Putain, songe Billy, les regardant monter, comment va-t-il pouvoir se redéployer avec de telles images en tête ? Dans quelques jours, non, quelques heures, les Bravo seront de retour dans le grand merdier, et il attend le moment où on le leur redira, il le redoute, mais il faut que les mots terribles soient prononcés : *vous allez mourir*, il faut en finir avec ça, mais non,

personne n'en finira, et à la place, ils ont Beyoncé et son cul à vous faire saliver !

Ce n'est peut-être pas supposé avoir un sens. Ou peut-être pas pour toi, raisonne Billy, parce que t'es qu'un pauvre con. Ils font demi-tour, et il a raté son repère d'un pas, tandis que le *drill team* s'aligne impeccablement et que les Bravo flottent comme des lacets défaits. « Pas cadencé », aboie Day à voix basse ; en tant que chef d'équipe, il lui incombe de veiller à ce qu'ils se produisent à la mi-temps avec un semblant de dignité intacte, et il essaye de remettre les Bravo au pas cadencé comme au moyen d'un chausse-pied. « Gauche, gauche », le mantra s'ancre dans l'esprit de Billy et ses pieds commencent à suivre, encore que ça l'aiderait d'avoir une arme à la main. Juste devant eux se trouvent les élèves des préparations militaires, une bande de crétins d'ados, la démarche traînante, nombre d'entre eux sans doute déjà plus âgés que Billy, alors que vus de dos, ils paraissent si jeunes, et que leurs nuques charnues portant encore des traces de rondeur enfantine semblent appeler la hache du sacrifice.

« Demi-tour, gauche », aboie Day d'une voix étouffée. Ils sont maintenant sur la ligne de touche. Les Bravo font sept pas, puis de nouveau demi-tour, gauche, *halte*. Pour l'instant, leur boulot consiste à se tenir à côté du *drill team* et à faire bonne figure. Des lycéennes en justaucorps à franges passent devant eux, agitant de longues banderoles serpentine au bout de bâtons de près de deux mètres. Les tambours de Prairie View ont réinvesti le milieu du terrain, marchant au pas au son crissant des caisses claires, et tous sauf les Bravo ont l'air de bouger, de sorte que la pelouse est devenue un immense foutoir de chorégraphies hip-hop et de blocs rigides d'orchestres qui défilent dans un ensemble parfaitement synchronisé. De la scène jaillissent des langues de flamme et des feux d'artifice pendant que les Destiny's Child finissent de monter avec leur démarche fière de divas. Sur le plateau, les danseurs se mettent à mimer l'acte sexuel comme dans les pires clips de MTV, puis Beyoncé et ses filles portent les micros à leurs lèvres :

You say you gonna take me there

chantent-elles avec des trilles de chatonnes boudeuses,

Say you know what I need

*Show devotion to the notion of our mutual creed*¹

Les soldats du *drill team*, en rangs serrés, exécutent leur numéro, version rock star. *Tchak, tchak, tchak*, ainsi claquent les paumes sur la crosse en bois des fusils Springfield, si bien qu'un auditeur attentif parviendrait peut-être à suivre le déroulé des exercices à la seule écoute du rythme. Placé tout au bout, Billy a uniquement une vue

périphérique, aussi, du coin de l'œil, ne distingue-t-il que les canons qui voltigent comme des cartes qu'on bat.

*You think it all in the moves
Like some robot lover do ?
That ain't the way you get
A grown woman into her groove²*

Beyoncé glisse la main le long de sa cuisse, remonte vers son entrejambe sans toutefois aller jusqu'à le caresser ; c'est un geste qui, bien que susceptible de « heurter les enfants », peut à la rigueur être regardé en famille. Les filles aux banderoles passent, dont les jambes maigres et pâles évoquent des échasses. Les lumières stroboscopiques jouent des tours à Billy. Au travers de ses yeux réduits à deux fentes, tout se brouille et il a l'impression d'être plongé dans un rêve enfiévré peuplé de soldats, d'orchestres et de pom-pom girls qui défilent, entourés d'un tourbillon de corps qui se heurtent et se frottent les uns contre les autres, de crépitements de feux d'artifice et de roulements de tambours qui accompagnent les « Allez les Cowboys ». Destiny's Child ! Parades ! Soldats de plomb et érotisme qui mijotent, composant un grand ragoût déchaînant l'enthousiasme. Combien de fois les Bravo ont-ils regardé *Conan le Barbare*, le DVD de Crack, des dizaines et des dizaines de fois, au point qu'ils en connaissent toutes les répliques par cœur, et au milieu des courants et des détours de son cerveau suralimenté, Billy revoit en un éclair la scène d'orgie dans le palais où James Earl Jones, interprétant le rôle du Roi-Serpent, est assis sur son trône pendant que ses mignons défoncés, étalés par terre, les yeux vitreux, béats, lapent, lèchent et baisent. Elles lui donnent la chair de poule ces images de sexe répugnantes qui se superposent à celles qu'il a devant lui, ce spectacle de la mi-temps profondément bizarre auquel, cependant, personne ne semble rien trouver à redire. Les tribunes sont bondées, les supporters sont debout et applaudissent. Aujourd'hui, tout les rend heureux. Eh bien, soyez heureux, voilà ce que pense Billy. Ils peuvent pousser des acclamations, crier et hurler autant qu'ils veulent, mais leur show, tout ça, c'est zéro, du vent, du remplissage, ça n'a rien à voir avec Billy ou le fait qu'il va retourner à la guerre.

*I ain't scared, I'm comin' through,
I ain't scared, I ain't scared,*

Big man can't you handle this good love I'm offerin' you ?³

Dans les gradins derrière la scène, vingt mille spectateurs, chacun comme réduit à un pixel, brandissent soudain des cartes afin de composer un immense drapeau américain. Les cartes tournoient, et le drapeau paraît onduler dans le vent, encore qu'en y regardant à deux

fois, on dirait plutôt, plissé et entortillé comme il a l'air, qu'il a été mal repassé. Un long moment, les yeux de Billy lui en fournissent une image distordue, jusqu'à ce que son oreille interne en soit affectée et que le sol semble basculer et le précipiter ailleurs. Il songe qu'il se trompe peut-être. Que le show de la mi-temps est aussi réel que n'importe quoi ; et s'il recelait quelque pouvoir ou puissant agent ? Non pas un spectacle, mais un instrument en vue de quelque chose, un vœu, une invocation. Une cérémonie. Un phénomène religieux, à condition que « religieux » s'applique à des concepts aussi implacables que la destruction, le hasard, la nature déchaînée. Il sent l'attraction d'une nouvelle réalité qui l'emporte même sur celles dont un simple soldat a fait l'expérience – le sang sur les mains, la brûlure dans les poumons, la puanteur des pieds pas lavés. Devant ces images, un martèlement lui bat le crâne, non pas sa migraine mais comme de sourdes ondes de sonar au plus profond de la région inférieure de son cerveau. Et la pensée lui vient, très claire, *que c'est là qu'il est*. Le dieu dans la tête, tous les dieux – c'est ça qui se passe là-dedans ? Il est trop réfléchi et anticlérical pour accepter une notion définie de dieu, alors qu'en est-il des réactions chimiques, des hormones, des besoins et des pulsions ou de quoi que ce soit que nous ayons en nous de si prodigieux et terrifiant qu'il nous faille le qualifier de divin ?

*Lemme break it down for you again
Stop actin' like a boy, stand up and be a man,
What's sad is all your talkin' 'bout love and affection,
You get yours and leave me hangin' like a prepubescent⁴...*

Billy a froid à l'endroit où devrait se situer la partie de lui la plus chaude, comme si l'idée de sens se logeait dans l'organe le plus délicat dont il dispose : ses couilles. Il a peur. Il n'ignore pas qu'il se trouve dans un mauvais lieu. Ici, ils adorent parler de Dieu et de la nation, mais c'est le diable qu'ils offrent, tous ces petits diables biochimiques de sexe, de mort et de guerre qui s'affairent et grouillent à la base du crâne, et il suffirait d'augmenter la température de quelques degrés pour qu'ils entrent en ébullition et débordent de tous côtés. En sont-ils seulement conscients ? se demande-t-il. Peut-être qu'ils ne s'en rendent même pas compte dans la mesure où ce qu'il voit devant lui est à la fois si aléatoire, si parfait, sorte de porno soft sous un vernis martial. À moins d'un sacrifice humain ou de vrai sexe pratiqués sur le terrain, on ne pourrait pas concevoir meilleur spectacle pour faire monter la température.

Demi-tour, gauche, aboie doucement Day. Ils s'exécutent. *Demi-tour, droite*, et ils traversent le terrain en direction du ventre de la bête, Lodis derrière Billy, Billy derrière Crack, Crack derrière Day, lequel suit la fanfare de Prairie View au milieu d'une masse d'uniformes chamarrés et de chairs dénudées. Les sons émis par chacun émergent

du tintamarre, pareils à des accords de guitare ou au cri des baleines. Le temps semble se ralentir. Les lumières stroboscopiques font comme de longues traînées fluorescentes. Billy sait où ils sont censés aller, encore qu'il ne connaisse que vaguement la façon de s'y rendre. Dès que les Bravo ont franchi la ligne de touche, ils tournent à gauche, puis on les pousse entre deux rangées formées par les gens de la régie hyperstressés en direction d'une sorte d'enclos chaotique situé derrière la scène. Une femme grande et mince en parka qui lui descend jusqu'aux genoux les accueille. Elle a un joli visage, du moins la partie qu'on en distingue entre les oreillettes de sa toque d'officier russe. « Bon, dit-elle en les rassemblant, hurlant comme un marin dans la tempête. Vous restez en coulisses, et quand on vous le dit, vous allez vous placer sur le gradin du milieu. Vous irez au pas, comme ça ? » Elle se livre à une imitation de la démarche militaire. « Vous vous tournez vers la gauche et, au pas, vous allez vous mettre chacun sur un des X rouges tracés sur les marches. Après, vous faites face au terrain et vous vous mettez au garde-à-vous. »

Les Bravo acquiescent de la tête. Aucun ne parle. Ils flippent en silence.

« Il va y avoir beaucoup d'animation autour de vous, mais vous, vous ne bougez pas. C'est votre boulot, juste rester là. Ce ne sera pas trop dur, hein ? » Elle sourit, donne une petite tape sur l'épaule de Day. « Ça ira, les gars ? »

Les Bravo font signe que oui. Day lui-même paraît déconcerté, et son cou se gonfle comme s'il avait inspiré une trop grosse goulée d'air. Les yeux baissés, Crack marmonne quelque chose à part soi.

« Relax, les gars, c'est vous qui avez le rôle le plus facile. » La femme rit, exaspérée par la tension qui se dégage du groupe. « Une fois en place, vous attendez la fin du show jusqu'à ce que je vous dise que vous pouvez bouger.

– C'est plutôt ridicule », grogne Lodis, mais la femme feint de ne pas avoir entendu.

Bien sûr, les Bravo sont tout à fait capables d'assumer, même si aucun d'entre eux ne semble au mieux de sa forme. Il y a trop de monde qui s'agite autour d'eux, trop de regards paniqués, tous les ingrédients d'une embuscade sans la compensation apportée par le défoulement dans l'action meurtrière. Sur leur droite et sur leur gauche, les artificiers ne cessent de tirer de méchantes petites fusées qui sifflent et grésillent comme des roquettes. Des escaliers métalliques démontables conduisent en haut de la scène, et les Bravo prennent position, un par marche. Seule une étroite passerelle les sépare de la toile de fond, et Billy se tient là, juste en dessous, quand une splendide créature paraît crever le décor, surgissant par une espèce de lucarne, suivie d'un essaim de gens. L'un lui prend son

micro, un autre lui tend une bouteille d'Evian tandis qu'un troisième lui présente un petit vêtement duveteux qu'elle entreprend de passer par-dessus la tête. Beyoncé. Billy n'aurait qu'à avancer la main pour lui toucher la cuisse. Les cheveux de la chanteuse se libèrent du pull-over dans un éclair lumineux, et d'où il se trouve, à quelques centimètres sous la passerelle, Billy a l'impression qu'elle se dresse, aussi majestueuse que les Rocheuses. Vue de près, sa peau a la couleur du miel, rehaussée par un film de transpiration qui accroche la lumière. Michelle et Kelly ont leurs propres gens un peu plus loin sur la passerelle. Personne ne parle. On ne plaisante pas dans le monde des artistes, et tous sont aussi silencieux et dangereux que des bandes de snipers. Beyoncé enfle les manches de son petit machin en satin qui dégage les épaules, muni d'un col bordé de fourrure, et pendant qu'elle l'arrange autour d'elle, ses yeux rencontrent ceux de Billy. Excusez-moi, voudrait-il dire, continuez, continuez, elle est si concentrée, si plongée dans l'instant présent, qu'il regrette d'empiéter dessus, aussi légèrement cela soit-il. Assurer le spectacle devant quarante millions de téléspectateurs, voilà qui fait d'elle l'un des plus grands êtres humains de la planète, et quel courage, quelle énergie, quelle force d'âme cela doit exiger. Elle n'est même pas essouffée ! Une maîtrise de yogi de l'équilibre corps-esprit. Elle vit sur un autre plan astral, et pourtant ses yeux réagissent quand ils croisent les siens, et l'espace d'un instant, ils paraissent enregistrer sa présence. Au cours de cette fraction de seconde, Billy cherche quelque chose dans son regard, non pas précisément la pitié, rien d'aussi noble qu'un sentiment de compassion, peut-être juste la simple reconnaissance de leur humanité commune, mais elle se retourne déjà, s'empare du micro, et quelqu'un lui lance *Casse la baraque* tandis qu'elle s'engage dans l'espèce de lucarne et disparaît.

On pousse Billy sur la passerelle, puis on le retient devant l'ouverture. Le bruit est assourdissant. Il jette un coup d'œil sur sa droite et aperçoit d'autres Bravo placés comme lui. À cette minute, il regrette de ne pas être de retour à la guerre. Là, au moins, il savait ce qu'il faisait, il pouvait se reposer sur son instruction militaire, et tout le putain de pays ne le regardait pas pour voir s'il allait merder, alors que là, c'est à la grâce de Dieu, une véritable saloperie. *Marche du milieu*, hurle une voix dans son oreille, *tournez à gauche et repérez le X rouge*. Soudain, la musique ralentit, puis donne l'impression de coincer, *kah-tunka, kah-tunka*, on croirait un hachoir à viande ou un broyeur à ordures engorgés. En bas de la scène, les Destiny's Child sont devant trois tambours de Prairie View. Les filles ont pris les baguettes et battent la mesure, coudes au vent, penchées en avant comme des femmes chics s'efforçant de soulever une voiture au moyen d'un cric. Lorsque Billy, les bras raides, débouche sur la scène, il

respire à peine. C'est comme s'il pénétrait dans un cumulus inondé de soleil, une lueur éblouissante, cotonneuse, qui vous enveloppe alors qu'on n'a que le vide sous les pieds. Il se dirige droit vers le milieu du gradin et, petit miracle, arrive en même temps que les trois autres Bravo, et tous marchent plus ou moins au pas. Il entend dans sa tête un bruit de course précipitée, pas grand-chose de plus. En face de la scène, les soldats du *drill team* font voltiger leurs fusils au-dessus de leurs têtes *avec les baïonnettes fixées* ! Putain, ils pourraient se tuer, et qu'y aurait-il de pire que de se faire crever un œil en direct à la télévision !

Need me a soldjah, soldjah boy
*Where dey at, where dey at*⁵

Billy est le dernier de la file, si bien qu'il atterrit sur le X le plus proche du centre de la scène. Demi-tour, droite, halte. Les autres Bravo sont apparus sur le gradin du bas, Dime-Sykes-Mango-A-bort, tous alignés. *Soldjah gonna be real fah me*, chante Beyoncé sur l'accompagnement de basse de Michelle et de Kelly,

Soldjah gonna be real fah me
Yeah dey will, yeah dey will
Soldjah gonna get chill fah me
*Yeah dey will, yeah dey will*⁶

Elles donnent la sérénade aux Bravo en dessous d'elles, flirteuses et faisant pattes de velours, miaulant leur angoisse existentielle sous forme de trilles en mineur. La scène entière est devenue un immense terrain de préliminaires en aérobic, de tirs de fusées, de simulations d'actes sexuels, de hanches et de culs qui se tortillent, et là, sur le deuxième gradin, les danseurs et les danseuses se frottent contre les Bravo qui ne peuvent rien faire d'autre que de rester au garde-à-vous dans leur rôle de poteaux autour desquels les filles s'enroulent devant quarante millions de téléspectateurs. C'est injuste. Personne ne les en a informés. Ce qui n'aurait été qu'embarrassant dans la vie réelle est rendu détestable et obscène par la télévision. Billy ne supporte pas l'idée que sa mère et ses sœurs soient en train de regarder ça. L'un des types se met à danser un peu trop près de lui, l'air de le draguer en tournant autour de lui. Comme si j'avais envie de voir ton cul, ducon ! Billy lui lance un sale regard ; le type ricane et s'éloigne en tourbillonnant. Puis il revient, et Billy, les dents serrées, lui crache avec toute la hargne dont il est capable :

Casse-toi !

L'autre rigole et repart. Le rythme s'accélère tandis que des tambours de Prairie View descendent les marches au pas, *boum-lacka-lacka-lacka, boum-lacka-lacka-lacka*. Le *drill team* exécute son numéro avec les baïonnettes pendant que des troupes de danseurs souriants

garnissent les flancs, effectuant des mouvements jazzy de kung-fu. Sur le gradin du bas, Sykes pleure. Billy n'en est pas trop surpris et il espère simplement que tout sera terminé avant que les Bravo ne deviennent cinglés. Les Destiny's Child se regroupent au centre de la scène alors qu'éclate crescendo un déchaînement de lumières et de feux d'artifice. Le dos de Sykes se soulève comme dans une pantomime de sanglots, et pourtant, il maintient un garde-à-vous impeccable, menton dressé, torse bombé. Jamais il n'a paru à Billy si brave et si cher.

*I ain't scared, I'm comin' through,
I ain't scared, I ain't scared,
Big man can't you handle this good love I'm offerin' you ?*

Loin, de l'autre côté du terrain, les pom-pom girls des Cowboys se sont alignées, la jambe levée, et même d'où il se trouve, au milieu d'un nuage de fumée de feux d'artifice et de neige fondue, Billy porte son regard droit sur Manon, et son gémissement n'est qu'une goutte dans l'océan de bruit. Les Destiny's Child montent les marches, stoppant tous les trois ou quatre pas pour jeter des regards aguicheurs par-dessus leurs épaules, des regards lubriques destinés à appâter les caméras de télévision. Billy ne tressaille même pas quand elles s'arrêtent à sa hauteur, lui envoyant une bouffée de chaleur animale. Tant qu'elles sont là, il demeure immobile, mais dès qu'elles s'en vont, il regarde le ciel puis lève un peu son visage afin de sentir l'air sur sa peau.

Le grésil pique, mais il ne cille pas. Il laisse tomber sur lui les milliards d'aiguilles de glace, puis il a l'impression que ce sont elles qui sont suspendues dans l'atmosphère cependant qu'il vole parmi elles, fonçant vers un lieu inconnu mais plein de promesses. Sinon, tout se dissipe autour de lui et il est heureux, libre, et la brûlure dans ses yeux n'est plus que vélocité et mouvement ascendant. C'est comme la vitesse de libération. Toujours debout là, il monte en flèche vers le monde à venir quand Day lui tape sur l'épaule et lui annonce que la mi-temps est finie.

1- Tu dis que tu vas m'y amener
Tu dis savoir de quoi j'ai besoin
Tu t'attaches à l'idée de notre credo mutuel

2- Tu crois que tout est dans les mouvements
Comme un amant robot ?
C'est pas comme ça que t'amèneras
Une femme au plaisir

3- J'ai pas peur, tout va bien,
J'ai pas peur, j'ai pas peur,
T'es un grand garçon et t'es pas capable de satisfaire ce bel amour que je t'offre ?

4- Laisse-moi te le redire,
Arrête de faire l'enfant, lève-toi et sois un homme,
C'est triste, tu parles d'amour et d'affection,
Tu prends ton plaisir et tu me plantes là comme une prépubère

5- Y m'faut un soldat, un soldat
Où y sont, où y sont

6- Les soldats s'ront réels pour moi
Ouais, y le s'ront, ouais, y le s'ront
Les soldats s'ront gentils avec moi
Ouais, y le s'ront, ouais, y le s'ront

Si plus tard tu me dis que c'est ça l'amour je ne te décevrai pas

Personne ne vient les chercher. Ils se rassemblent autour de Sykes et, ainsi que le leur a demandé la femme à la toque d'officier russe, ils attendent, or les Bravo semblent être tombés dans une faille de l'esprit collectif et ils restent échoués là tandis qu'une équipe de roadies envahit la scène et que les cendres des feux d'artifice leur retombent sur la tête. Ils ont passé un sale quart d'heure pendant que se déroulait un show de classe internationale et ils ont besoin d'un peu de temps pour s'en remettre. Six ans, peut-être ? Les Bravo sont cuits, grillés, prêts à éclater, à moins qu'ils n'éclatent déjà comme Sykes qui s'assoit sur les marches du bas et pleure de petites larmes d'impuissance qui scintillent. « Putain, je sais pas pourquoi je chiale comme ça ! braille-t-il en réponse à Lodis. Mais je chiale et je chiale !

– Bon, les gars, faut que vous partiez, leur crie le responsable des roadies.

– Va te faire foutre, toi aussi », marmonne Mango alors que le type s'éloigne, la démarche raide.

Les Bravo ne s'en vont pas. Day et A-bort s'installent de part et d'autre de Sykes. Les autres tournent en rond, l'air perdu, nerveux, les mains tremblantes profondément enfoncées dans les poches.

« Hé, les mecs, on a quand même fini par voir Beyoncé, leur rappelle Crack.

– Pour ça, on a du pot.

– Et on l'a vue de près.

– Ouais, ouais, elle est bandante et tout, mais j'ai eu beaucoup mieux que ça. »

Ils réussissent à pousser quelques exclamations. Billy se retrouve à côté de Dime à qui il confie : « Sergent, je me sens malade. »

Dime le jauge d'un coup d'œil. « Tu me parais aller très bien.

– Pas malade, malade. Plutôt crevé. Lessivé. » Il se donne une tape sur la tête. « La mi-temps m'a rendu dingue. »

Dime rit, *at-at-at*, comme s'il avait une mitraillette dans la gorge.

« Fils, tâche de considérer les choses sous cet angle : tu es en train de vivre une journée américaine normale. »

Fils ! Le cœur de Billy fond un peu. La scène disparaît autour d'eux comme un vaisseau touché qui sombre lentement.

« Je crois même pas me souvenir de ce que signifie le mot "normal".

– Tu vas très bien, Billy, tu vas très bien. Je vais très bien, tu vas très bien, tout le monde va très bien. Et lui aussi, il va très bien. » Le sergent désigne Sykes. « Tout va très bien. »

Billy regarde Sykes et s'apprête à demander ce qu'on va faire de lui quand le responsable des roadies revient vers eux en leur hurlant de dégager.

« Et on est supposés aller où ? réplique Crack. Personne nous a dit quoi faire. »

Le type s'arrête, leur décoche des regards furibonds. Barbu, large d'épaules, le visage d'apparence négligé et mou comme un airbag gonflé, il mesure plus d'un mètre quatre-vingts, et dans ses yeux brille une lueur de tension chimique, celle du vieux roadie, du bûcheron fou. Il se tourne un instant vers la loque qu'est devenu Sykes.

« J'ai aucune idée de l'endroit où vous êtes censés aller, mais vous pouvez pas rester là.

– Okay, bouseux, dit Crack. On s'en va dès que tu m'auras sucé, d'accord ? »

Plus tard, en y repensant, Billy se dira qu'en réalité, c'était la première fois qu'il voyait quelqu'un donner un vrai coup de poing. Ça n'a pas duré longtemps, dix ou quinze secondes tout au plus. Mais sur le moment, ça a paru une éternité. Le type commence par essayer de soulever Crack comme s'il s'imaginait qu'il pourrait le flanquer à bas de la scène. Il a une carrure plus imposante que celle du Bravo, mais pas tant que ça, et ça doit faire un drôle d'effet de se retrouver prisonnier de l'étreinte d'un jeune gars dans la force de l'âge. L'espace d'un moment, les deux hommes sont presque immobiles. Seuls leurs yeux exorbités et les tendons de leurs cous trahissent les efforts en jeu, puis ils se mettent à tourner, à se tordre, ils sont le noyau d'un tourbillon de radicaux libres composé par les corps qui atterrissent sur le terrain. Les hommes se poussent, se bousculent, s'insultent et, bien sûr, chacun s'accroche où il peut. Une véritable mêlée. Une échauffourée. Pas tout à fait une bagarre sur la pelouse sacrée du Texas Stadium. Billy surfe sur une vague d'adrénaline tandis que des bras, des mains et des visages déferlent autour de lui, puis il voit Dime qui paraît nager au milieu de rapides, écartant tous les obstacles, pour venir au secours de Crack. Un roadie frappe le sergent dans le dos. Billy l'empoigne par le col, et le type se retourne d'un bloc, un éclair de folie dans le regard, et Billy pense : Merde, faut pas que je le lâche. Le roadie chancelle tandis qu'il lui saute dessus et l'agrippe par-

derrière, comme s'il le chevauchait, et il espère ne pas trop donner l'impression d'être en train d'enculer le mec, et il continue ainsi jusqu'à ce que les flics interviennent, et il suffit alors d'un mot de Dime pour que les Bravo se retirent comme « une meute d'excellents chiens de chasse » ainsi que le sergent aime à le dire à propos des hommes de sa section.

Blessures, légères. Crack a pris un coude dans l'œil ; Lodis a la lèvre fendue qui saigne, l'oreille de Mango a été attendrie par une cravate infligée par un roadie. Les flics conduisent les Bravo sur la ligne de touche puis écoutent leur version des faits avant de les envoyer de l'autre côté du terrain. « Là-bas, on vous donnera des instructions », disent-ils. Aussi, pareils aux survivants d'une patrouille qui s'est perdue des mois dans la jungle, les Bravo traversent la pelouse en ordre dispersé. Arrivé vers le milieu, Billy lève les yeux et voit, oh mère miséricordieuse, Manon qui s'avance à leur rencontre, la tête inclinée, l'expression interrogatrice, soucieuse. En réalité, elle est tout excitée, s'aperçoit Billy. C'est une fille qui aime le drame.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » Elle le scrute, lui effleure le bras.

Les autres Bravo conservent un silence révérencieux.

« Un truc idiot. On s'est un peu disputés avec les roadies.

– Vous tous ? D'où on était, on pouvait pas dire si vous vous bagarriez ou si vous faisiez les imbéciles.

– Mettons qu'on se bagarrerait. Mais rien de sérieux.

– On voulait juste savoir s'ils auraient pas besoin d'un petit coup de main », dit A-bort, et tous de rigoler à l'exception de Sykes qui craque de nouveau.

« T'es blessé ? » demande Manon à Billy, puis elle s'adresse à l'ensemble des Bravo : « Et vous ? Oh, mon Dieu, t'as vu ta lèvre ! s'écrie-t-elle, regardant Lodis. Qui est-ce qui est supposé s'occuper de vous ? »

Apprenant que personne n'est venu les chercher, elle se met en fureur. « Bon, dit-elle. Suivez-moi, on va tirer ça au clair. Je peux pas croire qu'on vous ait laissés en plan là-bas. C'est pas comme ça qu'on traite nos invités ! »

Les Bravo l'entourent en un cercle lâche et murmurent leurs remerciements. « Ces roadies, reprend-elle. On a déjà eu des problèmes avec eux, ils se prennent pour les propriétaires des lieux. Y a deux semaines, ils ont failli tabasser Lyle Lovett. *Descendez de là ! Descendez IMMÉDIATEMENT de cette scène !* Alors que Lyle et ses gars avaient tout leur équipement là, et ils allaient pas l'abandonner sur place comme ça. Heureusement que les gens de la sécurité étaient là, sinon ça aurait pu mal tourner.

– Y doivent fumer du crack, dit Mango.

– En tout cas, ils agissent comme s'ils fumaient ça ou autre chose.

Faudrait que quelqu'un parle de ces types-là à la direction. »

D'autres pom-pom girls les rejoignent, et les Bravo commencent à penser que l'aventure pourrait agréablement se terminer. Une sorte de soirée-rencontre se déroule le long de la touche où ils bavardent avec les filles pendant que là-haut, on passe des coups de téléphone au sujet des soldats et du film. La bagarre leur procure un sujet de conversation. Les filles sont d'abord choquées, puis indignées en écoutant leur récit, ainsi les Bravo bénéficient-ils d'un bonus sous forme de sentiment de compassion. On apporte de la glace pour l'œil de Crack et la lèvre de Lodis. Deux cheerleaders examinent tendrement l'oreille rougie de Mango.

« Qu'est-ce qu'il a ? » demande Manon, désignant Sykes. Billy et elle se tiennent un peu à l'écart des autres.

« Oh, c'est Sykes.

– Il est blessé ? »

Billy regarde Sykes qui, accroupi derrière un vestiaire portatif, pleure sans bruit.

« Sa femme lui manque.

– Waouh ! » Manon a l'air impressionnée. « Vraiment ?

– Il est du genre émotif. »

Elle ne cesse de lancer des coups d'œil en direction de Sykes. Elle est fascinée, ou peut-être simplement déroutée parce que personne ne s'occupe de lui.

« Il a des enfants ?

– Un déjà là et un autre en route.

– Oh, mon Dieu, j'arrive pas à imaginer. Tu crois que je devrais aller lui parler ?

– Je crois surtout qu'en ce moment, il a envie d'être seul.

– T'as probablement raison. Mon Dieu, tous les sacrifices que vous faites ! Jusqu'à quand t'as dit que tu devrais rester là-bas ?

– Jusqu'à octobre de l'année prochaine, à moins qu'on nous oblige à prolonger notre engagement.

– Oh, mon Dieu. » Ça sonne comme une espèce de gémissement, un crisement, comme si elle faisait du roller sur un chemin gravillonné.

« Et t'as déjà passé combien de temps là-bas ?

– On était sur le terrain depuis le 12 août.

– Oh, mon Dieu, mon Dieu. Tu dois redouter d'y retourner.

– Oui, je suppose. D'une certaine façon. » Leurs visages se sont rapprochés et se trouvent à quelques centimètres l'un de l'autre, ce qui semble la chose la plus naturelle du monde, aussi élémentaire que le vent, les marées, le nord magnétique. « Mais c'est comme ça. On sera tous ensemble, et c'est déjà quelque chose. En fait, ça compte même beaucoup.

– Je crois savoir ce que tu veux dire. Quand un groupe est confronté

à un défi, ça crée des liens. » Pendant qu'elle parle, Billy tâche de graver ses traits dans sa mémoire, par exemple la perfection des ailes de papillon de son nez ou le haut de son front criblé de taches de rousseur dont la couleur pain d'épice s'accorde à celle de ses cheveux. Sous le coup du désir qui naît en lui, sa bouche s'étire et s'ouvre toute grande, comme la gueule d'un lion, disons, et un court instant, il referme tendrement ses lèvres sur ce si beau visage.

« Des fois, je me demande si tout ça, c'est pas une erreur. Tu comprends, je suis d'accord, il faut combattre le terrorisme et tout, mais bon, on s'est débarrassés de Saddam, alors peut-être qu'on devrait rapatrier nos gars et laisser les Irakiens résoudre eux-mêmes leurs problèmes.

– Nous aussi, on pense parfois la même chose », dit Billy, se souvenant de ce que Shroom a dit un jour : *Peut-être que la lumière est à l'autre bout du tunnel.*

« Ah, ouais, je m'en doutais. » Elle lance un regard par-dessus l'épaule de Billy. « La deuxième mi-temps va débuter dans une minute », dit-elle, puis elle se recule d'un pas et plante ses yeux dans ceux de Billy. « Dis-moi, je peux te poser une question personnelle ?

– Bien sûr.

– Tu as quelqu'un ?

– Non, non, personne », répond-il bravement sur un ton empreint d'une joyeuse résignation. Il se moque qu'elle sache qu'il n'a rien d'un tombeur.

« Moi, non plus. Alors, pourquoi on resterait pas en contact ?

– Euh, ouais, dit-il, s'étranglant à moitié. Oui, oui, je crois qu'on devrait.

– Très bien. » Elle devient soudain sérieuse, efficace. « T'as ton téléphone ? Prends-le, je vais te donner mon numéro, ensuite, tu m'appelles et tu laisses un message, comme ça j'aurai le tien. Parce que, pour ne rien te cacher, j'aimerais pas te perdre. »

Elle le dit juste comme ça, une déclaration stupéfiante, inouïe. Lui, Billy, que quelqu'un n'aimerait pas perdre ! Sa vie est devenue un miracle. Il devrait peut-être la demander carrément en mariage.

« C'est quoi, ton nom de famille ? » Il sort son portable.

« Zorn. »

Billy toussote.

« Je sais, tout le monde le trouve bizarre. »

Billy se dispense de commentaires.

« Ça signifie "colère" en allemand.

– Message reçu, dit-il, pince-sans-rire.

– Arrête ! T'es trop drôle. »

Elle est à côté de lui, et leurs têtes se touchent presque pendant qu'elle le regarde taper ses coordonnées. Le téléphone leur procure

une bonne excuse pour se tenir si près l'un de l'autre, et c'est parfait, parce qu'ils sont sous les yeux de milliers de gens. Billy prend une profonde inspiration, s'imprégnant de son odeur de propre, des senteurs vanillées de neige et de vent d'hiver. C'est comme si elle avait absorbé les plus doux parfums que la saison a à offrir.

« Qui est Kathryn ? »

Billy déroule sa liste de contacts. « Ma sœur.

– T'as un appel d'elle.

– Je sais. » Il sélectionne le nom suivant. « Ma deuxième sœur.

– Elles sont plus vieilles que toi ?

– Oui, je suis le plus jeune. Là, c'est ma mère.

– Denise ? Pas “maman” ?

– C'est son prénom. »

Manon rit. « Et ton père ?

– Mon père est infirme. Il a pas de téléphone à lui.

– Oh !

– Il a eu deux attaques y a deux ans, et il a du mal à s'exprimer.

– Je suis désolée.

– C'est comme ça. C'est la vie. »

Elle lui tient le bras à deux centimètres au-dessus du coude, la main dissimulée par ses pompons. « Tu vas aller les voir avant de repartir ? »

Billy a soudain une boule dans la gorge. « Non, non. » Il déglutit. Tout va très bien. « On s'est dit au revoir hier.

– C'est moche. » Elle se niche contre lui.

« Voilà, je te mets là. » Il a fait défiler toute la liste.

« Zorn. Je suis toujours en dernier sur les carnets d'adresses.

– Je peux te mettre à “Colère”, si tu préfères. »

Elle rit, tourne un instant la tête. Les pom-pom girls se dirigent vers le tunnel pour accueillir les joueurs qui s'appêtent à pénétrer de nouveau sur le terrain. « Bon, faut que j'y aille. » Elle lui serre le bras, retire aussitôt sa main comme si elle venait de recevoir une décharge, puis elle le lui serre de nouveau, le palpe.

« Eh ben, quel corps superbe ! T'as même pas une once de graisse ?

– Non, pas vraiment, je suppose.

– *Pas vraiment, je suppose* », répète-t-elle, imitant sa voix, puis elle éclate de rire. Elle continue à le tâter. « Tu te rends même pas compte à quel point t'es formidable. T'en es que plus formidable encore ! » déclare-t-elle dans un élan d'enthousiasme, faisant claquer ses lèvres. Elle le gratifie d'une dernière étreinte comme si elle s'agrippait à une bouée avant que la tempête ne l'en arrache. Délirant de joie, Billy est près de tomber à la renverse. C'est merveilleux, absolument divin d'être apprécié pour soi-même, d'être touché, caressé, empoigné, peloté et désiré. « Bon, faut que je file, dit-elle en le lâchant. Retrouve-

moi ici, aux vingt yards. »

Billy n'y manquera pas. Trotinant au bord de la touche, Manon va rejoindre ses camarades. Quand elle passe devant eux, les Bravo ont le regard rivé sur l'ondulation de sa croupe moulée par les minuscules bouts de tissu qu'on qualifie de shorts. Billy tape son numéro, laisse sonner six fois tout en la suivant des yeux pendant qu'elle va se placer à la sortie du tunnel. Les premiers joueurs entrent sur la pelouse au petit trot, l'air aussi lourds que des rhinocéros. Aux accents de Guns N' Roses, les pom-pom girls se dressent sur la pointe des pieds et agitent haut leurs pompons au-dessus de leurs têtes tandis qu'une salve d'applaudissements éclate dans les tribunes, pareille au tonnerre roulant le long du flanc d'une montagne.

« Bonjour, Manon ne peut pas vous répondre pour l'instant, mais... »

Ça fait bizarre de voir une personne en chair et en os à quelques dizaines de mètres devant soi tout en entendant sa voix désincarnée. Ça met un cadre autour de la situation, ça la précise, la place en perspective. Ce qui le rend conscient de soi qui a conscience de soi, et c'est un mystère qui semble mériter qu'on y réfléchisse : pourquoi cet empilement de conscience devrait-il seulement compter ? Pour le moment, tout ce qu'il sait, c'est qu'il possède des éléments permettant de se structurer, et qu'il éprouve un agréable sentiment d'équilibre ou d'ordre mental. Une sorte de connaissance ou peut-être un pont qui y mène – comme si l'existence ne devait pas obligatoirement être un chemin imbécile où l'on va, titubant, d'une saloperie à une autre. Comme si on pouvait aspirer à une espèce de contexte dans sa vie, à condition d'entrer dans l'âge adulte. Retentit alors le *bip*, et il doit dire quelque chose. Le petit message amusant qu'il laisse, deux secondes après avoir raccroché, il l'a oublié.

Santé mentale temporaire

Les derniers joueurs débouchent du tunnel, accompagnés de Josh qui trotte à côté d'eux, l'air de sortir tout droit d'une publicité pour Ralph Lauren. Comment fait-il ? Chaque cheveu, chaque fil, chaque pli semblent exactement à leur place, comme s'il affichait le vernis de la parfaite gravure de mode. « *Pardon, pardon, pardon*, psalmodie-t-il furieusement d'une voix monocorde. Je suis infiniment désolé, les gars, on a déconné, déconné à mort, vous n'auriez jamais dû rester en rade comme ça », et il se lance dans une explication détaillée de la logistique d'après mi-temps, l'essentiel étant qu'il a attendu ces vingt dernières minutes à un point convenu.

« Tu veux donc dire là où l'une de ces nanas avec leurs écritoirs à pince aurait dû nous conduire ? demande Dime.

– En gros, oui.

– Alors, pourquoi tu t'excuses ? »

Josh ouvre la bouche, il va essayer, essayer de toutes ses forces de répondre, mais les Bravo lui épargnent cette peine en le mettant en boîte : Jaaaaassssshhhhhh ! Sacré Johster. *Jash*. Il est beaucoup trop gentil pour son propre bien, et c'est pourquoi les soldats aiment ce grand crétin.

« Yo, Josh, t'as entendu parler de la bagarre ?

– Quoi ? Comment ? Quelle bagarre ?

– Celle qui vient d'avoir lieu. » Un large sourire aux lèvres, Crack brandit sa poche de glace.

« Ouais, Josh, et pour ça aussi, faut t'excuser, dit Day.

– Attendez, attendez une seconde. Vous vous fichez de moi ? Oh, merde, les gars, qu'est-ce que...

– Calmos, Josh. C'est cool.

– Tu vois, Josh, nous, on adore se battre. C'est notre plus grand plaisir.

– Faut pas oublier, fondamentalement, on n'est rien qu'une bande de gorilles. »

Day se renseigne au sujet de l'after, c'est-à-dire, dans son esprit, l'endroit où Beyoncé et ses filles iront et où il désirerait donc les rejoindre. Les Bravo approuvent à l'unanimité, mais Josh pense que

Destiny's Child a déjà quitté le stade. Billy en a assez de réclamer de l'Advil, et il renonce. Ils prennent un monte-charge pour accéder au hall du premier étage. Crack, Mango et Lodis se dirigent vers les toilettes pour tâcher de masquer leurs plaies du mieux possible. Les autres restent à traîner dans le hall et ils téléphonent chez eux. *Tu m'as vu ? J'étais comment ?* Billy songe que c'est la version militaire de l'after : appeler la famille. Il prend son portable et compose le numéro de Kathryn, mais c'est sa sœur Patty qui répond.

« Saluuuut, petit frère », roucoule-t-elle. Elle a manifestement un verre dans le nez et sa voix est empâtée, mielleuse. « T'avais l'air si beau à la télé ! On est tous très fiers de toi, mon petit frère adoré.

– Merci.

– Aloooooors... » Elle s'interrompt pour boire une gorgée. « ... comment elle est ?

– Qui ça ?

– Beyoncé, espèce d'idiot ! »

Billy entend sa mère crier : *Ne traite pas ton frère d'idiot.*

« Oh, elle. » Il feint de bâiller. « Elle est bien. Un peu enrobée au niveau des hanches. »

Patty encaisse ça en braillant un *Hah !* « Tu lui as parlé ?

– J'en ai même pas eu l'occasion.

– Mais t'étais sur la scène !

– Ouais, mais j'ai pas pu l'approcher plus. Et ça paraissait pas être le moment idéal... »

Elle voudrait savoir s'il a rencontré d'autres célébrités. Billy n'y attache aucune importance, mais l'idée de parler de ces gens-là le déprime. Il y avait la blonde qui joue le rôle de la procureur intraitable dans *Walker, Texas Ranger*. Le sénateur Cornish qui a la tête la plus énorme qu'il ait jamais vue. Jimmer Lee Flatley, la star poids-moyen de country, et Lex, le beau mec de Fort Worth arrivé en finale de *Survivor*. Il jette quelques autres noms comme s'il faisait de la monnaie sur un billet d'un dollar.

« Le truc que t'as fait à la fin, c'était quoi ? On s'est tous demandé.

– Quel truc ?

– Là, juste à la fin, quand t'as levé les yeux au ciel. Comme si tu priais ou je ne sais quoi.

– Ils ont montré ça ?

– Ouais. » Elle rit parce qu'il a haussé la voix.

« En gros plan ?

– Pas vraiment, mais ils t'ont filmé. Pendant une seconde, on a presque vu que toi à l'écran. »

Ça le fait flipper, encore qu'il ne sache pas vraiment pourquoi. « Au moins, je suis certain que je priais pas. » Le temps d'un instant, il est saisi d'angoisse. « Ça avait l'air bizarre ?

– Non, répond-elle en riant. Ça avait l'air mignon. Et toi aussi, t'avais l'air mignon. On était vraiment fiers de toi.

– Je m'en souviens pas du tout, dit Billy qui se le rappelle pourtant fort bien. Il faisait chaud là-haut avec les projecteurs et tout. Peut-être que j'essayais simplement de respirer un peu. »

Elle lui redit combien il avait belle allure, puis Kathryn lui prend le téléphone.

« Salut.

– Salut.

– Alors, pas de Beyoncé, hein ?

– Je crains que non.

– C'est aussi bien comme ça, c'est probablement une salope intégrale. Attends une seconde... » On entend des portes s'ouvrir et se fermer ; les bruits cessent, remplacés par un silence profond, léger. Kathryn est sortie dans le jardin.

« Oh ! là là !

– Qu'est-ce qu'y a ?

– Je suis frigorifiée. J'aimerais pas être un animal dans la forêt aujourd'hui. Et toi, au stade, t'es au chaud ?

– Plus ou moins, oui. »

Elle lui raconte que cet après-midi, Brian et elle ont joué des heures dans la neige et qu'ils ont réussi à en ramasser assez pour faire un petit bonhomme de neige. « En ce moment, il dort comme une souche dans ta chambre. Je crois que je l'ai mis sur le flanc. On a enregistré la mi-temps pour qu'il puisse la regarder après. Mais... » Elle baisse la voix. « Patty m'a répété ce que t'as dit, à propos de Brian : lui conseiller de ne jamais s'engager dans l'armée. »

Billy ferme les yeux, jure intérieurement.

« Et moi, je pense que tu ne devrais pas retourner là-bas.

– Kathryn !

– Écoute-moi, s'il te plaît, écoute-moi, d'accord ? J'ai pris contact avec certaines personnes, les gens dont je t'ai parlé. Ceux d'Austin.

– Je ne veux rien en savoir.

– Une minute, Billy, accorde-moi rien qu'une minute. Je leur ai parlé deux fois, ce sont des gens bien, ils savent ce qu'ils font. Ils ont des avocats, de l'argent. Ce n'est pas une bande de barjos. Ils désirent sincèrement t'aider. Ils espéraient que quelqu'un comme toi les approcherait.

– Quelqu'un comme moi ?

– Un soldat, un héros. Quelqu'un qui rallierait le mouvement.

– Mon Dieu !

– Écoute-moi ! L'un des membres du groupe possède un ranch de quatre ou cinq mille hectares où tu peux aller. Je t'assure, mon vieux, ces gens-là ont de sérieux moyens. Quelqu'un pourrait venir te

chercher au stade pour te conduire à l'aéroport où tu prendrais un avion privé pour être ce soir au ranch. Il suffirait que tu disparaisses le temps de deux ou trois semaines, jusqu'à ce que les avocats aient préparé le dossier.

– Ce serait de la désertion, Kathryn. On te fusille pour ça.

– Pas toi, pas après tout ce que tu as subi. Ces avocats savent ce qu'ils font, Billy, ils ont recours à toutes sortes de stratégies dans des affaires comme la tienne. Et ils mettront une boîte de relations publiques sur le coup. Ces types sont des pros. Tu vois l'image pourrie qu'ils pourraient coller au gouvernement si on t'intentait un procès ? Après que tout ce putain de pays a vu à la télé ce que t'avais fait ?

– Je ne suis pas fou, si c'est ça que tes avocats ont en tête. Ils peuvent laisser tomber.

– Bien sûr que t'es pas fou. Pourtant, en fait, seul un cinglé demanderait à retourner à la guerre. Ils plaideront au contraire la santé mentale temporaire, qu'est-ce que t'en penses ? T'es trop sain d'esprit pour vouloir retourner là-bas. Billy Lynn a recouvré la raison. C'est le reste du pays qui est cinglé pour vouloir le renvoyer là-bas.

– Mais, Kathryn...

– Mais, Billy ?

– Je désire plus ou moins y retourner. »

Elle pousse un hurlement. Il croit en entendre l'écho répercuté par les arbres du jardin.

« Non, je refuse d'accepter ça. Tu ne peux pas retourner là-bas.

– Si. Il n'est pas question que je reste ici alors que mes copains y repartent. Si on leur tire dessus, je veux être avec eux.

– Dans ce cas, peut-être que tous les Bravo devraient rester. Qu'est-ce que t'en dis ? Bush a épinglé des décorations sur chacun d'entre vous, et personne ne pourra vous traiter de lâches.

– Le problème n'est pas là.

– Bon, éclaire-moi. Il est où, alors ?

– Eh bien, je me suis engagé.

– Contraint et forcé. À cause de moi ! De moi et de mes conneries !

– Non, c'était de mon plein gré. C'est ce que je voulais. Et je savais qu'on m'enverrait sans doute en Irak. Personne m'a raconté d'histoires. »

Elle gémit. « Billy, tous ces enfoirés ne font que mentir. Tu te figures que s'ils disaient ne serait-ce que la moitié de la vérité, on serait entrés en guerre ? Tu sais ce que je pense : je pense qu'on ne mérite pas que des jeunes comme toi meurent pour nous. Aucun pays qui permet à ses dirigeants de mentir comme ça ne mérite qu'un seul soldat meure pour lui. »

Elle se met à sangloter, un son horrible ressemblant à celui d'une pelle qui racle la pierre.

« Kathryn », dit Billy. Il attend une minute, puis reprend : « Kat. C'est rien. Tout ira bien.

– Excuse-moi, dit-elle d'une petite voix mouillée, marécageuse. Merde. Je m'étais juré de pas pleurer. C'est juste que les choses sont trop... Enfin, tout ça, ça pue.

– Ouais, plutôt.

– Bon, te mets pas en colère contre moi, mais j'ai donné tes coordonnées à ces gens-là. »

Billy serre les dents, garde le silence. Le principal, c'est qu'elle ne fonde pas de nouveau en larmes.

« Je t'en prie, Billy, contacte-les. Écoute ce qu'ils ont à dire. Ce sont des types bien et ils pourront t'aider. »

Il ne dit ni oui ni non. Elle rentre pour passer le téléphone à Denise, et tandis qu'il attend, Billy tâche de se représenter ce qui arriverait s'il ne revenait pas. Il sait que Kathryn survivrait, la rage prenant le dessus sur la culpabilité. Patty aussi ; elle a Brian. Mais sa mère ? Toute question d'ego mise à part, ce serait terrible pour elle, peut-être même fatal, quoique pas tout de suite. Il imagine un long et lent processus d'engourdissement interne qui, dans son esprit, prend la forme d'une période de froid intense avec le vent, la pluie glaciale, les crépuscules lugubres qui s'étirent pendant des heures avant de se fondre dans la nuit noire. Des journées comme celle qu'il vient de vivre.

Pour l'instant, en tout cas, elle fait face. La mi-temps l'a remontée. « C'était scandaleux, dit-elle à Billy. Toutes ces contorsions lubriques. Ça ressemblait aux spectacles pornos qu'on voit dans certaines boîtes. Qu'on puisse montrer ça à la télé, ça me dépasse.

– Je discute pas, m'man. Je n'y suis pour rien.

– Comme cette fille qui s'est exhibée au Super Bowl, tu te souviens ? Si ça continue comme ça, les gens regarderont plus la télévision. Y en a de plus en plus qui en ont assez. T'as vu ça ? On peut même pas appeler ça danser...

– Mais maman, j'y étais ! » Elle a sans doute bu deux ou trois verres de vin. Vas-y, m'man, prends-en un autre. Dieu sait combien cette femme aime la fête.

« ... du temps de l'entraîneur Tom Landry on n'aurait jamais assisté à une chose pareille. On avait le sens moral. Il tenait fermement son équipe. Je sais pas si c'est depuis que Norman Oglesby a acheté les Cowboys ou à cause de ce coach ou de ces gens qu'il a engagés... »

Plus elle parle, plus elle devient pleurnicharde et moralisatrice, et moins elle fait attention à ce qu'elle raconte. Billy se contente d'approuver par de simples grognements en attendant que se tarisse le flot du maman-logue.

« Il paraît que vous préparez un véritable festin.

– Oui, le même que tous les ans.
– Alors, ce sera épatant. Mais ne te fatigue pas trop.
– Ça ira. Les filles m'aident. T'as eu ton repas de Thanksgiving ?
– Oui, bien sûr. On nous a gâtés. On a eu droit au restaurant du club, ici au stade.

– C'est bien. »

Il repense à la vie pitoyable qui serait la sienne s'il se faisait tuer. Un mari impotent, un fils mort, des piles et des piles de notes de médecin... Il se dit qu'il devrait peut-être augmenter sa prime d'assurance de soldat, puis il se demande si les hôpitaux rembourseraient tout.

« Comment va papa ?

– Ça va. Il regarde le match avec Pete dans la pièce télé.

– Ils font une drôle de paire, ces deux-là.

– Tu sais, ils ont l'air de bien s'entendre. »

Pauvre maman, elle ne peut pas s'empêcher d'être le faire-valoir de sa propre existence.

« Où es-tu en ce moment ?

– Dans le hall. Je crois qu'on va nous reconduire à nos sièges.

– Tu es assez couvert ?

– Mais oui, maman. Ne t'inquiète pas.

– Parce que quand je t'ai vu, tu ne portais pas de manteau, rien.

– Je suis très bien, maman. Il fait assez chaud dans le stade.

– Bon, tu dois avoir des tas de choses à faire, alors je vais te laisser.

– Mais non, pas vraiment », répond-il, exaspéré. C'est peut-être la dernière fois qu'ils se parlent – *il ne va pas se mettre à larmoyer !* – et elle va lui raccrocher au nez, à lui, son propre fils. Il sait que ce n'est pas volontaire. Il s'agit simplement de son éternel souci de modération, son besoin de tout ramener à la routine, au quotidien. Il comprend le concept de limites, mais il y a un point où ce désir obsessionnel de normalisation devient insupportable.

C'est peut-être pour ça que cette fois, il se contente d'un simple : « Bon, m'man, embrasse tout le monde pour moi. Et toi aussi, je t'embrasse.

– *Oui oui au revoir bonne soirée* », dit-elle précipitamment, et il laisse malgré lui échapper un petit rire. Fiche-lui la paix, se dit-il. Ne l'embête pas. Lui imposer la réalité en ce moment, ce serait cruel. Il coupe la communication, et le chagrin le frappe avec une telle violence que ses genoux fléchissent. Sa main s'appuie sur le mur, et il lui faut se rappeler que rien ne prouve qu'il va mourir en Irak. Et qu'il a même de bonnes chances de s'en tirer sans la moindre égratignure, comme on dit, en dehors des lacérations et des éclats d'obus qu'il a récoltés au cours de l'engagement de Dead Girl Road, et il sait que s'il en revient, ce sera bien. Bien pour sa mère, bien pour toute la famille.

Et formidablement bien pour Manon. Il monte en lui un sentiment puissant encore qu'incomplet, le rêve d'une existence solide et honnête qu'on ne peut connaître qu'en la vivant, en additionnant les années aux années – comme s'il y avait un salut particulier réservé aux combattants, un salut qu'on gagne en apprenant à mettre de la passion dans le quotidien. C'est du moins ce qu'il soupçonne. Ce qu'il ressent. En tout cas, il aimerait pouvoir le vérifier.

Tuerait des vampires pour manger

Les Bravo sont de nouveau en marche. Le hall est bondé de supporteurs venus s'abriter, et plus d'un se dirige déjà vers la sortie. Les gens interpellent les soldats, font un crochet pour leur serrer la main, mais ils sont moins nombreux qu'auparavant. Le commandant Mac a monté la garde auprès du rang 7, unique sentinelle postée devant leurs sièges vides parsemés de cristaux de glace. Billy se retrouve comme d'habitude au bout de la rangée, Mango à sa gauche, et tandis que le souvenir de leur enivrante rencontre d'après-bagarre avec les pom-pom girls s'efface, les Bravo commencent à réaliser dans quelle situation merdique ils se sont fourrés. Assis sous le grésil et la pluie glacée, ils regardent un match à périr d'ennui qui en est au score de 7 partout au troisième quart-temps alors que dans moins de quarante-huit heures ils s'envoleront pour la guerre. Quelle chierie ! Mango gémit et se tasse sur son siège.

« Mec, dit-il à Billy. Je voudrais bien aller me coucher.

– Ouais, ouais. Et comment va ton oreille ?

– Elle me fait un mal de chien. »

Une seconde plus tard, ils trouvent ça très drôle.

« Qu'est-ce qu'y cherchait à faire, à te l'arracher ?

– Y cherchait rien, sauf qu'y pesait dans les cent cinquante kilos. Je l'aurais bien plaqué, mais il avait une si grosse jambe que je pouvais même pas passer le bras autour. Obèse, il était. Du genre qu'aurait intérêt à perdre des kilos, à arrêter un peu la malbouffe. »

Ils essayent de s'intéresser à la partie, mais le jeu est vraiment trop lent. Autour d'eux, les spectateurs se protègent sous des couvertures, des parapluies ou encore, ça et là, sous un sac poubelle. Seuls les Bravo restent plantés là comme du bétail dans un pré, exposés aux intempéries. Billy sort son portable et contemple le numéro de Manon. Il est tenté d'appeler rien que pour entendre le message qu'elle a enregistré d'une voix dont l'accent semble plus prononcé que celui de sa voix réelle, avec des voyelles plus rondes, plus palatales, équivalent vocal d'un matelas de plumes de grand-mère.

« Tu sais, je crois que je suis amoureux. »

Mango éclate de rire. « Si tu l'étais pas, c'est que tu serais gay. J'ai

vu comment vous vous frottiez sur la pelouse. Ça veut dire quelque chose quand on fait ça. Les filles, elles te touchent pas de cette façon si elles t'ont pas à la bonne. »

Billy a les yeux rivés sur son téléphone.

« Elle t'a filé ses coordonnées ? »

Billy hoche solennellement la tête.

« Alors là, c'est sûr qu'elle t'aime bien. C'est con que ça arrive juste à la fin de la tournée. »

Sous le coup du plaisir et de la peine qu'il ressent, ces forces contraires qui se fondent physiquement en quelque chose de nouveau, Billy pousse un petit gémissement. Sur l'écran géant s'affichent de nouveau les noms des Grands Héros Américains, lesquels cèdent ensuite la place au cycle assourdissant des publicités, toujours les mêmes, et toujours dans le même ordre. PICK-UP FORD, LA QUALITÉ ! TOYOTA ! Nissan ! TOYOTA ! Nissan ! POUR VOTRE BANQUE CHOISISSEZ DUM-DEE-DEE-DUMMMMM ! Et puis Sykes entonne d'une horrible voix de fausset *If you can't make me say ooo !* et il s'interrompt pour déclarer aux supporters qui l'entourent combien il les aime, combien il aime tous les Américains, avant de reprendre son chant

*WhaaaAAAtt's love got to do with it, got to do with it,
WhaaaAAAtt's love but a secondhand emo000-tion¹*

Il se murmure parmi les Bravo qu'une vingtaine de minutes plus tôt, Dime lui a glissé une bonne dose de Valium dans son verre, si bien que Sykes est maintenant la chanteuse la plus heureuse de tous les États-Unis.

Son portable sonne et Billy sursaute, manque de le faire tomber. Il consulte l'écran.

« C'est elle ? » s'enquiert Mango.

Billy fait signe que non. Le numéro ne lui dit rien. La sonnerie s'arrête, et une minute plus tard retentit le bip annonçant un message. Billy contemple son téléphone. Il désirerait qu'on lui parle, qu'on le conseille. Il écoute le message, se radosse dans son siège et ferme les yeux. Qu'est-ce que Shroom ferait ? Shroom retournerait en Irak, ça ne fait pas de doute, mais tel était son destin dans cette vie-là : il devait aller jusqu'au terme de son incarnation de guerrier et c'était seulement ainsi qu'il pourrait passer à l'étape suivante. « Et à quelle étape je suis ? » a demandé Billy, plus ou moins à titre de plaisanterie, mais Shroom n'a pas ri. Tu ne le sauras pas tant que tu n'y auras pas consacré ton énergie, a-t-il répondu. À étudier, à méditer, à réfléchir, à te concentrer. Tu ne l'apprendras pas en te contentant de te laisser porter par les événements. Aussi, les paupières toujours closes, Billy tâche-t-il d'imaginer son existence une fois réfugié au ranch. *Un*

endroit sûr, isolé, a dit la voix inconnue. *On veillera à ce que tu ne manques de rien.* Il se voit marchant le long d'un chemin. Il porte un jean, des Timberland, une chemise en flanelle, une veste en velours côtelé. Le chemin serpente au milieu de la forêt et il y a une rivière non loin. Il entend le bruit des rapides, aperçoit parfois l'éclair argenté de l'eau au travers des arbres, puis sa vision vacille et s'estompe jusqu'à ce que Manon apparaisse à ses côtés et que tout devienne clair et précis comme dans une somptueuse HD qui les montre, Manon et lui qui vivent heureux à l'abri des regards, amoureux, baisent huit ou neuf fois par jour, font la cuisine et regardent des films, puis sortent se promener avec les chiens. Car il y aurait des chiens. Et des tas de livres, des piles et des piles de livres partout. Il s'appliquerait à étudier dans la plus pure tradition Shroom, si bien qu'il en connaîtrait déjà un rayon quand les emmerdements commenceraient à pleuvoir. Et à ce moment-là, quand il lui faudrait se défendre, il aurait Manon, les avocats et sa Silver Star pour plaider en sa faveur. Il s'en tirerait. Il témoignerait. *Ain't gonna study war no more*².

Rrrrraaahhhhhxxxx-annnnnnn, hurle Sykes à pleins poumons, *you don't have to*³, puis il se retourne et se met à bavarder avec les spectateurs du rang 8 à qui il dit combien il aime les Bravo, ouais, putain, il les aime comme des frères, et lui, il n'est qu'un pauvre abruti de Blanc de Coon Cove, Floride, mais au moins, il a l'armée, ouais ! À l'autre bout de la rangée, Lodis dort à poings fermés, affalé sur son siège. Des flocons de grésil saupoudrent ses épaules et ses bras comme dans une parodie de pub pour un shampoing antipelliculaire. Un morceau de peau pend de sa lèvre fendue. La femme chicos devant eux remarque le soldat endormi et, estimant le spectacle fascinant, elle se retourne d'un bloc pour mieux voir.

« Il est pas mignon ? fait Mango.

– Comment peut-il dormir par un temps pareil ? s'écrie-t-elle.

– Au sens propre, m'dame, y dort pas, la reprend Crack. Il est ivre mort. »

La femme chicos rit. Elle est cool. Son mari et ses amis rient, eux aussi.

« Mais il fait un temps affreux ! proteste-t-elle. On ne devrait pas lui mettre au moins une couverture ou je ne sais quoi ? L'armée ne vous fournit pas de manteaux ?

– Vous inquiétez pas pour lui, m'dame, la rassure Crack. On est dans l'infanterie, et c'est un peu comme si on était des chiens ou des mules. On est trop bêtes pour se préoccuper des conditions météo. Il est très bien comme ça, croyez-moi, il ne sent rien du tout.

– Mais il va geler !

– Non, m'dame, intervient Mango. On lui donne régulièrement des petits coups de poing pour activer sa circulation. Là, vous voyez ? » Il

décoche une bonne droite sur le biceps de Lodis qui montre les dents et frappe dans le vide mais sans ouvrir les yeux.

« Vous voyez ? répète Mango, triomphant. Il est heureux, il est béat. C'est comme un cafard, il est indestructible ! »

La femme fouille dans son grand sac, puis elle s'agenouille sur son siège et drape autour de Lodis un Snuggie, une de ces espèces de couvertures munies de manches dont on fait la pub dans les émissions stupides de fin de soirée. Les Bravo ne tardent pas à accrocher sous le menton de Lodis une pancarte confectionnée à la hâte : ANCIEN COMBATTANT À LA RUE – TUERAIT DES VAMPIRES POUR MANGER. Et en dessous : JE VOUS SOUHAITE UNE BONNE JOURNÉE. Puis un smiley. La foule se réveille quand un Cowboy fonce, cafouille, trébuche puis glisse jusqu'à la ligne d'en-but des Bears. Les arbitres interviennent, se groupent sur la touche autour de la vidéo, discutent, scrutent, discutent de nouveau, on dirait des prix Nobel de médecine en train de mettre au point un traitement révolutionnaire contre le cancer. Ils finissent par arriver à une décision : l'essai n'est pas valable. *Après examen de la vidéo...* C'en est trop pour les gens chics qui commencent à remballer leurs affaires. Mango signale à la gentille dame qu'elle oublie son Snuggie. « Oh, je ne peux pas le reprendre », dit-elle, souriant à Lodis qui roupille comme un bébé, les cils perlés de grésil, la peau pendant sur sa lèvre pareille à un insecte écrasé. « Il a l'air si bien. Je veux qu'il le garde. Vous lui direz que c'est un cadeau de ma part.

– Noooooonn ! hurlent en chœur les Bravo.

– Vous le gêtez trop !

– Il est né dans le ruisseau, y sait pas ce qu'est le froid !

– Ce serait comme donner une Rolex à un cochon, m'dame. Y connaît rien aux belles choses de la vie. »

La femme rit et leur fait au revoir de la main.

« Merci ! s'écrient les Bravo tandis que son groupe et elle s'en vont. Merci pour votre soutien aux troupes !

– Une bien brave dame », dit Mango, se réinstallant dans son siège. Billy acquiesce. Ils regardent Lodis et éclatent de rire, puis Mango frissonne. Il se penche et serre ses mains entre ses cuisses.

« On dirait que t'as envie de pisser.

– Ouais, faudrait que j'y aille. » Mango grimace, frissonne de nouveau, mais il ne bouge pas. « Tu vas voir Manon avant de partir ?

– J'espère.

– Mec, faut que tu trouves le moyen de te la faire.

– Je sais pas. Je tiens pas à précipiter les choses. »

Mango s'esclaffe.

« Non, je suis sérieux. Tu vois, si on était dans une situation normale, je penserais qu'à sortir avec elle. À essayer de me l'envoyer,

je veux dire. Mais tu comprends, je la connais depuis à peine quatre heures.

– Billy, au cas où tu l'aurais pas remarqué, notre situation, elle est pas normale. Tu crois qu'elle va t'attendre une année entière pendant qu'à des millions de kilomètres de là, tu lui enverras des mails à la con ? *Chère Manon, comment vas-tu, nous aujourd'hui on a fait sauter une maison et tué autant de ces enfoirés qu'on le pouvait.* Ces saloperies, tu vois, elles lassent. Elles lassent foutrement vite. Même nos mères, au bout d'un moment, elles veulent plus entendre ça.

– Eh bien, mon salaud, pour flanquer le moral à plat, tu te poses là !

– Je fais que dire la vérité ! T'auras pas une autre occasion, alors t'as pas intérêt à la laisser passer. Si elle est gentille et si elle veut soutenir les troupes...

– T'es qu'un sale connard. »

Mango se marre. Le portable de Billy sonne.

« C'est elle ?

– Non, dit Billy, consultant son écran. C'est ma sœur.

– Tu réponds pas ? »

Billy hausse les épaules. La sonnerie s'arrête. Quelques secondes plus tard, un texto s'affiche.

*nivapa stp
sois R O +
RAPPELLE-LE
stp
ta sœur ki tem*

Billy réécoute le message sauvegardé, s'attachant moins à ce que l'homme dit qu'au son de sa voix et aux indices que pourraient lui fournir son timbre et son ton. C'est la voix d'un Blanc, cultivé, d'âge moyen, texan mais avec l'accent tranchant du citadin. Un homme solide. Assuré. Compatissant. *Mon gars, si tu envisages de prendre une nouvelle direction dans ta vie, sache qu'on peut t'y aider.* C'est une bonne voix. Billy est tenté de l'écouter encore une fois, mais Dime déboule dans la rangée, franchissant à toute allure les obstacles constitués par les genoux et les pieds de ses hommes. Il saute dans l'allée, sort son portable puis s'accroupit à côté de Billy. « Sykes me rend cinglé, dit-il, consultant ses messages.

– La chimie, ça aide à vivre, pas vrai, sergent ? dit Mango.

– Oui, oui, c'était soit les médocs soit bâillonner ce petit con. Il s'en remettra, ajoute Dime, alors que personne ne semble en douter. Quand il sera à son poste, il ira bien. C'est un autre... » Il ne termine pas sa phrase.

Billy s'éclaircit la voix. « Sergent, si vous aviez le choix, vous y retourneriez ? En Irak, je veux dire. »

Dime lève la tête. Il n'est pas content. « Mais je n'ai pas le choix, si ?

Ta question est donc sans objet.

– Mais si vous aviez le choix ?

– Je ne l'ai pas.

– Mais si vous l'aviez ?

– Je ne l'ai pas !

– Mais si...

– Ta gueule !

– Je veux juste...

– TA GUEULE ! »

Billy ferme sa gueule. C'est quoi ce bordel, a l'air de demander Mango en le regardant. Dime grogne, secoue la tête.

« Tu voudrais qu'on ait le choix, c'est ça le sens de ta question ?

– Ben... » Billy comprend qu'il est allé trop loin. « ... on l'a pas.

– En effet, Billy, on l'a pas. On y retourne et on sait tous ce qui nous attend, et c'est pour ça qu'on va serrer les fesses et veiller les uns sur les autres vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cependant, je te répondrai ceci. » Il s'interrompt ; son portable sonne. « Si je ne participais plus à un seul combat pendant le restant de mon existence, ça ne me dérangerait pas. » Il porte le téléphone à son oreille. « Allô... Mmm, mmm... Mmm, mmm... intéressant. Et si Hilary Swank lui ouvre ses cuisses, il le fera ? »

Billy et Mango échangent un regard. Le foutu film.

« Alors, c'est ça ou... » Dime consulte le tableau d'affichage. « Albert, on n'a plus beaucoup de temps. »

Mango se tourne, crache quelques mots à voix basse en espagnol. Au bout de la rangée, Sykes a entonné la vieille antienne apprise pendant leurs classes : *Ramassez vos blessés, ramassez vos morts...*

« Il est à côté de moi », dit Dime, jetant un coup d'œil en direction de Billy. Il écoute un instant, puis demande à Billy : « Tu es libre pour une petite réunion ? »

Billy éclate de rire. « Si je suis libre ? Ouais, bien sûr. Quand ?

– Tout de suite. Avec Norm. Josh vient nous chercher. »

La gorge de Billy se noue. « D'accord.

– Oui, il est libre, dit Dime dans son portable. Personne d'autre ? » Il écoute, puis coupe la communication en grognant. Un long moment, il reste accroupi là, le regard fixé sur la pelouse.

« Ça va, sergent ? »

Dime se redresse d'un bond. « Je réfléchissais, les riches sont fous. » Il se tourne vers Billy et ajoute, avec chaleur : « N'oublie jamais ça.

– Compris, sergent ! »

2- Paroles extraites du célèbre negro spiritual *Down by the Riverside* signifiant : « Je ne ferai plus la guerre. »

3- « *Roxanne you don't have to...* » paroles de « Roxanne » du groupe Police.

L'argent nous rend réels

Ils tombent sur Albert dans le couloir devant la loge de Norm. La tête baissée, adossé au mur, il tape sur son BlackBerry à l'aide de son stylet en argent. Dès qu'il les voit, il arbore un large sourire.

« Ça va, les gars ?

– Comme ci, comme ça, répond Dime.

– Restez une seconde que je vous mette au courant des derniers développements. » Il adresse à Josh un coup d'œil amical mais lourd de sous-entendus.

« Je vais prévenir Mr Oglesby que nous sommes là, dit Josh.

– Excellente idée. » Albert entraîne Dime et Billy un peu plus loin dans le couloir. « Vous avez été très bons à la mi-temps, les gars. Vous avez eu droit à tous les honneurs. Vous avez fait la connaissance de Beyoncé et des filles ?

– Bon Dieu, non, répond Dime d'un ton mécontent.

– Quoi ! C'est dégueulasse. Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite, sur la pelouse ? On aurait dit un flash mob, un truc de ce genre, ou encore le premier jour des soldes chez Macy's. On s'est demandé ce que c'était.

– Une broutille, dit le sergent. Juste des ados qui se sont comportés comme des ados.

– On vous a cherché des histoires ? »

Dime se tourne vers Billy. « Quelqu'un nous a cherché des histoires ?

– Non, pas à proprement parler, répond Billy.

– Il a de l'avenir, ce petit, dit Albert à Dime. Bon, voilà où nous en sommes. » Il s'interrompt pour sourire à un couple qui s'avance, puis il attend que le bruissement de la fourrure et du cachemire se soit estompé avant de reprendre : « Norm est partant. Il veut constituer un groupe d'investissement pour financer notre film, mais ce n'est pas tout. Il a été inspiré, pourrions-nous dire. Vous, les gars, vous lui avez inspiré aujourd'hui de grandes pensées. Il a décidé de créer sa propre société de production et de commencer à produire des films.

– Il a intérêt, intervient Dime. Son équipe de football est vraiment trop nulle. »

Albert pouffe de rire, parcourt le couloir du regard. « Il semblerait

qu'il en caressait l'idée depuis déjà un moment, et là-dessus, on débarque, et il s'imagine que c'est Dieu qui lui envoie un signe pour le pousser à se décider. Et, franchement, pourquoi pas, les studios ne veulent plus prendre de risques. Un type arrive avec sa boîte de production à lui, son argent à lui, et aujourd'hui pour Hollywood, c'est une véritable manne. »

Il se tait le temps que passent plusieurs autres couples. Un homme lève le pouce à l'intention de Dime.

« Vous avez été super à la mi-temps !

– Vous aussi », réplique le sergent, imitant son geste.

Albert attend qu'ils aient disparu. « Ça va nous aider qu'il participe, on en sera d'autant plus crédibles pour vendre le film. Avec un seul producteur, on aurait fait figure de canard boiteux, mais quand son nom viendra sur le tapis, ça changera. Raison de plus pour qu'il veuille que le film fasse un tabac. En tout cas, pour ce qui vous concerne, dès que la société de production verra le jour, je lui cèderai mon option, et une fois les choses lancées, vous aurez votre argent et on démarrera la production.

« Génial, dit Dime.

– Pour ça, j'ai besoin de votre accord pour la cession de l'option. »

Le sergent hésite. « Mais vous resterez notre producteur ?

– Bien entendu !

– Et où on en est avec Swank ?

– Dès qu'on lui parle d'Hilary, on croirait qu'on lui enfonce un manche à balai dans le cul, mais on s'en occupera. Il y a un tas de façons de faire. Croyez-moi, l'avoir au générique, ça ne peut être qu'un atout. Autre chose... » Albert tousse dans son poing. « Il faut que vous sachiez qu'avant, Norm a un problème à propos du montant de l'option.

– Quel type de problème ?

– Un problème de taille. 100 000 dollars par Bravo, multiplié par dix, c'est un peu dur à avaler au départ. On va déjà claquer un demi-million pour le scénario, puis payer des vedettes du niveau d'une Hilary et d'un Clooney, et là, il est question de millions. »

Dime se tourne vers Billy. « Et là, il est aussi question qu'on se fasse baiser.

– Non ! proteste Albert. Non, non, non, Dave, ayez donc confiance ! On a fait tout ce chemin ensemble, et vous vous imaginez que je vais vous laisser tomber maintenant ? Voyons, Dave, vos hommes sont les miens, et soit on réussit ensemble, soit on plonge ensemble. C'est ce que je leur ai dit là-dedans, mais je ne vais pas vous raconter de salades, Norm n'est pas le père Noël et il ne dépensera pas un centime de plus que nécessaire. Lui et les autres, ce sont des hommes d'affaires. Il faut comprendre que par définition, ils ont des pensées

primaires. L'idée leur a traversé l'esprit de traiter uniquement avec vous deux. Ils considèrent que ce sont vos deux histoires à vous qui constituent l'ossature et que le reste est, mettons, accessoire. J'ai dit que je vous en parlerai, mais...

– Non !

– ... que je me heurterai à une fin de non-recevoir. C'est ce que je leur ai expliqué. Les Bravo ont un code de l'honneur. Celui des combattants. Ils ne laisseraient jamais l'un des leurs derrière eux.

– Pour ces gens-là, rien que...

– Je sais ! Mais il faut que vous compreniez quelle est leur mentalité. Dégraissage, retour sur investissement, toutes ces conneries de gestionnaires, mais je crois qu'ils ont reçu le message. Ce sera tous les Bravo ou pas de Bravo du tout, clair et net.

– Et comment ! aboie Dime assez fort pour déclencher les rires des serveurs au fond du couloir.

– Du calme, David.

– Je suis parfaitement calme. Et Billy aussi est parfaitement calme, n'est-ce pas Billy ?

– Absolument, sergent.

– Fiez-vous à moi, les gars, on y arrivera. Pour le moment, voici ce qu'ils vous proposent : vous renoncez à vos 100 000 dollars pour un pourcentage sur les bénéfices nets du film sur lesquels vous recevrez une première avance quand l'option sera levée et une deuxième quand on démarrera la production...

– Combien ?

– ... David, laissez-moi finir, s'il vous plaît. Vous savez, avec ça, et si le film remporte le succès que j'espère, vous récolterez beaucoup plus que vos 100 000 dollars, mais il faudra être patients. Il y a deux semaines, quand j'ai calculé le montant de votre avance, je pensais qu'il s'agirait de l'argent du studio, mais pour un producteur indépendant, les choses sont différentes. Les chiffres ne sont plus les mêmes, et d'habitude, les gens préfèrent un pourcentage sur les recettes plutôt que du cash. Même les stars choisissent cette solution quand c'est un projet qui leur tient à cœur.

– Okay, j'ai compris. Combien ?

– Eh bien, au départ, une somme assez modeste : Une avance de 5 500 dollars sur les bénéfices au moment de la levée de l'option... »

Un gargouillement naît dans la gorge de Dime.

« ... suivie d'un autre versement quand la production...

– 5 500 putains de dollars !

– Je sais que ce n'est pas ce que vous comptiez...

– Pas question !

– ... mais il y a cette deuxième avance...

– Combien ?

– On y réfléchit encore. En général, c'est lié au budget. Plus il est élevé, plus votre avance...

– Ce n'est pas ce qui avait été convenu, Albert. Vous aviez dit 100 000 cash.

– C'est vrai, parce que je crois énormément à votre histoire, et que je continue à croire qu'on va faire un malheur avec ça. Il y a deux semaines, j'étais persuadé qu'on avait de bonnes chances d'obtenir une offre d'un studio tellement vous avez fait le buzz. Seulement, on a essuyé plusieurs refus, et que Russell Crowe n'ait pas voulu du rôle, ça nous a joué un sale tour. Il suffit de peu de chose pour que le buzz s'éteigne, et je reconnais que j'ai peut-être été un peu trop optimiste. J'ai laissé trop d'espoir à tout le monde, et maintenant, on doit tous réviser les chiffres à la baisse. Sans oublier que la guerre a déjà produit des films inégaux, et je vous avais bien dit que ça risquerait de poser un problème. Ça aussi, ça se retourne contre nous. Je sais que 5 500, ça peut paraître dérisoire après les sommes que nous avons évoquées, mais pour des jeunes gens comme vous, de jeunes soldats payés par l'armée, ce n'est quand même pas rien.

– Albert, je ne veux pas entendre ce genre de discours.

– Dave, j'essaye simplement de vous faire voir les choses sur le long terme. C'est un capital actions, comme des stock-options, vous renoncez à une somme cash pour une somme qui vous attend au bout de la route. Et vous aidez à construire quelque chose, c'est ça le capital actions. Si la société gagne de l'argent, vous gagnez de l'argent, et vous serez directement intéressés aux bénéfices de Légendes...

– Une seconde ! De qui ?

– Légendes. C'est le nom que Norm a choisi pour sa société.

– Bon Dieu, il a déjà le nom !

– Encore heureux et c'est un bien. Je n'ai aucune envie d'être associé au propriétaire d'une équipe de football minable, et je présume que vous non plus. Il est prêt à se lancer. Norm n'a pas hésité, vous vous rendez compte de ce que c'est ? C'est tellement rare dans mon domaine. On crève de la lenteur dans ce métier, *je vous rappellerai, je vous rappellerai, je vous rappellerai*, tout le monde meurt de trouille à l'idée de se ramasser, et ils préféreraient perdre un rein plutôt que de prendre une véritable décision. On débarque à Dallas, on rencontre ce type, il prend la mesure de la situation et hop, il est partant. Je ne dis pas que vous devez l'aimer, mais vous pouvez au moins respecter ça. »

Respecter ça ! Billy se figure presque entendre les huées des Bravo. Dime remue la tête de droite à gauche comme s'il souffrait.

« Mais Albert...

– Oui ?

– Vous aviez dit qu'on nous aimait.

– C'est vrai, David, mais c'était il y a quinze jours. Les gens changent, ils se passionnent pour d'autres sujets.

– Vous voulez donc dire que c'est la meilleure proposition qu'on nous fera ?

– Dave, je dis que c'est la seule qu'on ait.

– Norm le sait ? »

Albert hausse les épaules. « Il sait qu'on a vu des gens.

– Donc, ce qu'il nous offre, en définitive, c'est 5 500 dollars chacun. Et c'est tout ce qu'il est disposé à mettre. Sans aucune garantie qu'on touche plus.

– Si vous voulez une garantie, Dave, allez acheter un micro-ondes. Dans ma branche, il n'y a pas de garantie à moins de s'appeler Tom Cruise. »

Dime soupire et demande à Billy, provoquant son affolement : « Qu'est-ce que tu en penses ? », mais avant que celui-ci ait pu répondre, une porte s'ouvre soudain à côté d'eux et Mr Jones passe la tête.

« Mr Ratner, le troisième quart-temps va se terminer.

– Merci. On arrive tout de suite. »

Mr Jones se retire mais laisse la porte entrebâillée. Baissant la voix, Albert s'adresse aux deux Bravo : « Bon, dites-moi ce que vous désirez faire. Vous entrez avec moi pour discuter, ou est-ce que je dois crier à travers la porte que vous refusez ?

– Non, dit le sergent.

– Non quoi ?

– C'est une belle saloperie », dit Dime à Billy.

Albert leur décoche un grand sourire. « C'est tout le temps pareil, les gars. C'est juste une question de degré. Soyez encore contents qu'on ne vous l'ait pas mis profond.

– Qu'est-ce qui se passe pour le reste si on dit non ? Sa grosse société de production, les films qu'il veut faire ? »

Le sourire d'Albert s'efface. « Je pense qu'il a l'intention de la créer de toute manière. Il a l'air d'y tenir.

– Vous serez partie prenante ? »

La bouche d'Albert forme une petite moue bien propre. « Je serais idiot de ne pas prendre toutes les propositions en considération.

– Albert, vous êtes un bel enfoiré. »

Le producteur ne cille pas. « Dave, je vous ai obtenu une offre. Si vous pensez pouvoir faire mieux, entrons et discutons avec le boss.

– Okay, allons-y. Entrons et discutons. »

Billy dit qu'il préfère attendre dans le couloir, mais Dime le gratifie d'un regard si meurtrier qu'il a honte et leur emboîte le pas. Mr Jones est debout près de la porte qu'il ferme au verrou derrière eux. Ils descendent quelques marches menant à une pièce sombre, basse de

plafond et meublée à l'exemple de la salle d'attente d'une entreprise de lavage de voitures. C'est une espèce de cabinet privé adjacent à la loge du propriétaire officiel des lieux, un endroit d'hommes qui dégage une vague odeur de sueur, de café brûlé et de fumée de cigarette à laquelle se mêlent des relents de viande froide. Tout le monde se tourne et sourit aux Bravo. « Messieurs, soyez les bienvenus dans notre "war room" ! » les accueille quelqu'un, et ils s'avancent tandis qu'on leur offre des sièges et des rafraîchissements. Des écrans montés sur des bras articulés fixés aux murs diffusent le match. Les commentateurs jacassent comme des perroquets. Un bar occupe un coin de la pièce. Norm et ses fils sont assis devant une table étroite qui court le long de la baie vitrée, sur laquelle sont éparpillés des ordinateurs portables, des tableaux, des classeurs à feuillets mobiles, des bouteilles d'eau et de boissons énergisantes ; les yeux de Billy se sont adaptés à la pénombre et il ne distingue rien qui ressemble à une goutte d'alcool. Deux cadres des Cowboys circulent dans la pièce, des types de forte carrure à la démarche assurée de ceux dont la carrière a débuté sur les quais de chargement. Mr Jones se perche sur un tabouret près du bar. Il a gardé sa veste boutonnée, alors que tous les autres ont desserré leur cravate et roulé les manches de leur chemise, à l'exception de Josh qui joue les gravures de mode, adossé au mur du fond.

Dime demande un café, et Billy aussi. Norm a fait pivoter son fauteuil Aeron pour se placer face à eux. Il se frotte les yeux puis bascule un instant en arrière pour jeter un dernier coup d'œil sur le tableau d'affichage tandis que s'achève le troisième quart-temps.

« Désolé pour la lumière, dit-il, désignant le plafond. On éteint pendant le match, sinon on serait comme dans un bocal à poissons. Ce serait gênant de regarder la télé et de se voir en train de se regarder.

– Ou d'être surpris à jurer, ajoute l'un des cadres. Ce qui d'ailleurs ne se produit jamais ici. »

Norm secoue la tête pendant que les autres rigolent. « On tâche de ne pas aller au-delà de ce qui est interdit aux moins de seize ans, dit-il.

– Peu nombreux sont ceux qui ont pénétré dans cette pièce, dit le second cadre qui s'est présenté sous le nom de Jim. C'est le cénacle du stade. Un tas de gens donneraient leur bras gauche pour être assis à votre place.

– Vous devriez faire payer l'entrée », dit Dime, et tous de s'esclaffer sauf lui.

« Je ne pense pas qu'on puisse gagner aujourd'hui, déclare Norm. Nous ne sommes pas très brillants, je regrette d'avoir à le dire. J'espérais vous offrir du beau spectacle. Enfin, peut-être qu'on va se rattraper au cours du dernier quart-temps.

– Un placage de Stennhauser, ça serait pas mal », dit le premier

cadre, déclenchant des rires sarcastiques.

Norm se tourne vers l'un de ses fils : « Skip, combien de fois Riddick a réussi à gagner du terrain ? »

Skip consulte son ordinateur. « Dix-neuf fois. Pour trente-quatre yards. »

Des gémissements s'élèvent de plusieurs coins de la pièce. « Il est cuit, coach, dit Jim. Qu'on fasse entrer Buckner. Lui, au moins, il est frais.

– Il ne servira à rien, affirme le premier cadre. Il faut renforcer la ligne offensive. »

Norm fronce les sourcils, boit une gorgée d'eau Fiji. Skip lui tend une feuille de papier qu'il vient d'imprimer, sur laquelle figurent les statistiques du troisième quart-temps. Un serveur entre par une porte latérale ouvrant sur la loge. Là-bas, la fête ; ici, une longue journée de bureau. Billy prend son café et boit une petite gorgée. Il se plaît ici. Cet espace confiné lui procure un sentiment primaire de sécurité, une impression d'intimité comme autour d'un feu de camp, typiquement masculine. C'est le lieu, objet d'une longue quête, de la sécurité ultime, et c'est tant mieux s'il est pareil à une cave, s'il dégage une atmosphère de camaraderie entre hommes. Il voudrait effacer la guerre de son esprit, ne serait-ce que pour un moment, et s'offrir le luxe de s'imaginer qu'il est là pour toujours.

« Ils ont une défense plus solide que toutes celles des équipes que nous avons rencontrées cette année », déclare Norm, préparant peut-être ce qu'il dira lors de la conférence de presse d'après-match. Il repose la feuille de papier puis, par-dessus la tête des deux Bravo, s'adresse à Albert qui a choisi de s'asseoir où les soldats ne pourront pas voir son visage.

« Albert, avez-vous parlé à nos jeunes amis de nos projets pour leur film ?

– Oui, bien sûr ! s'exclame Albert avec un peu trop d'empressement.

– Félicitations pour votre société de production, monsieur, dit Dime. C'est magnifique.

– Merci, sergent, merci infiniment. C'est une idée qui nous trotte dans la tête depuis un moment, et nous sommes incroyablement excités à la perspective de la réaliser. Ce sera un véritable défi, mais avec Albert dans l'équipe, je crois en nos chances. Et je suis plus excité encore à la pensée de porter votre histoire à l'écran et, j'insiste sur ce point, je peux vous promettre que nous allons nous lancer à fond dans ce projet. Tout le monde ici vous dira que quand j'ai décidé de faire quelque chose, je ne m'arrête pas à mi-chemin.

– Norm adore son travail », dit le premier cadre.

Ce qui déclenche un rire général auquel se joint Norm, gloussant comme un gamin. Cette pique, allusion à sa réputation de bourreau de

travail, ne lui déplait pas. Billy est frappé par l'intensité du regard de Norm, la sincérité, le désir évident de s'attacher la sympathie qu'on lit dans ses yeux bleu pâle. En l'étudiant ainsi de près, il paraît difficile de s'imaginer qu'il est aussi dur en affaires qu'on le dit.

« Je crois en votre histoire, déclare Norm aux Bravo tout en jetant le plus bref des coups d'œil en direction de la pelouse. Et je crois au bien qu'elle peut apporter à notre pays. C'est une histoire de courage, d'espoir, d'optimisme et d'amour de la liberté, toutes ces vertus qui vous ont poussés à faire ce que vous avez fait, et je suis sûr que ce film contribuera beaucoup à ranimer notre engagement aux côtés de nos troupes. Ne nous voilons pas la face : nombre de nos concitoyens sont découragés. L'insurrection gagne du terrain, les pertes augmentent, les coûts ne cessent de croître, et il est normal que certains commencent à perdre la foi. Ils oublient pourquoi nous sommes là-bas, pourquoi nous nous battons. Ils oublient qu'il y a des choses qui méritent qu'on se batte pour elles, et c'est là que le film entrera en jeu, l'histoire des Bravo. Et si les gens d'Hollywood ne veulent pas s'embarquer dans l'aventure, je ne serai que trop heureux de le faire à leur place. C'est une obligation que j'assumerai volontiers. »

Son fils, Skip, est penché sur l'écran de son ordinateur. Le deuxième fils – Todd ? – a fait pivoter son fauteuil pour écouter son père, bien que pour l'instant, il soit occupé à taper un texto sur son téléphone. Jim se sert un soda au bar. L'autre cadre, adossé au mur, mastique un sandwich en approuvant de la tête les paroles de son patron.

« De toute façon, j'ai des doutes sur Hollywood, poursuit Norm. Sur le climat politique et culturel qui y règne. Et certaines des idées qu'ils propagent ? Tout ce truc avec Hilary Swank – bon, je sais que c'est une grande actrice, et je suis persuadé qu'elle ferait de l'excellent boulot, mais de mon point de vue, que la vedette soit une femme, ça dénature le message. Notre histoire est une histoire d'hommes, d'hommes qui défendent leur pays, et je suis désolé de le dire, mais c'est comme ça et pas autrement.

– Hilary n'est encore qu'un espoir, intervient Albert, provoquant l'hilarité.

– En effet, en effet, reconnaît Norm avec un large sourire. Je n'ai pas dit le contraire. Et si l'avoir au générique doit servir le film, on la prendra. Faire un *bon* film ne m'intéresse pas. Je veux faire un *grand* film, un film qu'on regardera encore dans cent ans. Un film qui figurera parmi les meilleurs films américains de tous les temps. »

Sur ce, l'affaire paraît réglée, jusqu'à ce que Dime vienne tout gâcher.

« Qu'est-ce qui vous permet de croire que vous y arriverez ? » lance-t-il, l'air sarcastique, méprisant.

Quelqu'un étouffe un petit cri, ou c'est du moins ce qu'il a semblé à

Billy quand, plus tard, il se rappellera la scène. Skip dresse la tête, referme lentement son ordinateur. Todd écarquille les yeux, les doigts posés sur le clavier de son téléphone. La bouche pleine, le cadre s'est arrêté de mâcher.

« Pardon ? » Son sourire hébété donne à Norm une face de lune.

« Que vous arriverez à le faire, à le tourner, précise le sergent. Vous voulez acheter notre histoire 5 500 dollars, et pour moi, c'est peu de balle. À ce prix-là, on peut la fourguer à n'importe qui, et même ma grand-mère pourrait l'acheter en allant tirer de l'argent au distributeur. Avec tout le respect que je vous dois, Mr Oglesby, je vous demande d'être sérieux. De montrer que vous jouez dans la cour des grands. »

Sans se départir de son sourire, Norm se radosse dans son fauteuil, croise les bras. Il se tourne vers ses fils, puis vers les deux cadres, et comme sur quelque mystérieux signal, tous éclatent de rire.

« Regarde autour de toi, fiston », dit-il. Dans ses yeux brille une lueur de gentille pitié. « Regarde autour de toi et réfléchis un instant à ce que tu vois. Après, tu me diras si je joue ou non dans la cour des grands. »

Billy sait que si c'était lui, il abandonnerait tout de suite. On ne peut pas lutter contre la magie noire, apanage de ces hommes riches et puissants qui opèrent dans le confort de leur stade. Et surtout contre celle de Norm avec ses yeux bleus bienveillants, sa patience, son attitude paternelle et le champ de force paralysant de son fascinant narcissisme. Billy voudrait qu'Albert s'exprime pour les tirer de cette situation, mais Dime insiste :

« Puis-je parler franchement, monsieur ? »

Toujours souriant, Norm ouvre les mains. « Mais oui, tant qu'on y est. »

De nouveaux rires s'élèvent. Le creux des reins de Billy n'est plus qu'une tourbière de sueur. Dime a-t-il préparé tout ça ou bien improvise-t-il ? Il improvise, tranche Billy avec un élan de fierté. Il suivrait son sergent dans quarante enfers.

« Il paraît que pour tourner notre film, il vous faudrait un budget d'environ 80 millions de dollars – c'est bien ça, Albert ?

– Idéalement, oui, répond le producteur qui se trouve quelque part sur la gauche des Bravo. Entre 60 et 80 millions pour réaliser un grand film de guerre.

– Ça représente un tas de fric, non ? dit Dime, s'adressant à Norm.

– En effet, acquiesce celui-ci.

– Et d'où vient-il ?

– Ah. » Norm rit, se tourne vers son fils. « Skip, rappelle-moi d'où vient l'argent ?

– Du marché des capitaux, répond aussitôt Skip, l'air à peine

condescendant pendant qu'il fournit les explications à Dime. Banques, compagnies d'assurances, hedge funds, fonds de pension, il y a toujours de l'argent qui cherche à se placer. Si les conditions économiques sont bonnes, on devrait pouvoir fonder Légendes, une société au capital de l'ordre de 300 ou 350 millions avec introduction en bourse dans, mettons, dix-huit mois. Un capital qui pourrait ensuite augmenter selon les besoins, peut-être projet par projet.

– Et GE Capital nous supplie d'accepter leur argent, ajoute Todd.

– Exact. Et c'est sans compter les investisseurs privés. Rien que nos amis à côté... » Skip désigne la porte donnant sur la loge. « ... je parie que papa n'aurait qu'à aller leur demander, et il récolterait avant la fin du match des promesses d'investissements pour 20 ou 30 millions.

– Nous avons nos entrées, explique patiemment Norm à Dime. Nous avons l'habitude de collecter des fonds. Je pense qu'on peut dire... » Il marque une pause et sourit. « ... que nous jouons dans la cour des grands.

– Oui, monsieur, je comprends. Vous parlez de très grosses sommes, mais avec tout votre respect, monsieur, 5 500 dollars pour chacun de mes hommes me semble une... une très modeste somme.

– Albert, est-ce qu'ils savent comment nous devons monter cette affaire ?

– Je leur ai dit, répond le producteur d'une voix étudiée, parfaitement neutre.

– Donc, vous savez, reprend Norm à l'intention des Bravo. Vos 5 500 dollars ne constituent qu'une avance, d'accord ? Nous pourrions vous verser beaucoup plus, mais ça nous compliquerait la tâche. Nous avons besoin d'un maximum de flexibilité pour faire ce film, et ce que nous vous demandons, ce qu'il nous faut, c'est une sorte de capital propre en nature. En échange des droits pour votre histoire, vous serez intéressés au projet, ce qui signifie que vous partagerez avec nous les bénéfices...

– Et les pertes, l'interrompt le sergent.

– Et les pertes, naturellement. Il y aura des risques, comme dans n'importe quel investissement. Mais ils ne seront pas plus élevés pour vous que pour tout autre investisseur, moi-même inclus.

– Mr Oglesby, avec tout votre respect, monsieur, nous sommes des soldats. Nous avons l'impression d'avoir déjà pris assez de risques dans notre existence.

– Je comprends très bien, mais nous nous situons dans un domaine tout à fait différent. Si nous voulons attirer des investisseurs potentiels, nous devons leur présenter un projet qui se tienne. Nous ne pouvons pas nous permettre de leur présenter une affaire qui ne rapporterait rien. »

Norm fait pivoter son fauteuil pour regarder ce qui se passe sur la

pelouse, et Billy réalise qu'il avait espéré régler la question avant le début du dernier quart-temps. C'est trop tard. Les joueurs reviennent sur le terrain. « Vous vous rendez compte, je pense, reprend le propriétaire des Cowboys, qu'il s'agit de bien plus que d'argent. Notre pays a besoin, et grand besoin, de ce film. Je n'ose pas un instant imaginer que ce pourrait être à cause de vous qu'il ne se fasse pas, pas avec tout l'enjeu qu'il représente. Dans ce cas, je ne voudrais pas être à votre place.

– Nous comprenons très bien, monsieur. Et je peux vous assurer que si quelque chose de grave se produisait, les Bravo seraient prêts à en assumer l'entière responsabilité. »

Norm jette un regard en direction de ses cadres. Il ébauche un sourire. Il s'amuse, constate Billy. Il y a un profond déséquilibre entre les forces en présence, encore qu'il n'arrive pas à le définir précisément, même si ça crève les yeux.

« Sergent, dit Norm. Vous connaissez notre proposition et à ce que j'en sais, vous n'en avez pas d'autre et vous allez retourner très bientôt en Irak. Ça ne vous plairait pas de disposer d'un peu d'argent avant de partir ? Quelque chose pour vous récompenser de vos sacrifices et de l'immense service que vous rendez à la nation ? Vous espériez peut-être plus, mais comme on dit, c'est toujours mieux que rien.

– C'est vrai que ça nous plairait, dit Dime. Un petit quelque chose nous plairait beaucoup. Mais c'est juste que... » Sa voix se brise sur un sanglot. « C'est juste que c'est si triste, monsieur. On croyait que vous nous aimiez.

– Mais je vous aime ! proteste Norm, se dressant dans son fauteuil. Je vous aime ! Vous êtes des jeunes gens formidables ! »

Dime plaque les deux mains sur son cœur. « Tu vois, dit-il à Billy. Il nous aime. Il nous aime tant qu'il va nous enculer ! »

Aussitôt, Albert bondit sur ses pieds, et avec un sourire furieux, pousse les Bravo à bas de leurs sièges tout en demandant à Norm de lui indiquer un endroit où il pourrait parler à ses « garçons », et bien que le clan Oglesby ne paraisse pas outre mesure choqué, il est clair que Dime a commis une offense. Il a dépassé les bornes. Un Mr Jones très sec les conduit le long du couloir vers une petite pièce sans fenêtre avec cabinet de toilette attenant, une espèce de minuscule salle de massage ou de relaxation, pense Billy, meublée d'un lit à une place, de deux fauteuils en cuir à armature tubulaire en acier, d'une table de massage et d'un épais tapis persan. L'omniprésent téléviseur est monté dans un coin. L'écran est vide et c'est le premier qu'ils voient éteint. Mr Jones entre dans le cabinet de toilette, regarde partout, puis il fait le tour de la table de massage. On dirait qu'il inspecte les lieux.

« Hé, Mr Jones, y a des micros cachés ? demande Dime. Moi, ça me

dérange pas. Je pose juste la question. Vous croyez qu'y en a ? continue-t-il, se tournant vers Billy et Albert pendant que Mr Jones sort sans un mot. Je parie qu'y a des caméras et que c'est là que Norm organise ses petites sauteries...

– David, du calme.

– ... et attendez... » Il tâte le matelas puis se laisse tomber dessus en rebondissant. « Je dois dire que je baiserais bien une pute de luxe là-dessus. Je suis sûr que tout est conçu pour être filmé...

– Dave, du calme, je vous en prie.

– ... c'est toujours les milliardaires qui sont les plus grands pervers...

– Vous allez la fermer, Dave ! S'il vous plaît, taisez-vous. Enfin, merde, bon Dieu, fermez-la ! Bien... merci. »

Dime s'assoit au bord du lit, croise sagement les jambes, regarde Billy, puis éclate de rire. Albert lève les yeux au ciel. Billy s'est installé dans le fauteuil en cuir près de la porte du cabinet de toilette, aussi loin que possible de la ligne de tir.

« Vous êtes son allié, hein ? » lance Dime d'un ton hargneux.

Albert semble se dresser de toute sa taille, pareil à un grizzly. « Si c'est pour que le film se fasse, alors oui, je suis son allié.

– C'est un enfoiré.

– Et après ? Ce sont les affaires, et dans les affaires, chaque fois qu'on décroche le téléphone, on a un enfoiré au bout du fil. Cessez d'agir comme un imbécile et tâchez de réfléchir un peu.

– Je vous demande pardon, Albert. Je suis sincèrement désolé de topiller ainsi notre toute récente association.

– Dites-moi, David, est-ce que vous croyez que vous, vous jouez dans la cour des grands ? Pour ça, il faut apprendre à tenir sa langue. Ce que vous avez dit... Écoutez, vous ne pouvez pas vous laisser emporter par vos émotions, pas si vous voulez conclure une affaire. Vous pouvez pleurnicher, chicaner, discuter et le reste, mais vous ne pouvez pas faire tout capoter simplement parce que vous êtes en rogne.

– Comme si on ne vous avait jamais entendu proférer des grossièretés.

– C'est différent. Moi, je sais jusqu'où je peux aller. Et certains de ces types des studios aiment qu'on les bouscule, mais vous ne boxez pas dans la même catégorie. Norm n'a pas à accepter ce genre d'insulte de votre part.

– Norm peut lécher tous les petits boutons roses que j'ai sur le cul.

– Que c'est joli. Adorable. Je vois combien vous êtes attentif à mes conseils. Vous savez, peut-être que ce devrait être Billy qui représente votre compagnie. Si vous restiez ici, David, jusqu'à ce qu'il vous vienne un peu de cervelle. Billy et moi, on va aller négocier au nom

des Bravo.

– Je retourne pas là-bas », dit Billy, mais les deux autres ne l'écoutent pas.

Dime lève la main. « Bon, bon, d'accord, on décrète une trêve. » Il reprend son souffle. « Albert, dites-moi une chose : est-ce que Norm cherche à nous baiser ? Est-ce qu'il a vraiment besoin de nous rabaisser comme ça, ou alors est-ce qu'il se conduit en salaud intégral parce qu'il peut se le permettre ? »

Albert s'appuie contre la table de massage et se mordille la lèvre en réfléchissant. « Les deux, sans doute. Je pense qu'il pourrait certainement faire beaucoup mieux pour vous. 5 500, c'est plutôt mince. Mais vous aurez la participation aux bénéfices.

– Là-dessus aussi, il essayera de nous entuber, je l'ai senti. Il nous baise par-devant et il voudra également nous baiser par-derrière. C'est un principe chez ce type.

– Il est dur en affaires, je vous l'accorde. Quand on se bagarre avec Norm, on a intérêt à se protéger les couilles, mais vous voulez que je vous dise : il tient à ce film autant que nous. Il faut qu'on prolonge le plus possible la négociation, et quand il en aura marre, il finira par réviser sa position.

– Pas si jouer la montre l'arrange. Vous l'avez entendu, il sait qu'on doit y retourner. On n'a plus beaucoup de temps.

– De toute façon, je n'ai jamais considéré votre départ comme une espèce de date limite. Les signatures, on peut toujours les envoyer par fax. Ou par mail.

– Sauf si on est morts. »

Le producteur croise les bras et fixe le bout de ses chaussures, l'air sombre. Billy a la brève vision d'un vieil Albert à la forte carrure debout dans un champ sous la pluie et qui pleure, la tête baissée, les épaules voûtées, les mains enfoncées dans les poches. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que leur producteur pourrait verser de véritables larmes.

« Et si on lui braquait un pistolet sur la tempe ? suggère Dime.

– David, ne dites jamais des choses pareilles.

– Des vétérans qui craquent, mon vieux ! Y a toujours un moment où on peut pas en supporter plus.

– Il plaisante, dit Billy à Albert, observant toutefois Dime pour en être sûr.

– Tout le monde *soutient les troupes*, hurle le sergent, *soutient les troupes, soutient les troupes*, ouais, *putain, on est si FIERs de nos troupes*, seulement, quand il s'agit d'argent, de mettre la main à la poche *pour les troupes*, là, d'un seul coup, tout le monde a des problèmes de fric. Les mots, ça coûte rien, je sais, mais j'en ai plein le dos. Les mots, ça coûte rien, mais l'argent, on le planque. C'est votre pays, les gars, et

moi, j'ai peur pour lui. Je crois qu'on devrait tous avoir peur pour lui. »

Albert plisse les yeux, se demandant s'il doit prendre cette diatribe au sérieux. « Tout ce que je peux vous dire, Dave, c'est que l'unique moyen de parvenir à un accord, c'est de continuer à discuter avec lui. Vous connaissez son offre, et si elle ne vous convient pas, il faut faire une contre-proposition et voir ce qui en résultera. C'est comme ça que les choses fonctionnent. Alors, laissez de côté vos états d'âme et concentrez-vous sur les négociations, okay ? Il n'y a que comme ça que vous arriverez à obtenir de l'argent.

– Je dois d'abord les consulter, dit Dime, sortant son portable.

– Appelez-les donc. Pendant ce temps-là, je vais pisser. »

Dès qu'Albert a disparu dans le cabinet de toilette, Billy s'installe dans l'autre fauteuil pour s'éloigner du bruit que fait le producteur en pissant. Dime appelle Day, et à plusieurs reprises au cours de la conversation, Billy entend aussi clairement que le sergent la réaction de Day : *C'est quoi, ces conneries ? puis putain de merde, envoie-le chier cet enculé.* Dime lui demande de réunir le reste de la compagnie, et leurs réponses résonnent comme les meuglements de vaches qu'on mène à l'abattoir. Billy sort à son tour son portable et l'allume. Il a reçu un appel de Kathryn, un autre du numéro inconnu, et aussi un texto de Kathryn :

Envoi voiture pr toi o stade

APL pr RV

ET MONTE DS VOITURE

Dime raccroche. « C'est non.

– J'ai entendu. »

Le sergent rempoche son téléphone. « Ton avis, Billy. Qu'est-ce qu'on devrait faire, d'après toi ? »

Billy ferme les yeux et tâche de réfléchir de manière cohérente aux événements de la journée. Ses pensées sont interrompues par le grondement de la chasse d'eau.

« Il se trompe.

– Qui se trompe ? »

Billy ouvre les yeux. « Norm. Vous vous souvenez, sergent, de ce qu'il a dit, qu'on devrait accepter son offre parce qu'on n'en a pas d'autre et que c'est toujours mieux que rien ? Je crois qu'il a tort. Je crois que des fois, rien c'est mieux. Je veux dire que je préférerais rien avoir plutôt que de laisser ce type m'utiliser comme un paillason. De plus... » Billy regarde autour de lui et baisse la voix comme si la pièce était réellement truffée de micros. « ... je peux pas le blairer ce fumier. »

Sans savoir pourquoi, ils trouvent ça hilarant. Albert émerge du cabinet de toilette devant les deux soldats qui se marrent comme des

baleines.

« Pardon, mon vieux, lui dit le sergent, mais 5 500, ça le fait pas. Et là-dessus, les Bravo parlent comme un seul homme. »

Albert ne sourcille pas. « Bon, et qu'est-ce qui le fait, alors ?

– 100 000 cash, et on lâche les baskets à Norm. Il pourra garder pour sa pomme les bénéfices mirifiques.

– Je crois, les gars, que vous devriez vous montrer un peu plus raisonnables. Et si... Un instant. » Son portable sonne. « Quand on parle du loup... Laissez-moi juste... Oui, Norm ? »

Billy reste dans son fauteuil, Dime sur le petit lit. Ils écoutent.

« Vous vous fichez de moi.

« Ce n'est pas sérieux.

« Vous pouvez vraiment faire ça ? Pour quel motif... » Albert rit, mais il n'a pas l'air content. « National... quoi ? Vous plaisantez ? Je n'ai jamais entendu... Bon sang, Norm, accordez-nous au moins une chance. Vous pourriez quand même attendre de voir ce que nous avons à proposer.

« Cinq minutes ? » Il se tourne vers les Bravo : « Vous connaissez un certain général Ruthven ? » Mais avant que les soldats aient eu le temps de répondre, il reprend sa conversation au téléphone :

« Norm, sincèrement, je pense que vous ne devriez pas faire ça. Si vous acceptiez juste... »

« Naturellement, je sais que ce n'est pas qu'une question d'argent. Vous me l'expliquerez, et vous l'expliquerez à mes gars. Ils risquent leur vie tous les... »

« D'accord. Je veux bien. On verra... »

Il coupe la communication, glisse son portable dans la poche de son blazer. Il se tourne vers les Bravo et baisse les yeux sur eux comme s'ils étaient dans leurs cercueils et qu'il jetait un dernier regard sur leurs cadavres avant qu'on cloue le couvercle.

« Alors ? » s'enquiert Dime.

Albert sursaute comme s'il était étonné d'entendre le son de la voix du sergent. « C'est inouï, dit-il. Ils ont contacté votre commandement. Il semblerait que Norm soit copain avec un sous-sous secrétaire d'État à la Défense ou je ne sais quoi, et il a demandé à ce type d'appeler vos supérieurs à Fort Hood. Il prétend avoir parlé à un certain général Ruthven. Et ledit général est censé téléphoner dans les minutes qui viennent, pour s'entretenir avec vous. » Albert secoue la tête. Il hésite. « Je crains qu'ils vous obligent à accepter. » Il les regarde. « Ils peuvent ? »

Les soldats savent très bien que l'armée fait ce qu'elle veut et que n'importe quels droits qu'ils pourraient revendiquer atterriraient dans la catégorie fourre-tout baptisée « secondaire », c'est-à-dire celle des choses à régler quand il est trop tard. Mr Jones vient les chercher pour

les reconduire dans le bunker où ils sont accueillis poliment, chaleureusement presque. On leur offre des rafraîchissements. On les installe dans les deux mêmes fauteuils. « La roue a tourné, dit Todd, désignant le tableau d'affichage qui indique le score de 17-7 en faveur des Bears. Une interception et un ballon perdu. Dix points en deux minutes. »

L'un des deux cadres ricane. « Après le match, on va envoyer une équipe de secours aider Vinny à retrouver son cul. »

Ce qui provoque quelques rires amers.

« Pourquoi George s'entête à laisser Brandt au poste de receveur ? Est-ce qu'il le croit capable de plaquer ?

– Je ne l'ai pas vu plaquer depuis l'entraînement du printemps.

– Celui de 2001, tu veux dire. »

Nouveaux rires. Norm pose ses écouteurs et fait pivoter son fauteuil pour faire face aux Bravos. « Ce n'était pas notre jour, dit-il, esquissant un sourire las.

– En effet, monsieur, acquiesce Dime avec raideur.

– Il n'y a rien que je déteste davantage que perdre. Ma femme dit que je me drogue à la victoire, et je suppose que c'est vrai. Ça fait trente-huit ans qu'elle essaye de me désintoxiquer. Mais je ne peux pas, j'ai besoin de cette décharge d'adrénaline, et j'aimerais mieux me couper le petit doigt plutôt que de perdre.

– Nous savions déjà en juin que la saison allait être difficile, dit Jim. Après les départs d'Emmit, de Moose et de Jay qui formaient le noyau de l'équipe... » Se rendant compte que personne ne lui prête attention, il laisse sa phrase en suspens.

« Je m'attends à ce que vous soyez plus ou moins en colère contre moi », dit Norm. Billy et Dime ne répondent pas. Norm les considère un long moment, puis il hoche la tête. Il paraît impressionné par le mur de silence qu'ils lui opposent.

« Je ne vous le reproche pas, poursuit-il. Je sais que j'ai eu la main lourde, mais je me suis fié à mon instinct. C'est un film qui doit être fait, et être fait maintenant, pour toutes les raisons que je vous ai exposées. Et si tout se passe comme je l'espère, vous ne le regretterez pas. Dans peu de temps, je crois que vous me remercirez... »

Quelque part dans la pièce, un téléphone sonne. Mr Jones répond, prononce deux ou trois mots, puis apporte l'appareil à Norm. C'est le général. Dime a le regard fixé droit devant lui, au loin, semble-t-il. Billy l'entend prendre de grandes goulées d'air qu'il garde un long moment avant de les souffler par le nez en deux jets réguliers finement calibrés. Pendant ce temps-là, Norm plaisante aimablement avec le général, le remercie pour sa peine, lui souhaite un bon Thanksgiving et l'invite à venir voir un match quand il voudra. Oui, bien sûr, ha, ha ! On tâchera de s'arranger pour que ce soit une victoire. Dime se

lève, comme si le général en personne venait d'entrer. Norm dresse la tête, note combien cette attitude est étrange, et Billy lui-même redoute que son sergent ne se livre à quelque extrémité, mais Dime se borne à rester planté sur place, image de la discipline militaire, jusqu'à ce que Norm lui tende le téléphone.

« Sergent Dime », dit-il avec un sourire situé à plusieurs clics au-delà de la simple courtoisie. Il est triomphant, pourrait-on dire. Impérial. Magnanime. « Le général Ruthven désire vous parler. »

Dime prend l'appareil et se dirige vers le fond de la pièce plongé dans la pénombre. Josh s'écarte pour lui ménager de la place. Un instant plus tard, Billy se lève à son tour, juste pour aller rejoindre son sergent. Il se poste à côté de Josh qui lui lance des regards chaudement compatissants. Tous ne peuvent faire autrement que d'entendre.

« Oui, mon général », dit Dime d'un ton sec.

« Oui, mon général. »

« Non, mon général. »

« Je comprends, mon général. »

Dime demeure une minute entière silencieux, tandis que les Bears marquent de nouveau. De rage, Skip et Todd balancent leurs stylos, mais par respect pour le général, tous se taisent.

« Oui, mon général, reprend Dime peu après. Je ne savais pas, mon général. »

« Oui, mon général »

« Je crois que oui, mon général. »

« Merci, mon général. Je le ferai, mon général. Terminé. »

Dime pivote et lance à Mr Jones le téléphone qui décrit un bel arc près du plafond. « Viens, Billy », dit-il, et sans un mot de plus, il quitte la pièce et s'engage dans le couloir à pas vifs. Billy doit courir pour le rattraper.

« Où on va, sergent ?

– On retourne à nos sièges.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? On ne devrait pas...

– Tout va bien, Billy. Tout va bien.

– Vraiment ? »

Dime fait signe que oui.

« Il a dit qu'il fallait qu'on... ?

– Pas en autant de mots. » Le temps de plusieurs enjambées, Dime garde le silence. « Billy, tu savais que le général Ruthven était de Youngstown, Ohio ?

– Euh, non.

– Moi, non plus. Du moins jusqu'à présent. » L'espace d'un moment Dime semble perdu dans ses pensées. « C'est juste à la frontière avec la Pennsylvanie. »

Billy commence à craindre que son sergent n'ait plus toute sa tête.

« Près de Pittsburgh, continue Dime. C'est un fervent supporter des Steelers. Les *Steelers*, Billy, tu piges ? Ce qui, par définition, signifie que les Cowboys sont ses ennemis jurés.

– Hé, les gars ! » Ils se retournent. C'est Josh qui s'avance vers eux au petit trot. « Où allez-vous ?

– On regagne nos sièges », répond Billy.

Josh ralentit un instant, jette un coup d'œil par-dessus son épaule, puis revient à leur hauteur. « Attendez, je vous accompagne. » Un paquet de grosses enveloppes en papier kraft sous le bras, il prend quelque chose dans la poche de son manteau. Un objet blanc brille dans sa paume.

« Billy, dit-il, lui tendant un petit flacon de plastique. J'ai votre Advil. »

Le fier adieu

Et après tout, pourquoi faire un film ? À quoi bon se donner tant de mal alors que l'original est accessible à n'importe qui en cliquant sur « canal Al-Ansakar », « snuff movie des Bravo », « couilles de l'Amérique » ou l'une des dizaines de phrases similaires que les images de Fox News évoquent, trois minutes quarante-trois secondes d'un combat intense qui, filmé en plans subjectifs, donne l'impression de se dérouler sur fond de lourdes respirations et de jurons censurés proférés par l'audacieuse équipe de cameramen. C'est si réel que ça sonne faux – trop tape-à-l'œil, trop clip publicitaire, des images provocantes de série B qui flirtent avec les limites du kitsch. On peut se demander si un film plus sophistiqué n'aurait pas été préférable – un film avec une histoire, des personnages, de beaux éclairages et différents angles de prises de vues, plus une bande-son soulignant les passages dramatiques. Apparemment, rien n'a l'air plus vrai qu'un faux, encore qu'après avoir visionné ces images, Billy se soit étonné de constater que ça ne ressemblait à aucun des combats auquel il avait participé. Ainsi, on a le vrai qui a l'air deux fois faux, le vrai qui a l'air si réel qu'il paraît faux et le réel qui ne ressemble en rien au réel et qui a donc l'air faux, de sorte qu'on a peut-être en effet besoin de tout le savoir-faire et l'artifice d'Hollywood afin de reconstituer une réalité qui paraisse vraie.

D'un autre côté, tout le monde trouve que les images de Fox News ressemblent à un film. *Rambo*, citent-ils. *Independence Day*. Ou, comme le dit quelqu'un qui vient de s'installer au rang 6, une blonde vive parlant fort d'environ vingt-cinq ans arrivée en compagnie de son mari et d'un autre jeune couple : « C'était comme si je revoyais le 11 septembre. Je me suis assise, j'ai mis les infos et j'ai eu la drôle d'impression de regarder un film sur le câble.

– Champion, les gars, dit son mari, un bel homme costaud en parka Patagonia et bottes de cow-boy princières. Ça fait sacrément plaisir de savoir qu'on prend enfin une petite revanche. »

L'autre couple exprime le même sentiment. Ils ne sont guère plus âgés que Billy ces gens qui sont descendus des gradins du haut pour goûter au luxe des sièges de première catégorie pendant les dernières

minutes de la partie. Ils rappellent à Billy certains des ados qui allaient au même lycée que lui, les fils et filles des membres des country-clubs de banlieue qui suivaient la voie toute tracée menant à l'université et qui, à vingt-cinq ans et quelques, dûment diplômés et mariés, entament leur vie d'adulte programmée. Les deux couples sont ravis de rencontrer le Bravo texan, mais ils ne savent pas trop comment se comporter avec lui. « T'es encore qu'un gamin ! » s'écrie l'une des jeunes femmes, brisant la glace, puis ils se présentent, le remercient pour le service rendu à la patrie. Les deux femmes sont gentilles, roses d'émotion, et leurs maris lui démantibulent le bras à force de poignées de main énergiques.

« Terrifiant », disent-ils. « Extraordinaire. » « Un honneur de faire ta connaissance », et ainsi de suite. Leurs paroles tourbillonnent et clapotent dans la tête de Billy comme des glaçons à moitié fondus

courraje
honneur
sacrifice
bravoure
fierté
et
leur foutre la branlée !

Billy regagne son siège au bord de l'allée. Le grésil tombe à verse autour d'eux, pareil à de fines granules d'engrais. « Alors, pas de film ? » demande Mango, et Billy fait non de la tête.

« Raconte. »

Lodis et A-bort se penchent. Ils veulent savoir eux aussi.

« Norm est qu'un sale fumier, qu'est-ce que je peux dire de plus ?

– On croyait que Day se foutait de notre gueule quand y nous a parlé de 5 500...

– L'ordure, le coupe A-bort. Avec tout le pognon qu'il a dans ses poches, y pouvait pas faire mieux ? Ce mec a des milliards.

– C'est peut-être justement pour ça qu'il a des milliards, dit Mango. Y fait gaffe à son fric.

– Moi aussi, si j'en avais, je ferais gaffe », dit Lodis.

La peau sur sa lèvre fendue tremblote comme une grosse crotte de nez ou un bout de boyau qui pend d'une blessure au ventre. Josh s'avance parmi eux et, appelant chacun par son nom, leur remet une de ses grosses enveloppes. À l'intérieur, les soldats découvrent une collection d'objets publicitaires des Cowboys : bandeaux et poignets en éponge, une chaîne porte-clés/ouvre-bouteille, un jeu de décalcomanies, le calendrier *Cheerleaders* de l'année à venir, une grande photo sur papier brillant des Bravo échangeant une poignée de

main avec Norm, signée et dédicacée par le grand homme en personne, ainsi que plusieurs photos des Bravo posant aux côtés de leur trio de pom-pom girls pendant la mêlée d'après-conférence de presse, signées et dédicacées par chacune des filles. Le contenu des enveloppes examiné, tous se contentent de hausser les épaules. Ça mérite à peine un geste de dérision. Le portable de Billy sonne. Un texto de Manon :

On se voit après le match ?

Oui, répond-il, le cœur fondant comme un morceau de cheddar sur un toast. *Tu sras où ?* ajoute-t-il, puis il attend, téléphone à la main, tandis que les images de son rêve de ranch défilent dans sa tête. Peut-être, se dit-il, pesant ses chances. Elle a le béguin. Elle a pris son pied en se frottant contre lui. Tous deux en ménage dans un ranch, ça ne lui paraît pas plus impossible que tout ce qui est arrivé aujourd'hui. Il déroule la liste des appels reçus et s'arrête sur le numéro inconnu pour voir quelles ondes pourraient en émaner, mais un nouvel appel ne lui en laisse pas le temps. Il prend la communication.

« Billy.

– Oui, Albert ?

– Où êtes-vous, les gars ?

– De retour à nos places.

– Dime est là ?

– Ouais, il est là.

– Il ne répond pas. Demande-lui de décrocher. »

Billy crie au sergent qu'Albert veut lui parler. Dime secoue la tête.

« Y veut pas. Pas tout de suite. » Il y a un instant de silence. « Alors, le général a...

– Vous avez gagné, Billy. Le général ne vous obligera à rien.

– Et Norm, comment il a réagi ? »

Albert hésite. « Eh bien, c'est un coup assez vache pour lui. Comme il l'a dit, il est drogué à la victoire. » Le producteur s'autorise le plus léger des ricanements. « Il s'en remettra. C'est un de ceux à qui une petite dose d'humilité ne fera sans doute pas de mal.

– Il est furax, en conclut Billy.

– Juste un peu.

– Et vous ?

– Furax ? Non, Billy. Je peux t'assurer que je ne le suis pas. Je vous aime trop pour ça.

– Merci beaucoup. »

Albert a un petit rire. « De rien.

– Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

– Eh bien, je suis en ce moment dans la loge, et Norm est retourné dans son antre. Il en sortira peut-être avec une nouvelle offre. On

verra.

– Bon. Euh... Albert, je peux vous poser une question ?

– Bien sûr, Billy.

– Quand vous vous êtes débrouillé pour pas partir au Vietnam, quand vous avez obtenu un sursis, tout ça, qu'est-ce que vous avez ressenti ? »

Albert pousse un glapissement, pareil à celui d'un coyote qui échappe aux mâchoires d'un piège. « Ce que j'ai ressenti ?

– Oui, est-ce que ça été dur ? Est-ce que vous avez eu l'impression de bien faire ? Je voudrais savoir ce que vous en pensez maintenant.

– Tu sais, je n'ai pas consacré beaucoup de temps à y réfléchir. Je ne dirais pas que j'en suis immensément fier, mais je n'en ai pas honte non plus. C'était une époque très troublée. Un tas d'entre nous se battaient pour leurs idées.

– Plus troublée qu'aujourd'hui, vous croyez ?

– Bonne question. » Albert marque une pause. « En fait, je crois qu'on pourrait affirmer que depuis quarante ans, on vit une époque troublée. Pourquoi me le demandes-tu ?

– Une idée comme ça. Peut-être pour savoir pourquoi les gens font ce qu'ils font.

– Billy, tu es un philosophe.

– Bon Dieu, non. Je suis un simple soldat. »

Albert rit. « Mettons que tu sois les deux. Bon, je te laisse. Dis à Dime de me rappeler.

– Okay. »

Billy raccroche. Il avale sans eau deux autres Advil. Les trois premiers ont à peine ébréché le blindage de son mal de crâne. Mango lui en réclame, et il fait passer parmi les Bravo le flacon qu'il ne récupérera du reste jamais. Des flots réguliers de supporters montent les marches en direction de la sortie, tandis que quelques-uns descendent pour se glisser dans les sièges de première catégorie le temps que la partie se termine. Un groupe de cinq ou six types s'entassent sur le rang 6, des copains des jeunes couples, semble-t-il. Ils débarquent, riant fort, blaguant, et sortent aussitôt des bouteilles de Wild Turkey. « Hé ! crie l'un d'eux à Lodis. Faut te faire mettre des agrafes à la lèvre ! » Ils ont cette allure bien propre de l'Américain blanc normal qui, se figure Billy, doit rassurer les patrons et les clients, et prépare aux carrières dans la banque, les affaires, le barreau, partout où se trouve l'argent. Le type assis devant Crack se retourne.

« Mec, qu'est-ce qu'est arrivé à ton œil ?

– Il est toujours comme ça, répond Crack. Mais, dis-moi, *mec*, qu'est-ce qu'est arrivé à ton visage à toi ? »

Rrrraaaaahhhh, même les copains du type rugissent. « Hé, c'est les

Bravo, dit l'un des deux jeunes maris. Les emmerdez pas.

– Les *qui* ? s'écrie le nouveau pote de Crack. Les *Bra-quoi* ? Ah, ouais, j'ai entendu parler de vous, les gars, ouais, merde, vous êtes célèbres. Hé, dis-moi, qu'est-ce que t'en penses des demandez-pas-en-parlez-pas ?

– Arrête, Travis ! le met en garde l'une des jeunes femmes. Tu te conduis comme un imbécile.

– Je me conduis pas comme un imbécile, je veux juste savoir ! Ce mec est soldat, et je suis curieux de savoir ce qu'il pense des homos dans l'armée.

– J'en pense plus de bien que des homos qui sont pas dans l'armée, répond Crack. Au moins, ceux-là ont eu assez de couilles pour s'engager. »

La bande pousse un nouveau rugissement. « Je vois, je vois, reprend Travis en riant. Servir son pays, tout ça, ouais, c'est cool, super cool. Mais je sais pas, ça paraît quand même bizarre. Tiens, par exemple, une nuit t'es dans ta tranchée et un pédé arrive, qu'est-ce que t'es censé faire ? Des mecs qui se sucent dans une tranchée, je trouve pas ça bien. C'est peut-être un peu pour ça qu'on se fait mettre une branlée là-bas, tu crois pas ?

– Je vais te dire, réplique Crack. Pourquoi tu t'engages pas pour savoir ? Tu peux venir avec moi dans une tranchée et voir ce qui se passera. »

Travis sourit. « Ça te plairait, mec ? »

Billy aimerait que Crack lui balance une claque et qu'on en finisse, mais le Bravo se contente de le fixer du regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux. Peut-être qu'une bagarre en ce jour de Thanksgiving lui a suffi. Billy consulte son portable. Rien de Manon. Pas encore. Il se permet d'imaginer un nouvel épisode de leur vie au ranch, mais tandis qu'ils font l'amour dix fois par jour, il ne peut s'empêcher de penser aux Bravo de retour à la base avancée FOB Viper qui se font allumer chaque fois qu'ils en sortent. Il les intègre à son fantasme : ses camarades lui manquent terriblement, et il les pleure alors même qu'ils vivent et qu'ils respirent. Ce sont ses gars, ses frères. Les Bravo donneraient leur vie les uns pour les autres. Ce sont les amis les plus fidèles qu'il aura jamais, et il mourrait de chagrin et de sentiment de culpabilité s'il n'était pas là-bas avec eux.

Il semblerait que la guerre soit une belle connerie, et son fantasme aussi. Il envoie un autre texto à Manon. *Voudrais te dire o rvoir après match*. Elle répond presque aussitôt. *Oui !* mais quand il demande où et quand, rien. Dime vient s'agenouiller dans l'allée à côté de lui.

« Qu'est-ce qu'Albert a dit ?

– Eh bien, il est pas en rogne contre nous.

– Non, qu'est-ce qu'il a dit à propos de Ruthven ?

– Que c'était cool. Que Ruthven a fait comme vous l'aviez prévu. »
Dime sourit. « Il faudra envoyer des fleurs à cet homme-là !
– Albert a dit que Norm nous ferait peut-être une meilleure offre...
– Que dalle ! On traite pas avec ce type, à aucun prix. Même pour un million chacun. »

Billy et Mango échangent un regard. « Un million de dollars... », commence Mango, mais le sergent le coupe.

« Considérez les choses ainsi : on signe, Norm fait son grand film de merde, et tout le monde soutient de nouveau la guerre à fond. Et qu'est-ce qui arrive ensuite ? Eh bien, je crois qu'ils nous obligeraient à rempiler jusqu'à ce qu'on soit morts ou trop vieux pour trimbaler notre paquetage. Eh bien, pas question. J'en ai rien à foutre d'un contrat pareil. »

Dime se relève et monte l'allée en courant. Les Bears marquent, portant le score à 31-7, si bien que la partie a vraiment tourné à la déroute. L'un des types du rang 6 lâche sa bouteille de bourbon, et le bruit du verre brisé rend ses copains hystériques. « Connards », murmure Mango, et Billy ne peut qu'être d'accord. Ils sont trop soûls, trop bruyants, trop contents d'eux – il y en a d'autres à qui un peu d'humilité ne ferait pas de mal, non ?

Le portable de Billy sonne. Un nouveau texto.

« Manon ? demande Mango.

– Non, ma sœur. » Il attend que Mango ne regarde pas pour l'ouvrir.

APL LE

Y sont prêts.

Y tattendent

Oh, mon Dieu. Oh, Shroom. Qu'est-ce que Shroom ferait ? Ou plutôt, qu'est-ce qu'il ferait s'il était à la place de Billy ? C'est ça la bonne question, qui fait appel aux sentiments les plus profonds, qui interroge l'âme, sa place et son but dans la vie. Il reste deux minutes avant la fin de la partie, et il dispose donc de 120 secondes pour trouver ce qu'il fait ici, sur la planète Terre. Oh, Shroom, Shroom, le Grand Shroom du Destin, celui qui a prédit sa propre mort sur le champ de bataille, quel conseil donnerait-il à Billy en cette dernière étape de la *Tournée de la Victoire* ? Il a besoin que Shroom lui explique la situation, qu'il débrouille le fil de ses pensées, mais à ce moment-là repassent sur l'écran géant les noms des Grands Héros Américains, et les types du rang 6 lancent des hourras frénétiques, applaudissent à tout rompre et tapent du pied, tandis que les deux jeunes couples tâchent en vain de les calmer.

« Brav-ohhhh !

– Ouais ! ouais !

– Woooo-hoooo !

– Vive l'armée !

– Tu vois, dit Travis, se tournant pour adresser un large sourire à Crack. On est des vrais lèche-culs de patriotes. On soutient nos troupes à fond !

– Et comment ! renchérit un de ses potes.

– Et comment ! reprend Travis. Écoute-moi, demande-pas-en-parle-pas, je suis complètement d'accord avec ça. J'en ai rien à secouer que vous soyez pédés, bi, travelos ou que vous baisiez des guenons lesbiennes. Pour moi, vous êtes des étalons. Vous êtes les vrais héros américains. »

Il tend le bras pour échanger une tape dans la main, mais Crack se contente de le dévisager et de laisser son geste en suspens. « Non ? » Travis lui décoche un nouveau sourire. « Non ? Peu importe, c'est cool. Je soutiens quand même les troupes. » Il se retourne en riant et se baisse pour pêcher sa bouteille sous son siège. Quand il se redresse, Crack, méthodiquement, tendrement presque, dirait-on, enroule ses bras autour de son cou et entreprend de l'étrangler. Tous les soldats ont appris au cours de leurs classes qu'un bras comprimant la carotide coupait l'irrigation du cerveau et provoquait l'évanouissement de la victime en l'espace de quelques secondes. Travis se tasse sur son siège, agrippe le bras de Crack, agite les jambes mais sans trop pouvoir se débattre, puis Crack serre un peu plus fort et Travis devient tout mou. Ses copains veulent se lever pour intervenir, mais Crack les avertit par un grognement.

« Qu'est-ce qu'il fait ? s'écrie l'une des jeunes femmes. Dites-lui d'arrêter. S'il vous plaît, dites-lui d'arrêter ! »

Crack se borne à sourire. « Je pourrais briser la nuque de ce connard. » Il modifie sa prise, exerce une légère torsion. Travis a un mouvement convulsif. Ses copains ne peuvent qu'assister, impuissants. Ils semblent comprendre qu'ils ne peuvent rien pour lui.

« Crack, dit Day. Ça suffit. Lâche cet enfoiré. »

Crack glousse. « Je veux juste m'amuser un peu. » Il y a un côté masturbation dans la façon dont il écrase la trachée par à-coups, en quête du point physiologique de non-retour. Le visage de Travis est rouge brique, tirant sur le violet. Une compression totale de la carotide entraîne la mort en deux ou trois minutes.

« Merde, Crack, murmure Mango. Le tue pas ce fumier.

– Arrêtez-le, supplie l'autre femme. Mais faites quelque chose ! »

Billy a l'impression qu'il va vomir, mais il y a une voix en lui qui désire que le Bravo aille jusqu'au bout pour que le monde entier sache combien la situation est pourrie. Crack finit par lâcher Travis, et à la manière dont il le fait, avec une petite tape sur la tête, on croirait que ça ne l'intéresse tout simplement plus. Travis s'affale sur son siège comme un mannequin pendant des essais de choc. Aussitôt, ses copains décident que le moment est venu de filer. Ils ramassent leur

ami dans les vapes puis quittent la rangée, prenant soin d'éviter de regarder les Bravo. « Vous êtes cinglés », murmure néanmoins l'un d'eux en passant, et Sykes se met à hurler : « Ouais, on a tous l'esprit dérangé ! » et il part d'un rire qui tient du borborygme d'un malade sous Valium et qui, de fait, semble celui d'un fou.

Dime revient à l'instant où les chahuteurs du rang 6 partent en hâte. Il se frotte le menton et considère avec soupçon ses hommes silencieux.

« Quelque chose que je devrais savoir ? »

Les Bravo parviennent à produire un vague *bof*. « Un enfoiré a un peu trop ouvert sa gueule, dit Day. Et Crack lui a donné une... une petite leçon de politesse. »

Crack hausse les épaules, affiche un sourire contraint. Il a l'air à la fois penaud et ravi. « Je lui ai pas fait mal, sergent, dit-il tout timidement. Je l'ai juste décoiffé un peu. »

Sur le terrain, on joue les deux dernières minutes. Dime regarde sa montre, puis le tableau d'affichage avant de communier un instant avec le ciel de tempête. « Messieurs, dit-il, revenant aux Bravo. Je crois que notre mission ici est achevée. Foutons le camp. »

La compagnie pousse un hourra paresseux ou peut-être sarcastique. Josh annonce que leur limousine doit les attendre à la porte ouest et qu'il va les y accompagner. Les Bravo gravissent une dernière fois les marches de l'allée. Billy lutte contre l'immense espace du stade qui semble l'attirer. Dès qu'ils débouchent dans le hall, il prend son portable et tape un texto à Manon :

Tu peux venir porte ouest ? Limo hummer blanc

Les Bravo se mettent en colonne et suivent Josh dans le hall. Sykes et Lodis ont réussi à garder tout ce temps-là leurs ballons de football dédicacés, tandis que les autres n'ont que leurs grosses enveloppes auxquelles ils tiennent surtout pour le calendrier *Cheerleaders* et le trophée que constituent les photos avec les pom-pom girls et leurs profonds décolletés. Les onze mois en Irak vont être longs et solitaires, et cela dans le meilleur des cas. Pendant qu'ils traversent une dernière fois le stade, personne ne s'arrête pour les remercier pour service rendu à la patrie, ni pour leur réclamer des autographes ou les photographier au moyen de leurs téléphones. Les troupes des Cowboys battent en retraite ; frigorifiées, trempées, fatiguées, pulvérisées, elles ne pensent qu'à rentrer chez elles le plus vite possible, et au diable la géostratégie et la défense des libertés.

Oh, mon peuple. Quand ils arrivent en vue de la porte, Josh les conduit à l'écart. « On est censés attendre ici, annonce-t-il aux Bravo. Il y a des gens qui doivent venir vous dire au revoir ? »

Qui ?

Josh rit. « Je ne sais pas, moi ! »

Les soldats se regardent. Peu importe. Quelques instants plus tard, un afflux de spectateurs débarque dans le hall déjà bondé, ce qui signifie sans doute que le match vient de se terminer. La vague de supporters se dirige vers la sortie, et compte tenu de leur nombre et du pas traînant qu'ils sont contraints d'adopter, on a l'impression qu'ils portent un fardeau allégorique, comme si leur accablement, leur air pitoyable de chiens mouillés étaient destinés à faire apparaître le fantôme de chacune des tribus qui s'était jamais décidée à quitter un endroit pour se rendre loin ailleurs dans l'espoir d'une vie moins pénible. En d'autres termes, Billy pense qu'ils ressemblent à des réfugiés. Son portable sonne et il se tourne vers le mur avant d'oser regarder. Un bref texto de Manon :

J'arrive. Attends.

Ses paupières se ferment, sa tête s'incline et heurte le mur. Il lâche dans un soupir un merci silencieux. Puis il devient nerveux. Il ignore ce qu'il fera. Il n'a pas subi d'entraînement pour ça, pas d'exercice, rien sur quoi se reposer. Il se voit avec Manon au ranch, mais la transition, leur installation là-bas, son esprit ne la lui montre pas. Peut-être que s'il se cognait vraiment la tête contre le mur ? Albert et Mr Jones surgissent soudain, comme en accéléré dans un dessin animé.

« Ah, s'écrie Dime d'une voix grinçante à la Will Ferrell. Le chien qui revient manger son vomi ! »

Le producteur sourit. Cet accueil ne paraît pas le perturber, encore qu'il veille à conserver une certaine distance entre Dime et lui. *Albert, Albert, Albert*, entonnent les Bravo sur l'air d'une petite chanson.

« Alors, et notre contrat ? hurle Sykes.

– J'ai essayé, les gars. Croyez-moi, j'ai essayé de toutes mes forces, et je vais continuer, vous pouvez compter sur moi. S'il y a bien une histoire faite pour le cinéma, c'est la vôtre, et je me battrai jusqu'au bout pour que le film se tourne.

– Mais, mon vieux...

– Je sais, je sais, c'est une énorme déception. Je tenais à ce que tout soit bouclé avant votre départ. Que voulez-vous que je vous dise ? Nous avons fait tout notre possible, mais je ne renonce pas, bon Dieu, non. Je vous promets que je ne lâcherai pas cette affaire avant qu'elle ait abouti. »

Pareils à des moines en prière, les Bravo murmurent *mercimercimercimerci*. Une voiture attend Albert pour l'emmener à l'aéroport. Il rentre à L.A. ce soir. Bien que son option coure encore pour deux ans, on sent que c'est la fin de quelque chose, et il règne un sentiment de nostalgie et de mélancolie propre à toute fin. Albert

annonce qu'il va les accompagner à leur limousine ; Mr Jones aussi, peut-être pour s'assurer que les soldats partent sans entacher davantage l'image de marque des Dallas Cowboys. Ils se joignent à la foule abattue qui se dirige vers la sortie. Une espèce de vibration, de bourdonnement grave s'élève de quelque part devant eux et, un instant plus tard, Billy réalise qu'il s'agit de la plainte des supporters à mesure qu'ils débouchent sur l'esplanade, un espace glacial de béton nu balayé par le vent que seuls séparent du cercle polaire arctique des milliers de kilomètres de plaines arides. Les mains enfoncées dans les poches, les Bravo poussent un juron, baissent la tête. Le grésil leur transperce la peau du visage et de la nuque. Josh les rassemble autour de lui, les compte, puis il les conduit en direction des limousines qui, alignées à perte de vue, attendent le long de l'esplanade dans la voie qui leur est réservée, et comble de malheur, parmi la douzaine devant eux, il y a au moins quatre Hummer d'un blanc de neige.

« Billy. » Albert l'a rejoint. « Je crois que ton sergent m'en veut.

– Oh, il est d'humeur changeante. » Billy aimerait que le producteur se place de l'autre côté, afin de le protéger du vent.

« Bon, tu as bien mon e-mail ? Et j'ai le tien. On reste en contact.

– Oui, bien sûr. » Billy promène son regard sur la rangée de limousines. Comment Manon fera pour le retrouver parmi...

« J'admire beaucoup Dave, mais parfois, je me demande à quel point on peut se fier à lui. Alors, voilà ce que je te propose : quand je n'arriverai pas à le joindre, je te contacterai. Tu seras mon éclaireur au sein de la patrouille.

– Bien, bien. » Billy rentre la tête dans les épaules. Le vent souffle sur l'esplanade, tranchant comme une guillotine désamarrée.

« Écoute, reprend Albert, baissant la voix. Dime et toi, vous êtes les plus raisonnables de la bande. J'ai confiance en toi. Tu es en passe de devenir un vrai leader. Je sais que je peux compter sur toi pour maintenir la communication dans un sens positif.

– Oui, bien sûr. » Billy songe que si Manon n'est pas là quand les Bravo seront prêts à partir, il foutra le camp, il désertera. Il prétendra avoir envie de pisser, n'importe quoi, et il descendra à toute vitesse de la limo ; ce sera alors comme s'il s'était engagé auprès de Manon, et encore plus quand il l'aura retrouvée et qu'il aura déposé ses tripes à ses pieds.

« Je suis sincère au sujet du contrat, est en train de dire Albert. Je n'abandonne pas, et tôt ou tard, le film se fera. L'idée est trop bonne pour qu'on échoue. »

Billy le considère. « Vraiment ?

– Oui, oui. Avec Hilary pratiquement au casting, ce n'est qu'une question de temps. »

L'esplanade est éclairée comme une cour de prison, lumières

blanches éblouissantes et jeux d'ombres. Billy se retourne pour voir si Manon arrive et, aussitôt, il remarque un mouvement parmi la foule, une sorte d'ondulation ou de contre-courant dirigé vers lui. Le temps semble un instant suspendu, puis Billy ouvre la bouche, il sait ce qui va se passer avant même que son cerveau l'ait enregistré. Il crie alors que les roadies fendent la foule, et il se retrouve par terre en position de fœtus tandis qu'on lui martèle le dos. Il réalise que c'est lui qui grogne à chaque coup qu'il reçoit, non qu'il souffre car, bizarrement, la douleur ne l'atteint pas, et au moment où il se rend compte qu'on le bourre de coups de pied, Mr Jones apparaît dans la lumière. Le temps ne se ralentit pas, mais a plutôt l'air de se figer dans un empilement de blocs. Mr Jones est debout et il tire son pistolet de la poche de son costume, puis une silhouette massive le percute par-derrière et l'envoie valdinguer, cependant que l'arme – un Beretta Px4 ainsi que Billy l'identifie clairement en cet instant où tout s'est arrêté – échappe à Mr Jones. Elle glisse sur le verglas comme un patin, ricoche, file juste hors de portée de Billy en tourbillonnant, et malgré les coups de pied dans les côtes, il tourne la tête, car il faut qu'il sache où elle va...

Droit vers le commandant Mac, s'avère-t-il. Avec l'adresse d'un ancien gardien de but et une totale économie de moyens, le commandant soulève sa chaussure de quelques centimètres et coince le Beretta sous sa semelle. Il le ramasse, vérifie le cran de sûreté, engage une cartouche dans la chambre tout en pointant le pistolet vers le sol et en l'éloignant de son corps, puis avec toute l'élégance née d'une longue pratique, il lève l'arme au-dessus de sa tête et presse la détente.

BOUM.

Dans aucun des reportages exhaustifs diffusés le lendemain – les infos brutes, les conneries sur la dimension humaine de l'affaire, les bavardages décervelants des commentateurs sportifs de radio et de télé – il ne sera fait mention du coup de feu après le match. Les Bravo tomberont d'accord pour trouver ça très étrange. Ils sont certainement des milliers à avoir entendu la détonation, et en tout cas, au moins les centaines de gens qui se sont baissés, aplatis au sol, jetés sur leurs enfants ou enfuis en courant et en hurlant.

Donc, celui qui tabasse Billy stoppe brusquement. Billy reste allongé là un moment, jouissant de la profonde paix intérieure qu'il éprouve à ne plus recevoir de coups. Il penche la tête pour empêcher le sang de lui couler dans les yeux et regarde le commandant Mac remettre le cran de sûreté du Beretta avant de le poser délicatement par terre. Puis le commandant se redresse de toute sa taille, les bras écartés, bien droits, mais sans placer les mains sur sa tête, ce qui serait un signe de reddition un peu trop outré. Non, il se tient ainsi uniquement pour montrer aux flics qui foncent sur lui qu'il n'est plus armé.

« Quel homme ce commandant Mac », murmure Billy, surtout pour entendre sa voix, pour vérifier qu'il n'a rien de grave.

Les flics mettent un certain temps à éclaircir l'affaire, d'autant que la présence de différents corps de police semble plutôt compliquer les choses. On finit par localiser la limousine des Bravo et la faire avancer. Les soldats y montent pendant que les discussions se poursuivent sur l'esplanade. Il y a Albert et Dime, ainsi que Josh et Mr Jones qui confèrent au milieu des gradés. Le commandant Mac se tient un peu à l'écart, non pas en état d'arrestation à proprement parler, mais dûment encadré par deux officiers. Menottés, têtes basses, dos au vent, les quelques roadies appréhendés ont l'air pitoyable.

Un policier se penche par la portière arrière de la limousine. « Quelqu'un a besoin qu'on le conduise à l'hôpital ? »

Nooooonnn, répondent les soldats.

Le flic hésite. Presque tous les Bravo ont le visage ou la tête en sang. Les roadies les ont attaqués à coups de clés à molette, de tuyaux de plomb, de pieds-de-biche et Dieu sait quoi encore.

« C'était juste pour savoir », dit le policier avant de se retirer.

Ils dénichent deux packs de bières fraîches dans la trousse de premier secours de la limousine et font circuler les cannettes. Mango a une entaille au-dessus de l'œil gauche. Crack a perdu deux dents. Une bosse grosse comme un œuf orne déjà le front de Day. Sykes et Lodis saignent, le premier du nez, le second du cuir chevelu. Billy a la joue ouverte, une estafilade de cinq centimètres le long de la pommette – c'est sans doute le coup qui l'a fait tomber. Sa poitrine l'élance et il ressent une douleur sourde, comme s'il était passé dans une essoreuse, rien de sérieux, mais il ne s'y trompe pas : demain, ça lui fera un mal de chien.

Dime grimpe à son tour et s'assoit. « Les flics veulent les noms et les coordonnées de tout le monde, dit-il, tendant un écritoire à pince et un stylo à Day.

– Sergent, on va aller en tôle ? s'inquiète Mango.

– Nan, voyons, c'est nous les victimes.

– Et le commandant Mac ? demande Lodis.

– Le commandant Mac est un trésor national. Personne ne flanquera un trésor national en prison.

– Sergent, dit A-bort. On pense que c'est un coup monté. Norm a envoyé les roadies parce qu'on a pas voulu signer.

– Je vais le mentionner aux flics », dit Dime. C'est une plaisanterie mais il ne sourit pas.

Le portable de Billy sonne. Un texto de Manon : *Quel hummer blanc*. Il saute à bas de la limousine tout en tapant son numéro. L'un des flics l'interpelle : « Où tu crois aller comme ça ? » mais Billy est tellement fixé corps et âme sur son but que l'espèce d'aura qui se dégage de lui

réduit le policier au silence.

Elle répond tout de suite. « Oui ? »

– Tu vois les flics et les gyrophares de leurs bagnoles ?

– Ouais.

– Eh bien, on est là. Je suis juste à côté.

– Bouge pas, dit-elle. J'arrive. » Puis : « Ça y est, je te vois ! Reste où tu es, je te vois, je te vois... »

Il l'aperçoit qui fend la foule. Ses bottes blanches lancent des éclairs sous son manteau noir, et ses cheveux couleur argent terni sous la lumière crue sont répandus sur ses épaules, son dos, ses seins, son visage. Elle lui paraît si belle qu'il se sent vide et qu'il ne respire plus, privé de passé, de douleur, de pensées. Sa vie entière se résume à Manon qui s'avance vers lui à grandes enjambées dans toute sa gloire, parsemée de cristaux de glace.

Il a dû marcher vers elle, car ils se rencontrent et s'étreignent. Pendant un long moment, ils s'accrochent ainsi l'un à l'autre. La foule se divise autour d'eux, si nombreuse qu'elle les englobe comme dans une poche d'intimité.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » s'écrie-t-elle. Elle se recule et lui effleure la joue. « Ohmondieu, tu saignes ! » Elle jette un regard par-dessus son épaule en direction des flics et des gyrophares.

« Les types de la mi-temps, les roadies. Ils nous ont sauté dessus. » Il rit. « Je suppose qu'ils étaient encore furax.

– Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu, tu es blessé. » Elle examine sa joue. « On dirait que les ennuis vous suivent partout. »

Ils s'embrassent. Fougueusement. Impossible pour l'un comme pour l'autre de garder les mains en place. « C'est terrible », murmure-t-elle, et elle se recule juste le temps de déboutonner son manteau d'un rapide revers de main puis de le draper autour d'eux. Elle l'attire vers elle et gémit lorsque leurs poitrines se pressent l'une contre l'autre. Elle est toujours en tenue de pom-pom girl. Billy glisse ses mains à l'intérieur du manteau et agrippe les hanches de Manon. Elle frissonne, se dresse sur la pointe des pieds tandis que son ventre se frotte contre celui de Billy et qu'elle lui mord la lèvre. « Vous gênez pas », dit quelqu'un en passant près d'eux. Un autre leur conseille « de prendre une chambre ». Au bout de quelques minutes, ou de quelques heures, Manon retombe sur ses talons et s'écroule contre Billy.

« Mon Dieu, pourquoi faut-il que tu partes ? »

– Je reviendrai en permission. Probablement au printemps. »

Elle lève la tête. « C'est vrai ? »

– Oui, c'est vrai. » Si je suis encore sur mes deux jambes, songe-t-il.

« Dans ce cas, t'as intérêt à venir me voir.

– J'y manquerai pas.

– Sérieusement, je suis sincère. Et si tu venais habiter chez moi ? »

Il est incapable de parler. Il peut à peine respirer. Elle scrute son visage, les yeux plongés dans les siens.

« Je sais que c'est de la folie, reprend-elle. On est en guerre, non ? Mais ce que je fais, je sais que c'est bien, et je veux profiter de chaque seconde avec toi. » Elle réprime un tremblement, secoue la tête. « Je suis pas du genre à tomber raide amoureuse, pas comme ça. J'ai jamais ressenti ça pour personne. »

Billy la serre plus fort. Manon pose la tête sur sa poitrine. « Moi, non plus », dit-il. Le son de sa voix envoie des vibrations dans leurs deux corps. « Tu sais, je pourrais m'enfuir avec toi. »

Elle lève les yeux, et à son expression, il réalise que ça n'arrivera pas. Son trouble en décide ainsi, la lueur d'inquiétude dans son regard. *De quoi parle-t-il ?* La peur de la perdre le lie à l'image du héros qu'il se doit d'être.

Manon lui caresse la joue. « Tu sais, on n'a besoin de s'enfuir nulle part. Tu rentres à la maison et tout ira bien. »

Il ne résiste pas, car il a trop à perdre. Il renoncera au plus grand risque en faveur du plus petit, même si celui-ci – et c'est le comble de la dérision ! – l'amènera peut-être à se faire tuer. Il enfouit son visage dans ses cheveux et inspire profondément, comme s'il voulait garder en lui leur odeur pour l'éternité.

Le cri de HO BRAAAAVOOOOOOO résonne sur l'esplanade. C'est le signal de ralliement du sergent Dime sur le champ de manœuvre. EN ROUUUUUTE !

« C'est l'heure », murmure Billy. Manon pousse un gémissement et ils échangent un nouveau baiser enflammé. Ils ne veulent plus se quitter, ils restent désespérément agrippés l'un à l'autre, saisis d'une rage qu'ils ne parviennent pas tout à fait à contrôler. Les traits de la jeune fille se défont, et elle s'écrase contre lui.

BRAAAAVOOOOOO ! MAINTENANT !

Billy l'embrasse, s'arrache à ses bras, et il a l'impression que c'est le dernier geste qu'il fera jamais. « Sois prudent ! » lui crie-t-elle, et il brandit le poing en signe d'assentiment. « Je prierai pour toi ! » hurle-t-elle, ce qui fait naître en lui un sentiment de désespoir. Il va mourir ici, et la bosse dans son pantalon, son membre vierge durci, pareil à un drapeau qui demeure coincé en haut du mât, le gêne pour marcher. Il le frappe du dos de la main pour le forcer à redescendre avant que tout le monde ne le remarque quand, oh merde, ils lui tombent dessus, sept ou huit supporters qui veulent lui faire dédicacer leur programme du match. *Si reconnaissants*, disent-ils. *Si fiers. Impressionnant. Stupéfiant.* Ça ne lui prend qu'un instant, mais pendant qu'il griffonne son nom, il lui vient à l'esprit que ce sont ces citoyens souriants et ignorants qui sont dans le vrai. Au cours des deux semaines passées, il s'est senti tellement supérieur et intelligent en raison de ce qu'il avait

appris à la guerre, mais il se trompait, ce sont eux, ces idiots, ces innocents qui mènent le bal, et c'est leur rêve d'Amérique qui constitue la force principale. Sa réalité à lui est esclave de leur réalité ; ce qu'ils ne savent pas l'emporte sur tout ce qu'il sait, et pourtant, il a vécu ce qu'il a vécu et il sait ce qu'il sait, ce qui signifie sans doute, soupçonne-t-il, quelque chose de terrible et de fatal peut-être. Apprendre ce qu'on doit apprendre de la guerre, faire ce qu'on doit faire, est-ce que ça fait de vous l'ennemi de tous ceux qui vous ont envoyé à la guerre ?

Leur réalité commande, sauf en ceci : elle ne peut pas les sauver. Elle n'arrêtera aucune bombe, aucune balle. Il se demande s'il existe un point de saturation, un nombre de morts qui finira par briser en mille morceaux le rêve de l'Amérique. Combien de réalité peut supporter l'irréalité ? C'est dans une sorte d'hébétude qu'il dédicace le dernier programme puis se dirige vers le trottoir, les poings enfoncés dans les poches pour tenter de dissimuler son énorme érection. *Merci !* lui crient les braves gens. *Merci pour ce que vous faites !* Le grésil lui crible les paupières, mais il ne le sent pratiquement plus. Quand les flics s'écartent pour le laisser passer, il voit Josh et Albert debout à côté de la limousine. Souriant, le producteur lui adresse de grands signes. « Vite, crie-t-il sur le ton de la plaisanterie. Dépêche-toi ! Ils vont partir. » Comme si c'était la voiture à ne pas manquer, celle qui devait lui sauver la vie. Albert l'étreint brièvement. Josh lui souhaite bonne chance et lui serre un instant le bras, puis Billy monte et s'écroule à moitié sur la banquette arrière du Hummer.

Albert claque la portière derrière lui et lance un dernier au revoir de la main. « Tout le monde est là, dit Dime au chauffeur. On peut y aller.

– Ouais, putain, foutons le camp d'ici ! s'écrie Sykes.

– Avant qu'ils nous tuent, ajoute Crack. Conduis-nous dans un endroit sûr. Ramène-nous à la guerre.

– Ceintures de sécurité », ordonne Dime à ses hommes, et chacun de tâter autour de lui pour la prendre. Le sergent remarque la bosse que fait le pantalon de Billy.

« On porte fièrement le drapeau, soldat, murmure-t-il pour ne pas être entendu des autres.

– Y a des choses contre lesquelles on peut rien, sergent. »

Dime étouffe un rire. « T'as pris congé de ta fiancée ? »

Oui, dit Billy, puis il se tourne vers la vitre. Il sait qu'il ne reverra jamais Manon, mais comment peut-il le savoir ? Comment fait-on pour savoir quoi que ce soit ? – le passé est un brouillard d'où émergent fantômes après fantômes, et le présent est une autoroute où on fonce à cent cinquante à l'heure vers l'avenir, l'ultime trou noir composé d'hypothèses futiles. Et pourtant, il sait, ou du moins croit savoir, il le

perçoit là, gravé dans la certitude de son chagrin alors qu'il trouve sa ceinture, la boucle, et que le *clic* résonne comme la serrure condamnant définitivement un vaste et complexe système. Il est parti pour la guerre. Au revoir, au revoir, bonne nuit, je vous aime tous. Il se cale sur la banquette, ferme les yeux et s'efforce de ne penser à rien tandis que la limousine les emporte.

Remerciements

Je dois de chaleureux remerciements à la Ucross Foundation ainsi qu'à la Whiting Foundation qui toutes deux ont contribué à l'écriture de ce livre. Un grand merci à Gary Downey, Evan Mayer, Bethany Niebauer, et à Eric Reed pour son aide sur les questions de vie militaire. Et des remerciements tout particuliers à Heather Shroder et Lee Boudreaux pour avoir gardé la foi. Et enfin, de profonds remerciements à ma femme, Sharie, sans qui je serais tout simplement perdu.

B.F.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Albin Michel

BRÈVES RENCONTRES AVEC CHE GUEVARA, nouvelles

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

CHRIS ADRIAN

Un ange meilleur, nouvelles

SHERMAN ALEXIE

Indian Blues, roman

Indian Killer, roman

Phoenix, Arizona, nouvelles

La Vie aux trousses, nouvelles

Dix Petits Indiens, nouvelles

Red Blues, poèmes

Flight, roman

Danses de guerre, nouvelles

GAIL ANDERSON-DARGATZ

Remède à la mort par la foudre, roman

Une recette pour les abeilles, roman

DAVID BERGEN

Une année dans la vie de Johnny Fehr, roman

Juste avant l'aube, roman

Un passé envahi d'ombres, roman

Loin du monde, roman

JON BILLMAN

Quand nous étions loups, nouvelles

TOM BISSELL

Dieu vit à Saint-Pétersbourg, nouvelles

AMANDA BOYDEN

En attendant Babylone, roman

JOSEPH BOYDEN

Le Chemin des âmes, roman

Là-haut vers le nord, nouvelles

Les Saisons de la solitude, roman

KEVIN CANTY

Une vraie lune de miel, nouvelles

DAN CHAON

Parmi les disparus, nouvelles

Le Livre de Jonas, roman

Cette vie ou une autre, roman

BROCK CLARKE

Guide de l'incendiaire des maisons d'écrivains en Nouvelle-Angleterre, roman

CHRISTOPHER COAKE

Un sentiment d'abandon, nouvelles

MICHAEL CHRISTIE

Le jardin du mendiant, nouvelles

CHARLES D'AMBROSIO

Le Musée des poissons morts, nouvelles

Orphelins, récits

CRAIG DAVIDSON

Un goût de rouille et d'os, nouvelles

Juste être un homme, roman

RICK DEMARINIS

Cœurs d'emprunt, nouvelles

ANTHONY DOERR

Le Nom des coquillages, nouvelles

À propos de Grace, roman

DAVID JAMES DUNCAN

La Vie selon Gus Orviston, roman

DEBRA MAGPIE EARLING

Louise, roman

GRETEL EHRLICH

La Consolation des grands espaces, récit

LOUISE ERDRICH

L'Épouse Antilope, roman

Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse, roman

La Chorale des maîtres bouchers, roman

Ce qui a dévoré nos cœurs, roman

Love Medicine, roman

La Malédiction des colombes, roman

Le jeu des ombres, roman

La décapotable rouge, nouvelles

BEN FOUNTAIN

Brèves rencontres avec Che Guevara, nouvelles

TOM FRANKLIN

Le Retour de Silas Jones, roman

JUDITH FREEMAN

Et la vie dans tout ça, Verna ?, roman

Dernières épouses, roman

JAMES GALVIN

Prairie, récit

Clôturer le ciel, roman

DAGOBERTO GILB

Le Dernier Domicile connu de Mickey Acuña, roman

La Magie dans le sang, nouvelles

LEE GOWAN

Jusqu'au bout du ciel, roman

PAM HOUSTON

J'ai toujours eu un faible pour les cow-boys, nouvelles

Une valse pour le chat, roman

RICHARD HUGO

La Mort et la Belle Vie, roman

Si tu meurs à Milltown

KARL IAGNEMMA

Les Expéditions, roman

MATTHEW IRIBARNE

Astronautes, nouvelles

THOM JONES

Le Pugiliste au repos, nouvelles

Coup de froid, nouvelles

Sonny Liston était mon ami, nouvelles

THOMAS KING

Medicine River, roman

Monroe Swimmer est de retour, roman

L'Herbe verte, l'eau vive, roman

WILLIAM KITTREDGE

La Porte du ciel, récit

Cette histoire n'est pas la vôtre, nouvelles

SANA KRASIKOV

L'an prochain à Tbilissi, nouvelles

KARLA KUBAN

Haute plaine, roman

RICHARD LANGE

Dead Boys, nouvelles

Ce monde cruel, nouvelles

CRAIG LESLEY

Saison de chasse, roman

La Constellation du Pêcheur, roman

L'Enfant des tempêtes, roman

BRIAN LEUNG

Les Hommes perdus, roman

DEIRDRE MCNAMER

Madrid, Montana, roman

DAVID MEANS

De petits incendies, nouvelles

DINAW MENGESTU

Les belles choses que porte le ciel, roman

Ce qu'on peut lire dans l'air, roman

BRUCE MURKOFF

Portés par un fleuve violent, roman

JOHN MURRAY

Quelques notes sur les papillons tropicaux, nouvelles

RICHARD NELSON

L'Île, l'océan et les tempêtes, récit
DAN O'BRIEN
Brendan Prairie, roman
LOUIS OWENS
Même la vue la plus perçante, roman
Le Chant du loup, roman
Le Joueur des ténèbres, roman
Le Pays des ombres, roman
KEVIN PATTERSON
Dans la lumière du Nord, roman
BENJAMIN PERCY
Sous la bannière étoilée, nouvelles
Le Canyon, roman
DONALD RAY POLLOCK
Le Diable, tout le temps, roman
SUSAN POWER
Danseur d'herbe, roman
ERIC PUCHNER
La Musique des autres, nouvelles
Famille modèle, roman
JON RAYMOND
Wendy & Lucy, nouvelles
ELWOOD REID
Ce que savent les saumons, nouvelles
Midnight Sun, roman
La Seconde Vie de D.B. Cooper, roman
EDEN ROBINSON
Les Esprits de l'océan, roman
KAREN RUSSELL
Swamplandia, roman
GREG SARRIS
Les Enfants d'Elba, roman
NATHAN SELLYN
Les Caractéristiques de l'espèce, nouvelles
GERALD SHAPIRO
Les Mauvais Juifs, nouvelles
Un schmok à Babylone, nouvelles
LESLIE MARMON SILKO
Cérémonie, roman
MARK SPRAGG
Là où les rivières se séparent, récit
MARLY SWICK
Dernière saison avant l'amour, nouvelles
WELLS TOWER
Tout piller, tout brûler, nouvelles
DAVID TREUER
Little, roman

Comme un frère, roman
Le Manuscrit du Dr Apelle, roman
BRADY UDALL
Lâchons les chiens, nouvelles
Le Destin miraculeux d'Edgar Mint, roman
Le Polygame solitaire, roman
GUY VANDERHAEGHE
La Dernière Traversée, roman
Comme des loups, roman
VENDELA VIDA
Se souvenir des jours heureux, roman
WILLY VLAUTIN
Motel Life, roman
Plein nord, roman
JAMES WELCH
L'Hiver dans le sang, roman
La Mort de Jim Loney, roman
Comme des ombres sur la terre, roman
L'Avocat indien, roman
À la grâce de Marseille, roman
Il y a des légendes silencieuses, poèmes
SCOTT WOLVEN
La Vie en flammes, nouvelles